



PLAYBOY

JUILLET / SEPTEMBRE 2021



RÉVÉLATION :
LA CACHE DE
XAVIER DUPONT
DE LIGONNÈS

ANNÉES
60'S À 80'S
90'S À 2020'S
BEST OF

YANN MOIX SE LÂCHE

LA VÉRITÉ SUR LA MORT DE
JIM MORRISON

MONACO ET SES DÉRIVES

LES VACANCES
DES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE

JOHNNY - BELMONDO - ARGENT - POUVOIR :
LE DERNIER AVENTURIER DE LA RÉPUBLIQUE DIT TOUT

BELUX: 16 E - CAN: 21.50 \$CAD CH: 24 CHF

L 14264 - 5 - F: 15,00 € - RD



NOUVEAU
LE MOOK #5

ARDISSON - BOUVARD - SEVRAN - THE MONTY PYTHON - DI MARCO - GÉRARD LAUZIER - DÉMIS ROUSSOS - RAPHAËL ENTHOVEN

ANNE-SOPHIE MARTIN

LE DISPARU

XAVIER DUPONT DE LIGONNÈS

« DANS LA LIGNÉE DE *L'ADVERSAIRE*,
UN RÉCIT D'UNE INCROYABLE PUISSANCE D'ARRÊT. »

LE NOUVEAU DÉTECTIVE

« L'ŒUVRE DE RÉFÉRENCE SUR L'AFFAIRE. »

GÉRALDINE WOESSNER – *LE POINT*



" UNE RIGOUREUSE ET FORMIDABLE ENQUÊTE SUR
LE MYSTÈRE XAVIER DUPONT DE LIGONNÈS. "

FRANCE INTER

L'air du temps

Par Jean-Christophe Florentin



Édito

La gifle 2.0.

45 ans après la baffe magistralement administrée par Lino Ventura à Isabelle Adjani, c'est la réincarnation de Godefroy de Montmirail qui renouvelle le geste sur notre bon Président Macron. Et cela fait une affaire d'Etat. Comparution immédiate et 4 mois de gnouf pour le terroriste royaliste. Par Saint Jean ! Il faut dire que c'est pas malin de s'en prendre au PR. Et nous sommes en démocratie, plus en barbarie. La violence ne s'exerce plus physiquement. Ce que nos compatriotes intégristes barbus oublient trop souvent. C'est que la baffe est une tradition française depuis le temps des gaulois. Par Toutatis ! Remémorons-nous avec nostalgie du toujours brave Obélix quand les envahisseurs n'étaient alors que des romains friands de cous de girafes farcis à la graisse d'urus avec du miel.

Mais que serait-il arrivé à notre bon Président avec un agité passablement barbu, disons armé d'un couteau ? Hum... Et si atteint d'un très opportuniste syndrome de Stockholm, à l'instar de Jean-Paul le Second qui rencontra entouré de moult caméras son sniper et le pardonna, Monsieur Macron partant d'un point négatif le transformait en point positif en retournant à sa juste cause la brebis baffeuse égarée ? Cela ferait sens comme on dit maintenant que nous sommes entrés en période électorale. Enfin, je dis ça, je dis rien.

Connerie 2.0

Audiard aurait sans doute aimé ce qui suit. Quand on a la chance comme nous de vivre une époque où la connerie fait l'audience, j'ai le devoir de m'intéresser à la bêtise. Je suis toujours frappé de voir comment des gens à moitié intelligents se laissent entraîner à accepter une idée décalée, comme une décoration, au seul motif de crier triomphalement « *on avait raison* ». Particularité de notre époque, la raison du plus con est toujours la meilleure. Vous observerez qu'un verre à moitié vide est aussi à moitié plein, pour autant un mec à moitié intelligent est généralement complètement con.

Aneries 3.0

Période électorale justement. Michel Noir estimait voici deux décades qu'il valait mieux perdre les élections que son âme. La doxa a bien évoluée.

Dernier et lamentable avatar, la séquence mettant en scène le Président de la République et les youtubeurs passablement agités du bocal McDo et ShitFly venus chier sur les tapis nationaux et sur nos principes.

Récupérer l'électorat jeune est de bonne guerre, mais faut-il passer par ce type de compromission ?

Le calcul fut-il le bon ? Pour un débile casquetté détenteur d'une carte d'électeur ramené dans le bon camp, combien de désertions énervées devons-nous recenser ?

Les jeunes sont-ils tous aussi cons que ne le reflète l'œuvre de Mapaille et Vomito ? Pourquoi la France pays des lumières et des poètes est-elle tombée si bas ? Pourquoi Dieu nous avez-vous abandonné à ces barbares ?

J'aurais 20 ans aujourd'hui, je percevrais cette pantalonnade comme une insulte à mon intelligence.

Ces gesticulations servent-elles l'image et la popularité du Président ? Pas certain du tout.

Conseils pour aller plus loin : procéder d'un marketing aussi efficace que supra et segmenter chaque population non acquise à la cause présidentielle interpellée avec ses codes. Procéder avec une précision chirurgicale. A chaque segment de population sa com sur mesure avec d'officiels abrutis habilement recrutés.

Vieux, gays, paysans, fachos, cocos, drogués, rappeurs, certaines catégories pouvant être fusionnées, ainsi est-il envisageable de subir une com finement adressée aux vieux gays fachos drogués devenus paysans. J'ai les noms. Ou le nom !

Restera à débusquer les déficients mentaux officiels qui, tels des bouffons, sauront traduire la pensée du monarque en langage populaire. Objectif : 100% des voix au 1er tour, mieux qu'au Libéria !

Finissons par une question historico-philosophique : imaginerait-on le Général de Gaulle s'adonner à un tel spectacle ? Bonnes vacances !

PLAYBOY

Playboy France

Directeur de la publication et de la rédaction

Jean-Christophe Florentin

Directeur artistique

Alexis Debons

Rédacteurs en chef adjoints

Diane Delamarre

Rei Angjeli

Développement

Ulysse Florentin

Conseiller spécial pictural

Jean-Pierre Bourgeois

Collaborateurs :

Rachel Bourlier - Arthur Pauly - Cheetah Magnetic - Honoré Bostel -
Angelo di Marco - Alain Finkielkraut - Simon Collin -
Nicolas de Rabaudy - Bruno Mouron

Représentant légal Kleverage - Président d'honneur

David Swaelens-Kane

Trimestriel - n°5 nouvelle formule - été 2021

édité par Medialyd

22 rue de la Prévoyance

94300 Vincennes

Tél : + 33 (0)1 53 66 10 00

Dépôt légal à parution. Numéro de Commission Paritaire : 1225K8852

Medialyd édite les titres suivants :

King - Cuisine AD - Voyage de Luxe - Zen et bien dans ma vie - Chats d'Amour - Friendly -
Généreux - Les Crados

Distribution MLP

Imprimé en CEE

Photo de couverture :

La bande-son qui accompagna la conception de ce magazine :

Dave Gahan - Depeche-Mode - Martin Gore - Ela Minus - Andrea Lazlo de Simone - Aphrodites Childs - Patrick Juvet

Retrouvez-nous :



et www.medialyd.fr

Playboymookfr



Christian Martin, toujours + fort

Marc Francelet & JC Florentin



Pierrick Geais encore à Paris



Yann Moix & JC Florentin



Hélène Constanty & Thierry Chavant



Alain Bauer



ENTRE NOUS

Certains playboys collectionnent frénétiquement les conquêtes féminines (ou masculines, soyons tendance et ouverts d'esprit). Christian Martin lui préfère découvrir les beaux pare-chocs des plus spectaculaires des supercars du monde. Comme il nous en fait profiter, nous ne lui jetterons pas la pierre, au risque de rayer ces carrosseries de rêve ! Tout le contraire de Jean-Pierre Bourgeois qui se détache de nos confinements pour déshabiller les plus belles filles du monde. Il nous fait partager les courbes affriolantes de Christelle, Rawina et Muriel ainsi que les paysages de rêve de Saint Domingue. Détachez vos ceintures !

L'ami Marc Francelet (« *L'aventurier* », Le cherche-Midi) a tout vu tout connu : déjeuner avec François Mitterrand alors en exercice à l'Elysée, richissime exploitant pétrolier, confident de Françoise Sagan, Johnny, Yves Bouvier et Zahia ou Jean-Paul Belmondo, l'homme a vécu 10 vies avec parfois passage par la case prison. Partage.

François Mitterrand justement : son ami Pascal Sevrans en avait dressé un portrait intime que nous sommes heureux de rééditer 40 ans après son accession à la suprême fonction. Restons dans les hautes instances du pouvoir pour publier les extraits les plus marquants du livre que notre estimé confrère Pierrick Geais, pas encore à la plage, consacra aux vacances intimes de nos PR (Présidents de la République) Y a t-il une vie après Brégançon ? réponses.

Gastronomie pour les nuls : Nicolas de Rabaudy raconte en express la naissance de la nouvelle cuisine toujours de mise 40 ans après GM (GaultMillau) Un peu de place pour les nourritures de l'esprit avec Yann Moix (« *Reims* » aux éditions Grasset). Pourquoi est-il si méchant ? Pourquoi est-il si triste ? Toutes les réponses dans le bel entretien concédé à JC Florentin garanti no langue de bois.

50 ans de la mort de l'icône pop-rock Jim Morrison. Entretien-vérité dans les jardins du Luxembourg (6eme arrondissement de Paris où le décès aurait dû être déclaré) avec Sam Bernett qui découvrit le corps encore chaud bien que passablement sans vie de l'idole. Signalons l'excellent livre de Sam « *Vieilles canailles* » au Cherche-Midi.

Hélène Constanty & Thierry Chavant publient une BD-reportage parfaitement documentée (éditions Soleil) sur les dessous pas chic de Monaco. Nous ne résistons pas au plaisir de relayer cette œuvre des pus recommandable. Dmitry Riboloviev si tu nous lis !

Nous vous l'annoncions à tort dans notre précédent numéro, le voici enfin ! Et c'est culte. Angelo di Marco qui fit les beaux jours des unes mi gore-mi hilarantes de Détective et autres Qui? Police décortique son art consistant à représenter la micro-seconde qui précède l'acte horrible. Ames sensibles s'abstenir.

L'ex grand maître du Grand Orient de France de 2000 à 2003 est un éminent criminologue. Professeur de criminologie appliquée au Conservatoire national des arts et métiers, à New York et Shanghai, auteur d'une quarantaine sur la criminalité, il a été conseiller de Michel Rocard et était consulté par Nicolas Sarkozy et par Manuel Valls sur les questions de sécurité et de terrorisme. Il nous livre son verbatim des criminels les plus cons de l'histoire. Et c'est du lourd.



Jean-Pierre Bourgeois au bureau

Pascal Sevrans & un ami



Nicolas de Rabaudy : fine bouche



Sam Bernett, J.Hallyday & JC Florentin



Angelo Di Marco & ses horreurs





«Avez-vous des produits auxquels on pourrait jouer à deux adultes consentants ou plus dans un lit ?»



Abonnement par téléphone au :
01 53 66 10 00
du lundi au vendredi de 10h à 18h

Mes coordonnées

Téléphone E-mail

☐ Carte bancaire

Pour ne rien rater !

DES STARS !

A woman with long dark hair, wearing a wide-brimmed hat and a bikini bottom, posing on a pool deck. She is looking over her shoulder towards the camera. The background shows a swimming pool and some outdoor furniture.

Dans les archives de Bruno Mouron

Kate Moss se prend pour Einstein



Paris. 1992 : sortie du défilé Dior. La top des top entre dans mon champs de visée. Alors que je m'attendais à un sourire elle tire la langue. Passablement surpris je déclenche rapidement sans oublier de la remercier d'un petit signe car elle vient de me donner une image originale.

Le 27 juin 2014 cette photo sera l'affiche de l'exposition du musée Schirn Kunsthale Frankfurt.

Kate Moss rejoint les célébrités tireuses de langue, de cette image devenue iconique d'Albert Einstein lors de son 72ème anniversaire ou encore la langue rouge des Rolling Stones du designer John Pasche qui deviendra leur logo.

Tirer la langue est ainsi devenu un geste pop et rock and roll, aujourd'hui remplacé par le ou les doigts d'honneur qui, convenons-en, sont nettement moins glam'. Autres temps, autres mœurs...



UN MEILLEUR INVESTISSEMENT QUE LE BITCOIN

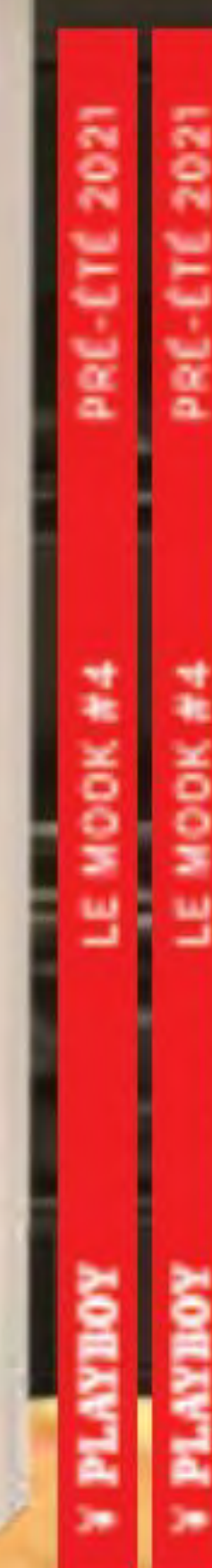
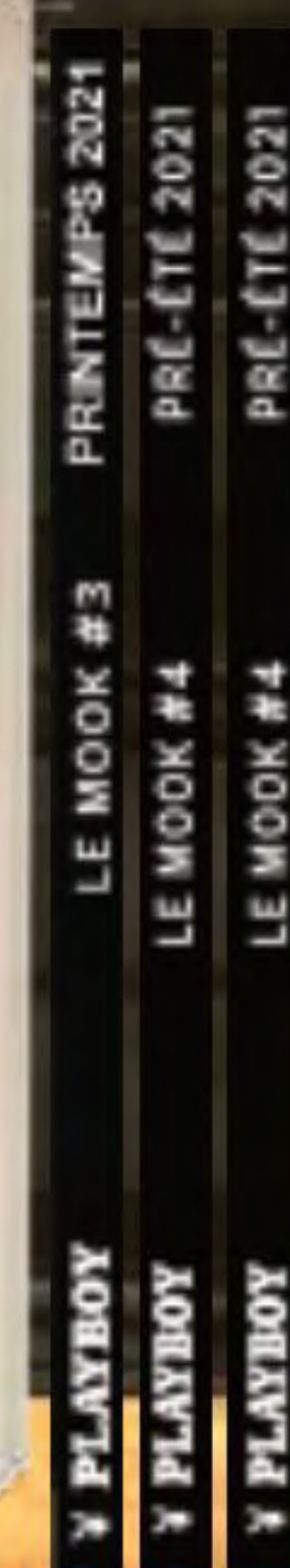


79€ *
(+526%)

159€ *
(+1060%)

35€ *
(+133%)

35€ *
(+133%)



*
Sur eBay en juin 2021

SESSION DE RATRAPAGE !



n°1



n°2 : Épuisé !

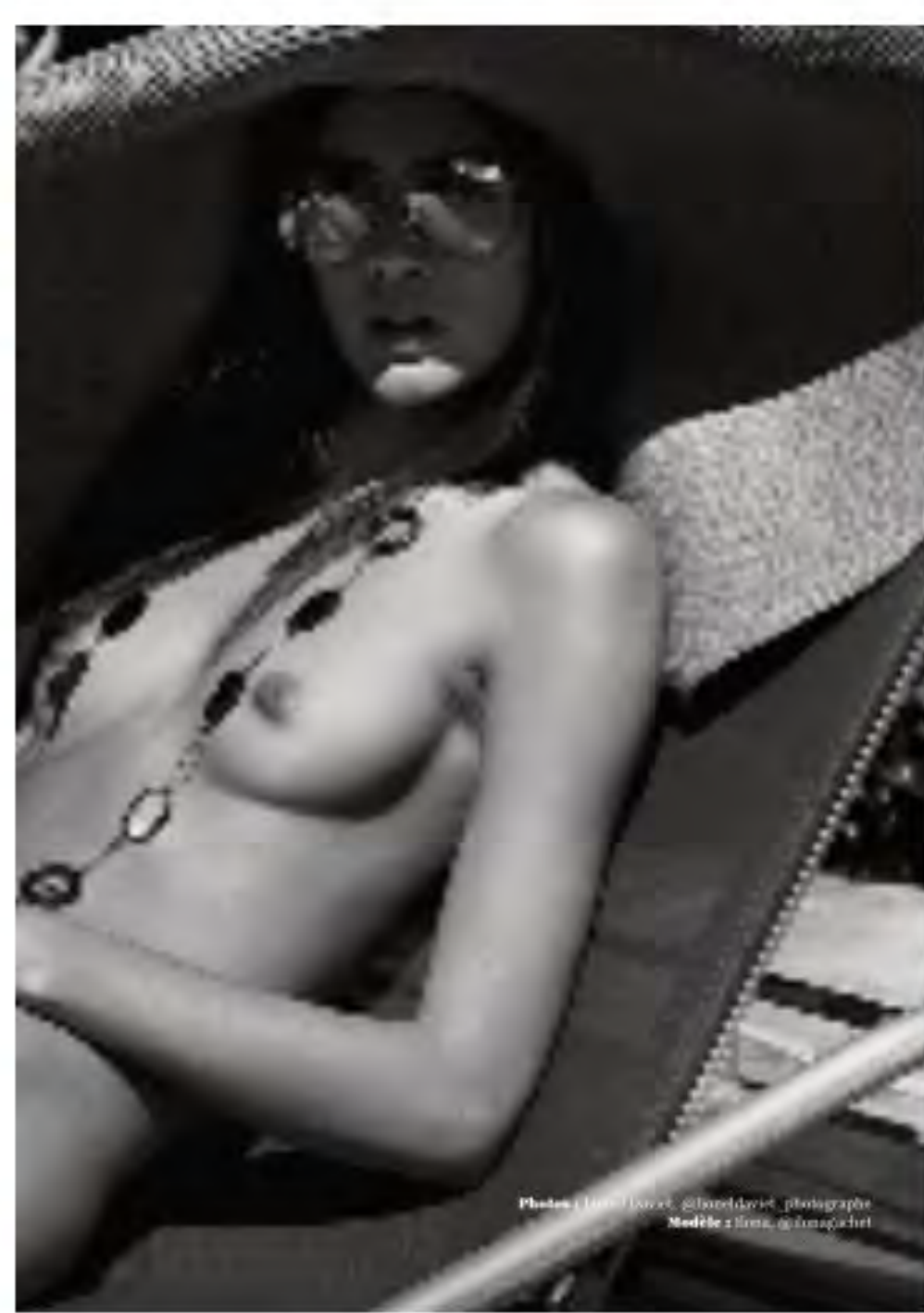


n°3



n°4

Si vous avez raté Playboy le Mook Commandez les numéros collector !



Pour recevoir le premier numéro collector de Playboy,
renvoyez ce bulletin avec votre règlement à l'ordre de
MEDIALYD - Playboy
22 rue de la Prévoyance 94300 Vincennes

Mes coordonnées

Nom Prénom.....

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone E-mail

Vente par téléphone au :
01 53 66 10 00
du lundi au vendredi de 10h à 18h

Je commande les deux premiers numéros de Playboy le Mook :

n°1 ☐ n°3 ☐ n°4 ☐

Date & Signature

1 numéro : 29€
2 numéros : 49€
3 numéros : 69€
Frais de port offerts !

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou CB.
Montant total de ma commande : €



N°

Expire fin :

Code de sécurité :



Yann Moix dit (presque) tout !

9 juin 2021, salle de réunion des éditions Grasset rue des Saints-Pères en face de chez Bernard Tapie. Les locaux ayant été repeints en blanc écru, la grande salle parsemée de traductions internationales des auteurs maison reste l'endroit où les relents de peintures sont les plus faibles. Chaleur étouffante. Yann arrive pour parler de son dernier Opus, le très recommandable « Reims ». Nous parlerons surtout de la pluie et du mauvais temps sous les forces de l'esprit du Professeur Choron. Il me propose un verre d'eau fraîche. Ça brise la glace. Moteur. Action.

Un entretien relativement profond avec Jean-Christophe Florentin.

Y.M : Je suis très content d'être dans Playboy. Il faut essayer de trouver Bo Derek nue.

P : Publiée dans le numéro 2.

Y.M : Non, incroyable !

P : Je vous donne ça aussi parce que j'ai vu que vous étiez fan, c'est mon petit bouquin qui n'a pas marché du tout (« Et maintenant le Professeur Choron nous parle d'amour » aux excellentes éditions Hugo-Desinge) mais ça vous fera plaisir. J'étais le confident du professeur Choron pendant presque 10 ans et voici la substantifique moelle de nos entretiens.

Y.M : Je l'avais croisé lors d'une soirée, au début des années 90. Il était dans un état extraordinaire... Il faisait une obsession sur Liane Foly et n'a fait parler que d'elle. Il était en train de lancer Grodada avec le dessinateur Charlie Schlingo que je voyais souvent dans le XVIIIe.

P : Ah Grodada, pour sa petite fille qui venait de naître. La renaissance du prof dans la presse enfantine. Mais que voulez-vous, dès le numéro 2 Vuillemin est arrivé et les gentils animaux de la ferme recommençaient à être représentés avec des trou du cul explosés. Le naturel trashy était revenu au galop, c'est le cas de la dire pour Grodada. S'il vivait aujourd'hui il serait soit une star de Youtube ou soit mort d'une balle dans la tête ou même décapité ...

Y.M : Et il aurait sa chaîne Youtube...

P : Qu'est-ce qui vous attirait chez Choron? Son côté transgressif ?

Y.M : Son intelligence ! Le fait, aussi, qu'il n'avait pas le moindre filtre et qu'au bout d'un moment, ce personnage qu'il avait créé était devenu plus important que lui-même. Il y a des jours où on met une panoplie pour se transformer en une icône, une idole, pour devenir un super héros et je crois qu'il n'a plus jamais enlevé sa panoplie. Au fond, les gens de Charlie et de Hara-Kiri étaient des enfants. Ce qu'ils ne supportaient pas, c'étaient les responsabilités, la vie d'adulte, le réel. Parce que le réel, ce sont les impôts, la maladie, la mort, la médiocrité. Choron et sa bande n'ont jamais pris la vie au

sérieux parce qu'ils savaient très bien que lorsqu'ils ôtaient leur costume de déconneurs, il y avait la mort, la vraie vie, aller chez le dentiste, payer ses impôts, subir une fuite d'eau : un cauchemar. Je pense que ces gens-là ne vivaient pas pour régler des problèmes de chaudière.

P : Vous étiez quand même attiré par la rigolade ?

Y.M : Je vais vous dire quelque chose. Une chose qui ne m'a jamais fait rire par exemple, c'est Canal+. C'est la beaufitude plus l'argent. TF1 ne me faisait pas rire non plus, car c'était la beaufitude sans l'argent. La beaufitude avec l'argent, ce sont des gens très riches mais qui avaient le même humour que Jean Roucas, mais comme ils avaient beaucoup d'argent et beaucoup de coke, on n'a pas pensé que c'était du niveau du pastis et du camping. Mais finalement, c'est la même chose. Pour moi, l'élite de l'élite, c'était Choron qui se fichait de l'argent et qui refusait de mesurer ses saillies, de doser ses provocations, de censurer son humour. La question, pour lui, n'était d'ailleurs pas de savoir s'il était « drôle ». Alors que sur TF1 ou sur Canal+, il y avait le quart d'heure humoristique où tout d'un coup l'humour possédait sa case horaire. Choron et les siens étaient sur terre pour ne pas s'emmerder, pour être leurs premiers spectateurs, ils ne supportaient pas l'ennui. Ils s'amusaient entre eux, rien qu'entre eux, et on pouvait les suivre ou pas. C'était une sorte de « marche ou crève ». Un suicide collectif à la rigolade.

P : Et vous, ça vous irait bien de vous suicider à la poilade ?

Y.M : Si j'avais été parisien et adolescent dans les années 70, j'aurais fugué de chez mes parents pour aller trouver refuge chez ces gens-là. J'ai trouvé refuge chez eux dans leur journaux et magazines. Mes parents étaient d'extrême droite mais avaient bizarrement des amis parmi lesquels certains lisaient Charlie. Donc, dès que je le pouvais, je le lisais. Je ne comprenais pas du tout les soubassements politiques de Charlie. J'ai commencé à le lire quand j'avais 8 ans, en 75/76. En même temps que Tintin et Pif ! Cet univers

m'échappait un peu : on pouvait dessiner des choses enfantines pour les adultes. Wolinski me fascinait. C'était des dessins dont je ne comprenais pas les sujets. Pour un enfant, c'était passionnant. Et bizarre. J'aimais beaucoup Carali car je comprenais ce qu'il dessinait dans Pifou Poche « les aventures de monsieur Loupe » par exemple. Et ce même Carali, avec les mêmes codes esthétiques, dessinait dans Charlie Hebdo des choses qui m'échappaient. Tout d'un coup, il parlait de la guerre du Vietnam ou du nucléaire. Je ne comprenais pas pourquoi Carali me faisait rire dans Pifou Poche et pas du tout dans Charlie Hebdo. Pourtant, j'aimais ça quand même. Je me demandais qui étaient les adultes qui lisaient ça. En tous cas pas mes parents qui étaient des brutes réactionnaires qui n'aimaient pas les dessins, la culture, la musique, le cinéma.

P : Vous avez une grande fascination pour les cimetières, comme François Mitterrand. Apparemment, vous aimez les visiter.

Y.M : La mort est fascinante. Beaucoup de gens confondent la mort et le décès. Le décès est la fin de la vie, c'est-à-dire que cliniquement on constate que votre pouls ne bat plus, c'est la fin des fonctions vitales. La mort n'est pas ça. La mort est la possibilité qu'on a à chaque seconde de la vie de vivre son décès. La mort signifie qu'à tout moment, le décès peut advenir. La mort n'est donc pas quelque chose de contraire à la vie, mais une constituante à la vie, quelque chose qui fait partie de la vie. Est-ce qu'en ce moment je suis en train de vivre ou de mourir ? Les deux. La mort et la vie sont en fait les deux faces d'une même médaille. C'est la même chose.

P : Qu'est-ce qu'il vous attire dans les cimetières ?

Y.M : Ce ne sont pas les cimetières qui me fascinent d'ailleurs, mais la tombe d'une personne en particulier. C'est-à-dire de savoir que si je vais sur la tombe de Roger Gilbert-Lecomte, du général de Gaulle, de Karl Marx ou de Kafka, c'est de savoir qu'ils sont là. C'est de dire Kafka est là et je n'en

reviens pas parce que ce qu'il nous sépare de Kafka, c'est un cosmos à la fois géographique et temporel. Kafka est mort il y a très longtemps et il est rentré dans une galaxie littéraire qui le rend totalement inaccessible. C'est comme si c'était une créature perdue dans l'univers, un extraterrestre. Tout d'un coup, le fait que Kafka soit là est quelque chose qui me donne le vertige. Est-ce qu'on a le droit de dire que c'est Kafka? Non, parce que Kafka de son vivant n'aurait peut-être pas accepté que je l'approche. Le fait de se rendre devant une tombe, c'est peut-être déjà souiller une sépulture. Quand Hitler est allé s'incliner devant la tombe de Napoléon, Napoléon n'a rien demandé et je pense qu'il n'aurait pas été content qu'Hitler s'approche de sa tombe. Quand je vais devant la tombe où Charles Péguy est enterré avec toute sa section à Villeroi, je fais quelque chose de très malhonnête. Quand l'on rend hommage à un mort, on détourne sa personnalité, on l'abuse. C'est en quelque sorte un viol, car je pars du principe que ma visite aurait fait plaisir à Péguy. Quand je lui rends hommage dans mes livres, quand je parle de lui en bien, peut-être que si j'avais été son contemporain, m'aurait-il détesté? Peut-être que la manière dont je lui rends hommage ne lui plairait pas. Peut-être que mes livres le dégoûterait et peut-être qu'en ne lui demandant pas son avis, je lui fais vivre post-mortem quelque chose de

très désagréable. C'est ça qui est toujours gênant quand on va sur une tombe, on part du principe que le mort veut bien de nous et nous a élu. Donc on fait quelque chose d'assez malhonnête. C'est cela qui donne le vertige aussi, on s'octroie le droit d'une filiation avec une partie de sa famille. J'ai lu dans Playboy que vous rendez hommage à Gainsbourg, je peux si je veux aller sur la tombe de Gainsbourg. Mais Gainsbourg dans la vie aurait peut-être dit « *Yann Moix je ne veux pas en entendre parler c'est un vrai connard* ». Finalement, on tord le bras du mort quand on va sur sa tombe et ça sa donne le vertige aussi.

P : Ça ne vous empêche pas d'avoir vos petites profanations avec tous les guillemets possibles et imaginables pour rendre visite à des icônes.

Y.M : Oui, peut-être que Gilbert-Lecomte serait heureux que quelqu'un vienne le voir aujourd'hui sur sa tombe.

P : Qui sont vos icônes à Paris par exemple?

Y.M : La tombe sur laquelle je suis allé de nuit en escaladant les grilles du cimetière, c'est Sacha Guitry au cimetière Montmartre. Il y a bien sûr Truffaut. Je suis allé voir le tombeau de Raymond Roussel au Père Lachaise. J'ai fait beaucoup de tombes, mais le seul pour lequel j'ai escaladé un cimetière c'est Sacha Guitry avec champagne pour le jour de son anniversaire.

P : Pourquoi cette omniprésence du bad

buzz ? Vous restez le méchant de service. Est-ce une posture, êtes-vous prisonnier d'une image que vous vous êtes construite, est-ce un fonds de commerce ?

Y.M : Il y a plusieurs choses : des pas très mirobolantes et des plus nobles. Voyons le plus noble : quand vous avez été martyrisé par vos parents, ça se voit. L'être humain est tout à fait intelligent et cruel, l'être humain voit les choses. Quand on a été frappé, il y a quelque chose en vous, dans votre regard, qui fait que les gens disent « *lui, on peut lui taper dessus, on peut le haïr* ». Les gens sentent une faille et ils aiment s'engouffrer dedans. Quelqu'un qui a été tapé montre facilement qu'on peut à nouveau le taper. Dans un premier temps, il y a donc une envie de me taper et comme je résiste à cette envie, un truc crispant se crée entre les gens et moi. Je ne suis pas très avenant quand on me connaît mal, j'ai l'air renfermé, je suis un peu timide, il y a un truc de crispation. Ce qui fait que quiconque me connaissant peu ne peut pas avoir un bon souvenir, ça ne se passe pas bien. La deuxième chose c'est que quand vous avez une allure de boxeur, les gens vous voient inconsciemment comme un méchant. Quand en plus vous avez la plume facile et l'expression verbale assez enlevée, les gens se disent « *lui on va l'utiliser comme Bulldozer, il va aller flinguer à notre place* ». Je n'ai pas peur des coups parce que j'en ai pris tellement et me suis endurci, donc je n'ai pas peur des conséquences. La prudence est une denrée extrêmement répandue, mais les gens qui n'ont pas peur de prendre des coups sont rares. Donc c'est moi qu'on choisissait, que ce soit en télé ou en presse. Ce qui vous construit une réputation officielle de méchant. Dans la vie, je suis un vrai gentil. A la télé, je force ma nature pour le show. Le XXI^e siècle ou la fin du XX^e siècle ont ceci de bien, ils permettent à un même être humain, sans se griller littérairement, de pouvoir s'adresser à deux publics différents, l'un qui ignore la littérature et l'autre qui ignore l'existence des émissions de télé dont on parle. Alors, maintenant, qui étaient mes « *cibles* » ? Je pense avoir un radar pour détecter les sales gens. Les individus qui sont le contraire dans la vie de ce qu'ils montrent à la télévision. Je savais pour certains qu'ils se comportaient dans la vie comme de très sales gens, par rapport aux femmes, aux enfants, l'argent etc... Quand ils étaient sur le plateau, sans faire la moindre allusion à ces chapitres, je les malmenais. Il y a ensuite ce que j'appelle les faux monnaieurs, qui sont des gens écrivant de faux livres, qui ne sont pas sincères. Ceux-là, pareil : je les malmenais parce que la fausse monnaie, je déteste ça. Et enfin, j'ai toujours été extrêmement correct et compréhensif avec les gens qui faisaient des choses que je n'aimais pas du tout, mais qui les faisaient avec beaucoup de sincérité. Par exemple, les gens qui écrivent des best-sellers pour les





ménagères, ils le font avec une telle bonne foi, une absence totale de cynisme que je ne peux m'empêcher d'être correct et compréhensif.

P : C'était jouissif en même temps d'être Zorro ?

Y.M : Quand on du pouvoir, on ne fait pas que l'exercer. On en jouit.

P : Autre chose un peu corolaire, toujours dans l'image du méchant, je me souviens de votre sortie sur « je ne sortirai pas avec une femme de plus de cinquante ans »...

Y.M : D'abord, les magazines qui ont publié ça en me clouant au pilori sont des journaux qui affichaient Vincent Cassel et sa compagne de 35 ans de moins que lui en une. Ensuite, ces mêmes journaux ont toujours affiché en couverture – ça a changé sûrement – des femmes de cinquante ans complètement refaite par Photoshop ou par la chirurgie esthétique. Cette polémique est absurde. Demi Moore, il y a quelques années, avait fait l'apologie des hommes plus jeunes et nul n'est venu la clouer au pilori. A titre personnel – mais ça n'engage que moi – je préfère le corps que j'avais quand j'avais 20 ans que celui que j'ai à 53 ans. Je n'ai pas cherché à provoquer en disant simplement que le corps d'un être humain est mieux à 25 qu'à 50 ans. Faites un sondage : 100% des femmes préféreraient leur corps quand elles avaient 25 ans et 100% des femmes de 25 ans cauchemardent à l'idée qu'on leur transfère en deux secondes le corps d'une femme de 50 ans. J'ai dit une banalité et maintenant certaines femmes me regardent dans la rue comme si j'étais le temps qui passe en personne. Je suis désolé, le temps est désagréable pour tout le monde. Pour les femmes et pour les hommes.

P : On va revenir au bouquin car on n'en a pas beaucoup parlé. Vous développez pas mal ce côté Calimero où vos malheurs font une œuvre littéraire. Vous écrivez « j'avais gagné mes gallons de psychopathe, il ne me restait pour devenir célèbre que la possibilité de devenir haï, c'est dans mes cordes ».

Y.M : Vous avez remarqué que le type qui a giflé le Président de la République est quelqu'un qui veut rentrer dans l'histoire par la petite porte. Il y est rentré ! Par une minuscule porte minable. Qu'on le veuille ou non, il n'y aura plus jamais une biographie du Président Emmanuel Macron sans cet épisode. Le type est rentré par une porte minable, parce qu'il n'a même pas eu l'envergure d'un Mark Chapman qui a tiré sur John Lennon, ce qu'on regrette tous. Mais Mark Chapman maintenant est indissociable de John Lennon. Dans une mesure un milliard de fois moins puissante, la petite crotte humaine qui a giflé Macron est quelqu'un qui a maintenant son petit courant d'air dans les biographies de Macron. Sa boule puante est maintenant rentrée dans la biographie de l'histoire de France. Cette personne a compris intuitivement cela. Je pense que

c'est quelqu'un d'extrêmement narcissique. Il s'est avoué à lui-même en faisant cet acte qu'il a raté sa vie. On sait que l'on rate sa vie complètement quand on est dans l'échec le plus total, quand la volonté narcissique de se détacher du lot est liée à l'impuissance qu'on a de le faire de manière positive. C'est-à-dire que l'on veut quand même se faire remarquer, mais que l'on se fait remarquer en mal. Le type qui est incapable de jouer du violon à un concert et qui rote pendant une sonate aura joué du pire instrument qui soit, mais il a eu sa partition, une partition à l'envers par la négative. A Sup de Co Reims, je suis arrivé au pays des ratés et je me suis dit « *comment être l'idole de ces gens-là ?* ». Si j'arrive à faire un solo plus puissant que ceux de Hendrix, ils sont tellement bêtes qu'ils ne le remarqueront pas. Trente ans après, ils continuent d'aller sur Amazon et mettre à mes livres des notes négatives pour me salir. Je me suis dit « *au royaume du néant, je vais être un trou noir* ». Les étudiants de l'école étaient désolants de conformisme et d'esprit de sérieux. Leur seule lecture était les pages saumon du Figaro ou des Échos. Nous avions 20 ans et la première question qui me fut posée, je m'en souviendrai toute ma vie, dans un sous-sol du Sup de Co Reims un type me lance : « *As-tu pensé à ta retraite ?* ». Là, j'ai compris que j'étais tombé en enfer. Donc je buvais comme un trou. Quand il y avait une soirée, tout le monde dansait et moi je me saoulais la gueule à fond et ensuite j'allais m'allonger au milieu de la piste de danse pour qu'on me voie, dans un état lamentable mais je voulais exister.

P : Est-ce que vous pensez que ce côté sombre, « calimérien », constitue une bonne base pour construire une œuvre littéraire ? Il paraît par exemple que pour écrire une belle chanson, il faut être triste.

Y.M : Ce n'est pas tout à fait faux. Il y avait quand même une esthétique de la noirceur. J'avais un petit second degré où je savais que j'étais en train de me faire vivre du noir. Sinon, j'aurais fait une dépression, or je n'en ai pas faite. Je sur-jouais vers le noir. Parfois, quand je pleure lors d'une rupture amoureuse, il y a un petit bonhomme quelque part dans le coin de mon cerveau qui n'est pas dupe de ce qui est en train de se passer. J'ai déjà piqué des colères et des crises de larmes en sachant que je les exagerais. Ça m'arrive encore. Dans ma dernière rupture amoureuse en 2017, un moment je me suis écroulé en larmes et je n'étais pas dupe de cette crise. Je me regardais en train de le faire, il y avait un petit truc de dédoublement. Je n'y croyais pas à 100%. Effectivement, je crois que c'est pas mal de souffrir pour écrire. Quand on va très bien, je pense qu'on n'écrit pas.

P : Vous avez pourtant écrit des trucs plutôt rigolos comme Podium...

Y.M : C'est quand même un peu dark, mais ça n'empêche pas l'humour. J'ai toujours

eu beaucoup d'humour. Mais pas l'humour dans le sens où en fait son métier. Les deux personnes les plus drôles que j'ai rencontrées sont Benoît Poelvoorde et Gérard Depardieu. Jamais ils ne feront des sketches. En revanche, ils chopent quelque chose qu'ils viennent de voir dans le réel et sont capables d'en faire une heure ! C'est génial, parce que ce sont des choses qu'on ne peut pas prévoir à l'avance. D'ailleurs, je considère que tous les écrivains dignes de ce nom sont des gens qui ont de l'humour. Je peux citer Céline, Proust ... Ceux qui ne pratiquent pas l'humour ne sont pas de grands écrivains.

P : Comme Victor Hugo ...

Y.M : Ah non, ce n'est pas vrai ! Je trouve qu'il a beaucoup d'humour, lisez par exemple sa pièce de théâtre qui s'appelle « *Mangeront-ils ?* ». Honnêtement, c'est à s'en tenir les côtes. Soit vous avez lu des extraits à l'école et vous en gardez de mauvais souvenirs, car ce sont des gens qui ont été charcutés et quand bien même par exemple Flaubert qui n'aurait pas beaucoup d'humour dans ses romans, il y en a tellement dans sa correspondance que l'on voit que c'est quelqu'un qui a de l'humour.

P : Rien à voir, avez-vous déjà eu recours aux drogues ?

Y.M : J'ai pris trois fois de la coke à Los Angeles en 98, mais je n'aime pas la drogue. Mon truc, c'est la natation. Je me souviens à une époque les gens pensaient que je me droguais, dieu sait pourquoi. Un jour, on va chez Ardisson pour une émission de télé avec mon attachée de presse de l'époque, Claude dalla Torre. À l'époque, Ardisson commandait des sushis pour tout le monde. J'étais en train de verser ma sauce soja sur mes sushis et d'un coup Claude me dit :

« *Yann je le savais ça en est !* »

« *Mais quoi ?* »

« *De la drogue !* »

J'ignore quelle drogue elle pensait que je prenais ! Je n'aime pas du tout la drogue parce que je ne supporte pas de perdre le contrôle de mon cerveau. Je me suis déjà fait des omelettes au shit. Comme je ne fume pas, j'en mange. Après ONPC, parfois j'avalais un peu de haschich pour écouter un peu de Hendrix pour me détendre. J'en prenais après l'émission le jeudi soir vers minuit et demi et j'étais bien jusqu'au samedi matin à peu près. C'était vraiment pour écouter de la musique. Je ne considère pas ça comme se droguer parce que ça a dû m'arriver une vingtaine de fois. Pour moi, se droguer, c'est l'héroïne, la cocaïne. Je suis revenu sur ce que je pensais, je suis pour la légalisation du haschich, parce que je crois que ça permet vraiment d'écouter de la musique dans d'excellentes conditions. Quand on en prend, on peut choisir l'instrument qui nous plaît et l'isoler. Sous shit du Michel Berger devient du Mozart !

P : Dans les pages des mentions légales de Playboy, on met : « ce numéro a été composé avec la playlist suivante »



avec ce qui a été écouté durant la dernière période. Quelle serait votre playlist du moment ?

Y.M : Vous n'imaginez pas la quantité de choses que j'écoute par jour. J'écoute de la musique de 5h du matin, heure à laquelle je me réveille, jusqu'à minuit, heure à laquelle je me couche. Je fais tout en musique.

P : De tout ou c'est obsessionnel ?

Y.M : C'est en général obsessionnel. Ça peut être des semaines entières de ce qu'on appelle du « *Yacht music* ». Je vais par exemple écouter du Stravinsky pendant 15 jours sans m'arrêter. Ce qui ne me quitte jamais depuis 1984, c'est Frank Zappa. Ça, c'est une obsession permanente.

P : On dit qu'on est tous scotchés à la bande son de nos 20 ans ...

Y.M : ... Même de 16 ans je pense. Il y a aussi deux albums que j'écoute quasiment en boucle depuis 1980, « *We Want Miles* » de Miles Davis sorti en 1981 et « *Toto IV* » sorti en 1982 qui est pour moi le plus grand album pop de tous les temps. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi Bruno de Stabenrath voue le même culte à Toto IV. C'est un album que je connais mieux que ceux qui l'ont conçu.

P : Est-ce qu'il y a un truc super important que vous pourriez nous dire que je ne vous ai pas demandé ?

Y.M : C'est vaniteux de dire « *super important* ».

P : J'enlève le « *super* » alors !

Y.M : Honnêtement, je ne crois pas.

P : Est-ce que vous lisiez Playboy à cette époque-là ? Parce qu'il est quand même question de masturbation ...

Y.M : Oui oui oui ... À la Sup de Co Reims, on ne se masturbait sur rien. On ne pensait même pas à des filles. Ou alors on regardait une fille de la promo et on rentrait vaguement sa tête en tête si j'ose dire. C'était de la mémoire à court terme : on regardait la fille dans une position précise, on courait dans son studio se masturber puis on revenait dans l'amphi. On avait l'impression d'avoir fait l'amour avec. On se disait « *si tu savais ce que tu m'as fait il y a 5 minutes ma cocote* », c'était horrible. Je me souviens, quand je suis allé en Corée du Nord, vous le verrez d'ailleurs dans mon film, Gérard Depardieu dit à la guide Nord-Coréenne « *Ah lala, si tu savais la nuit qu'on a passé ensemble !* ». C'était ça qu'on faisait à la Sup de Co Reims.

P : Et Playboy du coup ?

Y.M : Oui, je lisais. « *Lui* » et « *Playboy* ». Je suis né en 68, ça avait dans notre génération une importance énorme ! Je vais vous raconter deux anecdotes rigolotes à propos de Playboy. J'ai un copain Daniel Prost, qui avait un petit meuble chez lui contenant ses Playboy. Il faisait des trocs, mais pas de magazines, photos par photos contre d'autres photos arrachées à des « *Lui* ». Il avait un copain qui possédait des « *Lui* », lui c'était Playboy et il arrachait des photos

de Playboy pour les échanger contre des photos de « *Lui* », ce qui faisait qu'il mettait des photos de « *Lui* » dans Playboy. Un ami Allemand arrive en 84 chez lui et demande ce qu'il y a dans ce petit meuble qui ferme avec un cadenas.

« *Il y a un cadenas car ma femme de ménage vient tous les jeudis et il y a dans ce coffre des documents qui disent des choses très désagréables sur les femmes de ménage.* » En plein cours de math, en 84 toujours, j'ai fait sortir un de mes amis de cours en lui disant « *tu sais qu'il y a Christine Ockrent en couverture du dernier Playboy ?!* »

Et le mec demande la permission d'aller aux toilettes. Il sprinte jusqu'au kiosque de la gare d'Orléans pour acheter le Playboy avec Ockrent en couverture. Il est revenu en portant un regard noir sur moi : « *salaud va !* »

Je lui ai fait croire aussi que Marie-France Cubadda (qui présentait le JT de la une) était dans « *Lui* » et il ne m'a pas cru, alors qu'elle y était !

P : Vous écrivez qu'avec les filles, ça ne marchait pas très fort. A quel moment les choses se sont-elles normalisées ?

Y.M : Dès que mon premier roman est sorti. Du jour de sa sortie, j'ai eu la sensation que le livre avait atterri dans les chambres de toutes les filles de France. C'est absurde. Le jour où mon livre était en librairie, j'allais dans des magasins, j'allais voir la vendeuse et je lui disais « *écoutez mademoiselle, vous êtes très jolie, je verrai d'un assez bon œil qu'on aille boire un verre ce soir* ». La veille, pour un million de dollars, un pote m'aurait dit « *je te fais un chèque, tu vas lui dire cette phrase-là* » je n'aurais pas osé. J'aurais été pétrifié de timidité. Mon verrou de timidité a sauté par le livre.

P : Le fait aussi qu'il y ait cette célébrité ...

Y.M : Non, car je n'étais pas encore célèbre à l'époque. C'était vraiment un blocage psychologique qui était tombé. J'avais trouvé ma place dans l'univers. Je suis devenu riche, beau, intelligent ce jour-là, tous les verrous sont tombés ! Je me suis mis à bien aimer ma gueule, mon image, tout !

J'ai compris une chose ce jour-là, quand on va vers une fille, le non que va vous dire cette fille, il est en vous et pas en elle. C'est vous, votre tête, qui impliquez le « *non* » qu'elle vous retransmet comme un miroir. On croit que c'est la fille qui vous donne un râteau, mais ce n'est pas vrai. Elle vous restitue ce à quoi vous inspirez. Je ne comprenais pas pourquoi on m'avait dit « *non* » jusqu'à l'âge de 27 ans. Dans 100% des cas, c'était « *non* ».

P : Vous étiez puceau à 27 ans ?

Y.M : Non, comme Jean-Claude Duss, il y a eu un ou deux malentendus. Des filles qui avaient dit oui, puis trois jours plus tard elles ne savaient même pas pourquoi elles avaient dit oui.

P : La vie a donc commencé à 27 ans ...

Y.M : Oui, parce que quelque chose avait cédé. Je me suis aperçu qu'elle me disait

oui, non pas parce que j'étais célèbre, je ne l'étais pas à l'époque, mais parce que sur mon visage, quelque chose leur soufflait de me dire oui. Dans mon attitude.

P : Je me souviens que vous étiez passé chez Ardisson il y a presque 20 ans, c'était dans « *Paris Dernière* » et vous aviez acheté une page de pub dans « *Le Monde* » avec votre numéro de téléphone. Ça avait marché ?

Y.M : Je vais vous dire pourquoi je suis un imbécile. J'aurais pu, si je l'avais voulu, en profiter. Mais ce n'est pas advenu. J'entendais mon téléphone faire « *bip bip* » tout le temps pendant un mois après la pub. Je dis à mon attachée de presse « *c'est un flop total, il y a une fille qui m'a appelé, tout le reste ce sont des journalistes* ». Et j'ai découvert des mois plus tard, que je recevais des SMS, mais je ne savais pas que ça existait. J'en ai reçu des centaines, peut-être 800. J'ai fait ça en septembre et je m'en suis aperçu au mois de mai.

P : Vous avez essayé d'en appeler quand même ?

Y.M : Oui, mais elles ne savaient plus vraiment qui j'étais. Pendant des mois je recevais des « *bip bip* » sans savoir que c'étaient des SMS ...

P : Vous aimez le champagne ?

Y.M : Il m'arrivait d'en boire à la Sup de Co Reims, mais j'en bois très peu. On sent mauvais de la bouche avec du champagne.

P : Il y a une scène dans votre livre, avec Catherine Cabrol, qui vous relance 20 ans après parce que vous étiez publié et tout ... Vous avez donné suite à cela ?

Y.M : L'épisode ne s'est pas passé à Reims mais à Science Po. Il y avait là une fille qui me plaisait et je lui envoyais des dessins et des lettres pendant les cours. La fille me regardait d'un air « *tu es bien gentil mon coco* », merci, petit sourire et c'est tout. C'était en 1994. Puis, un beau jour de 2014 ou 2015, je reçois une grosse enveloppe avec une quarantaine de dessins, des lettres photocopiées, genre « *est ce que tu te souviens de moi ? Est-ce que le contenu de ces lettres est encore valable ?* ». Je n'ai pas donné suite. Il y en a beaucoup des histoires comme celle-ci. Je me souviens d'une fille qui travaillait à France Culture en 1995, j'ai passé une soirée à tout donner intellectuellement. J'ai déversé ma culture générale en une soirée. Elle a regardé un copain qui m'accompagnait et lui a demandé : « *ça marche son cirque parfois ?* ». Donc humiliation absolument totale. 10 ans plus tard, je venais d'avoir le prix Renaudot, deux jours après ce même pote me dit :

« *Tu te souviens de Caroline qui t'avait envoyé un vent devant tout le monde ?* »

« *Oui, pourquoi ?* »

« *Elle m'a demandé ton téléphone, elle voudrait te revoir* »

J'ai refusé. C'est moche.





« Décidément, je ne dois pas être convaincante, quand je dis non. »

Nicolas de Rabaudy

La naissance de la nouvelle cuisine et l'émergence de Gault&Millau

Michel Guérard



Nicolas de Rabaudy



Paul Bocuse et la soupe Giscard



Michel Troisgros et Paul Bocuse



Gault&Millau en plein travail



Joël Robuchon

À l'aube de la société de consommation Le Monde, quotidien fameux pour le sérieux des articles et la grisaille des colonnes, publie le vendredi après-midi une chronique de restaurants signée d'un certain Robert J. Courtine. C'est un bon gourmet disciple de Curnonsky, prince élu des gastronomes, qui sait manger et dénicher des tables de bonne chère, du modeste bistrot de quartier aux monuments de la table comme La Tour d'Argent, Lasserre et Laurent aux Champs-Élysées. Le mangeur professionnel va se faire un nom. Pour le journal de la rue des Italiens à Paris (75002), cette plongée hebdomadaire dans l'univers des mangeurs, des arpenteurs de bonnes adresses gourmandes est une sorte de récréation, de divertissement imprévu où le régal des papilles est de mise. Robert Courtine, futur historien de Restaurants de Paris (en deux volumes, Plon), offre à travers

ses commentaires sur les restaurants nouveaux, anciens, de grande notoriété ou inconnus une prose élégante, vivante que les fidèles du Monde dévorent bien avant les éditos austères sur l'influence du Parti communiste à l'Assemblée nationale ou le dénouement difficile de la guerre d'Algérie. Robert Courtine donne de l'air au journal, il a bon goût, il sait mettre en valeur les talents des chefs et des cuisinières (Christiane Massia, Gisèle Berger) qu'il défend au nom d'une cuisine parisienne en éveil. Les principes rigides d'Auguste Escoffier (Le guide culinaire 1902) sont battus en brèche par l'avancée de la nouvelle cuisine lancée par deux compères venus de Paris Presse : Henri Gault et Christian Millau qui ont d'ailleurs employé le confrère Courtine dans leurs publications (Le Nouveau Guide). En fait les prémices de la chronique de

restaurants dans les années 1960-1970 passent par Le Monde, Le Figaro où sévit James de Coquet puis Michel Piot, un lyonnais adepte du restaurant quotidien, par L'Aurore de l'ogre Christian Guy tandis qu'à L'Express Jean Ferniot excellent palais, vaste culture, va venir accompagner ces plumitifs de la bonne bouche. Le débat est lancé dès le début des années 1970-1980 : comment et pourquoi la cuisine française et la restauration de qualité doivent se moderniser, les plats et les sauces s'alléger afin de conférer aux nourritures de base le goût de ce qu'elles sont, la saveur vraie dénuée de tout artifice ? C'est le combat d'essence culinaire que vont mener Henri Gault et Christian Millau, inventeurs de la nouvelle cuisine repérée, mise en pratique par de jeunes cuisiniers savants et cultivés qui ont pris leur destin en main.

Michel Guérard avant Eugénie-les-Bains, dans son bistrot d'Asnières (1962) puis son restaurant de Neuilly, les Troisgros à Roanne, Jean Delaveyne à Bougival au Camélia, Roger Vergé à Mougins, Louis Outhier à La Napoule, Gérard Vié à Versailles, Jacques Lameloise à Chagny près de Beaune, Alain Chapel à Mionnay (Ain), Bernard Loiseau à Saulieu (Côte d'Or), les Haeberlin à Illhaeusern en Alsace, Pic à Valence, le Vivarois à Paris (75016), l'Hôtel de Ville de Fredy Girardet à Crissier près de Lausanne, Jamin de Joël Robuchon à Paris (75016), L'Archestrade d'Alain Senderens à Paris, la Mère Blanc à Vonnas, Charles Barrier à Tours... tous ces chevaliers de la cuisine moderne ont entrepris de concocter une carte innovante et des plats d'élégante finesse, légers et plaisants à l'œil. Fraîcheur et innovation.

Ce bouleversement des codes, des manières de table, de styles de cuisine, moins de gras, de gratinages et de garnitures basiques, a été encouragé, commenté, soutenu par Gault et Millau qui ont bien vu que la restauration française devait sortir de ces méthodes usées, des cuissons lourdes, des apprêts légués par le maître Escoffier (des truffes partout) qui ont fait leur temps : un siècle de magistère depuis le Ritz du Guide culinaire.

Oui, la nouvelle cuisine a essaimé dans la quasi-totalité des tables en vue. « *Ce fut un état d'esprit pour ces chefs leaders* » notaient Henri Gault et Christian Millau, prescripteurs de ces principes qualitatifs que le Michelin approuvait sans le dire.

À partir du moment où les plus fameux étoilés français, Alain Ducasse, Marc et Paul Haeberlin, le Taillevent à Paris, les Boyer à Reims, Pierre Laporte à Biarritz, Joël Robuchon (menu à 15 euros) à Paris, Lasserre au toit ouvrant, champion de la tradition à Paris (le canard à l'orange sauce bigarade) appliquaient les méthodes de la nouvelle cuisine, le mouvement devenait irréversible.

Paul Bocuse lui-même, prince de la tradition française, artisan du foie gras chaud, du loup en croûte sauce Choron, de la volaille de Bresse en vessie, du gratin de queues d'écrevisses, du poulet au vinaigre, du charolais à l'échalote et son gratin, de la poire au vin, le plus célèbre des chefs lyonnais a continué à mitonner ses spécialités fameuses

de façon plus digeste (la poularde en vessie).

« *Paul Bocuse a aménagé sa cuisine au goût du jour* » écrit un chroniqueur, bien conscient que sa clientèle de ventres mous et de bons mangeurs voulait sortir de table frais et dispos.

La santé, le bien-être, le respect du corps, la raison garder à table, tout cela s'intégrait à la nouvelle restauration française ce qui n'excluait pas le cassoulet, les gibiers sauce poivrade, les noisettes de chevreuil et le filet de bœuf Rossini (au foie gras), des plats éternels de la restauration française.

Mais l'uniformité des cartes, les ritournelles ancestrales, la poularde en trois services, le turbot aux deux sauces allaient voisiner avec un autre répertoire culinaire : le cru, les plats de style japonais et le dépouillement dans l'assiette parfois excessif, une langoustine en solo dans votre plat et le veau cru comme un carpaccio. Il fallait aimer ces innovations culinaires.

Même le pape incontesté de la cuisine française Raymond Oliver au Grand Véfour (le chef le plus connu des Français dans les années 1970-1980) avait observé le renouveau de la cuisine

et une curiosité accrue du public pour le plaisir de bien manger. La restauration parisienne allait devenir un loisir comme le théâtre, la musique, l'opéra et les voyages.

Le plus grand chef vivant dans les années 1980, l'enfant de Langon en Gironde et prince du Véfour se voulait le grand-père de la cuisine nouvelle qu'il pratiquait chez lui. Voyez le soufflé de grenouilles, l'omelette Sainte-Beuve aux filets de sole, langoustines et huîtres crémeuses placées au milieu de l'omelette, de beaux plats avec la poire dans son jus pour conclure.

Le créateur du pigeon farci Rainier III a su faire évoluer sa manière avec les aléas du temps comme tout grand maître des casseroles. Et il a été suivi, imité, copié par nombre de cuisiniers en quête d'innovations : cela ne lui déplaisait pas bien au contraire. Le récital de ses plats reste présent dans la mémoire des gourmands.

Mémoires d'un gourmet à table, c'est le livre de souvenirs que Nicolas de Rabaudy publiera en septembre aux Éditions du Mécène.



« *C'est-à-dire que je ne l'ai pas vraiment tué au fusil.* »



Vie et mort de Jim Morrison

**Interrogatoire de Sam Bennett – témoin principal dans la mort
du Roi Lézard et ancien patron du Rock'n'Roll Circus**

50 ans déjà que Jim Morrison, idole ultime d'une génération, icône rock n'roll absolu trouva la mort à Paris dans de sordides conditions.

Il en est des versions sur les circonstances du décès du dieu vivant très mort. Un témoignage explose les certitudes jusqu'alors exposées. Celui de Sam Bennett, la star des nuits rock'n'roll parisiennes de l'époque et des après midi radio sur Europe 1 et RTL. Sam est l'homme qui a vu et constaté la mort de l'icône dans les toilettes de sa boîte le Rock'n'Roll Circus. Plus de prescription, Sam balance tout à Jean-Christophe Florentin entre deux parties de boules dans les jardins du Luxembourg.



Livre de Sam : « Jim Morrison était un grand malade. Un être inadapté, confus et mécontent. Il se soûlait, se droguait jusqu'à la dissolution de tous ses sens. Jim était pathétique, habité d'une force autodestructrice inouïe. On ne meurt pas à vingt-sept ans par hasard. Jim Morrison aurait été un sujet d'exception pour les spécialistes psy en tout genre. Orgueilleux, égoïste, prétentieux, excessif, impuissant. Mais aussi frustré, paumé, largué, déjanté, souffrant d'un manque d'amour terrifiant. Ceci explique peut-être cela. Un cas particulier ? Non, un artiste, tout

simplement. Elle est bien triste, cette histoire, somme toute assez banale pour l'époque. L'histoire de Jim Morrison n'est pas une histoire exceptionnelle. C'est une histoire de rock and roll comme les autres. Une histoire de sexe, de drogues et de rock and roll. »

« Il était une fois, au siècle dernier, un monde fantastique peuplé de gens étranges et magnifiques. De déjantés et de maléfiques, d'hommes et de femmes qui n'auraient cédé leur place pour rien au monde afin de faire ce voyage extraordinaire dont nous ne nous remettons jamais. Je vais vous raconter une histoire de cinglés. Une histoire vraie avec de vrais cinglés. Elle risque de faire grincer quelques dents et de susciter quelques polémiques. Elle rappellera en tout cas des souvenirs délirants

à beaucoup d'entre vous. Et permettra aussi de lever le voile sur ce qu'on appelle encore le « mystère » de la mort de Jim Morrison. Parce que sa mort reste un mystère. Je peux vous confirmer que le chanteur des Doors est bien mort à Paris. En revanche, une chose est certaine, Jim Morrison n'est pas mort dans sa baignoire le 3 juillet 1971. Un fragment de l'histoire véritable est donc par nature un véritable mystère. Je ne vais remettre en cause aucun témoignage, aucun rapport ni aucune déclaration, officielle ou privée. Je vais seulement raconter ce qui s'est passé « pour de vrai » et pour la première fois. Il est temps de mettre un terme aux rumeurs, à la théorie du complot et aux mille et un témoignages bidons. De faire enfin taire ceux qui ont tout vu alors qu'ils n'étaient pas là le soir du drame. Pour découvrir que tout le monde s'est fait balader. Que l'embrouille est monstrueuse ! Au point de créer une légende de toutes pièces. La légende de celui qui se voulait le chaman d'un nouveau rite, aidant les autres à libérer leur psyché. Et que les foules en délire transformèrent en pop star. À sa plus grande stupéfaction. »



Fin du show au Père-Lachaise.

Sam Bernett : Cette version est la version officielle sur la mort de Jim Morrison au Rock'n'Roll Circus, corroborée par trois témoins.

Le manager des Doors qui avait été appelé dans la nuit du 2 au 3 Juillet à Los Angeles, qui a annoncé la mort de Jim avant de venir à Paris le lendemain. Beaucoup plus tard, il a déclaré que la maison de disque Capitol Records, le label des Doors, lui avait interdit de parler de la version du Rock'n'Roll Circus parce qu'ils étaient en préparation de la sortie de « *L.A Woman* », le dernier album des Doors, et ça risquait peut-être de compromettre cette sortie. De surcroît, je pense que cette version dite officielle, c'est-à-dire mort dans la baignoire, a aussi servi à protéger la famille de Jim. Cela dit, je vais te dire une chose, ça va faire 50 piges qu'il est mort, je n'ai jamais eu d'avocats sur le dos, je n'ai jamais reçu de papier bleu.

P : Tu n'as jamais bavé non plus.

S.B : Non, j'ai raconté ce que j'ai vu. Je suis le témoin principal, après il y avait deux autres personnes autour de moi: la portière du Circus et l'homme de sécurité qui a foutu la porte en l'air pour découvrir Jim derrière.

Pour venir aux témoignages qui font que ma version est la vraie, outre celui du manager des Doors, il y a eu celui de Marianne Faithfull qui a donné une interview à la BBC il y a 3 ans, dans lequel il fut évidemment question de Jim Morrison puisqu'elle a été sa maîtresse. Ajoutons qu'elle était présente à Paris au moment de sa mort et était quelques heures auparavant passée au Rock'n'Roll Circus. Quand on lui a posé la question de la manière dont est mort Jim Morrison, elle a dit qu'il était décédé à Paris dans une boîte de nuit d'une overdose d'héroïne. Ça a le mérite d'être clair.

P : Et la troisième personne ?



17 rue Beautreillis, Paris IVe

S.B : Moi évidemment ! Je suis allé à Los Angeles voir Ray Manzarek qui a confirmé que leur manager leur avait demandé de ne pas en parler pour en rester à la version officielle : Jim est mort dans la baignoire de la rue Beautreillis et point-barre. Parenthèse, mentionnons l'autre musicien que j'ai interviewé aussi, resté complètement dans les vapes depuis 1971. Il m'avait dit, avec l'air du gars passablement sous influence « *Jim n'est pas mort ! Il est sur une île déserte et m'envoie une carte postale tous les mois* ».

P : Ça, c'est la version « *pas mort du tout* ». Il y aussi la version où il n'est plus au Père-Lachaise ...

S.B : Oui, comme quoi on aurait déplacé le corps... Pas sérieux. Cette version dite officielle de la baignoire a couru longtemps, et elle a surtout été renforcée par le film d'Oliver Stone « *The Doors* » sorti en 91 qui s'achève avec la baignoire.

Comme le monde est petit et qu'il y a parfois d'heureuses coïncidences, je suis invité il y a une vingtaine d'années à l'anniversaire d'un ami. On est une douzaine à table dans un restaurant. À côté de moi, il y a une très jolie femme d'une soixantaine d'années, bijoutée et pomponnée. Comme c'est ma voisine de table, on se présente. Elle s'appelait madame Stone.

- Ah c'est marrant comme Oliver.

- Oui, c'est mon fils.

- Qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

- Il prépare un film sur les Doors.

- Écoutez, c'est drôle, parce que s'il veut avoir la vérité pour la fin de son film, je vous donne mes coordonnées



- C'est intéressant, je vais prendre vos coordonnées...

Et Oliver Stone ne m'a jamais appelé. Ce film a donc appuyé la version officielle.

P : Quel a été l'intérêt d'Agnès Varda d'entretenir cette mythologie ?

S.B : Je crois qu'elle s'est trouvée dans un piège. Jim était très ami avec elle. Il avait fait une école de cinéma à l'UCLA de Los Angeles, passionné de cinéma et de la Nouvelle Vague française. On pense que des amis l'ont connecté avec Agnès. Et très souvent quand il avait un coup de blues, il passait ses journées chez Agnès rue Daguerre dans le jardin de sa maison pour se détendre. Ils sont donc devenus très potes.

-Elle n'était pas dans la chnouffe elle ?

-Pas du tout. D'ailleurs quand c'est arrivé, la seule personne à laquelle



Culte au Père-Lachaise

Pamela Courson alors totalement hystérique dans l'appartement fut en état de penser était Agnès Varda.

P : ... Mais qui était Pamela Courson ?

S.B : Une californienne. Très jolie fille: petite rousse, taches de rousseurs. C'était la femme officielle de Jim Morrison. Bien qu'elle baisait avec tout le monde pour avoir de la coke ou de l'héroïne.

P : Ça ne perturbait pas son mec ?

S.B : Ça l'ennuyait beaucoup car elle recevait même des hommes chez elle rue Beautreillis et lui allait s'enfermer dans sa chambre pour ne pas entendre leurs ébats. Mais c'était « *pour la bonne cause* » car les mecs avaient toujours un petit sachet de quelque chose. Elle s'est complètement détruite avec la drogue et qui a entraîné Jim qui ne prenait jamais d'héroïne, car il avait horreur des piqûres et des épingles. Il la sniffait et c'est d'ailleurs ce mode de prise qui lui a explosé le cerveau et le cœur en 10 secondes. D'après ce que je sais des médecins légistes, l'héroïne était pure à 90%, c'est énorme. Donc pour revenir à Varda, elle est piégée.

Pamela appelle au secours quelqu'un qui a les pieds sur terre, qui n'est pas défoncé. Agnès Varda prend sa petite Volkswagen à 7h du matin et déboule 17 rue Beautreillis. Elle voit tout le monde en panique, Pamela Courson hystérique, à poil qui saute sur son lit et court dans tous les sens...

P : Où se trouve alors le corps de Jim Morrison ?

S.B : Dans la baignoire ! Dans ce foutoir, Varda arrive, on appelle les pompiers qui déboulent. Quand j'ai interviewé à l'époque l'adjudant-chef, il me dit

« *quand on est arrivé, on a tout de suite vu que ce gars-là était mort depuis 3-4 heures.* » Le médecin a dit « *ce type n'est pas mort depuis 10 minutes* ». Ensuite, les flics arrivent. Le commissaire de police de la morgue me dit « *on était le 3 juillet, je partais en vacances, ma femme et mes enfants m'attendaient à la maison, quand j'ai vu le corps, j'ai pris le tampon et j'ai signé l'acte de décès avec le médecin légiste. Mort naturelle.* ».

P : Donc ils ne l'ont pas foutu à la morgue où on envoie les morts suspects pour autopsie ?

S.B : Après. Les parents ont demandé une autopsie avant de l'enterrer. Laquelle confirme une mort naturelle ! La situation est donc rocambolesque, car Varda débarque, on la met au courant très rapidement, on ne lui parle pas du Circus, elle voit Jim dans la baignoire, les flics et les pompiers arrivent ... Elle est bien obligée de dire comme tout le monde « *je suis arrivée et il était mort dans la baignoire* ». Ensuite, le flic qui partait en vacances file un coup de tampon, le médecin légiste file un coup de tampon aussi, et hop affaire réglée. D'où la version officielle qui démarre.



Quelqu'un à la radio annonce le lendemain que Jim Morrison est mort. Pamela Courson se rend au consulat des États-Unis déclarer la mort, mais comme elle a une pétoche grave, elle dit que son ami James Douglas est mort. Les flics enregistrent « *James Douglas* ». Elle a dit dans une interview, qu'en sortant de l'ambassade, entre le petit chemin qui sépare le bâtiment et la sortie, elle serrait les fesses, car elle avait très peur qu'on la rappelle. Donc l'affaire était classée.

Mais le fait qu'elle déclare James Douglas au lieu de James Douglas Morrison a retardé les choses.



Avec Pamela Courson : un couple toxique.



Exemple avec le père de Jim amiral de la flotte américaine qui est en mer de Chine sur un porte-avion. Il ignore que son fils est mort.

C'est beaucoup plus tard quand les radios et autres en parlent que l'ambassade des États-Unis l'appelle.

Rétablissons une chronologie des faits. Le soir du 2 juillet, pour une fois, Jim et Pamela ne s'engueulent pas. Ils décident de passer une soirée tranquille chez eux en regardant des films Super 8 tournés quand ils étaient en vacances en Corse. Puis ils décident de faire une sortie au quartier Latin. Ils vont au Champollion regarder un western. Ils sortent de là et dînent dans un petit resto chinois du quartier. En sortant, ils s'engueulent, car elle a besoin de dope. Elle fait un caprice, devenant alors aussi hystérique que féroce. Peut-être s'échangent-ils des coups... Ils rentrent rue Beautreillis en se chamaillant, et lui comme un pauvre diable par rapport à sa stature d'icône, se retrouve comme un con dans la rue en train de chercher de la dope pour sa femme. Évidemment, il a le Breteuil (NDLR : son dealer) en tête. Par rapport à tout ce que j'ai pu remonter, Breteuil, qui était à l'Hôtel des Beaux Arts avec Marianne Faithfull, lui dit « je vais appeler deux mecs qui vont te retrouver au Rock'n'Roll Circus » à deux pas de l'hôtel où il se trouvait. Ce lieu était le Palace des années 70, le monde entier de la musique s'y retrouvait : Eric Clapton, Mick Jagger, Johnny Hallyday, Polnareff ...

Livre de Sam : « Une porte communicante permettait aux clients de passer du Circus à l'Alcazar au cours de la nuit. L'Alcazar et le Rock and Roll Circus

étaient devenus en quelques semaines les deux « incontournables » des nuits parisiennes. Le Circus était un lieu qui ne ressemblait à aucun autre. Rien à voir avec le côté décadent des futures soirées des années 1980, Club 54 à New York et Palace à Paris. Toutes et tous s'y pressaient, à pied, en scooter, comme en limousine. La mode du Swinging London de Carnaby Street et de King's Road donnait à ces jeunes gens magnifiques des allures de dandys au look victorien. Cheveux longs, favoris, chemises à jabot, pantalons pattes d'ef, taille basse et platform boots. Nous avions tous gagné dix ou quinze centimètres, nous étions les plus grands du monde. Tous les genres s'y mélangeaient : hippies — friqués ou pas —, musiciens, acteurs, stars, bourgeois et voyoucratie en goguette, travelos vedettes de l'Alcazar, jeans et smokings. Chacun y trouvait son compte en perdant toute notion des repères sociaux habituels. Abolition totale des barrières sociales, lutte des classes au vestiaire, musique pour tout le monde. On sortait pour être vu et pour prendre du bon temps. Hystérie collective d'après 68. Imaginez-vous une France sans chômage, sans sida, sans informatique, sans Internet, sans carte bleue — tout ou presque se payait en liquide. Les radios FM n'existent pas, il n'y a que deux chaînes de télévision dont une seule en couleurs, pas de mégastores, pas de McDo. Le téléphone portable est un rêve, les SMS, inimaginables. Avec un général à la tête d'un gouvernement plus que conservateur, catho et bien-pensant.

Bref, le Circus était le rendez-vous du Tout-Paris, de la jet-set et des stars du monde entier de passage dans la capitale. Pour y accéder, il fallait passer sous le porche du 56, rue de Seine, monter dix marches, et en descendre cinquante, une fois la porte franchie. En cas de gros pépin, j'avais une brigade, plus discrète et beaucoup plus musclée, en back up, selon la nouvelle expression consacrée. À peine arrivé en bas de l'escalier monumental en pierre de taille et d'époque, un tourbillon de délire musical vous aspirait comme Alice au pays des merveilles, parfumé d'encens et de patchouli. Un son à faire pâlir Grand Funk Railroad et Led Zep réunis. Les basses tapaient à l'estomac et chatouillaient le bas du dos. Les aigus piquaient à la verticale pour taper en

pleine tête. Pour certains, la première finalité de ce son était d'accompagner l'expérience LSD. À droite, en entrant, il y avait le bar, face à la piste de danse et avec vue panoramique sur la boîte et sur la scène, placée tout au fond de cette salle gigantesque. À gauche, un petit salon dont j'avais confié l'animation au Baron de Lima, faux baron mais vrai coquin. »

Jim arrive donc au Circus dans la nuit du 2 au 3 juillet vers minuit, je le vois. Il est à son petit coin au bar comme d'habitude. Le barman le connaît et lui met une bouteille de vodka sur le comptoir. Il paraissait assez nerveux, car il venait de s'engueuler avec sa gonzesse. On est samedi, la boîte était blindée de chez blindée, un groupe joue sur scène. Un moment, je le vois en conversation avec deux lascars de 25-30 ans normaux... blancs ! Comme disait Coluche qui aurait ajouté : « Pas tibulaires, mais presque ». Ils discutent comme Jim discutait tous les soirs avec des gens. Je n'avais aucune raison de porter un œil particulier sur lui.

Vers 2 heures du matin, Jim n'est plus au bar, tandis que les deux mecs sont toujours là et picolent. 20 minutes se passent, et il y a la petite jeune femme du vestiaire qui arrive en panique en me disant « la porte des toilettes des hommes est bloquée depuis 15 minutes, on a toqué et parler pour savoir si quelqu'un avait un problème derrière la porte ». Donc je monte rapidement, elle m'accompagne, je tambourine, je parle en anglais, en français et aucune réponse. J'appelle donc mon videur, on fait un dernier appel et je dis au



gars d'enfoncer la porte. Puis là, on voit affalé sur les toilettes, un gros gars qui porte une veste kaki de l'armée américaine. Je reconnais tout de suite Jim. À l'époque, il pesait plus de 100 kg. Il avait tellement changé que la première fois qu'il est venu, je ne l'avais pas reconnu. Je m'attendais à voir un beau gosse et je tombe sur un gros lard... Bref, porte enfoncée, je soulève son visage pour voir si c'est bien lui. Yes. Il a de l'écume blanche sur ses lèvres et son nez, il est inerte.

P : Savais-tu à ce moment qu'il était mort ?

S.B : Non, pour moi il était juste évanoui. Je dis à la petite d'aller chercher Serge qui était un copain médecin en bas. Il arrive, le manipule un peu et me dit qu'il est mort. À ce moment-là, il y a un attroupement, la rumeur « *Jim Morrison dans les toilettes* » s'est propagée dans la boîte. La rumeur court jusqu'au bar où il y a les deux lascars qui montent les escaliers en vitesse pour aller jusqu'aux toilettes. « *Il nous fait le coup tout le temps, il a pris de la dope et s'est évanoui. On va le ramener chez lui ne vous inquiétez pas* ». Mais à l'époque, je ne suis pas le patron de la boîte mais le directeur, je dis :

- Non, il est mort. Il faut appeler police secours.

- Non, pas la police, on le connaît bien, il nous fait le coup souvent, on va le coucher ça ira mieux.

C'était une situation extrêmement grave. Que ce soit une star internationale ou un quidam mort dans mes toilettes sans appeler la police !

Comme les bureaux du grand patron étaient à côté, je vais le chercher et dis que Jim Morrison est mort dans les toilettes. Il descend et voit les mecs qui étaient déjà en train d'essayer d'embarquer l'affaire. Dialogue :

- Qu'ils l'emmènent. Sinon, on va avoir une fermeture administrative, on va mettre 40 personnes au chômage.

- Mais c'est grave quand même...

- J'en prends la responsabilité !

À ce moment, les lascars soulèvent Jim, chacun par une épaule. A gauche des toilettes se trouve la porte de l'Alcazar qui communique. Le spectacle quotidien est fini depuis très longtemps, la salle est vide. Faiblement éclairée par les lumières de secours. Ils me demandent par où ils peuvent passer, car ils ne peuvent évidemment pas sortir par la porte du Circus avec le corps inerte de

Jim. La dernière image que j'ai de Jim, c'est cette espèce de masse énorme qu'on traîne jusqu'à la sortie de l'Alcazar rue Mazarine.

Et après, on revient à ce que j'ai dit, rue Beautreillis, on le déshabille, on le met dans la baignoire, on appelle Varda et voilà.

Livre de Sam. Page 135 : « Très absorbé par mon travail, je n'accorde aucune attention particulière au temps qui passe. Encore moins aux deux acolytes de Jim Morrison toujours installés à picoler au bar. Le chanteur n'est toujours pas revenu. Il est 2 heures, 2 h 30 du matin quand la jeune femme en charge des vestiaires descend me signaler que depuis vingt minutes l'une des portes des toilettes des hommes est fermée de l'intérieur. Elle ajoute qu'avant de venir me prévenir elle a tout essayé, a tambouriné sur la porte, elle s'est inquiétée de la santé de la personne à l'intérieur sans obtenir de réponse. Silence total dans les toilettes. Aidée par l'un des responsables de la sécurité, elle a même essayé de faire sauter la serrure. Puis, elle est venue me chercher. Dans ce genre de situation, c'est le directeur qui doit décider si on casse la porte ou pas ! Respect de la hiérarchie et des responsabilités ? Non !

En cas de pépin, la petite demoiselle vent surtout me refiler la patate chaude. Et si les toilettes sont vides ? Si la serrure est tout simplement coincée ? A cet instant, ni elle ni moi ne pouvons imaginer que nous vivons des moments historiques. Il ne s'agit que d'une porte

de toilettes bloquée un soir de grande affluence, et ça, pour un responsable de boîte de nuit, c'est la routine.

Arrive en haut, constatant les faits, je tape plusieurs fois à la porte. N'obtenant aucune réponse, je demande au videur de mettre un grand coup d'épaule dedans. Juste avant qu'il s'élance, je dis : « On va vous sortir de là, si vous m'entendez, reculez-vous, nous allons défoncer la porte ! » Il y a urgence, donc, intervention. Au second coup de boutoir, la porte cède.

Nous sommes trois, la préposée au vestiaire, le videur et votre serviteur. Derrière la porte il y a quelqu'un effectivement. Une grosse masse assise, inanimée, le corps courbé, la tête en avant. Je reconnais la veste de treillis de l'armée américaine et les bottes, les camarguaises qu'il ne quitte jamais. Jim Morrison est là, la tête entre les genoux, les bras ballants. Pendant quelques secondes nos regards restent scotchés sur le corps inerte. Trois témoins stupéfaits d'une scène qui fera couler beaucoup d'encre et planer tous les mystères.

Nous sommes médusés devant ce spectacle affligeant. Nos regards se sont croisés, étonnamment calmes, pas surpris mais inquiets. Le flamboyant chanteur des Doors, le beau gosse californien est devenu une masse inerte effondrée dans les chiottes d'une boîte de nuit. Je prie la jeune femme d'aller chercher d'urgence un de nos clients médecin qui est en bas dans la discothèque.

Puis je m'approche, je soulève la tête



de cet homme tout doucement en le tenant par les épaules pour ne pas le faire tomber. Son visage est gris, les yeux, fermés, il y a du sang sous son nez, et une bave blanchâtre comme de l'écume autour de la bouche légèrement ouverte et dans la barbe. Jim ne respire pas. Je lui parle, je le secoue un peu dans l'espoir d'avoir une réaction, un geste, un mot, mais rien ! Je recule et ordonne que personne ne touche à rien. Je fais le vide des curieux qui s'entassaient devant l'entrée des toilettes. La nouvelle fait le tour de la discothèque à une vitesse effarante. Les deux hommes qui sont au bar avec Jim m'ont rejoint dans les toilettes précipitamment. Ils regardent le corps inerte, sans aucune surprise apparente. Je dis que j'ai fait appeler un médecin, un habitué du club. Il faut appeler les pompiers. Leur réponse fuse, nette « Pas question, il va aller mieux, laissez-nous faire. »

P : Pourquoi existe t-il une autre version des faits que nous appellerons « la version Sam numéro 1 » ?

S.B : J'ai été interview très peu de temps après par Philippe Manœuvre. Ça devait être pour le cinquième anniversaire de sa mort. Comme il n'y avait pas encore de prescription, je m'étais contenté de lui dire qu'il a pris de la dope chez moi et point-barre.

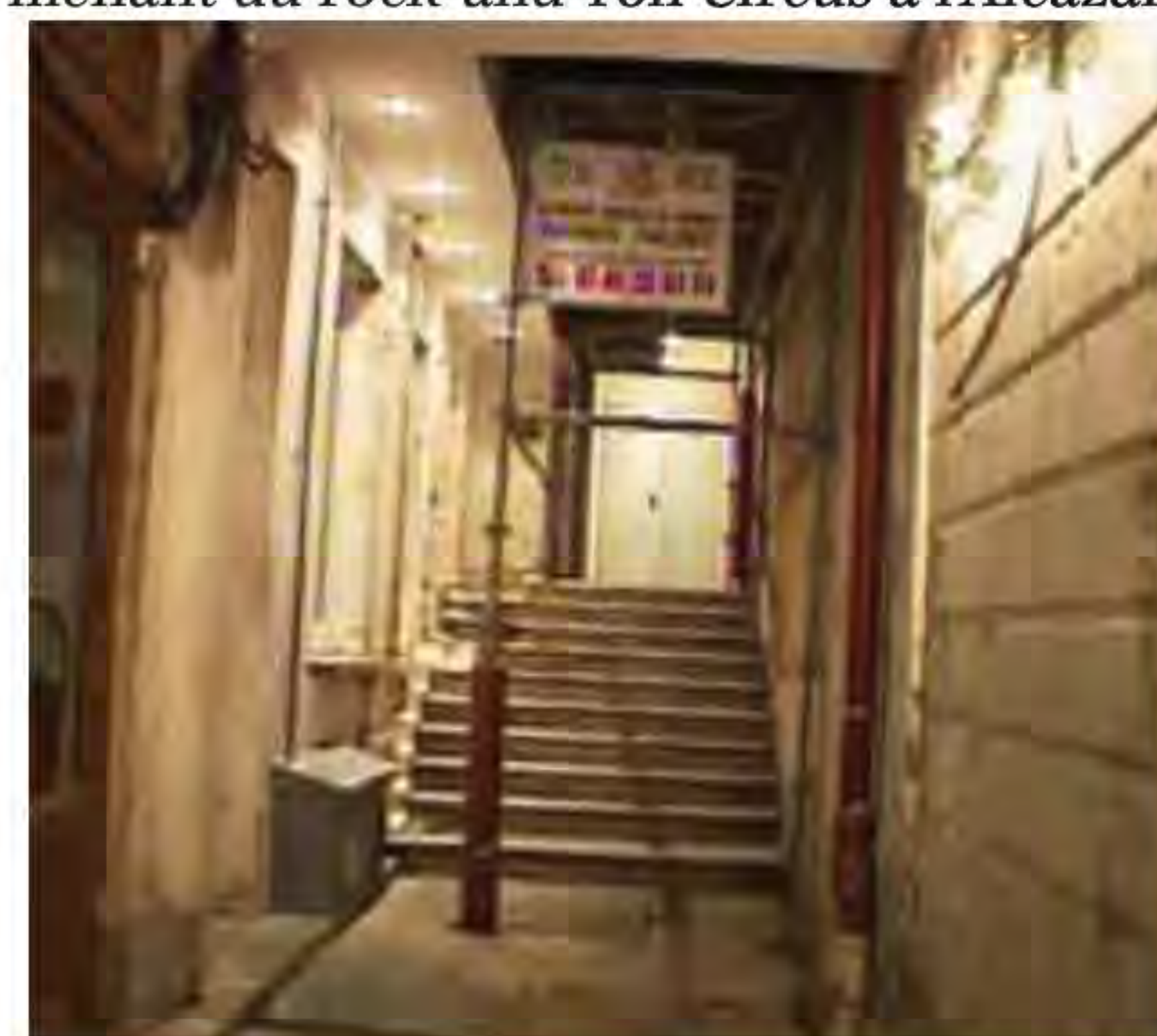
Maintenant il y a prescription. Tous les ans depuis sa mort, le jour de l'anniversaire, mon téléphone n'arrête pas de sonner, des journalistes du monde entier me demandent de parler de la mort de Jim Morrison. Un moment, ma femme m'a conseillé d'écrire un bouquin avec ma version. Donc une première version The End aux éditions Privé sort en 2007 qui a ensuite été réédité au Rocher. (dont nous reproduisons des extraits)

Livre de Sam : « Oui, James Douglas Morrison est mort au Rock and Roll Circus d'une overdose d'héroïne pure à quatre-vingt-dix pour cent mélangée à une forte quantité d'alcool. Un cocktail explosif pour un troupeau d'éléphants et de rhinocéros. Mortel pour un être normalement constitué. Suicidaire dans le cas de Jim Morrison, dont la santé se détériorait de jour en jour. Jim était fragile, il crachait sang et boyaux depuis des mois, refusait de se soigner et maltraitait son corps en ingurgitant des quantités phénoménales d'alcool et de nourriture. Jim ne se privait pas non plus de doses massives de cocaïne et de LSD. Sans oublier quelques joints pour la route. Il y a comme de la tentation au suicide dans tout ça, et beaucoup de questions restent en suspens quant à l'état mental du sujet !

.../...

Tout était dit, poète ignoré et chanteur adoré, mal dans sa peau, dans sa tête, dans son sexe, dans sa vie. Gavé de patriotisme et d'éducation religieuse dans une Amérique étriquée, Jim avait trouvé en France une nouvelle façon de voir la vie et un espace intellectuel à la hauteur de ses ambitions. Il aimait sa vie de bobo dans le quartier du Marais avec ses bistros, les marchands de quatre saisons, les petites boutiques de fleurs. Les balades entre l'île Saint-Louis et Notre-Dame, les promenades en solitaire sur les quais. Les rencontres avec les bouquinistes et les déjeuners dans les petits restos. Les heures passées à écrire et à méditer dans le jardin de la place des Vosges. Certainement l'endroit qu'il préférerait à tous les autres. Jim Morrison, enfin libre et incognito, aurait pu trouver la paix à Paris. Mais il était déjà trop tard. Trop tard pour la paix, et le bonheur, et l'avenir.

À vingt-sept ans, Jim Morrison en



faisait trente de plus, comme l'avait fait remarquer l'un des docteurs qui l'avait examiné et qui pensait que son patient avait cinquante-sept ans ! Le corps tout entier était en vrac. Jim était en train de mourir. Son entreprise d'autodestruction arrivait à son terme.

À ceci près que, le soir du 2 juillet 1971, Jim Morrison le provocateur n'a pas organisé sa mort. Il ne l'avait pas prévue pour cette nuit-là. Le chanteur des Doors n'aurait pas voulu mourir dans les chiottes d'une discothèque, même branchée ! Question d'ego et de vanité. Le beau gosse à la gueule d'ange avait envie de faire un break, de s'envoyer en l'air quelques heures. Plongé dans un profond désespoir et dans une solitude épouvantable, il a lâché prise. Probablement inconscient du danger de prendre en une seule fois une dose d'héroïne pure à quatre-vingt-dix pour cent. Le comte Jean de Breteuil n'avait pas lésiné sur la qualité. Pamela n'était-elle pas une cliente privilégiée ? Cependant la question reste entière et sans réponse : pourquoi Jim a-t-il ingurgité sur place, au Rock and Roll Circus, la dose d'héroïne fatale destinée à Pamela ?

Le mercredi 7 juillet 1971, Jim Morrison fut enterré en cachette au cimetière du Père-Lachaise, en présence de Pamela Courson, d'Agnès Varda, de Robin Wertle, la secrétaire canadienne que Jim avait engagée pour mettre de l'ordre dans ses affaires, et de Bill Siddons, le manager des Doors, tout juste débarqué de Los Angeles. Ni fleurs, ni couronnes, ni prières. Pamela insista pour lire quelques lignes de La Célébration du lézard. La cérémonie ne dura que quelques minutes. Le jeudi 8 juillet, Bill Siddons et Pamela Courson prirent le dernier avion pour Los Angeles. Dès son retour, le manager des Doors convoqua son staff à son bureau pour lui annoncer la mort de Jim.



Agnès Varda et Jean de Breteuil



17 rue Beautreillis, Paris IVe (détail)



Pendant des années, la tombe de Jim Morrison ne fut qu'un trou couvert des fleurs que les fans par milliers déposaient en hommage à leur idole disparu. Ni pierre tombale, ni inscription, ni épitaphe à la gloire du poète maudit. Du genre : « Ci-gît un homme au grand destin, court, fulgurant et tragique. » En 1995, l'agence qui gérât les biens des Morrison a fait nettoyer la tombe et installé une pierre tombale décente avec une plaque commémorative. Un fonds spécial a été créé pour payer la sécurité et l'entretien du mausolée, après que deux hommes eurent été surpris en train d'essayer de déterrer le corps de Jim Morrison. Triste destin en effet. Depuis plus de trois décennies, des centaines d'hommes et de femmes viennent du monde entier se recueillir sur la tombe de Jim. Depuis trente ans, des fans organisent tous les jours une veillée au Père-Lachaise. Des dizaines de filles et de garçons pleurent leur idole. Certains dorment près de la tombe. D'autres chantent et récitent les textes du poète et improvisent des mini-concerts avec des routards de passage. »

P : Que peut-on ajouter à ton avis ?

S.B : On peut ajouter que quelque temps plus tard, Pamela Courson est morte d'une overdose chez elle en Californie juste avant d'hériter de la fortune de Jim qui a été partagée au sein de la famille Morrison.

Sale temps pour les junkies : Breteuil le dealer est mort juste après à Tanger d'une overdose. La dernière survivante est Marianne Faithfull. Sinon, Jim a été un mec perturbé toute sa vie. D'abord, parce qu'il a été un fils de militaire, donc il n'a jamais eu de copains parce

que son père était régulièrement muté de base militaire en base militaire. Au moment où il se faisait des potes, il déménageait.

Il était très renfermé chez lui, il se masturbait, faisait des cochonneries. Par exemple, il avait mis un Tampax dans le cul de Minnie la femme de Mickey, ou disséquait des insectes au cutter. Il était pas mal perturbé. Quand il habitait à Venice en Californie, il avait acheté un télescope et regardait le soir les gonzzesses en train de se déshabiller dans leur salle de bain pour se branler sur sa terrasse.

Livre de Sam : « Cruel et pervers, Jim tyrannisait son frère et sa soeur. Le soir après les cours, il s'enfermait dans sa chambre. Il disséquait les mouches au cutter et plantait des fléchettes sur des posters de femmes nues qu'il découpait dans Playboy. Obsédé par le sexe, Jimmy dessinait des phallus énormes dégoulinants de sperme, des trous du cul béants dans lesquels il plantait des bouteilles de Coca-Cola ou des Tampax sanguinolents. Il dessinait Mickey et Minnie en train de forniquer. Sur le magnétophone de son père, il enregistrait des fausses pubs qui vantaient la masturbation. Un plaisir solitaire qui l'éloignait des autres. Jim était un branleur exhibitionniste. »

Plus loin

« Le Dinner Key Auditorium était complet, archiplein, les promoteurs avaient même enlevé les sièges pour vendre plus de billets. Faute de place, deux mille cinq cents personnes durent rester à l'extérieur. Les Doors attaquent le concert devant un parterre de fans très jeunes, certains n'avaient pas encore seize ans. Jim Morrison tenait à peine debout quand il monta sur scène. Il ne se contrôlait plus, divaguait, délirait et insultait le public. En route pour un suicide « en direct live ». Derrière lui, Manzarek, Densmore et Krieger firent tourner la machine. Jim se retourna et insulta copieusement ses amis. Tous les prétextes étaient bons pour saboter le concert. Il ne chanta pas, vociféra et exhorta la foule à venir le rejoindre sur scène. Le cauchemar ne faisait que commencer. Jim Morrison, les deux mains sur son entrejambe, mima des positions obscènes et entama un striptease en règle. Il baissa son pantalon, découvrit ses parties intimes et se masturba devant les fans. Le service

d'ordre et les roads commencèrent à paniquer salement. Ensuite, tout s'enchaîna très vite. Les kids envahirent la scène, Jim ne contrôlait plus rien, le plateau vacilla et s'effondra. Les musiciens quittèrent la scène comme on abandonne un navire qui coule et foncèrent se réfugier dans les loges. Un des gars du service d'ordre hissa Jim sur son dos et l'arracha à ce merdier. Jim Morrison n'avait aucune idée de l'ampleur du désastre. Il avait bien conscience d'avoir foutu un gros bordel. Et ça le faisait rigoler. »

P : Il baisait comme un fou ?

S.C : Oui, il baisait comme un fou. Comme je dis dans mon bouquin, au château Marmont, un hôtel de Los Angeles, il s'était chopé une Norvégienne ou une Suédoise, une très belle femme d'une quarantaine d'années. Il paraît qu'elle était devenue son esclave sexuelle, il lui faisait tout et n'importe quoi, elle adorait ça pendant que son mari était en voyage d'affaire.... C'était un vrai vicelard.

P : Comment est-il tombé dans la dope ?

S.C : Passage obligé de la rock'n'roll crédibilité. Années 60 en Californie sur Sunset boulevard, tu tapais dans les mains et ça tombait de partout. Des pilules de toutes les couleurs ...

P : Il n'y en a pas tant que ça qui sont morts d'overdose ?

S.C : Si, Jimmy Hendrix, Brian Jones, Janis Joplin ... Que des J de 27 ans. Comme Jim aussi.

P : Donc toi tu fais de la radio ?

S.C : Oui, toujours. À l'époque, j'étais à Europe 1, à la tranche 16-18h. Je travaillais 20h par jour, car la nuit j'étais au Circus. Je me couchais entre 5h et 6h du matin, je me levais à 10h, j'étais à Europe 1 à 12h, je faisais mon émission à 16h, et à 18h je rentrais me coucher un peu et je retournais au Circus. Il a eu des moments assez intéressants avec





photos : Dominique Petrolacci



Jim, car il était passionné de cinéma. Un soir, je l'ai présenté à Johnny Hallyday, ils se sont vachement bien entendus. Un autre soir, Johnny était à une table avec des potes et il y avait Gégauff qui a écrit le scénario de La Piscine. Pour Jim c'était le gars de la nouvelle vague. Je les voyais discuter entre eux de cinéma. Johnny m'avait dit « *quand il n'est pas bourré Jim, c'est un mec intéressant* ». Johnny m'avait raconté que les soirs d'été, quand il partait à la fermeture vers 6h du matin, il faisait jour et Jim habitait à l'hôtel des Beaux-Arts à l'époque, avant d'être rue Beautreillis. Johnny m'a dit « *à chaque fois que l'on sort du Rock'n'Roll Circus, on s'arrête, Jim me prend par ses épaules et me dit « another beautiful day »* ». Un jour, il était tellement chargé qu'à l'hôtel des beaux-arts, où il occupait la chambre d'Oscar Wilde au deuxième étage, il est tombé de la fenêtre et a atterri sur une voiture. Il s'est relevé et est rentré dans sa chambre comme si rien n'était. Quand il me raconte ça au Circus, je lui dis qu'il a eu de la chance. « *Ce n'est pas la première fois, me répond t-il, à Los Angeles, j'étais dans ma chambre et j'ai voulu faire Tarzan. J'ai donc pris la gouttière, c'était un immeuble en U, et j'ai voulu aller de l'autre côté. Mais ça s'est décroché et je suis tombé...* »

P : C'est drôle de constater que cette chambre de l'Hôtel des Beaux Arts est si malsaine à la santé des poètes anglo-saxons qui finissent invariablement au Père Lachaise... Bref, après tu prends le Bus Palladium.

S.C : Je venais d'arrêter le Rock'n'Roll Circus. J'avais eu deux pépins graves, celui-là qui m'avait secoué et mon meilleur pote d'enfance qui s'est suicidé chez moi en février 1971. Ça faisait beaucoup, j'avais donc décrété à l'époque que j'arrêtais de travailler dans le monde de la nuit. En 1975, un ami Richard Erman alors à la tête d'un gros cabinet d'expertise comptable vient me voir et me dit « *Je n'y connais rien à la nuit, j'ai une opportunité on peut s'associer. Je peux tout faire, mais le côté paillettes, je ne connais pas* ». Donc j'ai accepté.

P : Mais pourquoi il a acheté ça ?

S.C : Une envie. Donc on s'est associé, on a repris le Bus et on en a fait sa splendeur. Tous les gens du Circus sont venus au Bus, et c'était reparti pour un tour.

Aujourd'hui le beau gosse aurait soixante-dix-sept ans. Cette histoire est, somme toute, assez banale pour l'époque. C'est une histoire de rock and roll comme les autres. Avec ses excès, ses délires, ses violences et ses fantasmes. Une histoire toute simple, de sexe, de drogues et de rock and roll.

The End.

« *This is the end, my only friend, the end. It hurts to set you free, But you'll never follow me. The end of laughter and soft lies. The end of nights we tried to die. This is the end.* »

The Doors, « The End ».

Sam Bennett est né le 14 juillet 1945 il fut animateur vedette sur Europe 1 et RTL de 1968 à 1986. Il anime Le Super club où il reçoit en public les plus grands de la chanson française des années 1970.

1981 : il crée avec Patrick Meyer et Jean-Louis Croquet RFM «La radio couleur», à la naissance des radios libres en mai 1981. En 1984, il crée sa maison de production et un label de disques, Bennett Records, sous lequel seront notamment distribués les deux premiers albums de Metallica.

Outre le Rock'n'roll Circus, Sam Bennett est à l'origine de l'ouverture de célèbres endroits de la vie parisienne comme le Bus Palladium, Martine's et l'Elysée Matignon. Il a été le vice-président du Parc Disneyland Paris et fut responsable de la création de Disney Village.

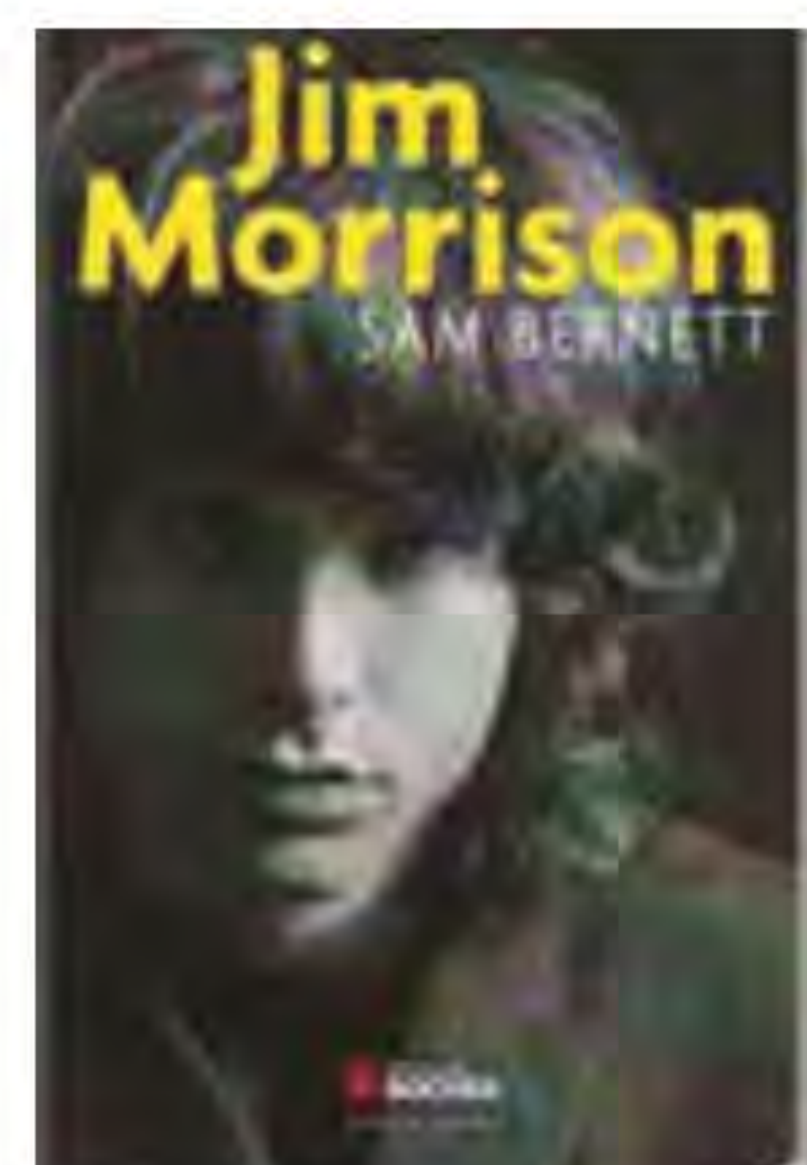
Il a écrit ou composé des chansons pour Nicoletta, Martin Circus, Les Alligators et Johnny Hallyday. Il a également travaillé à l'adaptation en bande dessinée de la biographie de Jim Morrison (Jim Morrison, ailleurs) en 2011. La même année, il publie le livre Jim Morrison, 1971-2011.

Spécialiste de la question, il publie ce mois-ci « *Les Vieilles Canailles* » aux Editions du Cherche Midi, pour tout connaître du trio mythique Dutronc-Mitchell-Hallyday.



Jimi Hendrix et Eric Clapton

Richie Havens et son manager avec Sam Bennett





Buck Brown

«Eh bien voilà, tu l'auras réalisé ton fantasme de baiser dans un champ de blé !»

Raphaël Enthoven

«Il serait souhaitable que la présidentielle n'oppose pas un républicain et une incompétente à la tête d'un mouvement raciste !»

par Rachel Bourlier

Chroniqueur, essayiste, professeur de philosophie, Raphaël Enthoven, après un premier roman largement autobiographique, tend de plus en plus vers la narration. Pendant le confinement, il s'est mis aux alexandrins pour une parodie de Molière intitulée «L'Ecole des dames». «Molière était un misogyne de coeur mais un féministe de raison», dit-il avec humour. Seriously ? Rachel Bourlier est allée à sa rencontre pour en savoir plus. Interview !



Photo : Sam Hellmann

PLAYBOY : On vous retrouve avec cet ouvrage L'École des dames, sorte de parodie de la célèbre pièce de théâtre L'École des femmes. Comme chez Molière, on rit et on prend beaucoup de plaisir. Comment est née l'idée d'écrire cette pièce, qui plus est, en alexandrins ?

RAPHAËL ENTHOVEN : Quand j'avais 17 ans et que je suis allé voir au théâtre Célimène et Le Cardinal, une suite du Misanthrope. La pièce était en alexandrins et je fus totalement émerveillé par la possibilité d'écrire à mon tour sous cette forme. J'ai gardé ça en tête pendant 30 ans, jusqu'au jour où je m'y suis mis et le thème de L'École des femmes s'est imposé. Nous vivons une époque où deux féminismes se livrent une lutte à mort, et il faut vraiment être myope ou d'extrême droite pour croire que ces deux discours se ressemblent. Mettre cela en scène en racontant l'histoire de L'École des femmes mais au 21ème siècle avec les outils et les psychologies modernes, cela m'a semblé amusant, difficile et nécessaire.

PLAYBOY : En vous lisant je suis interpellée par la bifurcation que vous prenez dans l'écriture. Est-ce une parenthèse inattendue ou la nouvelle orientation de votre travail ?

RAPHAËL : En effet, depuis un an je n'écris plus d'essai, je n'écris que des histoires. Trois livres : Le Temps gagné, L'École des dames, et une dystopie qui paraîtra en janvier, mais sous forme de fables. Je ne fais plus que raconter des histoires car c'est désormais la seule chose qui m'amuse. Je ne crois plus à la possibilité de convaincre mon lecteur mais je pense qu'il est possible de le persuader. Face à un être dogmatique, la rationalité est impuissante. Faire usage de la rationalité face à quelqu'un qui pratique le dogme, la réponse sera qu'il récusera la rationalité. C'est un procès d'intention, et puisque la raison est répudiée comme une vieille concubine, nous n'avons plus que la ressource de la dérision. C'est la même méthode dans une autre mesure qu'avait employé Voltaire au 18ème siècle, face aux Leibnizien qui lui disaient que ce monde est le meilleur des mondes possibles. Il a donc écrit Candide, où il ne contredit jamais Leibniz mais il l'expose à la totalité des atrocités du monde. L'intention est la même, fuir le terrain de la rationalité puisqu'il a été récuse pour le remplacer par celui de la fiction, de la fable, ou de la parodie. Ce choix d'écriture n'est pas une parenthèse. C'est une décision qui va plus loin.

PLAYBOY : L'époque que nous vivons est considérée par certain comme plus violente. Les outils de communications ont changé, l'information arrive dans l'instant. Utilisez-vous les réseaux sociaux comme moyens de communiquer avec les jeunes notamment ?

RAPHAËL : Il n'y a rien de substantiellement nouveau dans la période que l'on vit. Je ne me soucie pas du destinataire, j'essaie juste de me servir de l'outil dont je dispose. Un outil littéraire pour manifester par le grotesque, par le ridicule, ou par la fable, des folies contemporaines. Je suis le greffier de mon époque laquelle n'a rien de singulier contrairement à ce qu'elle pense par effet de myopie. On croit à tort que notre époque est une charnière. Elles le sont toutes d'une certaine manière, ce qui prouve que toutes les époques se ressemblent. À toutes les époques, il y a eu des gens pour dire que c'était mieux avant. Penser que c'était mieux avant est une disposition du caractère, pas un constat objectif. C'est juste que chaque époque est le résultat d'un compromis entre des progrès et des prédatons. Par ailleurs, les passions sont immuables. Les gens se détestent et s'aiment de la même manière, les gens se trompent et s'adorent de la même façon. Ils s'emprisonnent avec d'autres armes mais ils se libèrent tout autant. En conclusion, il n'est pas faux de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, le tourbillon est le même, c'est la poussière qui change.

PLAYBOY : Surprise en lisant avec un clin d'œil à Serge Gainsbourg mais aussi à Aya Nakamura. Je ne m'attendais pas à cette référence venant de vous !

RAPHAËL : J'adore Aya Nakamura pour une raison très simple : indépendamment du son, de l'absence délibéré de limite dans le kitch (que je trouve presque jubilatoire) cette jeune femme a inventé une sorte de langage qu'il n'est pas nécessaire de comprendre pour comprendre. C'est très fort. Un peu comme Jean-Claude Van Damme, qui n'avait peut-être pas fini l'étude du français quand il s'est mis à l'anglais. Il s'est retrouvé à mi-chemin entre deux langues, deux civilisations et a créé une sorte de novlangue que tout le monde comprend et qui pourtant n'existe que pour lui et dont il est l'inventeur. Il y a comme ça des êtres dont la trajectoire, la puissance, le parcours, l'imagination, produisent des langages dont ils sont les seuls inventeurs et qui pourtant sont immédiatement accessibles à tous. Ce sont des espérantistes qui créent des langages universels.

PLAYBOY : Vous parvenez à offrir avec audace et avec une facilité déconcertante un plaisir jubilatoire de rire et une envie de partager ce moment comme dans la bonne tradition du théâtre. Qu'est-ce qui divertit Raphaël et qu'aimez-vous partager ?

RAPHAËL : Ma vie a changé il y a un an et demi quand j'ai écrit mon premier roman. J'ai fait une expérience de liberté que je n'avais jamais connu auparavant, les choses ne s'imposaient pas à moi, elles étaient choisies par moi au gré de mes attachements. Ce que j'ai ressenti en écrivant est tellement précieux, tellement irremplaçable, tant pour le roman que pour la pièce de théâtre.

PLAYBOY : Peut-on dire de Molière qu'il était le premier féministe ?

RAPHAËL : Absolument, mais le vrai précurseur était Descartes. Il écrit le Discours de la méthode en français parce que les femmes n'avaient pas accès au latin, « pour être lu, même des femmes » disait-il. Ce qui est beau avec Molière, c'est qu'il est le porte-parole du mari cocu, du bourgeois dépit, de l'homme qui trouve que son époque va à vau-l'eau, que rien ne va, que les femmes ont des mœurs légères... mais il est celui qui donne la parole aux femmes comme jamais elles ne l'ont eue jusqu'à présent. Il est celui qui, même avec les Précieuses ridicules, a donné corps et ces premières lettres de noblesse à l'idée que c'est par la connaissance qu'on s'affranchit. Et enfin, dans la démarche féministe de Molière, le personnage d'Agnès occupe une place tout à fait particulière puisque que c'est l'inculte qui s'affranchit, et c'est sublime.

PLAYBOY : Olympe de Gouges, Golda Meïr ou encore Rosa Park... nous avons connu des femmes inspirantes tout au long de l'histoire mais malgré tout l'égalité n'est toujours pas suffisamment représentée. Pensez-vous que cela puisse être dû au manque de personnalités féminines inspirantes dans notre paysage politique ?

RAPHAËL : Je trouve la notion de « femme inspirante » comme une contradiction. Je crois aux personnages inspirants. Le féminisme auquel j'adhère n'est pas une promotion des femmes mais une lutte pour l'égalité des droits, c'est-à-dire que si la lutte pour l'égalité des droits passe par la promotion des femmes alors il y consent. Il ne s'agit à aucun moment de dire que l'être féminin a une spécificité, une singularité, une valeur que l'être masculin n'aurait pas. Je cesserai d'être féministe le jour où la forme de mon sexe ne sera ni un avantage, ni un handicap dans la société, les deux me déplaisent. Je ne crois pas à l'idée de femmes inspirantes qui seraient inspirantes en qualité de femme, c'est le parcours qui les rend inspirantes. Je ne suis pas moins inspiré par Mandela que par Olympe de Gouges et je n'ai pas le sentiment qu'Olympe de Gouges ait plus travaillé que Mandela à l'égalité homme/femme. Ceci me paraît essentiel. Le féminisme n'est pas d'abord l'affaire des femmes, il est l'affaire de tout le monde. Sinon l'antisémitisme serait d'abord l'affaire des juifs, la négrophobie serait d'abord l'affaire des noirs et la corrida serait d'abord l'affaire des taureaux. Je ne crois pas à ça. Je pense que ce sont des problèmes universels qui méritent un traitement universel et donc je crois à l'inspiration par de belles figures et au gouvernement des belles figures. Bergson parle de héros mystiques, mais que ces belles figures soient hommes ou femmes, cela me laisse froid.

PLAYBOY : Restons dans l'actualité. Vous avez dû expliquer dans certains médias une série de tweets concernant une éventuelle finale Marine Le Pen/ Mélenchon et votre choix entre « la peste et la peste ». Regrettez-vous l'impact médiatique que ce tourbillon a provoqué ?

RAPHAËL : Bien sûr. Quelle idée, d'avoir fait une chose pareille ? Mon intention n'était pas de renseigner sur mon vote (qui serait l'abstention, d'ailleurs) dans l'hypothèse impossible où les deux seraient face-à-face, mais de pointer la gémellité entre les deux mouvements, et l'urgence pour eux de s'unir afin de composer une opposition un peu plus consistante. En cela, j'ai commis deux erreurs qui, à ce niveau d'audience, sont des fautes : j'ai posé un dilemme tragique, Le Pen ou Mélenchon, tout en essayant d'y répondre selon la logique du moindre mal, or c'est absurde, car la situation que j'imagine n'arrivera pas. Et surtout, j'ai fait comme si la conclusion de ma démonstration était soluble dans le raisonnement... Tant pis pour moi !

PLAYBOY : A l'approche des élections, pensez-vous qu'un favori puisse déjà apparaître dans la course à l'Elysée ?

RAPHAËL : Xavier Bertrand n'est pas favori, mais il y a une chance pour qu'il incarne une opposition enfin décente et renvoie Marine Le Pen aux oubliettes de l'histoire. Je ne sais pas si c'est réaliste, mais il serait infiniment souhaitable que la finale de la présidentielle oppose deux candidats républicains et non un républicain (Macron) et une incompétente à la tête d'un mouvement raciste.

PLAYBOY : Vous débattiez régulièrement face à Eric Zemmour : le voyez-vous en candidat à la présidentielle ?

RAPHAËL : Si j'étais son ami, je lui dirais de ne pas aller à un combat où il a tout à perdre (à commencer par son influence). Si j'étais militant d'En Marche, je le supplierais de se jeter dans la bataille pour finir comme la Taubira de Marine Le Pen et l'empêcher d'accéder à la finale.

PLAYBOY : Les réseaux sociaux se sont récemment emparés du conflit israélo-palestinien avec une communication décuplée sur le sujet avec notamment le partage de vidéos et de photos toutes plus choquantes les unes que les autres. Certains jeunes ont délaissé les chaînes d'information au profit de Twitter. Etes-vous consommateur de ce flux d'informations ou pensez-vous au contraire qu'il représente un danger majeur ?

RAPHAËL : C'est toujours inévitablement la même histoire. Les uns dénoncent les bombardements de Tsahal, les autres dénoncent les crimes du Hamas.

Les uns s'indignent de la disproportion entre les moyens militaires d'une armée et les roquettes d'une « résistance ». Les autres font valoir la disproportion entre un territoire minuscule et l'ensemble des voisins qui ont juré sa perte. Quel grand homme, partant du principe qu'il y a un peu de vérité (à dosage différencié) dans chaque discours, oserait l'expérience inouïe de se faire, soudain, l'avocat du camp d'en face ? Il ne s'agit pas, naturellement, de mettre les antagonistes sur le même plan. Le Hamas est un mouvement terroriste dont la charte prévoit la destruction de « l'entité sioniste », et dont la disparition serait une merveilleuse nouvelle pour tout le monde et d'abord, pour les palestiniens. Israël est un état dont la disparition serait un épisode monstrueux. Mais... Imaginez que le président de France-Palestine se mette soudain à dénoncer les provocations du Hamas (et la charte imbécile d'un mouvement terroriste) et la guerre des images qui vaut à certains d'envoyer leurs propres enfants au front dans l'espoir qu'ils deviennent des martyrs ? Imaginez, en retour, que le président du CRIF s'indigne que Tsahal tire à balles réelles sur des manifestants ? Et de la disparité des conditions de vie entre un bord et l'autre de la frontière ? Au lieu de conforter les leurs, ils énonceraient la part de vérité dont ils n'ont pas envie. Ils feraient comme Raymond Aron qui se promettait, inlassablement, de dire aux autres ce qu'il croyait vrai, et non ce qu'ils auraient eu plaisir à entendre. Ou comme Albert Camus, incapable d'élire un camp au commencement de la guerre d'Algérie. Ce serait mieux... Mais les réseaux sociaux interdisent ça. Chaque représentant a pour mandat de tenir le discours que ses électeurs attendent de lui. En cela, le flux d'informations est essentiellement ambivalent. Pour le meilleur, il nous rapproche de la vie quotidienne à Gaza comme à Tel Aviv. Pour le pire, il nous enferme dans la bulle des gens qui pensent comme nous.



L'école des dames
de Raphaël Enthoven
aux éditions de L'Observatoire

Affaire XDDL





Mais où est-il ?

Révélation : l'ennemi public n°1 XDDL serait localisé à... A vous de lire l'enquête qui suit. Et nous ne sommes pas peu fiers d'être les premiers à révéler ce secret qui n'en est donc plus un. Et repasser l'entretien que son ami d'enfance Bruno de Stabenrath nous avait accordé avant le lancement de son livre événement sur l'affaire. Subsidiairement puisque le sujet XDDL est ultrabankable, on n'allait pas se priver de l'idée de multiplier nos ventes par quinze. Play et replay.

L'ouvrage de Anne-Sophie Martin, *Le disparu*, est le récit de l'affaire XDDL, à travers l'analyse des écrits du père. En faisant démarrer son enquête un an avant les faits, la journaliste fait entrer le lecteur dans l'univers de la famille, et découvrir le point de vue des témoins du drame. Ses lettres, ses messages sur des forums Internet restituent ce qui semble être un véritable scénario mis au point pour éliminer les siens. Focus !

Les corps au jardin et la gamelle des chiens

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, disait Descartes. À l'évidence, Gabrielle la couturière en a bien sa part. L'inquiétude s'installe chez celle qui, d'habitude, voit tout alentours ; elle ne voit là justement plus rien, pas âme qui vive, et cela la chiffonne vraiment, ces volets baissés, cette absence sans annonce qui dure, ce silence au 55 boulevard Schuman. Et les voitures d'Agnès et d'Arthur sur les mêmes places de stationnement depuis dix jours. Plus rien ne bouge depuis qu'elle a vu le père de famille, seul, samedi dernier. Et ce mot sur la porte qui dit de renvoyer le courrier. Ce mercredi 13 avril, elle s'en ouvre au facteur qui, lui-même, a bien été forcé de remarquer l'évidence. Bon sens, donc, et mauvais pressentiment ; Gabrielle prévient la police. La police, elle, va lentement se hâter, car voici l'histoire de l'exhumation la plus laborieuse qui soit : neuf jours et cinq visites avant l'horrible découverte. À 14h45, deux brigadiers-chefs sont devant la porte pour poser des questions aux voisins, entrer dans le domicile et dresser un procès-verbal de renseignements. Ils commencent à consigner les détails anormaux, les maigres informations et, en attendant les pompiers qui leur ouvriront, ils appellent le lycée des deux plus jeunes enfants de la famille disparue. Le directeur a bien reçu une lettre qui parle d'un départ en Australie. Même son de cloche à Blanche de Castille. Ils entrent pour vérifier l'intérieur du pavillon : bien aéré, l'électricité est toujours branchée, les meubles sont toujours à leur place et, « à l'étage dans les

chambres, se trouvent des valises présageant d'un départ rapide ». On referme, circulez. Deux jours plus tard, le 15 avril 2011, à 15 heures, les forces de l'ordre reviennent. Monsieur le procureur est à la manœuvre – il a reçu la lettre qui raconte le film américain, envoyée par un frère d'Agnès. Ce jour-là, il s'agit d'un « transport sur les lieux pour constatations ». Le voisin prête une échelle aux deux nouveaux fonctionnaires entrés en scène, pour pénétrer dans le jardin par derrière. Un jardin rectangulaire, dix mètres de large sur trente mètres de long, de terre battue et bordée d'arbres. Direction : la volée de marches et la terrasse avec les deux portes-fenêtres aux volets roulants baissés. Entrée dans le double living, description des documents et clés pour la vente des voitures sur le buffet, de l'appareil contre l'apnée du sommeil d'Agnès, et du matériel de la box démontée. Plus loin, dans la buanderie, les cartons pour la Croix-Rouge et le mot. Dans la cuisine, le mot « clef de la cave » supportant la grosse clé ancienne elle-même. Rien à signaler dans les chambres et salles de bains des premier et deuxième étages. Un petit tour dans la cave après en avoir récupéré la clé dans la cuisine, en passant par le jardin, sous la terrasse, mais « ne découvrons aucun élément dans cette cave ». Résultat : « Constatons que la maison est vide d'occupants, que l'électricité est fonctionnelle dans toutes les pièces, lumières non allumées, que les portes des pièces dans la maison sont ouvertes, que les volets des pièces sont fermés, que les fenêtres des pièces sont ouvertes. Constatons que la maison ne présente aucun caractère de fouille ou de désordre ». Rendons l'échelle au voisin, rentrons au service. Nous sommes bien loin d'une partie de Cluedo ou de ces enquêteurs qui, comme dans les téléfilms, « hument » la scène, « imaginent » les actes, se mettent dans la tête du tueur, induisent, devisent, déduisent. La mise en scène d'un départ précipité, imaginée par le Disparu, semble marcher au-delà de ses espérances.

Le week-end passe. Le lundi 18 avril est le jour de la « troisième visite domiciliaire », à 16h30, par d'autres fonctionnaires. Pas de pression. La presse locale titre sur le gourou de Saint-Brévin qui a abusé sexuellement de ses disciples. Mais le mot disparition

est sur toutes les lèvres, au moins dans ce quartier résidentiel de Breil-Barberie.

Ils sont trois ce jour-là, dont deux femmes, les premières, Noémie et Anne-Cécile.

Entre temps, on a récupéré le double des clés de Dominique qui a montré la fameuse lettre du film américain et se dit lui-même très inquiet. Le début est décevant, car un peu « attendu » : « Il s'agit d'une maison de ville, mitoyenne des deux côtés avec une seule porte d'accès donnant sur le trottoir attenant au boulevard ». Pas vraiment du lourd à se mettre sous la dent, dirait le fait-diversier local. A l'intérieur, évidemment, même visite et même description, car évidemment, rien n'a bougé depuis la dernière visite.

Ah... nuance dans le salon où « les cadres supportant vraisemblablement des photographies sont vides ». Focus sur la cuisine, où le frigo a été vidé – il ne reste que quelques pots de confiture. La vaisselle est rangée. Ne souriez pas : « la serpillière est encore humide et un bidon de désincrustant est posé sur la table ». Si ce ne sont pas les mystères de Boucle d'Or, cela y ressemble. Mais qui ferait le ménage ici alors que tous sont morts depuis plus de quinze jours maintenant et que le seul survivant, le père, a pris la poudre d'escampette il y a de cela huit jours. Cela non plus n'a jamais été élucidé. La visite des autres pièces et chambres n'apportera rien de neuf. En revanche, cette fois-ci, les policiers, soulignant qu'il « faut se pencher de moitié » en passant sous la terrasse pour y accéder, vont visiter la cave et en détailler tout le contenu, notant finalement : « L'endroit est sain et propre semblant être le bureau de la maison ».

Zut, la table est débarrassée avec juste un câble d'ordinateur et un lecteur de cd.

Il est 17h45, retour au service. Le lendemain, 19 avril, à 14 heures, deux nouveaux policiers effectuent une véritable enquête de voisinage, entre le no 39 et le no 61 du boulevard Schuman. Maigre pêche, hormis un « parcours capillaire » de son enfance à aujourd'hui, remis par XDDL à sa coiffeuse, lors de son dernier passage il y a un ou deux mois, craignait-il une calvitie ?

Fin de l'enquête à 18h15.

Le mercredi 20 avril, une enquête pour disparition inquiétante concernant les six membres de la famille Dupont de Lignonès vient d'être ouverte par le procureur de

Nantes, Côme Garcin. Ce sont les frères d'Agnès qui se sont montrés très inquiets et pressants pour lancer des vraies recherches. Les médias bien informés commencent à flairer l'anguille sous roche, la carabistouille. Dès 10 heures du matin, ce sont des officiers de police judiciaire qui débarquent boulevard Schuman, afin d'évaluer le caractère inquiétant de la disparition. Pour la quatrième visite, un substitut du procureur est présent, des policiers et la police technique et scientifique. Un débarquement en force, l'affaire se corse. Géographie du quartier, considérations architecturales, données de la circulation locale. Entrons. Focus sur les pièces de la maison. La cuisine, où des dizaines de mesures sont prises, où maintes « taches brunâtres pouvant être du sang » sont relevées. Plus une bouteille au trois quart pleine d'un produit de couleur jaune de la marque Ajax. Plus un balai-brosse souple encore humide, le mystère persiste. Tout est passé au Blue star, ce révélateur de taches de sang, efficace même quand les endroits ont été nettoyés : rien ne réagit sauf... l'ensemble du sol carrelé, mais, notent les limiers, le détergent peut avoir un effet de « faux positif »... Tout est visité, décrit, mesuré, y compris la cave où la cafetière semble « en apparence avoir été régulièrement et récemment utilisée ». Ce jour-là, le jardin ne mesure plus que trente mètres de long sur cinq de large. L'accès à la cave fait l'objet d'un intérêt tout particulier. Tout est consigné : « Les parties droite et gauche encadrant l'accès à la cave sont encombrées. A gauche se trouve une étagère supportant divers objets et outillages de jardin, ainsi qu'une planche supportant des coussins avec des motifs d'os et utilisés vraisemblablement par les chiens, à côté desquels se trouve une écuelle. A droite, se trouvent des étagères posées sur une planche et supportant divers objets, ainsi qu'une échelle. Le fond de la partie droite est encombré de gravats et divers outillages de jardin. Mentionnons que la zone comportant la terrasse n'a pas de vis-à-vis sur des habitations situées à l'arrière du jardin... » Pas de vis-à-vis. Cela indique qu'on peut y vaquer tranquillement, à l'abri des regards... La si minutieuse visite s'achève sans résultat probant. Et pourtant l'indice était au beau milieu de la fameuse lettre aux proches avec le film américain, ce roman auquel presque plus personne ne croit, et surtout pas le procureur et les enquêteurs. Mais ils ne l'ont peut-être pas lue, ou l'ont lue trop rapidement, et n'ont pas vu ce passage si anecdotique, inséré en post-scriptum de cette lettre si délirante : *ps : inutile de s'occuper du portique et de la pirogue qui resteront là (ni des gravats et autres bazars entassés sous la terrasse, au fond du jardin et dans la cave : C'était là quand nous sommes arrivés ici.)* Dommage ! Parce que c'était un peu,

« selon les pointillés, suivez la flèche » !

Jeudi 21 avril 2011. Tandis que le procureur Côme Garcin a convoqué une conférence de presse au palais de justice de Nantes, les policiers ont encore une fois – la cinquième – investi la maison du boulevard Schuman. Il y a du nouveau : du côté des cartes bancaires, les relevés sont « rentrés ». Or des achats récents effectués par le père s'avèrent extrêmement suspects : du matériel de bricolage, style pelle et pioche, des sacs de ciment et de chaux vive. La chaux est fréquemment utilisée pour désherber le gazon et en stimuler la pousse, mais « ce matériau est également connu pour être épandu lors d'enterrement de cadavres ». Des animaux domestiques, bien sûr, mais aussi des êtres humains possiblement. Quatre fonctionnaires débarquent au 55 boulevard Schuman. Objet de la visite : un nouveau transport pour constatations extérieures. Il y a déjà eu suffisamment de « visites domiciliaires » pour savoir que nuls travaux d'embellissement et de décoration n'ont eu lieu à l'intérieur de la maison de ville. Pelle, ciment, chaux : le jardin est la cible, ce jardin un peu à l'abandon, un peu envahi par les crottes de chien, tellement gratté par les chiens d'ailleurs, qu'il n'est plus que terre battue. Pas un brin d'herbe dans ce jardin aux murs de près de deux mètres de haut. Devant le palais de justice, ce bâtiment sombre et ultra moderne, signé Jean Nouvel, qui domine la Loire de ses baies vitrées et teintées, les journalistes poireautent et notent qu'il n'est pas dans les habitudes du procureur Garcin de les faire attendre. L'heure, c'est l'heure. Et, là, 10 heures, c'est déjà passé. Le point presse a pour objet de préciser les données de l'affaire qui alimente à présent et affole toutes les rumeurs de Nantes, et qui commence à « monter » dans les colonnes des journaux. Un appel à témoins est lancé depuis quelques heures concernant la famille Dupont de Ligonnières. Les voisins et les proches ont signalé leur vive inquiétude. Une disparition « sans motif apparent dans des circonstances inquiétantes ».

Pour autant, dans la maison, aucun indice ne peut laisser penser qu'un drame soit survenu. Les six membres ont disparu depuis le début du mois, mais des lettres justificatives rassurantes sont parvenues aux écoles et chez les différents employeurs. Mais voilà justement le hic : le trop-plein d'explications, l'Australie et le nouveau boulot versus l'Amérique et le trafic mondial de stupéfiants. Où sont passés le père, cinquante ans tout juste, gérant de société, son épouse Agnès, quarante-huit ans, née Hodanger, surveillante scolaire, les deux étudiants majeurs, le fils aîné Arthur, vingt ans, Thomas, dix-huit ans, et les deux derniers, Anne, seize ans, la lycéenne, et le benjamin Benoît, treize ans, collégien ? C'est l'objet de l'appel à témoins.



Et les chiens, les labradors noirs Léon et Jules, où sont-ils ? Donnés, placés comme le prétendait la *Lettre à notre famille et à nos amis* et le film américain ? Peu probable. Rien en revanche n'est clair au sujet du père qui, lui, aurait été vu autour de sa maison jusqu'au 10 avril au moins.

A 9h40, quatre policiers sont à pied d'œuvre dans le jardin du 55 boulevard Schuman. C'est alors l'histoire de l'inspecteur Colombo qui s'inviterait chez Chabrol, et pénétrerait dans les atmosphères étouffantes et poignantes de cette bourgeoisie que ce dernier met si bien en scène dans ses films. Une caste coincée entre le déni et l'obscène, entre la peur et le scandale, entre la discrétion, la frustration et le secret de famille qui fait tout exploser. Dans les minutes qui suivent, tournée vers la maison et dos au jardin, le lieutenant Anne-Cécile X. a une intuition subite. Elle se met à fixer étrangement les gamelles de chiens. Comme hébétée, comme en arrêt devant un truc extraordinaire, le dîner des lions au zoo, ou une tornade à l'approche dans le Texas. C'est là, sous la terrasse, côté gauche, juste avant la porte d'entrée de la cave. Un espace d'un mètre quatre-vingts de large, de deux mètres de long et de seulement un mètre vingt de hauteur. Si bien qu'il faut se pencher, voire se plier en deux, dans le cas d'un homme d'un mètre quatre-vingts, pour accéder à cet espace et, par exemple, entrer dans la cave. Et dans cet espace, beaucoup de bazar, comme l'évoquait la fameuse lettre : une trottinette, une vieille radio, des sacs de terreau, un barbecue, une échelle double, un tuyau d'arrosage jaune, des boules de pétanque, des cartons, des casques de vélo, un rouleau de grillage, un cric de voiture, un grand arrosoir et une paire de rollers. Dans cet espace, posée à même le sol, une grande planche rectangulaire en aggloméré d'un mètre sur un mètre soixante. Et dessus, deux grands coussins ronds pour les deux labradors, et les écuelles. Non, l'une des écuelles est coincée entre le sol et la planche. Ce n'est pas normal ; comment le chien ferait-il pour manger ? Alors Anne-Cécile X. et ses collègues soulèvent la planche pour en avoir le cœur net et commencent à gratter le sol, la terre battue. Soit dix centimètres d'épaisseur. Sous la terre, il y a une couche de ciment, qui a l'air encore frais puisqu'il



s'effrite lorsqu'on le gratte du doigt. Alors survient le frisson. Ils décident de filmer la suite. Ils y vont à la pelle et à la pioche au manche cassé pour dégager la chape de ciment frais. C'est rapide, car elle ne fait que deux centimètres d'épaisseur. Dessous, une toile de verre tissée de couleur claire et qu'il faut découper au couteau. Puis de la terre à nouveau et une matière de couleur blanche faisant penser à du plâtre ou à de la chaux. Une odeur de putréfaction commence à se dégager. Voici une nouvelle couche de plastique, plus rigide, plus épais, entourée d'une corde, de type tendeur de couleur noire et rouge. Très difficilement, les policiers parviennent à dégager une partie plus grande du « paquet » et à découper dans l'épaisseur du plastique. A couper le tendeur. L'odeur de putréfaction se densifie au point de devenir difficilement tolérable. Puis ils tombent sur du tissu bleu marine, qu'il leur faut découper, puis encore un sac plastique de type sac-poubelle de couleur noire. C'est à ce moment-là qu'ils aperçoivent de la chair humaine, de couleur pâle, avec des poils. C'est un mollet. Silence de cathédrale.

Les quatre fonctionnaires sont sidérés. Ils ne le savent pas encore, mais ils viennent de découvrir le cadavre de Thomas Dupont de Ligonnières. Dans ce qui sera le « paquet A » on découvre aussi un chapelet. Il faut tout arrêter et appeler le commissaire et le procureur. Il est 10h30.

Fébrile et grave, le procureur Garcin fait son entrée dans la salle du point presse. En proie à une émotion visible, il annonce la découverte d'un membre humain dans le jardin des Dupont de Ligonnières. Combien de corps encore ? Il fait peu de doute qu'il y a un rapport direct avec les disparitions, qu'il s'agit donc à présent d'assassinat et qu'une enquête criminelle est ouverte. Tout s'accélère aussitôt. Les journalistes attrapent leurs téléphones, embarquent dans leurs véhicules et se ruent vers le quartier de Breil-Barberie au nord de Nantes. Déjà de grandes bâches de plastique sombre sont tendues comme un catafalque du pauvre en travers du boulevard Schuman, à partir de la façade du 55, pour éviter les regards indiscrets sur ce qui va bientôt devenir « la maison de l'horreur ». A présent, il y a foule dans le jardin. L'identité judiciaire est arrivée, le légiste aussi, les commissaires et les directeurs de la sûreté départementale, d'autres collègues flics et, bien sûr, le procureur et un substitut. On sent le dénouement, on flaire la grosse affaire. Le corps de Thomas est totalement dégagé

du trou à 13 heures, et porté sur une bâche appropriée, plus loin dans le jardin. Entre-temps, les premiers policiers ont sondé cette cave à la terre battue trop rigide pour avoir récemment été remuée. C'est toujours dans l'espace sous la terrasse, mais à droite, dans cette zone en forme de « L », que les autres corps seront découverts. Sous les gravats et le bazar, cette fois-ci. Encore plus ensevelis, si l'on peut dire. Décision est prise d'appeler l'espace de gauche, où se trouvait Thomas, la « Zone 1 », et l'espace à droite « Zone 2 ». Le trou de la Zone 2, c'est une sorte de mille-feuille improbable et monstrueux vingt-cinq centimètres de gravats, de la pierre, du ciment, des morceaux de briques, une étagère supportant plein d'objets, des plaques d'aggloméré, une couche de ciment, une toile en verre tissée claire, comme de l'autre côté, à nouveau une couche de mélange terre-gravats-verre-brique, une nouvelle planche d'aggloméré et deux autres planches, une nouvelle couche de ciment dur et la poudre blanche faisant penser à de la chaux. Et au fond du fond : le drap rose. Et un « paquet » de forme allongée enveloppé dans un drap de plusieurs Scotch gris. 16h45. Lors du transport hors du trou, une déchirure s'est malencontreusement produite laissant apparaître le haut du dos et le crâne d'une femme. C'est une femme, entre quarante et cinquante ans, de corpulence moyenne, aux longs cheveux châtons grisonnants. Elle porte un tee-shirt noir. Au poignet droit, elle porte trois bracelets en caoutchouc et tissu, deux marron et un rouge, avec sur l'un cette inscription : « no stress ». Il y a, posée sur son dos, une petite plaque en plastique représentant une colombe et une croix couleur or sur fond bleu. C'est, sans aucun doute pour les policiers, la mère de famille, Agnès Dupont de Ligonnières. L'exhumation de ce corps laisse apparaître d'autres « paquets ». Toujours composés de draps de lits, de duvets, de sacs-poubelle noirs saucissonnés de Scotch gris. D'abord le cadavre d'un homme jeune, de haute taille, un mètre quatre-vingt-quatre, cheveux noirs, simplement vêtu d'un slip Penthouse, et qui porte un tatouage tribal au côté droit de l'abdomen. Arthur. Sous son corps, on retrouve une statuette en plastique blanc à l'effigie de la Vierge. Au fur et à mesure des exhumations, et une fois les constatations faites, les véhicules des pompes funèbres emportent les corps à la morgue du chu de Nantes pour autopsie. Arthur part à 18h40. On est en train de dégager les cadavres des deux chiens de la maison, les labradors Léon et Jules. Ils n'ont donc pas du tout été placés chez de bonnes âmes comme le précisait la *Lettre à notre famille et aux amis* et le film américain.

Ensuite, dans le « paquet D », le corps d'une jeune femme d'un mètre soixante-dix environ, de corpulence fine, avec de longs cheveux châtons clairs. Anne repose



sur le dos, les mains croisées au niveau de l'abdomen, comme une éternelle communiant, comme un mort de religion catholique au moment de la mise en bière. A ses côtés, un chapelet composé d'une croix en bois de couleur rouge, décoré de petites billes rouges et d'un médaillon avec un dessin coloré de la Vierge Marie. Tout au fond, reste Benoît, en boxer et chaussettes noires, lui aussi dans son duvet rouge et bleu, avec un chapelet en forme de croix en métal couleur or, des perles de culture grises et une médaille de couleur or. A 20h15, les pompes funèbres l'emportent lui aussi. Le plus jeune des Dupont de Ligonnières. 20h50, fin des opérations.

Cinq corps, et les deux chiens : tout le monde est là, sauf le père. Voilà le comptage des enquêteurs qui accuse. L'absent est forcément le principal suspect de la tuerie. Très vite on saura comment s'est déroulé le carnage : tous les enfants ont été préalablement drogués, puis tués durant leur sommeil, probablement de deux balles dans la tempe. Aucune trace de lutte dans la maison, aucune trace de coups sur les corps. Tous tués par des balles de calibre 22 Long Rifle. *Des exécutions méthodiques*, expliquera d'emblée le procureur Garcin à la presse le 22 avril. Deux balles pour tous, sauf Benoît et Thomas qui ont reçu chacun en plus d'autres projectiles au niveau du cœur. » Se sont-ils réveillés ? Ont-ils protesté, ou résisté ? Le magistrat n'en sait rien et ne prend aucun risque – la présomption d'innocence n'autorise pas à donner à ce stade un scénario clé en main. Il décrit les cinq corps, sans compter les chiens, empilés dans leur fosse commune, la « Zone 2 » transformée en nécropole par la présence d'objets culturels, auprès de chacun des cadavres, comme d'après un rituel. Cinq corps méticuleusement enterrés. Cinq corps empilés après avoir été emballés, façon nécropole. Comme pour leur offrir une sépulture pour des siècles ; a minima, pour retarder le plus possible leur découverte. Voilà un scénario inédit dans les annales criminelles. Cela ressemble plutôt à un récit digne d'un polar très écrit. Très interiorisé.



Très construit. Méthodique, voilà le terme qui colle bien au Disparu, nous avait dit et démontré Mathieu, l'ami de trente ans et compagnon d'aventures aux Etats-Unis. Le Disparu a inventé la nécropole, comme si les victimes d'homicide pouvaient être envoyées au ciel, au paradis, par leur assassin. C'est le lendemain, le 22 avril, que les gendarmes retrouvent sa C5 sur le parking de l'hôtel de Roquebrune sur-Argens. Nul n'a connaissance à ce moment-là de sa sympathique balade à travers le pays. Le lendemain – on pourrait penser que c'est rapide –, c'est hélas très tard. Trop tard.

La figure du Disparu est angoissante. C'est un type normal, ordinaire, bon fils, bon mari, bon père, bien sous tous rapports en apparence, mais qui a passé un pacte avec la mort. A priori, nous aurions pu dire de lui : « estimable », « recommandable », « fiable ».

Mais finalement, entre le Bien et le Mal, le second a littéralement balayé le premier, en commettant un crime d'exception. Un type flingue toute sa famille et sa bonne tête de bourgeois tranquille s'affiche dans toute la presse et sur les écrans de télévision, un quidam insondable comme le Docteur Jekyll et Mr Hyde. L'image vous frappe, vous marque et vous hante, et ceux à qui cela fait de l'effet, de l'effroi, le voient partout, comme une menace latente, comme un être mauvais qu'il faut absolument arrêter et empêcher de nuire, alors qu'il n'y a vraisemblablement aucun danger qu'il récidive. A condition de ne pas être des plaisantins, ou comme aux Etats-Unis, ces ratés en quête de leur quart d'heure de célébrité qui se rendent et s'accusent à tort pour faire un temps, si court soit-il, la une des journaux, ils ont raison d'appeler dans le louable objectif de faire leur devoir de citoyens. Témoigner afin que la vérité éclate. Mais cette traque spectaculaire, presque en direct après le 21 avril, par des flics convaincus d'arrêter ou de retrouver mort dans les trois jours le père de famille « primo-délinquant » a forcément suscité la curiosité de milliers de téléspectateurs et autres internautes virtuoses du hacking et du stalking – la récupération de toutes les traces numériques laissées par un usage d'Internet. Cela a même suscité des vocations. Ils vont exhumer tous ces documents, ces photos, ces données que le Disparu avait cru supprimer, avait cru effacer des radars. Ces petits malins doubleront d'ailleurs les cyber-enquêteurs de la police. C'est la chasse à l'homme menée tambour battant et dans un grand concert-médiatique qui a stimulé ces auxiliaires de police d'un jour. Des émules de Sherlock Holmes sont apparus. Alors comment participer à l'enquête, comment apporter un élément qui contribuera à faire jaillir la vérité, comment livrer un détail décisif qui conduira peut-être au dénouement ?

L'ocrvp, basé à la Direction centrale de la



police judiciaire à Nanterre, mène des recherches tous azimuts : qu'a-t-il fait après le 15 avril, chef ? La voiture de Xavier Dupont de Ligonès est retrouvée le 22 avril, abandonnée sur un parking d'hôtel de Roquebrune-sur-Argens : c'est de là que doivent partir toutes les hypothèses de pistes. Aéroports de la région, gares sncf et trains, péages et sociétés de locations de voitures, tout est épluché mais en vain. Il n'y a aucune piste officielle, aucune présence traçable. Les recherches sont menées par les services de police de Nantes et de Toulon, mais la traque mondiale du fugitif est orchestrée par la dcj, la crème des limiers français. Près de huit-cents signalements parviendront à la police dans les jours, les mois, puis les années suivantes. Un inventaire à la Prévert, qui commencerait par une histoire belge, car dès le 22 avril, un couple de bruxellois, attablé à une terrasse de bar de Collias, dans le Gard, affirme avoir vu le fugitif. Il se trouve que deux amis de XDDL habitent non loin de là, ce qui rend ce témoignage troublant. Début mai, c'est un restaurateur italien de Mondovi, dans le nord-ouest, qui appelle la police : il a servi un client, arrivé et reparti dans une corvette verte, qui avait un bon coup de fourchette et ressemblait à XDDL, il en est certain. L'homme a discuté plaisamment, a répondu à des questions, très détendu, disant même « faire un break avec sa famille ». Mais voilà qu'il s'éclipse avant le dessert tout en ayant payé. Gêné par un intérêt un peu trop appuyé du patron ? Le restaurateur a aussitôt sauté sur son ordinateur pour se connecter à Internet et vérifier son intuition : c'est l'homme dont la photo est à la « une » de toute la presse française qui vient de sortir de son restaurant. Hélas, le verre et l'assiette saisis donneront lieu à une analyse adn négative. Vu dans un bus en Haute-Savoie, vu dans une caravane à Saint-Maur dans l'Indre, vu dans un bus à Versailles, vu dans un appartement de Montélimar, vu au volant d'un cabriolet à Saint-Raphaël ou Monaco, vu dans deux hôtels de Dieppe le même week-end, dans un train à Soulac-sur-Mer... Un jour, il faut envoyer une empreinte dentaire du fugitif au procureur de Draguignan parce qu'un corps vient d'être retrouvé dans la nature. L'autre jour, il faut envoyer des policiers à

Rome parce qu'un client français de telle trattoria a reconnu Dupont de Ligonès et a joué les photo-reporters : clic-clac, il l'a pris sur le vif, c'est dans la boîte ! Récurrente, la piste italienne ! Hélas...

Le pic de l'enquête, avant que la PJ ne s'essouffle par épuisement des pistes, l'« espoir » d'un témoin capital, peut-être une complicité – enfin ! –, c'est Katia. Souvenez-vous, l'Allemande si belle qu'elle avait subjugué le jeune Xavier sur une plage corse. Et s'il était allé, de connivence, retrouver son grand amour pour se faire la belle à deux ? Malgré d'intenses vérifications, les enquêteurs ne parviennent ni à la localiser en Allemagne, ni même à découvrir son nom. Alors le juge se résout à une solution assez désagréable mais possiblement efficace : envoyer un avis de recherche à l'émission télévisée équivalente de notre Perdu de vue, Outre-Rhin. Nous sommes au début de l'année 2013. Hors du temps. Maître Stéphane Goldenstein, l'avocat de la mère et de la sœur de XDDL arrête cette fantaisie à temps, par courrier, car d'après ses clientes, et surtout d'après le vigilant compagnon de Corinne, le « contact » de Katia est dans le dossier depuis le début ! Même Agnès lui avait adressé un mail. En conséquence, Katia est retrouvée : elle fabrique des bijoux et vit en Bavière. Katia n'a jamais revu Xavier, dira-t-elle aux policiers français en visite, en tout cas pas depuis trente ans et des poussières, et surtout pas ces derniers temps. Certes, le Disparu avait renoué contact avec des amours de jeunesse dans les semaines précédant son éclipse, quatre femmes qui avaient croisé son chemin de jeune homme galant épris de liberté. Rien à voir avec cette collection de maîtresses dont les journalistes font leurs choux gras ! Voilà que l'enquête risquait de virer dangereusement à l'intrigue amoureuse palpitante, façon série Harlequin. Ouf. Une chose est sûre, il est potentiellement partout s'il est vivant, et quelque part s'il est mort. Mais où ? Tant de recherches vaines et stériles, ingrates même, mais qu'il faut faire lors d'une enquête criminelle. Tout doit être vérifié, au cordeau. Colette Deromme, ex-future maîtresse ? Le casse-tête des fouilles dans le Var, notamment le massif des Maures, sa crête dentelée, ses maquis pentus, ses chênes-lièges et surtout ses ravins et trous inaccessibles parfaits pour un suicide discret ? Tout l'arrière pays, rocaille, anfractuosités, grottes, anciennes mines, gouffres, paradis des spéléologues, est fouillé. Toutes ses adresses dans le Sud-Est, de Draguignan à Lorgues ou à Vaison-la-Romaine, sont vérifiées, une petite visite rendue à toutes ses connaissances dans la région. En mai et juin 2011, deux opérations de fouilles d'envergure sont menées à la demande du juge d'instruction nantais : c'est la piste du suicide qui est alors jugée la plus plausible. Elles re-

prendront deux ans plus tard pour terminer de quadriller le territoire. Pour « fermer les portes », disent les enquêteurs. Sans résultat. Il faut un réseau pour réussir une cavale, répètent les policiers. Alors tous les amis et les membres de la famille Dupont de Lignonès, et ceux du groupe de prière de Madeleine, sont dans le collimateur. Fin juillet 2011, une vaste campagne d'auditions et de perquisitions sera menée simultanément pour déceler d'éventuels complices, qui aideraient ou hébergeraient le fugitif devenu ces dernières semaines l'homme le plus recherché de France. De Versailles à la Lozère, de Brioude à Montpellier, de Paris à l'île de Bréhat. Vingt-cinq auditions ! Même la grand-tante de Xavier, qui habite le château de famille à Chanac reçoit la visite des képis : bien trop peu nombreux pour aller explorer, en plus des surfaces habitables, les dépendances, les celliers, caves et greniers. Plus tard, cela fera ricaner l'entourage, peu habitué à subir la curiosité policière, mais passablement énervé de toutes ces agaceries. Résultat de la journée d'investigations sur tout le territoire national, en quête d'un signe de vie ou d'un lien qui perdurerait entre XDDL et l'un de ses proches : néant. Cela aussi nourrira la légende de l'homme introuvable.

A Versailles, dans le hall de l'immeuble de l'appartement familial, un mot d'excuses auprès des résidents, plutôt bien tourné avec, en sus, une touche d'impertinence, a été affiché dès le lendemain de cette stérile visite de la police. Des excuses pour « les désagréments liés à l'affaire Dupont de Lignonès (tapage et sans-gêne de certains journalistes, perquisitions matinales, etc.) ». Et des remerciements pour « leur aimable compréhension au moment de l'embrassement médiatique, et depuis ». Conclusion, avec l'intention de faire la lumière « sur la vaste supercherie que constitue cette affaire ». Car la mère et la jeune sœur de Xavier restent persuadées que la famille est vivante, que de faux corps ont été exhumés au 55 boulevard Schuman, qu'il est bien, lui, Xavier, témoin majeur d'un tentaculaire trafic de stupéfiants, sous protection de la justice américaine. Après tout, leur argument le plus fort, c'est bien qu'il n'y a aucune, aucune preuve contre lui. Seulement des indices, un faisceau de présomptions, des traces de passages et de ripailles. Quand j'ai vu qu'il était dit, répété, écrit, copié qu'un homme ne peut mener une cavale sans « réseau » de soutien et d'accueil, et sans argent, le « nerf » de la fuite, j'ai compris pourquoi la police avait vraiment perdu la partie contre le Disparu. C'était aligner des idées toutes faites, des vieux clichés concernant des membres du grand banditisme ou des « cols blancs » épinglés dans des affaires politico-financières. C'est mal connaître le Disparu, qui peut vivre à peu de frais, qui peut passer entre les gouttes

comme un quidam non repérable, et qui est tout à fait débrouillard. Ses aventures américaines et son quotidien français ont démontré sa capacité d'adaptation et son acharnement à toujours rebondir.

Tous les proches du fugitif savent que quand il se rasait la tête, souvent au printemps, il était méconnaissable. Quand il se laissait pousser la barbe, c'était un autre homme. Un homme ordinaire et passe-partout, un physique « normal » et un comportement « normal ». Un homme-caméléon qui n'a pas besoin de chirurgie esthétique pour modifier son apparence. Un physique idéal pour une cavale. Vers le milieu de l'année 2015, allez savoir pourquoi, les signalements reprennent. En juin, à Quimper, en Bretagne, le centre opérationnel de secours reçoit l'appel d'un homme qui prétend avoir été blessé par balles « par son oncle, Xavier Dupont de Lignonès », qui se trouverait en ce moment dans le Finistère ! L'appelant a été par la suite identifié et, pour ce canular de mauvais goût, condamné à une amende. Quelques semaines plus tard, fin juillet, une journaliste nantaise de l'afp prénommée Anne-Sophie, mais c'est un hasard, reçoit un mystérieux courrier... de Xavier Dupont de Lignonès lui-même ! « Je suis encore vivant de là jusqu'à cette heure ». Signé Xavier Dupont de Lignonès. Daté du 11 juillet. Localisé à Nantes. Dans l'enveloppe, une photo de deux fils de la famille, comme pour prouver l'authenticité de la chose. Mais l'analyse adn et les experts-graphologues permettront d'établir qu'il s'agit, là encore, d'une mauvaise blague. XDDL n'en est bien sûr pas l'auteur.

Au départ, c'était troublant que les avis soient aussi bien partagés sur la grande question de l'affaire, de l'énigme : XDDL mort ou vif ? Cinquante-cinquante. Chez les proches et chez les pros de l'enquête. Mais au fil des semaines et des mois, le suicide m'apparaissait de plus en plus improbable. Sa propre mère affirme d'ailleurs qu'un suicide ne serait pas conforme à son caractère et à sa personnalité. Or tous les amis sont unanimes sur un seul point : s'il revenait, s'il se « rendait », ce serait pour revenir vers sa mère. Mais nous raisonnons comme tous les autres, pros ou proches, devenus raisonnateurs par peur de devenir fous.

Pourquoi enterrer aussi soigneusement les corps, de sorte qu'ils ne soient jamais découverts ? Personne n'aurait plus de nouvelles des six membres de la famille... Pourquoi écrire des mots et lettres justificatives d'absence, et pourquoi se compliquer les choses en donnant une raison « officielle », l'Australie, et une raison « officieuse », l'Amérique et la dea, si ce n'est pour se donner de l'avance ? A quoi servirait l'avance, s'il s'agissait seulement d'aller se suicider dans un endroit si inaccessible qu'il resterait à

jamais secret ? Ce ne serait pas plus simple du côté de l'Atlantique que dans le Var ? Peu à peu, notre intuition très personnelle est devenue une conviction trempée dans l'acier. C'est un guerrier, un missionnaire, un survivant. Il est toujours vivant. Nous avions relu les écrits de sa main, et autant de défis, de rendez-vous pris sur l'avenir : le « Personne ne pourra me retrouver » à Mathilde, le « Je souhaite enfin que, même après enquête de police, on ne puisse jamais laisser croire à mes parents, frères et sœurs, que ces accidents ont été volontairement provoqués par moi (même si les preuves sont formelles) », dans le mail aux deux amis de l'été 2010. J'étais définitivement restée interdite devant les mots de sa sœur Valérie : « Il faut qu'il disparaisse, qu'on ne le retrouve pas et que le doute reste, pour ne pas qu'on souffre, nous, sa famille ». La lucidité est une épreuve. Pour que la vérité ne puisse jamais être établie, pour que la honte et le déshonneur ne s'abattent jamais sur les derniers des Dupont de Lignonès, il fallait qu'on ne puisse pas connaître la fin de l'histoire. C'est d'ailleurs une donnée qui a désespéré beaucoup de monde, les faibles, les esprits étroits, les cartésiens de tous bords : ne pas connaître la fin de l'histoire, ne pas savoir s'il était finalement mort ou vivant ; ça les laissait sur le carreau, eux. Comme sonnés par trop d'interrogations et de doutes – un désarroi face à la chair à canon ! – alors qu'ils pourraient bien avoir d'autres prétentions psychologiques, philosophiques, littéraires... Mais comme celui qui nous avait un jour de grande chaleur, chez lui en Dordogne, montré le chemin, monsieur Pierre Bellemare, j'avais bien écouté et compris déjà, je savais, moi, que les plus belles histoires sont les histoires inachevées.

Le Disparu a dû examiner la question de près, côté organisation matérielle, et côté mise en condition psychologique. Il est désormais fort probable que le nom de John List ne lui était pas inconnu. Un Américain moyen qui avait tué toute sa famille avant de disparaître. Une éternité après, un bon citoyen l'avait identifié et dénoncé. Quand Xavier et Mathieu vivent les débuts de leur grande aventure américaine, en 1989, l'affaire List fait les gros titres. Il vient d'être démasqué et arrêté le 1er juin 1989, dix-huit ans, six mois et vingt-trois jours après son forfait. Et sa disparition. L'émission America's most wanted avait encore une fois raconté cette énigme criminelle quelques jours plus tôt, diffusant un portrait vieilli par morphing du père de famille soupçonné. Et voilà que parmi des centaines de signalements, un voisin avait reconnu le bon bonhomme. Un héros ordinaire, ce voisin. Les similitudes donnent le tournis. La famille List, John Emil, Helen et leurs trois enfants, ainsi que la grand-mère paternelle, vivait dans une demeure



cossue de Westfield dans le New Jersey, près de New York. John, un comptable et agent d'assurance de cinquante-six ans, n'a dit à personne qu'il avait été licencié et se trouvait au chômage depuis des mois. Acculé, il ne pouvait plus payer les échéances du prêt immobilier. Les vautours du recouvrement allaient bientôt débarquer et saccager cette famille si tranquille. Le 9 novembre 1971, au matin, il se lève et tire une balle dans la tête de son épouse en plein petit déjeuner. Il monte à l'étage et abat sa mère, Alma, handicapée et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Il attend le retour de l'école de ses grands enfants, Patty, seize ans, et John, quinze ans, et les tue. Puis il dîne et assiste au match de foot du dernier enfant. De retour à la maison, il l'abat à son tour. List s'est acharné sur le corps en tirant une dizaine de fois sur lui. Le lendemain, John List s'évanouit dans la nature. Mais auparavant, il a pris bien des dispositions : il a informé les écoles de ses enfants du déménagement de la famille en Caroline du Nord. Il a résilié l'abonnement du laitier, suspendu la distribution du courrier. L'enquête a un temps de retard au démarrage, puisque les corps ne sont découverts que le 7 décembre suivant, un mois après les crimes. Cinq corps dans le grand salon. Tous les membres de la famille sont morts, sauf John List. L'homme est déjà loin. Quelques jours plus tard, la voiture du père de famille, devenu principal suspect, est retrouvée sur le parking de l'aéroport John-Kennedy, à New York.

Le vendredi 15 avril 2011, dans le Var, il quitte à pied son hôtel vers 16 heures, contourne le vilain rond-point de la zone et attrape la navette qui rejoint le centre-ville-gare. Direction Marseille, puis correspondance pour Fos-sur Mer, le port-usine le plus spectaculaire de France. Hier, il a disparu des radars pendant quelques heures, à la fois pour récupérer ses nouveaux papiers d'identité qu'il s'est fait fabriquer (mais personne n'est à sa recherche puisque les corps n'ont pas encore été découverts) et acheter une petite arme de poing, discrète, en cas de besoin impérieux. N'allez pas me demander comment, ni par quels moyens, ni auprès de quel réseau; je ne suis pas là pour donner les recettes. Le soir même, il embarque sur un immense cargo en partance pour le Sud et l'Amérique latine. Argentine. Son nom vient du latin argentum; il y voit le signe de tous les possibles, lui qui a toujours rêvé de faire

fortune. L'arrivée par la mer à Buenos Aires est somptueuse. Il trouve dans la journée même en ce joli mois de mai, une chambre chez l'habitant dans le quartier de Retiro, à deux pas de la célèbre station de métro Général San Martin, classée monument historique. Personne ne viendra vous chercher dans le Retiro, au nord de la gare ferroviaire, pour la simple raison que c'est devenu un immense bidonville où tous se battent pour survivre. Dans cette ville, la misère côtoie les grandes fortunes et cet écart si visible le séduit : tout y est donc possible. Lui, doit faire attention à l'argent. Il se plonge dans la foule, il s'est déjà fait raser la tête chez le barbier et laissera pousser sa barbe. Il trouve un job dans une chaîne de boulangeries. Il n'a aucun problème de communication, il parle couramment l'anglais et presque aussi bien l'espagnol.

D'emblée il est séduit par les démonstrations de tango argentin, si rapide et précis, si sensuel et majestueux. Une fin d'après-midi, il fait la connaissance de Sarah, professeur de tango, et de son grand fils de vingt-huit ans, Ignacio. Il la trouve très belle, fine, musclée, et admire déjà son port de reine. Racée. Elle accepte d'initier le séduisant Français, adepte de country, qui a d'incontestables aptitudes. Il raconte vite sa famille décimée dans un accident de voiture dont il est miraculeusement sorti vivant, la nécessité pour lui de partir le plus loin possible pour juguler le malheur, pour recommencer quelque chose sans même savoir si c'est possible.

Sarah est originaire d'une grande famille de Mercedes, en province, mais elle est venue s'installer dans la capitale avec son fils à cause du scandale des niños desaparecidos. Le Disparu ouvre grand ses oreilles et Sarah se révèle une conteuse exceptionnelle. Il se sent bien avec cette femme. Elle lui a raconté la vie de Mercedes Sosa, son idole, la merveilleuse chanteuse de Gracias a la vida, adulée sur tout le continent. Il en a eu des frissons ; elle l'a sans doute perçu. Il n'a plus envie de simuler pour la galerie. Cela, elle ne l'a peut-être pas ressenti. Et si leur rencontre, improbable, était leur chance à tous les deux ?

Lui, criminel d'exception, «nettoyeur», «liquidateur» de sa propre famille; elle, petite cousine de Jorge Rafael Videla, le cerveau de la dictature argentine. La culpabilité comme lien indicible mais indissoluble. La différence ? Elle affronte le mensonge, la faiblesse et la lâcheté. Elle regarde en face la vérité. Lui ne peut pas encore. Mais un jour, peut-être ? Confusément, il se voit devenir fou de cette femme. Elle ne force pas la porte de ses secrets. Ils vont s'aimer. D'elle, il sait déjà qu'il aime tout : ses grands yeux francs et bienveillants, mais aussi l'intelligence aiguë de son regard, sa bouche pulpeuse et son sourire éclatant, ses longs

cheveux noirs si soyeux, ses longues jambes parfaitement galbées de danseuse et sa peau lumineuse qu'il a envie de caresser. Il ne peut s'empêcher de la regarder, à la dérobée, et sa sensualité voluptueuse le transperce jusqu'au cœur. Il a trouvé le trésor ! Elle qui estime n'avoir jamais eu de chance avec les hommes. Quelle chance inouïe que cette rencontre.

Quand Sarah parle, il l'écoute passionnément. La voilà si sérieuse, impliquée totalement dans son récit, attentive au moindre sourire esquissé ou froncement de sourcil en face, comme s'il en allait de sa vie. Ne pas la couper, s'il vous plaît. Durant la période de la dictature, entre 1976 et 1983, la junte n'a pas seulement arrêté et torturé des milliers d'opposants politiques – les historiens parlent de trente-mille victimes –, elle a aussi volé les centaines de nourrissons nés de jeunes femmes rebelles placées dans les centres de détention clandestins.

Disparues, mortes, réclamées pendant tant d'années par les « Folles de la place de Mai », leurs mères. Les femmes accouchaient dans des maternités clandestines, puis leur progéniture leur était arrachée et donnée à des familles de militaires, le plus souvent, pour qu'ils en fassent de bons citoyens, la future élite de la nation.

Ce sont les « Grands-mères de la place de Mai » qui révéleront le scandale et lanceront une campagne pour retrouver les enfants volés – ce butin de guerre ! Des affiches sont placardées partout dans le pays : « Tu es né entre 1976 et 1983 et tu as des doutes sur tes origines ? Consulte la liste d'enfants que nous recherchons. »

Sarah, petite-fille, fille et nièce d'officiers, n'en pouvait plus de vivre avec ce mensonge. Elle a préféré dire la vérité à son fils : Ignacio faisait partie des niños desaparecidos, les enfants disparus. De toute façon, aujourd'hui, elle est veuve d'un homme qu'elle n'a jamais aimé, mais qui malgré tout fut un bon père pour Ignacio. La nouvelle a bouleversé le fils adulé. Il ne s'est pas mis à la détester du jour au lendemain, cette mère dont il est si proche. D'ailleurs ils se ressemblent tellement. Ensemble, ils ont décidé de partir à la recherche de « leur » famille et, à présent, les retrouvailles aussi douloureuses que salvatrices ont eu lieu. L'enfant n° 68 était retrouvé !

Ignacio, designer d'intérieur, est devenu un pilier de l'association des « Grands-mères de la place de Mai » : Carlotta, la présidente, souhaite même en faire son successeur, une fois passés les procès qui verront les « cerveaux » de l'opération clandestine, les militaires et les médecins condamnés, dont Videla au premier chef. Il s'est pris au jeu des enquêtes secrètes, des recherches interdites et intrusives dans les vieilles familles du pays, de la fouille dangereuse des poubelles des grandes familles. Mais sa cause est juste. Juste. Il a l'esprit large, sans a priori ni

jugement, ce qui le rend ouvert, touchant et apprécié de tous. Il a même emmené «Javier» et sa mère visiter le home, la région préférée des anciens nazis, ceux qui, jadis, malgré l'effondrement du Troisième Reich aux rêves de mille ans, ont scrupuleusement suivi la «route des rats»: ambassade d'Argentine à Vienne, Croix-Rouge, Église croate, Vatican ou réseaux américains, Counter Intelligence Corp, CIA. Tous sont arrivés ici, dans ce nirvana des bourreaux, la grande lessiveuse et recycleuse de cinglés: oui, la région de San Carlos de Bariloche, au sud, avec ses lacs et ses montagnes qui ressemblent tellement à l'Autriche ! Ils ont tout de suite pris racine : Adolf Eichmann – organisateur de la « solution finale » ; Joseph Mengele, médecin d'Auschwitz; Erich Priebke, artisan du massacre de la fosse adriatique; Hans Ulrich Rudel, ex-pilote de la Luftwaffe; Ludwig Freude, le financier d'Hitler devenu l'ami de Perón; Carlos Fuldner, l'ancien banquier nazi protégé de Carlos Menem, président argentin.

Et voici Videla, le grand-cousin de Sarah, en 2012, condamné à cinquante ans de prison pour ce forfait innommable des nouveaux-nés enlevés. Mais pour elle, la vérité vaut mieux que toutes les infamies, surtout celles commises par sa propre famille. La rédemption, c'est le chemin qu'elle a choisi de vivre, parce que son fils lui en donne la force.

Le Disparu s'est installé dans l'immense et fastueux appartement de Sarah, aux persiennes perpétuellement baissées dans ce pays de lumière. La pénombre lui convient. Ils vieilliront ensemble.

Oui, ils s'aiment et seront sauvés, après le bain du malheur, dans la fontaine de Jouvence des horreurs de l'histoire, dont rares sont ceux qui reviennent. Les élus. Jamais il n'a connu un tel bonheur Ils se sont trouvés, ils ne l'ont pas volé, et la vie est devant eux.

Un soir d'avril 2021, Ignacio est dans l'appartement de sa mère et de son «beau-père», cet homme qu'elle aime éperdument, dont il s'est lui-même peu à peu rapproché, malgré sa perpétuelle réserve, sa distance naturelle pour ne pas dire son goût immodéré du secret.

Elle l'aime aveuglément. Au point que rien chez lui ne semble l'indisposer. Ignacio sent vite qu'il est inutile de poser des questions, encore moins de faire de Javier un sujet de conversation entre sa mère et lui.

« Un signe ? », s'est pourtant demandé le jeune homme. Il y a eu ce malaise, le week-end où ils décidèrent de faire une excursion aux chutes d'Iguazú, les plus belles et les plus spectaculaires au monde: deux-cent-soixante-quinze cascades sur trois kilomètres de long en pleine forêt tropicale; lieu de tant de tournages de films: James Bond dans Moonraker, Indiana Jones 4, Oss 117: Rio ne répond plus.

Tous ces films dont les images défilent en accéléré, le Disparu les avait vus, avec ses fils, là-bas, Arthur et Thomas surtout. Plonger dans ce décor sans eux, c'était les faire remonter à la surface. Leurs questions chuchotées, parfois angoissées, leurs souffles, leurs rires, leurs odeurs. Ces fantômes l'assaillent et, dans le vacarme des chutes d'eau, il entend leurs cris. De joie ou de peur. L'appel des fils disparus, eux, à jamais. Il est pris de vertige et vacille. Et s'il sautait ? Il s'évanouit. Sarah le couvre de baisers, il revient à lui.

Quand Sarah ne comprend pas, elle n'en dit mot, comme si elle savait, comme si elle redoutait la fragilité absolue de leur histoire. C'est ce que se dira Ignacio, plus tard, quand il devra la consoler.

Comme la nouvelle marotte de Javier : photographier les innombrables petits autels au bord des routes, et en tenir le journal obsessionnel dans un petit carnet fripé. Elle le voit se faire le comptable du culte des Santos, ces saints si populaires auprès du peuple parce qu'ils étaient humains, trop humains, à portée des hommes. Pauvres et insoumis, élus du peuple grâce à leurs actions miraculeuses : on peut tout leur demander, car ils sont là pour rendre justice. C'est-à-dire arbitrer entre le bien et le mal, enjeu qui passionne le Disparu. Ils prennent tant de place dans la vie des Argentins qu'à la fin, l'Église, faisant son devoir, décide d'accepter en son sein ces icônes en les intégrant au culte.

Mais en quoi cela le concerne-t-il ? Que cherche-t-il ? Quel sanctuaire ?

C'est un fil invisible entre elle, à Versailles, et lui, ici. La mère du Disparu, Madeleine, la visionnaire, la possédée, la destinataire des divins messages, si loin, inaccessible à présent, ferait-elle elle-même partie des Santos ? C'est une histoire qu'il peut se raconter...

A-t-il des flashes de ce passé ? Un passé qui ne passerait pas si facilement ? Avec le temps, ces flashes devenaient-ils moins angoissants et parfois même réconfortants ?

«A table!»

Javier, qui s'est depuis longtemps entiché de cet Ignacio et qui adore sa jeunesse, son charisme, sa témérité, et ne cesse de l'encenser même en l'absence de Sarah, rabat un peu trop rapidement l'écran de son ordinateur.

Ignacio est tellement surpris de ce geste qu'avant le dîner, après avoir feint une envie pressante, saisi d'une intuition, à moins que cela ne soit un automatisme contracté auprès de «Grands-mères», il relève l'écran de l'ordinateur. Et il voit. Il en demeure muet. Il voit devant lui l'image de cet homme qu'il connaît mais dont il ignore tout. Le Disparu. Un père tranquille et bien né qui a anéanti sa famille dix ans auparavant faisant la une de ces journaux français qui apprécient tant les cérémonies et autres



dates anniversaires. Dix ans.

«Mort ou vivant Xavier Dupont de Ligonnès? Il est toujours recherché mais il reste introuvable à ce jour... »

Dix ans que Xavier Dupont de Ligonnès, «l'homme introuvable», le Disparu, a fait passer tous les siens de vie à trépas. La photo! Cette photo qu'il a sous les yeux ! Ignacio cligne des yeux, fasciné par cette photo de l'autre famille. Tous sourient, tous sont endimanchés, probablement à l'occasion d'un événement familial. La légende précise qu'il a eu lieu quelques mois seulement avant la « tuerie de Nantes ». Ignacio décroche son téléphone pour appeler Jules, son ami depuis son combat pour la vérité, celui de sa propre existence, celle des niños desaparecidos . La sonnerie se prolonge avant que le journaliste correspondant du quotidien Le Français libre en Argentine ne décroche.



Le disparu
d'Anne-Sophie Martin
aux éditions Ring





Bruno de Stabenrath

« Xavier Dupont de Ligonnès mon ami »



6 octobre 2020, 17h à J-10 de la sortie du livre événement « L'Ami Impossible » (Gallimard) relatant la vie du pire meurtrier supposé du siècle racontée par son ami d'enfance. Salon d'un bel hôtel du centre de Paris. Nous sommes assis dans un joli jardin d'hiver, iPhone sur position « record ». Rafraîchissements et cacahuètes. Action.

Un entretien documenté avec Natalie & Jean-Christophe Florentin et Gilles Brochard qui ont eu le privilège de dévorer en avant-première l'œuvre de quelque 523 pages.

PLAYBOY : Cette affaire est maudite et pleine de victimes collatérales comme les deux copains Michel Rétif et Emmanuel Teneur qui ont fini tragiquement... ?

BRUNO : J'ai connu Emmanuel Teneur en 1977 quand j'ai rencontré Xavier. Puis Xavier a fait la connaissance de Michel

Rétif dans les années 80. Autant Michel était beau gosse, hétéro, le compagnon idéal de voyage, autant Emmanuel était un gay platonique amoureux de Xavier, moins porté sur l'aventure. Plus tard, les trois sont devenus accros à l'alcool et aux médicaments. Et les choses ont empiré... Après l'annonce du quintuple meurtre, Michel et Emmanuel se sont consciencieusement détruits, hantés par l'horreur de la situation.

PLAYBOY : Pourquoi avoir écrit ce livre ?

BRUNO : Pour avoir une conversation, certes virtuelle, mais que j'ai commencé il y a 9 ans après les crimes. J'avais l'intime conviction que Xavier était vivant et se cachait quelque part. C'est pour ça que j'ai envoyé des lettres dans le Parisien et Sud-Ouest. C'était très candide, mais je me disais qu'il pourrait entendre ma voix et revenir à la raison.

PLAYBOY : Intime conviction, pourquoi ?

BRUNO : Intime conviction parce qu'en ayant travaillé 9 ans sur l'enquête, sur le dossier de police et sur le mode opératoire, j'ai cette certitude renforcée par ma connaissance de Xavier qui était quelqu'un de solaire, toujours du côté de la vie... Ce n'était pas quelqu'un de sombre comme Jean-Claude Romand. Je sais que, dès le moment où il a pris la décision de supprimer sa famille, on le voit bien dans les vidéos, il y a une forme de renaissance, c'est-à-dire que l'on sent qu'il est délivré d'un poids énorme. Puis il n'aurait pas fait tout ça, il n'aurait pas enterré les corps. Il ne se serait pas pris aussi longtemps à l'avance s'il voulait mourir. Dans ce cas-là, pourquoi enterrer les corps, pourquoi aller dans le sud... ? Il y a tout un cheminement qui me laisse entendre qu'il a préparé sa fuite. Et peut-être a-t-il été aidé...

PLAYBOY : As-tu eu des signes qui te laissent penser qu'il est toujours vivant ?

BRUNO : Ah non, j'aimerais bien...

PLAYBOY : Tu avais dit à la télé il y a longtemps que tu avais la conviction qu'il était vivant parce que tu avais reçu un signe de vie.

BRUNO : Non... Depuis le 15 avril, jour où il disparaît du champ de la caméra à Roquebrune-sur-Argens, il y a un arrêt sur image... Les deux nouvelles choses qui arrivent depuis le 15 avril, c'est l'enquête préliminaire diligentée il y a un an et demi sur la mère de Xavier et sur la secte Philadelphia pour détournement d'héritage et dérives sectaires sur une famille qui habite la Suisse. Puis il y a l'affaire Guy Joao à Glasgow. C'est tout ce qui s'est passé réellement. On n'a aucun signe si ce n'est des gens qui témoignent, qui appellent la gendarmerie...

PLAYBOY : Comment expliques-tu le fait que beaucoup de Français de toutes conditions soient intéressés à cette affaire ?

BRUNO : Déjà, il n'y a pas d'épilogue, donc ça suscite tous les fantasmes. Puis, je crois qu'il y a le profil de Xavier, un garçon qui avait toutes les cartes en main, avec une famille qui semblait heureuse. Et aussi, je pense que les Français sont toujours un peu révolutionnaires et adorent voir tomber les têtes des aristos. Le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Et surtout, il y a toute l'horreur du crime, avec les cinq corps retrouvés sous la terrasse, la lettre. Ce côté terriblement machiavélique, quand il va chercher son fils. Il rate même une tentative, le soir quand il l'invite au restaurant, il l'a probablement drogué puisque le garçon tourne en rond sur la table et n'a pas faim, et Xavier renonce à son crime pour le rappeler le lendemain.

PLAYBOY : Tu écris que Xavier était ton «jumeau mental» et que tu l'avais vu se construire en parallèle de toi comme un exemple d'une certaine manière. En quoi est-il un jumeau mental ?

BRUNO : Il est mon jumeau mental quand je le rencontre. C'est-à-dire un adolescent qui me ressemble, avec les mêmes vices, qui est solaire, très sympa, beau gosse, qui aime les copines et les copains, qui est aristo, on fréquente les mêmes lieux, on est voisins. Tu ne peux pas expliquer pourquoi tu as eu un coup de foudre un peu comme un amour, j'ai eu un coup de foudre d'amitié. C'est aussi quelqu'un qui ne m'a jamais déçu, on pensait pareil, on n'avait pas besoin de



parler. Quand on rencontrait des gens vieille France ou des filles coincées, on se regardait et on savait exactement ce que l'autre pensait. Donc on était très proches, ma mère, mes frères, tout le monde adorait Xavier.

PLAYBOY : Que t'a-t-il apporté de plus que ce que tu avais jusqu'à l'âge de 16 ans ?

BRUNO : Je pense qu'il est arrivé au bon moment. Je suis arrivé à Versailles où je ne connaissais personne, dans une nouvelle école, nouvelle maison. Mon père venait d'être nommé colonel, il dirigeait la légion militaire de Versailles. Et Xavier était le mec au fond de la classe, près du radiateur qui me regarde avec un grand sourire et qui avait une photo d'Elvis Presley. Pour moi, c'est du pain bénit, je me dis celui-là c'est mon frère, il n'y a même pas à chercher. Il a été un frère de sang avec qui j'ai passé de nombreuses années.

PLAYBOY : Tu le dépeins comme un aristo fauché qui a épousé une femme qui avait de l'argent, mais aussi comme quelqu'un qui avait des règles, un idéal. Chez lui, on a toujours l'impression qu'il est partagé entre le remords, le regret, comme s'il caressait l'espoir de toujours rebondir, et pourtant cela se termine tragiquement. Pourquoi est-il passé à l'acte à ce moment-là ?

BRUNO : Il est toujours sincère. Emmanuel Teneur me disait qu'il était un piètre gestionnaire avec une énergie incroyable. Pour te donner un exemple, quand il a cette maîtresse à la fin, Karine, et qu'il arrive à lui prendre 50 000 euros, il engage des commerciaux. Ça veut dire qu'il y croyait vraiment à son projet. En 2001, quand je travaillais pour lui comme auteur sur son site « La Route des Commerciaux », on déjeune ensemble. Il m'explique son projet et je ne comprends rien du tout. Je dis oui parce que c'est un copain. Mais il a toujours cru que ça marcherait, jusqu'à la fin où il a 130 000 euros de dette. Pourquoi se dit-il qu'à ce moment-



là, c'est la fin ? Parce que son père vient de mourir, que ça fait quand même 1 an et demi, 2 ans qu'il a des idées terribles du style « Je vais me foutre en l'air », « Je vais foncer avec ma bagnole contre un camion ». Il sait, à ce moment-là, qu'il faut passer à la caisse. Déjà, 2 ans avant les faits, il se dit qu'il ne va jamais s'en sortir financièrement, « Il faut que je mette les enfants à l'abri, que je me protège, je ne vais pas les abandonner, je ne ferai jamais ce qu'a fait mon père, ni me suicider comme l'a fait l'un de nos copains de Versailles criblé de dettes qui s'est jeté sous un train. »

On va parler d'un « crime altruiste », car Xavier sur ce plan-là est bipolaire. Il y a environ une centaine de crimes domestiques par an, et il y a les crimes altruistes où la personne pense que c'est ce qu'il y a de mieux pour ceux qui en font l'objet. Je pense qu'il y a sûrement une part de la mère, de Philadelphia, de cette éducation vraiment spéciale dans sa décision tragique, terrible, incompréhensible.

PLAYBOY : On a l'impression qu'il a subi un vrai lavage de cerveau dans son enfance, qu'il y a 2 personnalités en lui : ton ami qui est solaire et qui aime la vie, et d'un autre côté un type qui était complètement sous l'emprise de sa mère que tu as connue.

BRUNO : Si tu veux. Quand il est sous l'emprise de sa mère, c'est quand même le Dieu dans son royaume, il ne souffre pas, car il sait que tôt ou tard, comme il est l'Élu, il recevra un héritage. C'est l'homme le plus heureux du monde, il a tout. Il a la femme qui l'aime, il a des enfants, tout va bien.

PLAYBOY : Entre nous, c'est totalement délirant, ça fait partie d'un lavage de cerveau...

BRUNO : Bien sûr, mais il croit en sa mère, il croit en la secte, il croit en tout cela, et c'est ce qui fait qu'en 1995 tout va s'écrouler. Mais c'est un mec positif Xavier, c'est pour cela qu'on était très proches. On avait un problème, il y



Juin 81 Biblos Saint-Tropez, fiançailles Agnès-Xavier en présence du témoin Emmanuel Teneur

avait une solution. Je pense que l'apocalypse avortée, suivie de la résurrection également avortée du chanoine Gandolfi en 1995 lui fout un énorme coup sur la gueule. Tout s'écroule. Il se dit que sa mère lui a menti toute sa vie, mais il ne va pas lui en vouloir parce qu'il me disait que sa mère était sincère quand elle lui parlait d'apocalypse imminente. Quand Philadelphia met à la même hauteur la puissance du bien et la puissance du mal, c'est sordide parce que l'on ne peut pas défendre la puissance du mal. Je pense que tout cela va germer petit à petit, et il traîne sur les sites catholiques, il bataillait des nuits entières et il est hyper balèze, il connaît la Bible, il attaque les curés. Ces discussions virtuelles qu'il tient sur les forums catholiques sont autant de discussions qu'il n'aura jamais avec sa mère. Il aurait sûrement aimé lui demander « Pourquoi tu m'as raconté autant de bêtises ? ». Je pense que le secret est là.

PLAYBOY : Tu dis quand même qu'Agnès (la femme de Xavier) est suivie par des psychologues...

BRUNO : Oui, j'ai appris sur le tard qu'Agnès était sous traitement. D'ailleurs, c'est là que tu comprends qu'elle est bien morte, car elle n'est pas venue chercher ses médicaments le 9 ou le 10 avril 2011 à la pharmacie.

PLAYBOY : En même temps, on s'aperçoit qu'elle mène, elle aussi, une double vie...

BRUNO : Agnès s'est lassée d'être une femme délaissée et est allée voir ailleurs. Surtout, elle découvre les réseaux sociaux, internet et la séduction à distance. Elle a eu amant, Michel Rétif, le meilleur ami de Xavier. Ce qui constitue pour lui un choc terrible. Il ne peut pas se permettre le luxe de perdre le soutien financier d'Agnès en plus de la honte

familiale... Xavier propose pour sauver son couple de pratiquer du triolisme, ce que je trouve sordide. On a l'impression qu'ils sont tous à la dérive. Agnès a pris 20 kilos depuis ses grossesses, elle a les cheveux poivre et sel, elle écrit sur des forums en demandant « Vous trouvez qu'une femme qui a les cheveux poivre et sel c'est moche ? Répondez les hommes! »... Puis 5 heures après, elle envoie « Je vois que personne ne me répond, ce n'est pas très gentil ». C'est un peu pathétique, on sent qu'elle est en total manque d'amour, d'autant que Xavier, à partir de 2003-2004, passe tout son temps sur les routes, sans vraiment s'occuper d'elle. Il la néglige totalement. Ils vivent des petits moments ensemble parce qu'il y a les enfants, mais c'est vraiment un couple dont la façade mondaine, sociale et familiale se lézarde totalement.

PLAYBOY : Est-ce que tu t'es aperçu de cette descente aux enfers ?

BRUNO : Non, d'autant plus qu'avec mon accident de bagnole et ses conséquences (NDLR : en 96 Bruno a eu un grave accident qui l'a rendu paraplégique), Xavier n'allait pas me parler de ses petits problèmes. Moi, ça ne m'aurait pas dérangé, mais lui, je pense qu'il devait se dire « Non, je ne vais pas faire chier Bruno avec mes problèmes ». À chaque fois que je lui posais des questions sur les enfants et Agnès, il me répondait « Ça va », il était toujours positif. C'est pour ça que quelqu'un de si positif ne pouvait pas se foutre en l'air. Il ne pouvait pas se suicider. Et puis, surtout, il n'a jamais fait de dépression nerveuse, il n'a jamais craqué.

PLAYBOY : Donc, rien ne pouvait laisser présager ce qui est arrivé ?

BRUNO : Si, il a envoyé un mail à Emmanuel Teneur et Michel Rétif un

an et demi avant. Emmanuel Teneur n'ouvre pas le mail. Dans ce mail, Xavier écrit un gros mensonge, à mon avis il voulait émouvoir ses copains pour récupérer un peu d'argent. Il anticipe une fin tragique, écrivant que « Ça allait très mal finir, je ne vois pas beaucoup de solutions, excepté de faire cramer la maison quand tout le monde dort ou foutre ma bagnole contre un camion pour qu'Agnès touche les 650 000 euros d'assurance vie », alors qu'il n'a jamais eu d'assurance vie ! Ça veut dire qu'il part en vrille là...

PLAYBOY : Le prêtre qui est le confesseur d'Agnès te dit : « Je dirais presque que c'est à cause de sa foi que cette famille a été tuée, c'est ma conviction personnelle »...

BRUNO : Oui, parce que Xavier persécute Agnès. Je pense qu'il transposait sur Agnès toute cette colère qu'il ne pouvait pas mettre sur sa mère. Il savait peut-être qu'il y avait quelque chose de fatidique qui allait arriver : le sacrifice de sa famille. Il persécutait Agnès car elle avait quitté la secte, elle s'est éloignée de lui en revenant à une église catholique traditionnelle.

PLAYBOY : Le prêtre parle aussi du côté martyr, de cette famille qui a été décimée par quelqu'un qui les aimait. Le côté martyr rajoute quelque chose de religieux dans cette famille catholique.

BRUNO : Oui, ça fait un peu sacrificiel, ça fait partie un peu du texte de l'apocalypse de Saint-Jean, mais ça participe pour moi à ce côté dérive sectaire.

PLAYBOY : Serais-tu étonné d'apprendre que la mère, qui a joué un rôle évidemment toxique, aurait été au courant durant la période qui a précédé l'acte, de ce que Xavier préparait ?



BRUNO : Il y a quelque chose qui a été validé, je ne sais pas si c'est par la police ou par des témoins, que quelques jours avant le drame, Christine de Ligonès qui est la petite sœur de Xavier et qui dirige maintenant la secte, est allée voir sa grande sœur Véronique, en lui disant « Qu'il va se passer des choses, ne t'étonnes pas et ne dis rien à la police ». Et 15 jours avant l'acte, il était encore chez sa mère...

PLAYBOY : Donc, on peut imaginer que la famille de Xavier était au courant de ce qui se tramait et qu'elle n'a rien fait pour empêcher ça ?

BRUNO : Et qu'il pourrait y avoir un réseau. À l'époque, il y avait un réseau de 40-50 membres de Philadelphia qui auraient pu exfiltrer Xavier et le cacher dans des monastères. La mère avait suffisamment d'influence pour dire « On a assassiné la famille de mon fils, si mon fils se livre, il va être tué à son tour ».

PLAYBOY : Ont-ils été entendus par la police ?

BRUNO : Oui, mais face à des gens d'un milieu aussi rigide et secret, qui se sont forgés un super mental, qui sont psychologiquement plus forts que la police, laquelle est limitée dans ses moyens et ne pratique pas la torture, c'est impossible de leur arracher le moindre aveu.

PLAYBOY : Ta thèse serait donc que la famille était au courant ?

BRUNO : J'envisage toutes les pistes. Je me dis que, si ça fait autant de temps qu'il est caché, cette thèse est plausible. Mais je pense aussi que Xavier est tout à fait capable de se débrouiller tout seul. Où qu'il se trouve, il a assez de rayonnement, d'intelligence, d'instinct, de pouvoir de manipulation et de séduction pour mettre les gens dans sa poche, travailler dans un bar par exemple, dans un pays étranger bien évidemment. Par exemple en Thaïlande où il y a beaucoup de pédophiles qui s'y cachent. En Amérique du Sud aussi où tu vis bien avec peu de fric.

PLAYBOY : Comment a-t-il pu, tout



seul, creuser et enterrer les membres de sa famille, alors qu'il était fragile du dos ?

BRUNO : Sur ce point, la juge a raison. Elle dit: « OK, quand un mec a décidé de tuer sa famille, creuser une fosse ne constitue pas un obstacle bien important. » Surtout qu'Arthur avait évoqué un départ en Australie. Donc, il y avait des choses que les enfants et qu'Agnès savaient : que Xavier ne payait plus les loyers, qu'il en avait marre, qu'il voulait se barrer et partir avec sa famille en Australie... Et pour cela, il fallait rendre la maison impeccable, débayer tout ce qu'il y avait sous la terrasse. Il avait 9 jours, il pouvait enterrer un corps par jour. Agnès, Arthur, Anne et Benoît sont assassinés dans la nuit du dimanche au lundi 3 et 4 avril. Mardi soir, Thomas rentre à la maison. Ensuite le 8, 9, 10, il y a la fameuse lettre « Coucou tout le monde » qui arrive dans les familles. Je prends connaissance de cette lettre le 11 en me disant : « C'est quoi ce délire? », on reparlera plus tard de la lettre. Et là, il y a quatre visites des flics. La police scientifique cherche des trucs, des tâches de sang mais ils ne trouvent rien, juste des petites taches sur un matelas, mais rien de probant. Et puis, le 21 avril 2011, ils trouvent les corps.

PLAYBOY : Ton livre contient beaucoup de réel évidemment, mais quelle est la part de fiction ?

BRUNO : Non, il n'y a pas de fiction, mais quand je devais réécrire des scènes de soirée par exemple, évidemment il fallait que je réécrive les dialogues, ce n'était pas exactement les mêmes mots. Les 2 seuls chapitres fictionnels, c'est quand je décris Xavier en train de tuer sa famille. C'est une grande discussion que j'ai eue avec l'éditeur. Il m'a dit « Tu sais Bruno, cette affaire a fait le tour du monde, elle se fait happer par les humoristes, on en rigole en fait. Toi qui as ce sens de la précision, il faut que l'on ait un sentiment charnel de ce que c'est un mec qui se lève une nuit, qui prend un

fusil et qui, méthodiquement, tue toute sa famille. » Voici donc les 2 chapitres qui sont les plus hors réalité, mais à la fois les plus réels, parce que je vivais la scène. Ça a été très dur d'écrire ces passages. J'ai adopté le point de vue du chien, le dernier survivant, qui a assisté au massacre et on comprend qu'il va mourir aussi... Je ne regrette pas de l'avoir fait, car derrière tout ce livre, je veux que l'on rende justice à Agnès et aux 4 enfants que l'on a oubliés, que l'on a enterrés dans une tombe où il n'y a même pas leur nom, dont la moitié de la famille nie leurs morts. Tout ça me révolte tellement que je l'ai fait pour la mémoire des enfants. Puis, c'est une promesse que j'ai faite à Emmanuel Teneur qui m'a dit « Bruno, remue ciel et terre pour la mémoire des enfants et d'Agnès, que l'on n'arrive pas à la prescription, ce serait terrible ».

PLAYBOY : Et donc tu as proposé aux familles qu'on mette enfin les noms d'Agnès et des enfants sur leur pierre tombale ?

BRUNO : Alors ça, c'est inacceptable, ça fait 9 ans que la tombe est anonyme à Noyers-sur-Serein dans l'Yonne, d'où est originaire la famille d'Agnès. Je pensais que c'était réglé. Mais non. On dit qu'il n'y a pas d'argent, ça c'est bullshit. Et surtout, on me dit qu'il ne faut pas que ça devienne un lieu de pèlerinage. J'ai dit que ça serait la moindre des choses que l'on vienne prier, pleurer, porter des fleurs, rendre hommage à cette famille. Et de l'autre côté, la famille de Xavier est dans le déni en disant que ce ne sont pas les corps.

PLAYBOY : Justement, je trouve que la famille d'Agnès est très peu présente.

BRUNO : C'est la grande problématique de cette affaire. Personne ne s'exprime. J'ai l'impression qu'on voudrait mettre la poussière sous le tapis. La nature a horreur du vide, lequel donne lieu à tous les fantasmes. Les seuls qui ont pris la parole dans Paris Match sont Geneviève, Christine et Bertram (le mari de Christine, la fille de Geneviève) qui prétendent que ce ne sont pas les corps. Donc, c'est pour ça que je m'insurge devant toutes ces démissions et ces mensonges.

PLAYBOY : Mais Emmanuel Teneur a quand même témoigné sur TF1 ?

BRUNO : Oui, parce qu'au départ il était proche de Christine et Geneviève et soutenait leur thèse négationniste. Il faisait partie de la secte. Le jour où



ce témoignage a été diffusé, elles ont définitivement coupé les ponts avec lui.

PLAYBOY : Toi et Emmanuel êtes restés en liens téléphoniques pendant 2 ans après les crimes...

BRUNO : Je savais qu'il avait pendant longtemps appartenu à la secte, croyant que le nouveau Pape aurait été le chanoine Ridolfi qui aurait ressuscité après sa mort. Les nouveaux habits de la secte avaient été commandés place Saint-Sulpice dans un magasin fournisseur du clergé. Le numéro 1 désigné du Nouveau Monde aurait donc été Ridolfi, le numéro 2 Julien le grand commandeur, le numéro 3 l'Élu, donc Xavier alias Jacinthe. Et le numéro 4 Emmanuel Teneur. Avec le temps, Emmanuel s'était éloigné de la secte, mais il aimait Xavier et ne voulait pas se fâcher avec Geneviève et Christine.

PLAYBOY : Tu disais que la mère de Xavier te faisait peur...

BRUNO : Non, c'était ma sœur qu'elle terrorisait. Je ne m'en rendais pas compte, la mère de Xavier était gentille avec moi. C'est une femme avec de grands yeux gris-bleu. On peut s'imaginer l'entrée de leur maison sombre avec des bougies... La première fois que ma sœur Anne a été accueillie par Geneviève, elle a ressenti un choc comme si Geneviève craignait l'arrivée d'une femme sur son territoire.

PLAYBOY : Sa description est assez glaçante...

BRUNO : Oui, je pense que c'est un peu une sorcière. Elle est très belle, mais elle a un côté puissance maléfique. Tout le cheminement tordu, stérile et pervers de Xavier, résulte de cette éducation religieuse horrible avec la puissance du mal qu'un enfant ne devrait pas connaître. Cela lui a permis de passer à l'acte.

PLAYBOY : Pourquoi dans le livre as-tu gardé certains noms comme ceux des victimes de Xavier, et pourquoi as-tu changé tous les autres noms ?

BRUNO : Pour des questions juridiques. Et aussi parce que je cite beaucoup de gens de Versailles, dont les réactions

ont été terribles quand on a découvert les corps. Les versaillais du premier, comme du second cercle, ont tellement été horrifiés qu'ils m'ont tourné le dos quand je les ai recontactés, ce qui peut se comprendre. Ils me disaient « C'est bon, on ne peut plus rien faire ». Ils n'avaient plus de sens de la justice. Ils voulaient éloigner le cauchemar.

PLAYBOY : Crains-tu des procès, représailles ?

BRUNO : Sur les réseaux sociaux, à chaque fois que je m'exprime sur l'affaire, j'ai toujours des dingues qui m'écrivent du style « Alors, comme ça on défend un assassin ? ». Les gens ne comprennent pas. Mais c'est vrai que j'ai reçu des menaces, je ne peux pas dire de qui, mais de gens qui sont furieux que je sorte un livre.

PLAYBOY : Si tu ne peux pas dire les noms, peux-tu nous dire à quels cercles appartiennent ces personnes ?

BRUNO : Il y a des gens que je ne connais pas, qui m'ont envoyé des messages genre « on sait que tu as sorti un livre, ça ne nous plaît pas du tout ». Après, est-ce que ce sont des gens plus ou moins près de Philadelphia, je n'en sais rien. Ils ne veulent pas que l'on en parle. Je pense à ça, mais je pense aussi que ça ravive des plaies. Puis, ils savent que, venant de moi, c'est un bouquin qui va être unique, ce n'est pas un bouquin de journalistes. On découvre des choses dans la vie de Xavier que personne n'a jamais écrit, donc ça leur fait peur.

PLAYBOY : Mais, officiellement, Philadelphia n'est pas considérée comme une secte ?

BRUNO : Oui, ça a été classifié comme un groupe de prière fermé. C'est une secte qui a échoué. J'explique ça très bien dans le livre. Un moment, ils avaient tout : le village de Saint-Christ avec les apparitions du Christ dans une petite église dont la statue saignait du cœur. Geneviève recevait des messages du Très-Haut, tandis que le père Guibon et le chanoine Ridolfi validaient les miracles devant des adeptes en transe. Tout cela aurait pu très bien fonctionner et le village de Saint-Christ serait devenu un nouveau Lourdes. Il s'en est fallu d'un cheveu pour que ça réussisse.

PLAYBOY : Que s'est-il donc passé ?

BRUNO : Un moment, je raconte la scène où tu as quand même Monseigneur Duccaud-Bourget, le grand boss de Saint-Nicolas du Chardonnet qui vient avec 2 curés pour enquêter sur ces prétendus miracles... Que constatent-ils alors ? Le

Christ qui pleure des larmes de sang est un grossier trucage. Ils font demi-tour et condamnent immédiatement Philadelphia et ses manigances.

PLAYBOY : Peut-on envisager un procès de Xavier ?

BRUNO : Ce n'est pas gagné. Il est toujours présumé innocent. On n'a pas de preuves pour le juger coupable... Il n'y a pas l'arme du crime, il n'y a pas d'empreintes digitales ou d'ADN sur la scène du crime, il n'y a pas d'aveux. Il y a juste des faits. J'espère que l'on n'ira jamais à la prescription car ça voudra dire qu'on n'aura pas rendu justice aux victimes. Xavier risque de mourir ou de disparaître comme un innocent. En revanche, un procès par contumace le désignerait probablement comme coupable. Et un semblant de justice équitable serait rendu. D'autant que je sais qu'il y a des gens qui savent des choses...

PLAYBOY : Il y a quelque chose dont on n'a absolument pas parlé mais que tu développes dans le livre, c'est le fait qu'il aurait été un agent de la DEA. On a l'impression qu'il a presque le profil de quelqu'un qui joue tellement un double jeu qu'il pourrait être une forme d'espion. Il voulait soi-disant surveiller des narcotrafiquants de haut vol, etc.

BRUNO : Oui, il était soi-disant le témoin d'un trafic de drogue à l'échelle internationale et devait donc être protégé et exfiltré aux États-Unis pour témoigner dans un grand procès mettant en cause les narcotrafiquants. J' imagine mal Xavier passer sa vie en boîte de nuit pour enquêter, lui qui n'aimait pas ça et ne connaissait absolument rien au monde des stupéfiants. Sa culture, c'était la musique country et les Spare ribs au barbecue.

PLAYBOY : Il aurait pu trouver une histoire crédible...

BRUNO : Il est au bout du bout de sa vie et négocie avec l'urgence. Donc, il commet nombre d'erreurs. L'alcool et les médocs le placent dans un état mental d'invulnérabilité.

PLAYBOY : C'est extraordinaire de voir à quel point il a été très méticuleux, il n'a rien laissé au hasard dans la forme...

BRUNO : Cependant, il y a un truc qu'il faut dire qui est fondamental pour moi : c'est l'existence de cette lettre « Coucou tout le monde », qui l'accuse totalement. Cette lettre est sa plus grande erreur. S'il ne l'avait pas rédigée, les flics auraient lancé un avis de recherche



pour 6 personnes ! Le fait que, tout d'un coup, il raconte qu'ils ont été exfiltrés n'est pas crédible, d'autant que le Quai d'Orsay vérifiera immédiatement l'info avec les autorités américaines pour démentir cela... Et, dans cette lettre de 7 pages dans laquelle il distribue les rôles à chacun sans rien oublier, il omet une seule chose... La fameuse carabine 22 Long Rifle que tout le monde a vue depuis 6 mois. Et qui constitue de toute évidence l'arme du crime. S'il avait été malin, il aurait ajouté dans la lettre : « Quant à la carabine, je l'ai vendue sur internet » et terminé.

PLAYBOY : Il a même emmené ses fils au stand de tir...

BRUNO : ... Et il avait acheté un silencieux. Quand tu connais un peu les armes, une 22 Long Rifle, ça ne fait pourtant pas beaucoup de bruit.

PLAYBOY : Est-ce qu'il y a des choses que tu voulais mettre dans le bouquin mais que tu n'as finalement pas relatées ?

BRUNO : Oui, parce que ça mettait en cause des gens de l'époque, plutôt sur le plan politique. Il y avait un milieu versaillais dans les années 70, plus la guerre au Liban, des mecs qui rejoignent les Phalanges... Il y avait une droite très à droite issue de l'Algérie française. Nous, on avait 17/18 ans et on se retrouvait au club l'Aventure avenue Victor Hugo chez Dani. Et c'est vrai que, là-bas, on croisait beaucoup l'extrême droite parisienne : Occident, le Betar et les royalistes de l'Action Française. La jeunesse dorée parisienne était étudiante à Assas et à Dauphine. Pas franchement à gauche...

PLAYBOY : Et sinon, y a-t-il eu d'autres « censures » ?

BRUNO : Oui, parce que les années 70 et 80 étaient très libres question sexe... J'avais 20 ans et je voulais dévorer le monde. Et comme je le suggère dans le livre, j'ai eu des aventures avec les filles de la bande. Sans vouloir m'en vanter. C'était un peu des amours clandestines.



J'avais donc mis des scènes de sexe qui, finalement, n'apportaient rien au récit. L'important était de se concentrer sur la seule relation Xavier-Bruno. Mais il est vrai que ces années étaient très hot et encore d'avantage lorsque je me suis installé à Paris. Le chapitre sur Louise était important puisque, quand je la retrouve dans cette maison vide et triste de Versailles qui jouxte le château royal où nous faisons beaucoup la fête, tout est abandonné et détruit. Là, je vois Louise non pas comme l'ex-prétendante de Xavier, mais comme une femme meurtrie et blessée que je trouve pour la première fois hyper sensuelle. Elle me raconte tout : son mariage raté, me prend la main la nuit dans le parc sur le terrain de tennis. Puis elle me propose de rester dormir... ce que je n'ai pas regretté. Et j'étais content de prendre par procuration une revanche pour Xavier en couchant avec elle. D'ailleurs, au fond, les médias font des erreurs en présentant Xavier comme un séducteur invétéré avec une femme dans chaque port. Xavier n'était pas sexuel. Il était monogame. Le cul, il s'en foutait. Il a eu Agnès, Claudia l'Allemande... Il a eu moins de 10 femmes dans sa vie. À ma différence...

PLAYBOY : Il a vécu de grandes retrouvailles avec Karine, l'amour platonique de ses 15 ans rencontré sur l'île de Brehat au cours de l'été 75. Il la retrouve indépendante, divorcée, chef d'entreprise et aisée...

BRUNO : Il ne s'est pas posé de questions dans la mesure où il a été trompé pendant 2 ans par Agnès. Il pouvait sans culpabiliser prendre une espèce de revanche, être enfin heureux.

PLAYBOY : C'était une relation intéressée dès le départ ?

BRUNO : Non, je pense qu'il est heureux de la séduire, heureux de la mettre dans son lit. Il l'avait connue quand il avait 15 ans. Ils avaient juste flirté ensemble. Sauf que chassez le naturel, il revient au

galop et très vite Xavier lui emprunte 50 000 euros. C'est dommage, cela a fichu leur relation en l'air.

PLAYBOY : Il y a un passage quand tu entraînes Xavier chez ton oncle Jacques de Ricaumont, boulevard Saint-Germain. Soudain, il est projeté dans ce petit cercle aristocratique littéraire un peu politique et people. Était-il impressionné ?

BRUNO : Non, mais il n'était pas sûr de lui, il n'était par essence pas snob pour un sou. Il n'était pas arriviste contrairement à moi qui étais un vrai Rastignac. Je devais faire mon trou à Paris. Pour moi, il était important de rencontrer à 18 ans les Schlumberger, les Seydoux les David-Weill et Rothschild. Xavier n'était pas du tout comme ça. À la limite, je trouvais que c'était bien parce qu'il restait un mec simple, humble, il voulait avoir sa famille, ses bons amis, être libre.

PLAYBOY : Il voulait quand même réussir dans ses affaires...

BRUNO : Xavier voulait faire son trou, gagner beaucoup d'argent pour revenir à Versailles tel un roi, acheter une maison. Dans les 10 premières années de sa vie d'adulte, il s'est dit qu'il n'allait pas revenir dans les mondanités : « Les rallyes, les machins, j'en ai rien à foutre ». Il avait raison en fait, c'est beaucoup de temps perdu. Je trouvais plutôt bien qu'il n'ait pas ce côté mondain.

PLAYBOY : C'est étonnant, il était brillant mais il n'a pas fait d'études...

BRUNO : Oui, il était doué, il a eu son bac avec un an d'avance. À cette question, je réponds encore Philadelphia. Il pensait que tôt ou tard ça allait marcher pour lui. Il y a des moments, il disait à Emmanuel Teneur : « Cette semaine, je ne vais pas aller en cours, je n'en ai pas besoin ». Il était assez sûr de lui.

PLAYBOY : On voit ce que sont devenus Michel Rétif et Emmanuel Teneur qui ont été hantés par l'affaire. Cette affaire te hante-t-elle aussi ?

BRUNO : Ce livre m'a délivré un peu,





Septembre 1979 Versailles, le club des flight jackets

parce que j'ai dit ce que j'avais à dire. Je suis allé jusqu'au bout de ma réflexion. Il reste 2 choses à régler : la tombe des enfants parce qu'il est primordial et juste qu'ils aient leur nom et leur photo dans un petit médaillon sur la pierre tombale. Je voudrais aussi que l'on contraigne Christine et sa mère Geneviève à donner une goutte de leur sang et qu'on sache enfin que c'est le même sang Ligonès des enfants retrouvés assassinés. Elles pourraient alors demander pardon d'avoir nié l'indéniable. Pour moi, c'est l'objectif de ce livre. Et enfin dernier vœu : être là le jour où l'on arrêtera Xavier.

PLAYBOY : Quand on a commencé cette interview, tu disais que tu as écrit ce bouquin pour que Xavier le lise et, peut-être, réponde et réagisse. Pour l'instant, il ne s'est pas manifesté.

BRUNO : Peut-être qu'un jour, là où il se cache, Xavier lira ce livre et réagira... Dans cette hypothèse, j'ai glissé dans le texte des codes un peu secrets que lui seul peut comprendre. Des choses que j'ai dévoilées exprès pour l'énerver et le contrarier.

PLAYBOY : Tu voudrais quoi ? Qu'un jour, il prenne son téléphone et t'appelle ?



Château de Versailles, messe à la chapelle royale



BRUNO : Ah non. Je vois 3 épilogues : le premier est qu'il se fasse choper par la police du pays dans lequel il se cache à cause d'une connerie et qu'il se fasse arrêter. Deuxième épilogue : qu'il lise ce livre, qu'il soit complètement rongé par le chagrin, la culpabilité, et qu'il se dise : « Mais qu'est-ce que j'ai fait ? » et qu'il se livre. Qu'il se comporte comme un homme. Troisième épilogue, c'est un rêve que j'ai fait plusieurs fois : Je le vois en Amérique Latine, dans un village, protégé par des gens auquel il a dit : « Ma famille a été assassinée, si je me livre je vais me faire tuer à mon tour ». Je le vois copain avec un moine, avec un prêtre un peu spirituel. Et là, il est tellement abimé par l'alcool, par la cigarette, par la culpabilité qu'il se fabrique un cancer. Alors, il pourrait faire une confession. Qu'il remette à ce prêtre ou à une personne de confiance une enveloppe marquée « À ouvrir après ma mort », contenant une lettre qui ferait 3-4 pages sur le thème : « Moi Xavier Dupont de Ligonès voilà ce que j'ai fait... »

PLAYBOY : S'il se livrait, il serait jugé et irait très probablement en taule, tu serais dans quel état d'esprit ?

BRUNO : Il faut boucler la boucle. J'ai toujours eu l'impression qu'Agnès et les 4 enfants sont toujours au purgatoire, ils n'ont pas encore été délivrés. Il y a encore beaucoup de souffrances dans les familles. Chez les neveux, nièces et cousins. Certains ont été détruits. On n'a pas fait le tour de cette histoire, elle n'est pas encore réglée. D'où l'idée d'avoir un procès, c'est important pour moi, en tant qu'humaniste, chrétien et écrivain, que l'on comprenne comment un homme qui avait toutes les cartes en

main en soit arrivé là, pour ne pas que ça se reproduise. Si un jour Xavier se rend, j'irais au procès, j'irais le voir, et j'essayerais de recréer un lien.

PLAYBOY : S'il sonne à ta porte à 1h du matin ce soir, tu lui dis quoi ?

BRUNO : Je lui dis « Rentre, as-tu faim, as-tu soif ? De quoi as-tu besoin ? Et dans ma tête je me dis : « Là, je suis en train d'écrire un deuxième best-seller » (clin d'œil appuyé). Quoi qu'il en soit, je serais bienveillant avec lui.

PLAYBOY : La grande force serait que tu le contraignes à se livrer.

BRUNO : C'est aussi l'objet du livre ! Quand tu lis les derniers chapitres, je m'adresse directement à lui « Mais Xavier, qu'est-ce que tu as fait, ça ne devait pas se passer comme ça... ». En langage plus direct, je lui dirai : « Xavier, sois un homme, assume tes actes ».

PLAYBOY : Penses-tu que ton livre peut changer le déroulement de cette histoire ?

BRUNO : Je suis certain qu'il fera bouger les lignes et provoquera de nouveaux témoignages. D'autre part, ça rendra enfin justice à Agnès et aux enfants et incitera, j'espère, Geneviève et Christine à renoncer à leur délire mythomane... Et puis peut-être, indirectement, pousser Xavier à la reddition.

PLAYBOY : Tu dresses en partie un portrait très positif de Xavier. As-tu toujours de l'amitié pour lui ?

BRUNO : Je reproduis la face humaine du Xavier que j'ai connu. Il devient un meurtrier à 49 ans. Je ne suis pas le Bon Dieu, je ne suis pas juge, je ne suis pas avocat, mais je veux rester dans mon rôle d'ami. En étant un peu simpliste, je veux bien être par rapport à Xavier le phare dans la tempête. Être là le jour où il reviendra, en lui disant « Je ne te juge pas, tu as fait des choses abominables, mais je suis toujours là et je suis toujours ton ami. » Pour te montrer que c'était un bon copain, quand il découvre en 2001 que je fais « Cavalcade » et que ça devient un best-seller puis un film, il est le mec le plus heureux de la terre. Et ça, c'est un vrai ami. Alors que j'ai d'autres potes qui ont réagi un peu bizarrement...

PLAYBOY : À ton avis, pourquoi Xavier disparaît-il à Roquebrune-sur-Argens dans le Var ?

BRUNO : Je pense qu'il sait que les flics et les gendarmes vont le chercher dans le massif des Maures. Effectivement, pendant 5 semaines, ils ont cherché, ils n'ont rien trouvé. Xavier a gagné du

temps, il jouait avec le temps comme un joueur d'échecs. Il savait que c'était vital pour lui de laisser le plus de distance possible avec ses poursuivants.

PLAYBOY : Dans sa housse, tu penses qu'il y avait l'arme du crime ou que c'était une mise en scène pour simuler son suicide ?

BRUNO : C'était une mise en scène. Ça se démonte une carabine.

PLAYBOY : Cela paraît incompréhensible... A-t-on besoin d'en arriver à de telles extrémités pour échapper à un problème d'argent ?

BRUNO : Bien sûr qu'il y avait d'autres manières d'en finir pour un cerveau normal. Là, tu raisones comme nous tous. Les psychiatres qui ont analysé ses lettres ne disent pas qu'il est psychotique. C'est quelqu'un qui était habité par un énorme sentiment de revanche.

PLAYBOY : Combien de temps as-tu mis pour écrire le bouquin ?

BRUNO : Il est terminé depuis août 2020. 9 ans d'enquête. Probablement 500 pages de notes et de documents. Des heures d'interviews et, enfin, 4 mois pour mettre tout ça en forme.

PLAYBOY : Avant de nous quitter, j'ai entendu dire que tu parlais d'un reset mental dans la tête de Xavier ?

BRUNO : Oui, je l'ai résumé dans l'un des derniers chapitres : « Finalement, accablé par tant de malchances, Ligonès ne s'avoue pas vaincu, au contraire, fuyant ses crimes, il réalise jusqu'au bout et de façon radicale ce que peu d'hommes accomplissent au cours d'une vie : il appuie sur le bouton « reset » de son existence. Et ainsi, il se reprogramme pour un nouveau destin vierge dénué de tout déshonneur. Il réinvente son adolescence immaculée, libre, insouciance et aventurière. » Est-ce que le remords, la culpabilité, les fantômes tragiques à ses trousses le rattraperont un jour ?



Séance photo dans la chambre de Bruno. Xavier Dupont de Ligonès photographie



Les différents visages de XDDL



MARC FRANCELET

Un monde que les moins de 20 ans et les plus petits revenus ne peuvent pas connaître...

La vie de Marc Francelet, né en 1947, est une suite ininterrompue d'aventures, de rencontres, la saga d'un demi-siècle. Cet homme est allé partout, a connu la terre entière, brassé des dizaines d'affaires, flambé des millions, tutoyé les grands. À seize ans, il entre reporter-photographe à Paris-Match, grâce à son scoop époustouflant sur le général de Gaulle. Francelet n'a jamais eu peur de rien, ni des dictateurs ni des bandits, pas plus que des lois. Aujourd'hui, il raconte tout, avec sa fougue, sa franchise et son humour. Les portraits, les anecdotes sont innombrables. Johnny Hallyday, Jean-Paul Belmondo ou Françoise Sagan furent ses meilleurs amis. Photographe de 20 ans, il avoue avoir trahi sa vocation en s'adonnant au trafic d'oeuvres d'art. Le reporter deviendra vite un homme d'affaires international sur les points chauds du globe, frayant avec tous les hommes de pouvoir. Lucide et sans regret, il ouvre les coulisses de cinq décennies, la Madrague de Brigitte Bardot, la naissance des stars, les palais, les prisons, les guerres, son tête-à-tête inoubliable avec François Mitterrand, le monde comme il est, sans lâcher sa passion de journaliste indépendant, millionnaire flamboyant. Plus sage aujourd'hui, mais toujours suractif, Marc Francelet est encore au coeur de bien des secrets. Par le roman vrai de son autobiographie, il emporte le lecteur derrière les ors de la gloire et de la Ve République. Florilège !



Marc Francelet



Marc Francelet, L'aventurier
aux éditions Le Cherche Midi





Les autres sont mon eldorado. Depuis cinquante ans, je ne déjeune jamais seul. Table à deux, à six, dix ou douze, et c'est toujours moi qui règle. Si je faisais la somme de toutes mes notes de restaurant, je pourrais acheter une maison à Saint-Tropez.

J'ai vu, connu, approché tant d'êtres et d'événements, de pays, que je me demande comment en rendre compte. Je suis monté si haut, tombé si bas que j'ai peur qu'on ne puisse pas me suivre. En Ouzbékistan, en Angola, au Liberia, en Israël, en Irak, chez Lipp, chez Johnny, chez Belmondo, à la prison de la Santé ou à Sutton Place, dans le manoir de Paul Getty, l'homme le plus riche des années cinquante, soixante-dix, de La Madrague de BB à ce long tête-à-tête inoubliable avec François Mitterrand... Si j'ai connu la prison, à tort et à raison, les transactions occultes, si j'ai fréquenté des étoiles et des bandits, des dictateurs, des présidents, je n'en suis pas pour autant voyou. La morale n'est pas seulement pour les gens convenables, elle subsiste dans tous les milieux. Si j'ai pu être violent dans les quelques occasions où la castagne s'impose, coller un pain à une ordure, je n'ai jamais mis une balle à personne. J'ai été l'ami du plus grand acteur français, du plus grand chanteur, de la plus célèbre de nos écrivains, du gangster le plus réputé. Johnny Hallyday, Jean-Paul Belmondo, Françoise Sagan et Gilbert Zemour... Mon quatuor. Tout en

rigolant avec eux, ils m'ont tant appris.

**
*

Morfontaine n'était pas n'importe quel parcours de golf, classé parmi les plus beaux du monde, fondé en 1920 par Armand de Gramont, duc de Guiche, du côté d'Ermenonville. Un concentré de grands noms, un bastion de la haute société où il était plus difficile au quidam d'entrer que de poser son pied sur la Lune. Après Léopold, roi des Belges, ou Alphonse XIII, qui y avaient tapé des balles, ils étaient tous là, patrons, ministres, millionnaires, propriétaires ou héritiers des grosses marques que je trouvais en rayon dans mon Félix Potin. Monsieur Périer, monsieur Burma, roi du bijou fantaisie, de Rothschild ou de Machin, le médecin du roi du Maroc... J'étais là, moi, même du square Saint-Lambert, coin populaire du XVe, qui n'appréciait pourtant pas le golf. Cavalier après une petite balle jusqu'à la mettre dans un trou en moins de coups que le baron ou le banquier, je trouve ça chiant. Mieux vaut aller au practice, s'entraîner, là, tu trouves des voisins avec qui discuter. Faire connaissance. Je devais être à peu près le seul du club à avoir vingt ans, fils de personne, les membres m'avaient donc à la bonne. Au golf, au vert, chacun a l'esprit plus libre pour causer. Les personnes très puissantes s'emmerdent tellement dans leurs vies à problèmes que lorsque tu peux les

atteindre, ce n'est pas difficile de les distraire avec un peu de bagout, à condition de rester naturel. Je piaffais en rigolant face à des types avec lesquels tout Paris rêvait d'obtenir rendez-vous. Sous les douches, s'ils avaient oublié leur shampoing, je leur passais le mien. Ensuite, je rentrais dans un deux-pièces, chez mes parents, en faisant halte dans les rades de mon quartier pour trinquer avec de vieux potes. Quelques-uns avaient tourné voyous, ce qui ne me dérangeait pas, au contraire. Ceux-là, comme les messieurs de Morfontaine, pouvaient me mettre sur un coup, une histoire qui nourrissait mon métier, ma passion. Au zinc de L'Armandie, j'étais le même qu'à Morfontaine, un reporter qui cherche à faire la une et voir son nom imprimé dans le journal. J'en voulais. C'est arrivé comme ça, au comptoir, un après-midi. Mon pote P'tit Claude est venu me parler d'Utrillo, plus exactement d'un Utrillo. Je n'avais qu'une vague idée de ce peintre et aucune de ce à quoi pouvait ressembler une de ses toiles. P'tit Claude se montra insistant.

– Il n'a pas vu le jour, hein, ce tableau. Toi qui fréquentes la haute, maintenant, t'aurais pas un amateur à qui on pourrait le fourguer ?

Il m'aurait demandé à qui revendre son blouson, ça m'aurait fait le même effet. Je ne me serais pas préoccupé de savoir d'où provenait son Perfecto. Un jeune gars, pas méchant, qui cambriolait avec sa bande des appartements l'après-midi. Ils avaient piqué cette toile chez un dentiste de la rue de Presbourg.

– Un Utrillo, a-t-il continué, ça doit valoir du pognon, mon ami.

– Je vais voir ce que je peux faire.

Me voilà donc sur le golf de Morfontaine avec Max Corre et le gratin, dans l'odeur du gazon. Le soleil donne au milieu du ciel. Les vestiaires ne sentent pas la sueur mais le Guerlain. Parmi les relations de Max Corre se trouvait un type qu'on m'avait présenté comme le plus grand marchand d'art de la place de Paris. Monsieur Pétridès, Paul Pétridès. Je l'ai abordé le long du green.

– Dites, monsieur Pétridès, un de mes amis souhaite vendre un tableau d'Utrillo, ça vous intéresse ?

– C'est quoi ?

– Une petite rue en hiver, toute blanche, à ce qu'il m'a dit. Bon, je dois vous prévenir... Je ne suis pas sûr de... la provenance.

Enfin, vous voyez, c'est tombé du camion, hein.

– Passez donc à ma galerie avec, un soir, rue La Boétie, nous verrons cela autour d'un verre...

J'ignorais bien sûr qu'Utrillo avait une période blanche, la plus prisée des collectionneurs. Négocier une petite toile de maître sur le green de Morfontaine, d'où qu'elle provienne, n'était pas plus étonnant que de poinçonner son tiercé au PMU de la place de la Trinité. Tout est question de contexte.

– Combien en voudriez-vous, jeune homme ?

– Combien vous m'en donnez ?

– 200000.

Barbe d'or ! ai-je pensé, mon expression fétiche.

– Très bien, ça ira. Pétridès a quitté la pièce. Je l'ai entendu ouvrir une porte, descendre des marches. Son absence a duré un petit moment, je fixais La Caserne sous la neige, que je trouvais jolie finalement, il en émanait une attraction mélancolique, étrange, presque magique. Un truc à 200000 ne peut pas être une croûte. Je n'avais pas remarqué les deux petites guérites. Je ne savais pas regarder. Ma connaissance de l'art commençait. Paul Pétridès est remonté de sa cave avec une enveloppe kraft pleine de biffetons.

– Le compte y est. Revenez me voir si vous avez d'autres occasions. Je n'ai pas vérifié. Entre gentlemen golfeurs, on ne compte pas. Chez moi, dans le deux-pièces familial, une fois mes parents couchés, sur le canapé-lit du salon où je dormais, j'ai étalé les liasses, mis de côté les 50000 pour P'tit Claude... D'emblée, j'ai intégré la loi des intermédiaires la plus-value entre l'acquéreur et le vendeur va au commissionnaire, cette somme n'a pas à être dévoilée. Je suis allé retrouver mon copain pour lui remettre son dû. Tout le monde a été très satisfait, Claude, Pétridès et moi. Ce que l'on appelle une affaire rondement menée. Rien de sensationnel, donc, sinon un détail important : en une heure, j'avais empoché davantage que mon père en une année, plus que ne pouvait rêver un grand reporter, plus que je n'avais jamais rêvé moi-même. Ainsi le veau d'or est-il entré dans ma destinée, sous une enveloppe kraft et une pauvre caserne enneigée. 150000. 15 patates. 15 millions d'anciens francs constituaient une petite fortune à l'époque. De quoi s'acheter un pavillon de banlieue, presque. Mais



mon premier achat ne serait pas un investissement foncier. Je n'étais pas petit-bourgeois. En vérité, ce pactole a foutu ma vie en l'air. Au lieu de devenir patron de presse, selon ma vocation, cet Utrillo allait m'emmener, de million en million, jusqu'à des zones où je n'aurais pas dû mettre un doigt. Faire du fric sans être véritablement fait pour ça. Fourguer ce tableau m'avait à peine donné du plaisir, juste une brève excitation, ce vertige devant un gros paquet d'oseille dont on se dit : c'est à moi et c'est facile. L'absence de plaisir est toujours mauvais signe. Récemment, quelqu'un m'a demandé quel avait été le carburant de mon existence. Sans hésiter, j'ai rétorqué :

– L'argent.

La réponse m'est venue d'un coup, d'un mot, avant un petit rire à la fois cynique et désolé. À vingt ans, sans abandonner les scoops, les coups de fric sont devenus constitutifs de mon existence pour le reste de mes jours. Train de vie, flambe, affaires aventureuses, aventures affairistes, liberté, voyage, luxe, pouvoir... J'ai sombré là-dedans comme Utrillo dans son litron de rouge. J'avoue et je regrette. Une fois que tu en as, beaucoup, l'argent s'avère la pire des addictions. Tu ne supportes pas d'en avoir moins, l'idée de n'en avoir plus du tout peut te filer l'envie de te tirer une balle.

**
*

Un matin de janvier 1963, par un froid de gueux, je prends le métro, ligne 1, direction Vincennes. Arrivé à la station Château de Vincennes, sur le cours des Maréchaux, devant le fort, j'entre dans un troquet. Tout bon repérage démarre par un troquet. Évidemment, j'y trouve des soldats. L'armée française n'est pas le bagne, cette caserne n'est pas Fort Knox, deux bidasses me confient en se bidonnant qu'un trou creusé sous la clôture leur permet de se faire la belle, tous les soirs. Au premier des trois jours de l'appelé Jean-Philippe Smet, me voilà de retour. La meute des photographes bat la semelle aux portes du fort. Johnny est à l'intérieur. Tous attendent la sortie de la nouvelle idole. Je m'écarte, longe la clôture, me jette dans le trou pour me retrouver à l'intérieur de l'enceinte. J'avance vers la caserne. Dans la cour, je tombe sur un des types à qui j'ai payé un verre, au troquet. Il me reconnaît, consterné.

– Qu'est-ce tu fous là, toi ?

J'explique, franco. Je ne le baratine pas. La fraternité passe par la franchise. Vite, c'est maintenant, coco, maintenant que tu joues ton avenir, ta chance, ta carte (de presse). Je viens pour une photo, la photo. Le mec m'écoute, avant de m'entraîner.

– Viens par ici.

Dans un bâtiment, il attrape un treillis, me le tend.



– Enfile-le. On te voit à cent mètres, tu vas te faire choper.

Je saute dedans, le mec me calcule, se marre.

– Avec cette tignasse, t'as toujours pas l'air d'un bleu. Direction le coiffeur du régiment qui me tond la boule à zéro avec un malin plaisir. J'ai bien la tronche d'un bleu maintenant, aucun doute. Où est Johnny ? Johnny planche en salle d'étude à l'intérieur du bâtiment principal, premier étage. Je fais un tour - te presse pas, marche lentement, fonds-toi dans le décor. Passe-muraille. Je repère une gouttière. Personne en vue. Je vais me faire gauler, foutre au trou. Je monte le long de la gouttière, j'assure ma prise. Je vais me viander. La gouttière tient le coup. Je me retrouve sur la corniche. Je tâte mon Pentax à travers la toile du treillis. Après avoir rampé le long de la façade, j'arrive à une fenêtre, je colle mon nez à la vitre. La salle est pleine d'appelés. Au premier rang, à deux, trois mètres de moi, Johnny m'apparaît à un pupitre, devant une feuille, stylo à la main. Putain, merci mon Dieu. Le cul bordé de nouilles. Le gradé tourne le dos. Je tapote la vitre du doigt. Johnny lève la tête, me reconnaît, éberlué. La stupéfaction se lit dans ses yeux, avant un sourire. Je lui montre mon Pentax. Il éclate de rire. Je baisse la tête, mords ma lèvre. J'y retourne. Je fixe Johnny. Toi, tu chantes, moi je suis reporter. Tu piges ? Mon ami pige. Je suis dans un état second. Je pénètre ma vie, mort de frousse et fou de joie. Je clique une fois, deux fois, trois. Trois images, c'est bon. Ma pelloche est allée au labo et ma photo du labo à France-Soir où elle est sortie sur cinq colonnes à la une dans l'édition de 14 h 30. Dans l'attente de Johnny, les confrères piétinaient encore à l'entrée du fort de Vincennes qu'un crieur est venu leur mettre sous le nez le scoop de l'hiver 63. Mon nom n'y figurait pas, l'image était signée Agence Dalmas. Une question s'est mise à bourdonner à travers les rédacs : qui a fait ce coup-là, qui ? Qui ? Pour moi la vie va commencer.

À dix-sept ans, j'entre à Match, je suis un homme. Beaucoup savent encore ce que fut Paris Match pour la presse et le public de cette époque parce que les légendes sont plus fortes que

l'oubli. Le seul titre français assez fort pour rivaliser avec les grands news anglo-saxons, un Life à la française, propriété du magnat Jean Prouvost. En 1949, après avoir été interdit de parution durant la guerre, le titre est réapparu en kiosque avec sa devise : « Le poids des mots, le choc des photos ». Aujourd'hui encore, un papier ne peut paraître sans image ni une image sans info. Je vivais mon désir d'enfant.

Quelques jours plus tard, je passais le portail bleu en invité et saluais la maîtresse de maison. Bien sûr, elle était extrêmement belle, tout le monde le savait, tout le monde le sait encore, mais Brigitte Bardot ne se résumait pas à son infinie beauté. Quelque chose de l'ordre de la perfection faite femme t'impressionnait en sa présence. Comme un souffle, l'apparition d'une féerie en short, pourtant à l'opposé de son mythe. Moi qui ne l'avais vue que de loin, avec des intentions prédatrices, j'ai été subjugué à en devenir muet – ce qui est peu fréquent. La table, les cartes, les cendriers sont prêts. En cuisine, Brigitte secoue la salade pour le dîner léger des joueurs.

– Je vous aide ?

– Oui, merci, c'est gentil... Comment tu t'appelles ?

– Marc...

– Et toi, Marc, tu ne joues pas au poker ?

– Non, j'aime pas.

Nous nous sommes retrouvés côte à côte pour préparer des vodkas-orange. La partie a duré trois jours. Zagury, Géry, les autres, s'interrompaient,

allaient dormir quelques heures pour se rasseoir à la table. Brigitte Bardot et moi assurions le farniente, la cuisine, le service, vodka-orange, salade du chef – son menu de l'été. J'allais me baigner, je revenais me doucher, elle ouvrait un bouquin, nourrissait ses toutous, ses minous, ses coucous, les heures passaient pendant que les joueurs, muets, tapaient le carton en trempant leurs lèvres dans ses vodkas-orange. Un midi, elle et moi nous sommes frôlés dans le couloir, je sortais de la salle de bains. Brigitte s'est arrêtée, m'a fixé avec cette bienveillance curieuse qui lui était propre, j'ai perçu une ambiguïté, la possibilité de la séduire. Elle aimait les mecs à la fois affûtés et baraqués. C'était Bardot. J'ai rougi, elle a souri, j'ai baissé la tête et suis passé sans me retourner. En fait, j'ai eu les chocottes. Elle était trop pour moi, je ne me suis pas senti à la hauteur. Nous nous sommes retrouvés à la cuisine où elle sophistiquait ses salades, en cordon-bleu rustique. Brigitte avait de l'aplomb, du caractère sans parvenir à être sûre d'elle. Très bien élevée, fille de la grande bourgeoisie, éduquée dans un carcan qu'elle avait brisé, victorieuse, absolument libérée, avec les trois brins d'arrogance que laissent les beaux combats gagnés. Sans prétention, elle était orgueilleuse. Sa pureté ne la rendait pas naïve, mais sincère, intègre. Ce fantôme planétaire possédait une intelligence flagrante. Enfin, pour couronner l'ensemble, un sens de la repartie digne d'une humoriste ou d'une philosophe. Elle avait besoin, non pas d'amour, mais d'aimer.



«La rencontre que j'ai organisée entre Johnny et Brigitte Bardot en août 1967, à Saint-Tropez. Derrière ma caméra éclair 16, je ne perds rien de cette scène précieuse.



Autant dire que Brigitte Bardot incarnait effectivement une perfection à la fois singulière et universelle. Instantanément désirable. Et irrésistible. Elle ne s'habillait plus en couture depuis le jour où elle avait posé son pied nu dans la petite boutique de Jean Bouquin, à Saint-Tropez, occupé à coudre par terre. Elle avait choisi quelques tenues avant de repartir comme elle était venue en barque. Depuis, Jean Bouquin l'habillait selon leurs goûts, robe foulard, maxi ou mini, gitane, extravagante, en pionnière du style hippie chic, libre de ses mouvements autant que de ses paroles ou de ses actes. Une déesse humaine qui ne ressemblait à aucune femme. Il fallait la voir passer le portail, en Mini Moke, poursuivie par l'aboiement de ses chiens à qui elle criait :

– À tout de suite, les enfants !

J'aimais bien sa maison. Je la regardais arranger les fleurs, ramener de chez un broc' un fauteuil d'osier.

– Faut que ce soit confortable, joli, Marc, mais pas luxueux.

Le marbre et l'or la laissaient froide. Une salade, une paire d'espadrilles, un galurin de paille suffisaient. J'ai papoté avec Brigitte Bardot pendant soixante-douze heures. Le plus surprenant fut la fin de partie. Au dernier jour, Brigitte, plus éclatante que jamais, nous présenta l'addition pour les salades et les boissons.

– Vous mettez ça sur votre note de frais, les garçons. Elle connaissait parfaitement le mode de vie des journalistes. Géry a raqué, masquant notre consternation. Sur le moment, j'ai trouvé ça radin. Grâce à ses cachets, les propositions qu'elle suscitait, l'actrice ne pleurait vraiment pas misère. Avec le recul, peut-être s'agissait-il d'une forme d'émancipation. La Madrague avait abrité un tournoi de poker, normal que la maîtresse de maison, après avoir pris soin de rassasier et rafraîchir les joueurs, en soit rétribuée. La facture a quand même assombri notre parenthèse enchanteresse. Géry et moi la pensions au-dessus de ça.

Quelques mois plus tard, je suis redescendu dans le Sud couvrir une tournée de Johnny. Tous les deux nous sommes retrouvés un soir à la terrasse du Byblos de Saint-Tropez. Soudain, il m'a dit qu'il aimerait bien rencontrer Brigitte Bardot.

– Aucun problème, suffit de demander,

mon grand.

Du Byblos, j'appelle Brigitte à la Madrague, qui se déclare tout aussi contente de cette rencontre. Rendez-vous est pris le lendemain pour déjeuner à L'Épi-Plage, à Pampelonne, repaire des play-boys.

Je les ai présentés l'un à l'autre. Si je faisais le total aujourd'hui de toutes les personnes que j'ai présentées, je pourrais remplir le Stade de France, c'est presque devenu ma profession dans les années qui ont suivi. Le business naît aussi des rencontres, comme l'amour. Mais pas toujours... Johnny a tout essayé, ses yeux de loup, de cow-boy sauvage, de chanteur tendre, ses silences... Il a pris sa guitare, joué une, deux, trois chansons, poussé une pointe de rock, repris Elvis et même Brassens... Brigitte l'écoutait, yeux mi-clos, étendue sur sa serviette et sous son charme. Johnny s'est même approché pour lui susurrer « Only you » à l'oreille... Rien à faire. Ceinture. La rencontre n'a pas été plus loin que son sourire, des bravos, des bis et un p'tit bisou final.

**
*

Françoise Sagan

Les langues fourchues ont commencé à s'agiter : « Ils sont amants », « Qu'est-ce que Françoise fout avec Francelet ? ». Un jeune mondain, brillant écrivain, Frédéric Beigbeder, chiffonné de nous voir ensemble au Flore, s'étonna auprès d'un ami :

« Je ne comprends pas. C'est moi qui devrais être à la place de Francelet. » Puis la rumeur s'est enlaidie : « Faut pas chercher, Francelet lui fournit sa came. »

Françoise était déjà dans la poudre. En 1957, sa convalescence pour quintuple fracture après son fameux accident de voiture en Jaguar l'avait rendue dépendante aux psychotropes puis à la cocaïne, efficace contre la douleur. N'étant guère raisonnable dans ses addictions, elle n'y allait pas de main morte et cela se savait. Avec moi pourtant, elle n'y faisait jamais allusion, sachant que je déteste les drogues – encore une élégance saganienne. Je ne l'ai jamais vue saoule ni dopée. Sauf une fois, chez Lipp, elle s'est éclipsée au sous-sol... Cinq minutes plus tard, elle est

remontée avec une trace farineuse sous les narines. Je me suis penché pour lui chuchoter à l'oreille :

– Françoise, vous avez quelque chose, là, au bout du nez.

Saisie, d'un geste vif, elle s'est mouchée, honteuse comme une petite fille prise en faute. J'ai fait signe que c'était parti, sans importance, et nous avons discuté d'autre chose.

Si passer pour son amant ne me dérangeait pas, quand j'entendais médire que j'étais son dealer, moi, c'est la moutarde qui me montait au pif. Jean-Edern Hallier, auteur fin de siècle, talentueux paraît-il, fielleux, à moitié dingue, fut parmi les premiers à colporter cette insanité. Quand je l'ai vu se pointer à la Closerie des Lilas, je me suis levé d'un bond pour aller lui coller une paire de claques avant de le foutre dehors.

– Et ne remets plus les pieds ici, jamais. Ni chez Lipp, ni au Flore, tu m'entends !

Sentence aussi dure que de lui couper l'eau et l'électricité, Jean-Edern ne vivait guère que dans ce triangle. Tant pis pour lui. J'ai prévenu mon ami Miroslav Siljegovic, patron du Flore et de la Closerie, ainsi que tous mes copains barmen de me passer un coup de fil s'ils le voyaient rappliquer, ce sagouin aurait de nouveau affaire à moi. Fallait bien de temps en temps que les entraînements avec Belmondo et Johnny servent à quelque chose. Plus tard, Yves Mourousi, que j'aimais beaucoup, m'a prié de lever cette fatwa contre Jean-Edern. Il a cessé de se dire dans Paris-langue-de-pute que je fournissais sa dope à Sagan. Avec les fake news, faut même pas discuter, faut cogner direct.

Les soucis sont de trois ordres, de santé, de cœur ou de fric. Pour le premier, je connais les bons toubibs, les peines de cœur ne se soignent que par le temps, mais pour le dernier je suis là, j'ai la main. La pression des impôts la conduisait à accepter des piges, des articles, des préfaces où elle dispersait sa plume. Sollicitée par un petit éditeur séduisant ou généreux, elle lui avait remis un commentaire sur un tableau, pour une anthologie, d'une dizaine de feuillets. Malhonnête, le type avait agrémenté le texte d'illustrations, grossi la typo-graphie comme s'il destinait l'ouvrage aux malvoyants avant d'imprimer le tout à des dizaines de milliers d'exemplaires de ce qu'il annonçait comme LE nouveau Sagan.



Avec Françoise et l'acteur américain Robert Wagner à une soirée Best de Chez réGINE, en 1988.

Son stratagème outrait Françoise, évidemment, placée devant le fait accompli. Elle était tenue par un gros contrat en cours chez Gallimard qui se préparait à sortir son prochain livre, à grand renfort de publicité - De guerre lasse. Le margoulin répondait avoir acheté un texte à madame Sagan et être libre de le commercialiser à sa guise, rien ne l'en empêchait légalement. Le torchon brûlait et Françoise était désespérée par cette spéculation. Son éditrice Françoise Verny, ce dragon, crachait des flammes. Dans le paysage culturel, les figures semblables à Françoise Verny ont disparu tels les dinosaures, balayées par l'ère des gestionnaires. Verny faisait la pluie et le beau temps dans l'édition des années quatre-vingt, quatrevingt-dix, fixant les prix et découvrant des talents. Une forte femme vêtue d'une robe moulante noire, sous une tête de boxer, lippue, l'œil aussi noir que les cheveux. Avec son cabas devant chez Gallimard, on aurait cru la mère Michel. La nuit, elle lisait la Bible. La journée, elle buvait. Tous les gens de lettres se pressaient pour avoir rendez-vous plutôt le matin, entre 10 et 13 heures, car, une fois le déjeuner passé, Verny commençait d'être ivre. À 14 heures, son débit devenait pâteux, à 15 heures, elle titubait, à partir de 16-17 heures, elle pouvait abreuver d'injures n'importe qui, y compris Antoine Gallimard, le patron. Le lendemain, la même journée recommençait, effaçant la veille. Salons du livre

et cocktails ne se comptaient plus où il avait fallu évacuer Françoise Verny, à quatre pattes entre les piles de livres, hagarde, ne reconnaissant plus personne ou traitant Jean d'Ormesson de « bas du cul ».

C'était une grande professionnelle, d'un flair exceptionnel, à la fois douée pour les coups éditoriaux et respectueuse des véritables écrivains, délicieuse à jeun mais infernale imbibée. Compte tenu du barouf, Françoise Verny m'appelle un jour, sur les coups de 16 heures.

- Dis donc, ton enculée de copine, qu'est-ce qu'elle a encore foutu, tu te rends compte que ça va pourrir la promotion, c'est une catastrophe, entre notre livre de 250 pages à 100 balles et la petite merde pas chère, les gens vont acheter quoi, tu crois ? Mais qu'est-ce qu'elle nous fait chier !

Son ton m'a effaré, je pensais l'édition plus policée, mais au moins savait-elle résumer une situation. Réunion d'urgence chez Sagan, rue de l'Université. L'écrivaine renifle nerveusement dans le canapé. Par chance, Verny n'est pas dans un trop mauvais jour. Que faire ? Le livre parasite ne doit pas paraître. Les avocats ne pensent pas pouvoir le faire interdire. Les services juridiques de chez Gallimard ont préparé un contrat de renonciation. L'idéal serait de le faire signer à l'éditeur indélicat, le menacer des foudres de la justice, personne n'y croit vraiment.

Je reste seul avec Françoise.

- Vous savez où il habite, ce type ?

- Oh, schhneeuu, oui, à deux pas.
- On y va.
- Comment?... Shcneuuuu, tout de suite, vous croyez vraiment ?
- Prenez votre manteau, on y va maintenant. Elle m'a jeté un de ces regards en biais au fond duquel brillait une lueur d'espièglerie. Sur un hochement de tête, cigarette en l'air, elle est partie se donner un coup de peigne, prendre un manteau et son sac.
- Banco, soit sage, on revient, ne va pas croquer les franges du canapé, bandit !
- Et nous voilà partis dans ma Ferrari chez l'éditeur félon. Elle ne disait rien, moi je grognais. Avec son sac sur les genoux, les yeux brillants, Françoise avait l'air de filer à la projection d'un film louche.
- Schnneueu, quel roman dites donc !

Au bas de l'immeuble, nous sonnons. Pas de réponse. À l'époque, les syndic utilisaient encore des dates fameuses et faciles à retenir pour verrouiller les accès. 1789, 1515, 39-45. Je tape 1789, sans y croire. Clic, la porte s'ouvre. Un miracle. Françoise en reste coite. Je joue le blasé. Nous nous engouffrons dans l'escalier. Troisième étage. Je colle l'oreille à la porte. Pas un bruit. Je sonne. Personne. Je n'hésite pas longtemps, je trifouille la serrure avec une lime à ongles que me tend Françoise, la porte, juste claquée, s'ouvre.

- Vous alors, les portes vous aiment !

J'entre, Françoise sur les talons, dans ses escarpins. J'allume, la première chose que nous voyons jaillir du noir est un tas de son livre-opuscule, la toute première livraison, prête à partir en service de presse.

- Je vous en dédicace un, Marc, vous voulez ?

L'appartement est splendide, le type n'a même pas l'excuse d'être pauvre. Nous décidons de l'attendre. J'éteins afin de ne pas alerter notre cible à son retour et nous nous asseyons côte à côte sur un petit canapé de l'entrée. Rien ne bouge. J'entends Françoise respirer et renifler.

- Ça va, Françoise ?

- Tout à fait, snif.

- Vous voulez aller m'attendre dans la voiture ?

- Non non non. Je ne déserte pas, à condition que vous me trouviez un briquet.



La nuit tombe.

– Françoise ?

– Vouï ?

– Vous ne devriez pas signer avec ce genre d'escroc, quand même.

– Je sais, mais... pchneeuu, je n'avais pas trop le choix. Il m'a payé la moitié de mes droits d'auteur, d'avance, en... ffffloque.

– Quoi ?

– Bah, en coke.

Elle me l'a dit d'une toute petite voix. – Ah, je vois. Mais quel porc, ce type ! Je bouillonne.

– Il est chnneneueue...

– Pardon ?

– Il est charmant cet appartement, vous ne trouvez pas ?

– Non.

– Vous avez raison, en fait, c'est snob.

Nous avons attendu deux heures, sans bouger, tapis dans le noir. Mi-angoissés, mi-rigolards. Sagan tirait cigarette sur cigarette, la braise illuminait un instant son visage. Je la vois encore, comme si elle fumait devant moi.

– Peut-être est-il parti, pchhheeeuuu, je ne sais où, au ski.

– Vous êtes vraiment obsédée par la poudre.

Chaque fois que la minuterie s'allumait dans la cage d'escalier, ouvrant un rais de lumière sous la porte, je me dressais, tendu comme un arc. Qu'est-ce que ça ne fait pas faire, quand même, la littérature, je n'aurais jamais cru. L'ascenseur s'est arrêté à l'étage. Des pas se sont

rapprochés, une clef a tourné dans la serrure. Un type est entré, assez grand, avec sa greluce derrière lui. Évidemment, notre présence l'a choqué mais il a assuré, nous prenant de haut en demandant sèchement comment nous étions entrés. Sans lui laisser le temps d'en dire plus, je lui ai collé un pain qui l'a projeté contre le mur. Tout s'est passé très vite, sans un cri, j'ai refermé la porte, sa femme s'est jetée sur moi, toutes griffes dehors, je lui en ai collé une à elle aussi qui l'a envoyée valdinguer au bout du vestibule. Derrière moi, j'ai entendu Sagan chouiner.

– Restons calmes, Minou. Terminé Minou, ce n'était plus ni l'heure ni le lieu, place aux hommes.

J'ai empoigné le type par le colbac, à le soulever contre le chambranle.

– Écoute-moi bien, sac à merde, je ne te connais pas, mais toi tu vas vite me connaître, je suis pas de l'édition, si tu ne brûles pas tous ces livres, si tu essaies d'en vendre un seul, je te jure, tu vas t'en vouloir, je vais te faire casser les deux jambes, tu ne sauras même pas d'où ça vient, tu ne t'en remettras jamais.

Sagan, dans un coin, restait interloquée. De l'autre côté, la bonne femme se massait la joue, terrorisée. Le mec a changé d'allure, rabaissé son caquet, ses yeux en panique se demandaient si je n'allais pas sortir un flingue de mon imperméable pour le buter



1992. Sur le court avec Jean-Paul, pendant des vacances dans sa propriété d'Antigua.

sur place. Sagan a farfouillé dans son sac à toute vitesse pour déplier le contrat de renonciation en toussotant. Dialoguer était superflu. L'éditeur l'a signée dans la foulée, sur la preuve même de son délit, le tas de livres. J'ai fourré le papier dans ma poche. Mission accomplie, repli de l'équipe d'intervention. Sur ce, Françoise et moi sommes repartis comme on abandonne les lieux d'un braquage, rapidement et sans un mot.

À peine sortie de l'immeuble, elle s'est pétrifiée au milieu du trottoir.

– Ouh, non, Minou, j'ai oublié mon sac !

Aussi sec, je suis remonté, j'ai sonné, le mec a ouvert... Ne sachant pas quoi lui dire, je me sentais con de lui demander, vous pourriez me rendre le sac de Françoise s'il vous plaît, du coup, je lui ai balancé une dernière mandale, j'ai ramassé le sac au pied du canapé et suis ressorti avec, sans me retourner. Dans la rue, quand Françoise m'a vu réapparaître, elle a eu envers moi le regard d'une Femme envers son Homme, ce moment l'a comblée. Et moi de même. Elle n'en revenait pas d'elle-même, ni de moi. Je crois que nous avons commencé à nous tutoyer le lendemain, en trinquant. Dans son excellente biographie, Sagan à toute allure, parue en 2008, Marie-Dominique Lelièvre écrit que j'ai été le Clint Eastwood de Françoise Sagan. Ce soir-là, assurément, ce fut le cas.



Week-end à Deauville chez Françoise, avec quelques amis. De Gauche à droite : la journaliste Claudine Vernier-Palliez, l'écrivain Bernard Franck, son mari, et l'homme d'affaires André Guelfi.

**
*



La toute-puissance

Le privilège de la star, décuplé chez une star mondiale, est aussi son talon d'Achille. Je n'ai jamais vu personne s'opposer frontalement à Johnny Hallyday ou Jean-Paul Belmondo. Partager si souvent leur quotidien m'a permis de découvrir ce traitement d'exception, ce rêve éveillé sur un tapis rouge permanent. Quels que soient l'heure ou l'endroit, tous ceux qui gravitent autour d'une star se mettent en quatre pour satisfaire ses moindres désirs, anticiper sa volonté, sans la contrarier en rien. Il faut le vivre pour le croire. Le mieux, le mieux du mieux, est donc son ordinaire, trois cent soixante-cinq jours par an. Sur les tournages, dans les hôtels, les restaurants, aux festivals, sur la route des tournées comme dans la vie sociale, jusque dans l'intimité, l'entourage prend des gants ou au moins des biais pour ne jamais lui déplaire. Elle est l'axe autour duquel tournent en orbite les bénéfices, la reconnaissance et la gloire. Indiscutablement, j'ai aimé ce climat. Vous êtes avec les rois. On ne peut donc pas leur reprocher, au bout d'un moment, d'y croire et de ne plus s'occuper que d'eux, des soleils qui ne réchaufferaient personne. La rançon de la gloire fait que, régulièrement, le nombril dévore la tête et le cœur. Hallyday et Belmondo, pourtant si différents, avaient des points communs dans

ce contexte. Entretenir une cour qu'ils dominent en y faisant naître des rivalités, mais aussi en excluant régulièrement untel ou tel autre, parce qu'ils les ont trop vus, brusquement. Je n'aimais pas ces revirements. Mais les rois règnent autant par leurs faveurs que par leurs défaveurs. Belmondo considérait même, en régulièrement untel ou tel autre, parce qu'ils les ont trop vus, brusquement. Je n'aimais pas ces revirements. Mais les rois règnent autant par leurs faveurs que par leurs défaveurs. Belmondo considérait même, en amour, qu'il devait changer au bout de sept ans. Par-delà cette limite, son couple ne tournait plus assez rond à sa guise. Ce jeu de hauts et bas me fut épargné grâce à ma fortune personnelle et par mon caractère, assez entier. Et enfin, surtout, parce que dans nos amitiés sincères, je connaissais leur statut. Si dans le sillage de Johnny et Belmondo, j'ai fait cent rencontres qui m'ont ouvert des opportunités, j'ai toujours veillé à arranger leurs affaires, à tous niveaux, au moins autant qu'ils favorisaient les miennes. C'est inouï quand même, lors d'un dîner avec des partenaires économiques austères, à quel point y venir avec Johnny ou Jean-Paul les incite à signer des contrats sans contester mes tarifs. Johnny et Jean-Paul ne m'ont jamais refusé leurs précieuses apparitions. Je me souviens même d'un de mes associés qui, après une

soirée où Johnny nous avait honorés de sa présence, m'avait rappelé le lendemain, trouvant vraiment divertissante mon idée d'avoir convié un sosie époustouflant.

– C'était le vrai, lui ai-je répondu.

– Non ?

– Si.

– Non.

– Ah, merde ! Vous pouvez être au café Lafond demain, vers 15 h 30 ?

– Euh oui, je pense.

Le lendemain Johnny est arrivé à moto devant la terrasse. Il s'est garé, l'air de mauvais poil. Il est venu trouver mon associé direct. Otant ses gants, il a fait, la gueule en biais :

– Dis, c'est toi qui racontes partout que je suis mon sosie ?

C'était bien.

**
*

André Guelfi nous accompagnait, intermédiaire de mille et une affaires pas claires, également ami de Jean-Paul qui peut aimer les personnalités transgressives. André Guelfi était un personnage haut en couleur, puissant, immensément riche. Son surnom de Dédé la Sardine l'insupportait pour sentir trop le poisson. Sa fortune avait pourtant commencé au Maroc où il inventa un procédé révolutionnaire de congélation des tonnes de sardines pêchées sur les côtes de Mauritanie. Cinquante ans plus tard, Dédé possédait une dizaine d'immeubles et une entreprise aussi prestigieuse que le Coq Sportif, mais l'odeur de sardine lui restait. Sa propriété tropézienne, où il invitait largement, passait pour la plus joyeuse de la côte. Guelfi était connu pour défier quiconque d'aller plus vite que lui du Bourget à Nice, en jet, bien entendu – pas à vélo. Avant d'enchaîner en hélico jusqu'à Saint-Trop, le tout en à peine plus de deux heures, si je me souviens bien. La hantise des stars, comme les rois, est de s'emmerder avec des sbires et des officiels, elles prisent ainsi quelques fortes natures pour égayer leur cage dorée. François Mitterrand était pareil.

À Genève, la villa de Guelfi se trouvait être mitoyenne de celle de Juan Antonio Samaranch,

indétrônable président du Comité international olympique. Lui aussi appartenait à cette caste mondiale qui a rang de quasi-chef d'État. En voisin, Guelfi et Samaranch discutaient de tout et rien, plutôt de tout que de rien, le week-end. Un beau matin, Samaranch a évoqué l'Ouzbékistan, pays assez désertique d'Asie centrale, république indépendante tenue d'une main de fer par un dictateur issu du communisme stalinien. Un président digne d'un film noir, voire gore : Islam Karimov.

Monsieur Karimov caressait deux rêves. Le premier était d'héberger les Jeux olympiques, le second de forer d'énormes réserves pétrolifères qui venaient d'être décelées dans son sous-sol. Ses projets butaient malheureusement sur plusieurs obstacles. Primo : l'Ouzbékistan ne possédait pas les moyens technologiques de forer en nappes profondes. Deuxio : la tenue des Jeux olympiques nécessitait de doter le pays d'infrastructures. Tertio : le régime devrait améliorer nettement sa réputation internationale, on ne pouvait guère trouver pire en termes de libertés et de droits de l'homme, à part la Corée du Nord peut-être, mais il ne serait pas venu à Kim Jong-un l'idée saugrenue d'abriter les Jeux mondiaux. André Guelfi s'est immédiatement mis sur le coup – c'était son métier – et m'a téléphoné – puisque c'était également le mien, désormais. Si la Générale ne s'occupait pas a priori de pétrole, domaine d'Elf où officiait Dédé la Sardine sous la houlette de Loïk Le Floch-Prigent, elle pouvait se mettre sur les rangs en prévision d'énormes marchés ouzbeks dans le BTP. Leurs puits financeraient nos chantiers. André Guelfi m'a donc proposé d'unir nos efforts. C'est ainsi que l'Ouzbékistan est entré dans ma (nouvelle) existence. L'Ouzbékistan souffrait d'une image si atroce qu'aujourd'hui encore, alors que la fille Karimov y tient les rênes d'un pouvoir que j'ai bien connu, j'hésite à décrire les mœurs de ses dirigeants par crainte de me retrouver face à un tueur, un de ces soirs prochains, en promenant mon chien. En gros, disons que des types pouvaient s'y faire flinguer pour avoir éternué devant le président. Hélas, du côté du Quai



1995. Début de la relation entre Johnny et Laetitia : avec eux au Maroc pour fuir les paparazzi.

d'Orsay, un ministre chenu, grand avocat, issu de la gauche et soucieux d'humanisme, avait black-listé cette dictature avec interdiction aux entreprises de salir les mains de la France dans ce régime infâme. Position partagée par toute l'Europe et même aux USA. Forer s'y avérait interdit. L'Ouzbékistan, avec ou sans hydrocarbures, oubliez, le diktat de Roland Dumas était sans appel. Il fallait donc viser plus haut, c'est-à-dire le roi en son château François Mitterrand lui-même. Je ne l'avais jamais rencontré, Guelfi non plus. Dans ces cas-là, le boulot pour lequel vous êtes payé un pont d'or s'avère à la fois difficile et pas sorcier : afin de contourner le ministre Roland Dumas, vous devez trouver l'oiseau rare assez influent pour rallier le président à vos intérêts. Soudain, un nom est tombé au milieu de la table, notre amitié étant connue dans Paris : Françoise Sagan, l'écrivaine, fidèle de Mitterrand, tous les deux étaient liés depuis des lustres par une admiration teintée de tendresse réciproque. Françoise, mon amie. Il existait d'autres intermédiaires possibles, certes, de Marguerite Duras à Patrice Pelat ou Pascal Sevran, mais moi je ne connaissais que Françoise. Alors, va pour Françoise. André Guelfi et moi lui avons débattu notre affaire, un soir, rue de l'Université, pendant que Banco mordillait le bout de mes pompes à 500 sacs. J'avoue n'avoir

pas trop insisté sur le caractère sanglant d'Islam Karimov, les affaires sont les affaires : si tu ne veux pas te mouiller, deviens pépiniériste. J'ai préféré ne même pas lui montrer un portrait, sur presque toutes les photos Karimov à la tête de l'Ombre Jaune, le héros malfaisant des livres de Bob Morane. On dirait un chien prêt à mordre avec des yeux fous, légèrement bridés. Guelfi a fait valoir des arguments plus positifs, si la France ne se décidait pas, un autre gouvernement, moins scrupuleux, allait nous faucher ce marché. Enfin, j'ai mis en avant qu'en ce genre de négociations délicates, quels que soient les résultats finaux, les intermédiaires sont largement rémunérés, il en est ainsi pour tous les gros marchés internationaux, dans tous les pays du globe.

– Ah oui, ah bon ?... a fait Françoise. L'Ouzbékistan...

Cet exotisme l'enchantait. Guelfi m'a approuvé du menton, persuasif.

– Il y a des kopecks à prendre, a-t-elle ajouté, brusquement passionnée. Et combien, à vue de nez, Minou ?

Dans la seconde qui a suivi notre réponse, elle a accepté. Guelfi est monté dans les tours en parlant de commission sur 500 millions, « au bas mot ». Françoise était tellement prise à la gorge fiscalement que sa liberté passait avant presque toute autre considération. Quoique, je ne suis pas certain qu'elle y ait vraiment cru sur le moment.



Sans doute a-t-elle estimé qu'avec mon métier d'ascenseur et de retour d'ascenseur et les services que je lui avais rendus, elle se devait de m'offrir un coup de pouce. Si j'étais son Clint Eastwood, elle pouvait bien devenir ma Mata Hari.

– Bon, bon, bon... Je vais écrire une petite lettre à François.

Sitôt dit, sitôt fait, elle s'y est collée la nuit même. Sa lettre n'est franchement pas un sommet d'intervention occulte. Comme pression, on a vu mieux, franchement, mais c'était Sagan, dont les mots valaient effectivement de l'or.

– Dis donc, on ne m'aura jamais payé si cher un feuillet et demi !

J'avais peur de la froisser, elle était ravie. À ceci près qu'elle n'avait guère apprécié les manières du vieux Guelfi. Celui-ci s'était précipité sur elle en l'étreignant presque, au prétexte qu'il lui aurait appris à conduire... Françoise avait pris sa plus jolie tête ahurie pour répondre « Ah, oui, oui, oui ! ».

En vérité, à peine Guelfi eut-il tourné les talons qu'elle m'a avoué ne plus s'en souvenir du tout.

– C'est bizarre quand même.

– Bah il est comme ça, fantasque, Dédé la Sardine.

– C'est amusant, ce petit nom.

**
*

Confidences de dernière minute avec Jean-Christophe Florentin

Une fois que Belmondo se soit mal comporté alors que j'avais fait rentrer 700 briques pour le sponsoring de la voiture de son fils sans prendre la moindre commission, il a décidé d'être odieux pour une petite somme de 20 briques qu'il me restait lui devoir. Il est sorti de ma vie et ça ne m'empêche pas de dormir.

**
*

Je n'ai pas voulu parler de l'affaire Bouvier parce que il aurait fallu que je parle en même temps de l'affaire Zahia et je ne voulais pas faire de pub supplémentaire à cette petite p*** qui aurait dû rester dans l'anonymat dont je l'ai sortie en lui

faisant faire la couve de Match. Sans moi elle restait à faire la petite escorte dans des cafés glauques des petites rues derrière les Champs Élysées avec ses clients footballeurs.

**
*

On peut devenir très riche en étant journaliste à condition de ne pas le rester. Un bon journaliste et un homme de réseaux qui va sur le terrain à la rencontre des faits et des gens. Pas un crétin qui reste derrière son ordinateur à recopier Wikipédia. Faire des rencontres peut déboucher sur d'autres rencontres intéressantes et sur du business. Ceux qui se prétendent journalistes sans aller sur le terrain sont des incompetents ou des cons.

**
*

J'ai souvent eu recours au bourre-pif sans moi-même n'avoir jamais reçu le moindre coup. Tu regardes le mec dans les yeux ça force le respect et tu dégaines le premier, ça clarifie immédiatement les choses et ça instaure un rapport de force obligatoirement en ta faveur même si tu n'es pas toujours le plus fort.

**
*

Il vaut mieux se servir de ses poings que d'avoir un calibre parce que si tu en as dans ta poche un jour ou l'autre tu seras tenté de t'en servir et là les ennuis commenceront.

**
*

Jean-Edern Hallier qui se répandait partout dans Paris en racontant que j'étais le dealer de Françoise Sagan en a fait les frais avec une véritable fatwa. Alors que je me trouvais à la Closerie des Lilas on me dit qu'il est là. Je me lève et lui en colle deux en lui interdisant de revenir dans les établissements qu'il fréquentait comme le Flore, Edgar qui était à l'époque le rendez-vous des politiques derrière les Champs-Élysées et la Closerie des Lilas. Cela a duré un bon moment avant qu'Yves Mourousi me demande de lever cette fatwa,

demande à laquelle j'ai fini par céder.

**

Pourquoi François Mitterrand qui était Président et l'ami de Françoise Sagan n'a-t-il pas arrangé ses problèmes fiscaux auprès de son ministre des impôts et du budget qui était à l'époque Michel Charasse ?

Parce que Michel Charasse était un salopard qui n'en faisait qu'à sa tête et considérait Françoise comme une fréquentation toxique pour François Mitterrand. Alors qu'il avait reçu de la part du Président la consigne de foutre la paix à Françoise jusqu'à la fin de ses jours, il n'a pas souscrit à ses recommandations et s'est évertué à harceler Françoise au nom de grands principes républicains qui lui servait à dissimuler son côté ordurier et dégueulasse. D'autant qu'il aurait fallu comme le préconisait Mitterrand attendre le décès de Françoise pour que l'Etat perçoive les immenses revenus que ses livres vendus à titre posthume auraient rapportés pour largement rembourser sa dette.





«Avant de commencer cette orgie, je dois vous sensibiliser aux problématiques sur le harcèlement sexuel».

Aix-en-Provence, l'effervescence de la belle provençale

Comme notre bon Président de la République nous a gentiment demandé de passer notre été plutôt en France qu'à l'étranger, relance oblige, il est certain que nous serons nombreux à nous ruer vers le sud et à passer par l'incontournable capitale provençale. Re-découverte...

Par Dominique de Rabaudy Montoussin

L'Art est beau quand la main, la tête et cœur travaillent ensemble
John Ruskin

Exit la pandémie, exit le coronavirus, la Covid !... Des mots que les aixois ne veulent plus prononcer. Aix-en-Provence, la belle endormie, s'est réveillée grâce au sésame magique: Rouverture. Les sourires sont revenus, l'enthousiasme et la foi en l'avenir aussi. En avant, tel est le maître mot désormais.





Chateau de la Gaude, sculpture de Philippe Pasqua

La saison culturelle débute avec le Festival de Pâques, musique classique dont Renaud Capuçon est le président. À Aix-en-Provence, tous les arts ont leur festival (art lyrique, jazz, danse, BD, court-métrage), leur salon (écrivains, photos), leurs rencontres (économiques, sportives)... Il existe même un Festival de l'Éloquence suivi par des ateliers d'écriture. Sans oublier les représentations théâtrales, les programmations de certains musées ainsi que concerts et expositions...

Depuis quinze ans, la flamboyante comédienne Andrea Ferreol, présidente et fondatrice d'Aix en Œuvres, inaugure ses Flâneries d'Art Contemporain dans les jardins privés aixois : « *L'Art est une promesse de bonheur écrivait Stendhal. Pour moi, c'est aussi une aventure humaine, de partage, de curiosité, de passion, d'amour pour toutes les formes artistiques. Je me bats d'année en année pour faire vivre ces Flâneries* ».

Et ça marche ! Plus de 180 000 visiteurs, plus de 245 artistes et comédiens venus de France et d'Europe. Cette quinzième édition accorde une grande place à la musique, à l'opéra, et à des lectures de lettres d'amour par Anny Duperey, Sophie Barjac, Samuel Labarthe, Philippe Cariou ou Andrea Ferreol elle-même. Cette année, ce sont vingt artistes, plasticiens accompagnés d'auteurs, de danseurs, de musiciens que l'on retrouve dans le célèbre quartier Mazarin. À signaler les délicats éventails de Frédéric Gay, l'étonnante installation Vapor, les sculptures textiles de Rebecca Campeau, les photographies de Hélène Guétary, Charlotte Mano et celles d'Éric de Ville et tant d'autres beautés à vivre et à sentir avec un Master Class étonnant des Parfumeurs du Monde.



Oeuvre de Dominique Rembauville

Zao Wou-Ki, Collection particulière



Aix-en-Provence est une ville de beauté. Son origine Entremont du latin inter-mundo que l'on pourrait traduire par centre du monde, se découvre en flânant le nez en l'air, précise Andrea Ferreol, native et amoureuse de sa ville chérie. À Aix, l'effervescence est partout. Elle jaillit des places qui revivent le soir avec leurs terrasses et leurs orchestres, les fontaines et les spectacles de rue qui provoquent rires et commentaires joyeux.

Admirez la poésie et l'allure des portes des hôtels particuliers, les coins des maisons où les statues semblent protéger ses habitants. Écoutez les cloches des églises qui rythment les jours et vous rendent fiers d'être chrétien... Regardez le buste d'Émile Zola au parc Joseph Jourdan qui a passé une grande partie de son enfance à Aix. Son père François Zola était chargé de la construction d'un barrage et d'un canal qui devaient alimenter la ville en eau... Voyez cette sculpture inattendue à l'angle des rue Pavillon et Saint-Joseph. Si la plupart sont religieuses, celle-ci

Ciel, huile sur toile de Zao Wou-Ki



représente un homme debout sur le dos d'un éléphant tenant une boule (un boulet !) dans une main et de l'autre portant un singe. Serait-ce un clin d'œil à la Vierge à l'Enfant si représentée à Aix-en-Provence ?... Humour ? Impertinence ?...

Colonnes, atlantes (notamment à l'hôtel particulier de Ponteves, cours Mirabeau) sont en grand nombre sur les façades historiques. On retrouve aussi les céphalories, ce sont des statues sans tête où un personnage décapité (le plus souvent un martyr ou un saint) se relève et prend sa tête entre les mains avant de se remettre en marche comme Saint Mytre, visible aujourd'hui dans la cathédrale Saint Sauveur dont la visite est indispensable pour sa beauté et la richesse de ses œuvres, notamment ses portes en bois sculpté...

Quant à Mirabeau, grande famille d'Aix qui fit beaucoup parler de lui et qui



Château de La Gaude

(le saviez-vous ?) écrivit des ouvrages libertins imprimés en 1783 par le Vatican... Grande culture et curieux de tout, il se fit connaître par ses qualités de tribun et par ses conquêtes féminines. Vous retrouverez la statue de « *l'orateur du peuple* » non pas cours Mirabeau où se trouve celle du roi René, mais dans la salle des pas perdus du Palais de Justice.

Aix-en-Provence ce sont aussi des hôtels particuliers, des palais où ne sont visibles que les façades qui même si elles sont ouvragées paraissent modestes

par rapport à leur richesse intérieure et leur splendide jardin comme l'ancien Palais des Archevêques à côté de la cathédrale Saint-Sauveur qui accueille aujourd'hui le musée des Tapisseries. Une visite s'impose car l'auteure, la metteuse en scène, plasticienne et scénographe Macha Makeïff a investi les lieux pour un spectacle immobile, une exposition où vous vous sentirez comme Alice au pays des merveilles : Collections curieuses et choses inquiètes jusqu'en novembre 2021.

Exposition Vapor, Klent et Gianni Soglia



Vérité de Philippe Pasqua - Château de la Gaude



Le Pavillon Vendôme, une folie comme l'on disait au Grand Siècle, est à découvrir pour ses jardins à la française, pour la qualité de ses collections d'objets d'art, ses meubles et ses portraits 17ème début 18ème siècle. Exposition régulière d'art contemporain sélectionné par la vigilante Christelle Roy. Jusqu'au début octobre 2021, photographies d'Éric Bourret sur la montagne aixoise, une quinzaine de photos gigantesques de ce photographe marcheur datées de 1991 à 2021.

À signaler la grande beauté de l'escalier 18ème avec sa rampe en fer forgé, sculptures en gypseries, guirlandes et putti (anges) lui octroient une majesté baroque. Les balcons phalliques font sourire les observateurs. On en retrouve aussi au-dessus de la porte 6 de la rue de l'Ancienne Madeleine et à l'Hôtel de Caumont.

Appelé aussi Hôtel de Caumont Centre-Art, le lieu est à visiter pour l'ampleur et l'harmonie de sa conception. Il représente la magnifique illustration de l'architecture du 18ème siècle. Admirer les appartements, la chambre de Pauline de Caumont, le salon de musique... Cette esthétique rocaille participe pleinement à la création d'une atmosphère chaleureuse. En grimpant un autre étage, vous accéderez à la salle d'exposition, deux par an et pas des moindres. C'est ainsi que Picasso, Botero, Hockney, Chagall, Turner, Nicolas de Staël, Marilyn Monroe (photographies) et bien d'autres ont été honorés dans ces lieux historiques. Jusqu'au début novembre 2021, vous pourrez admirer 90 œuvres réalisées entre 1935 à 2009

de Zao Wou-Ki. Se réserver une demie heure de plus pour visionner le film sur la vie de Cézanne. Grande figure du post impressionniste né et mort à Aix-en-Provence (1839-1906).

Et la Fondation Vasarely ? Et le musée du Vieil Aix ? Et le musée Granet dans l'ancien palais de Malte avec ses Cézanne, Ingres ainsi que les œuvres majeures du 20ème siècle avec Braque, Klee, Picasso ? Oui, allez les voir aussi...

Ville thermale depuis l'Antiquité, à Aix-en-Provence ce sont 130 fontaines publiques et privées. Celle de la place des Chapeliers dont le médaillon en bronze représente Paul Cézanne est signé Auguste Renoir. Les deux hommes furent amis toute leur vie.

Celle du roi René si aimée des aixois fut restaurée en 2009 dans le cadre des fêtes du 600ème anniversaire de sa naissance. Il tient à la main son fameux sceptre et dans l'autre, une grappe de muscat qu'il introduisit en Provence. Il porte la couronne des comtes de Provence et à ses pieds, une palette et des livres rappelant qu'il fut protecteur des Arts, des Sciences et des Lettres.

À voir aussi la fontaine Villeverte, place Paul Ferreol, qui possède deux vasques différentes, l'une à margelle basse pour les animaux lors de la transhumance, l'autre en forme de conque permettant aux habitants d'y puiser l'eau... La fontaine Pascal en haut du cours Sextius, en face des Cordeliers, marque le passage dans le vieux Aix et celle d'eau chaude (18 degrés) à hauteur de la rue Clémenceau rappelle qu'Aix fut aussi une ville de cures. Chaque fontaine a

sa légende, son histoire et permet de se rafraîchir lors des étés brûlants. Écoutez le murmure de l'eau, perdez-vous dans sa limpidité, et vous en saurez plus sur Aix que dans n'importe quel guide !... À propos des fontaines d'Aix-en-Provence, Jean Cocteau disait : « *Un aveugle croit qu'il pleut mais s'il pouvait voir sans sa canne, il verrait cent fontaines bleues chanter la gloire de Cézanne...* »

Mais où dormir ? Bien sûr, vous connaissez la Villa Gallici, le Pignonnet ou le Grand Hôtel du roi René, mais deux adresses se distinguent par leur charme différent : La Villa Saint-Ange dirigée de main de fée par Céline Renaud. 36 chambres, son parc, sa piscine, son chic du 18ème siècle entièrement rénové et agrandi, son calme et sa beauté incomparable. Cuisine raffinée, service en gants blancs (rarissime !).

7 Traverse Saint-Pierre 13100 Aix-en-Provence. Tél. : 04 42 95 10 10.

L'Aquabella racheté par le groupe Partouche dont le directeur Bernard Jeronci attentif et exigeant maîtrise les rênes avec succès. Entouré d'une partie des vestiges des remparts historiques de la ville, l'hôtel est simple mais élégant. Il jouxte les Thermes et permet en peignoir d'accéder directement à votre cure, massages ou tout autre soin dont nos pauvres corps oubliés pendant des mois ont bien besoin... À signaler, grande bibliothèque admirablement rangée par auteur où l'on peut piocher à loisir...

2 rue des Étuves 13100 Aix-en-Provence. Tél. : 04 42 99 10 00.



Fontaine de la Rotonde

Andrea Ferreol, conservatoire du costume



Dans la campagne aixoise, à peine dix kilomètres d'Aix-en-Provence, deux adresses privilégiées : la première au Château de la Gaude racheté par l'homme d'affaires Didier Blaise qui a fait fortune dans les pneus (allopneus.com). Passionné d'art contemporain, il a acquis des œuvres gigantesques de Philippe Pasqua et a transformé l'ancien domaine en hôtel-restaurants (gastro-nomique, bistrot chic et japonais). Le château avait servi d'écrin au film d'Yves Robert Le château de ma mère en 1990 d'après le livre de Marcel Pagnol. Sa vocation est aujourd'hui de s'ouvrir à un œnotourisme de luxe... Rosé pétillant, rosé, blanc et rouge sont vinifiés au château et ces coteaux d'Aix peuvent être dégustés sur place. Grands espaces intérieurs repensés très modernes ainsi que les luminaires. Un chef de cuisine étoilé Matthieu Dupuis-Baumal qui a su se faire remarquer au Domaine de Manville (proche de l'Oustau de Baumannière) où il est resté pendant quatre ans. Sa cuisine inventive et contemporaine s'harmonise au lieu... Tout est droit, net et sans bavures, un séjour magnifiquement encadré. 17 chambres ultra contemporaines, piscine et Spa. 3959 Route des Pinchinats 13100 Aix-en-Provence. Tél. : 04 84 93 09 30.

Le Château de Fonscolombe est son opposé. Pour y accéder de la route, il vous faudra pénétrer par un chemin interminable. Et quand vous êtes devant lui, vous oubliez tout. Le château a l'allure d'une propriété toscane, sobre et chic, entièrement restaurée dans son jus. Il appartient aujourd'hui à Lorène Martel, une jeune trentenaire qui veut avant tout préserver l'authenticité des lieux. On franchit Fonscolombe

comme si l'on rendait visite à ses arrière-grands-parents, on se sent dans une maison de famille tout en sachant que chaque objet, chaque meuble a son histoire et mérite amour et respect. Les petits et grands salons en enfilade permettent de se restaurer, de déguster les vins bio rosé, rouge ou blanc du domaine, de lire ou d'écrire dans la bibliothèque, de rêver, de jouer au billard et même dans une vaste pièce, de laisser les enfants jouer... Cuisine gastronomique et de brasserie gourmande élaborée par le talentueux et inventif Quentin Durand. Piscine chauffée, massages et fitness. Relais & Châteaux. Route de Saint-Canadet 13610 Le Puy-Sainte-Réparate. Tél. : 04 42 21 13 13.

Avant de reprendre la route et faire une trentaine de kilomètres pour découvrir un lieu magique, le Château Charleval, quelques calissons s'imposent. Choisissez-les soigneusement car non, ils ne se ressemblent pas tous. Si leur composition est la même, ce sont les dosages qui varient. La maison familiale Léonard Parli rachetée par une pharmacienne et un industriel aixois Valérie et Pierre Gignoux est une entreprise au savoir-faire traditionnel, inscrite au patrimoine aixois. Ces petits losanges blancs parfaitement calibrés sont constitués de 42 % d'amande au lieu des 30 % minimum réglementaires et contiennent moins de sucre. Aussi ne reste que le goût du melon et des oranges dont le confit éclate en bouche...

35 Avenue Victor Hugo, 13100 Aix-en-

Shadow Exposition Vapor



Provence – Tél : 04 42 26 05 71.

Chaque année, le premier dimanche de septembre, il y a une bénédiction des calissons en présence de l'archevêque. On commémore le vœu Martelly qui avait dit en 1630 que si la peste disparaissait, la ville rendrait hommage à Marie. C'est au cours de l'un de ses offices que furent distribués les célèbres calissons, sorte de pain béni en chantant « *venite ad calicem* » que certains malicieux ont traduit par « *venez tous au calisson* ».

Le Château Charleval est un bijou architectural du milieu du 19ème siècle entre Aix-en-Provence et La Roque d'Antheron. Il fut construit par le gentilhomme Bonnefoy pour l'offrir à sa bien-aimée. Séduit par la beauté des lieux et son espace, Daniel Rocher (fils d'Yves Rocher et créateur de Daniel Jouvance) l'a acquis en 2019. Après d'importants travaux, il est ouvert aujourd'hui aux amateurs sur rendez-vous.

Daniel Rocher est un homme d'affaires, artiste, humaniste, philanthrope, sensible et généreux. Un homme rare au goût sûr qui prend le temps d'écouter



Château de Fonscolombe



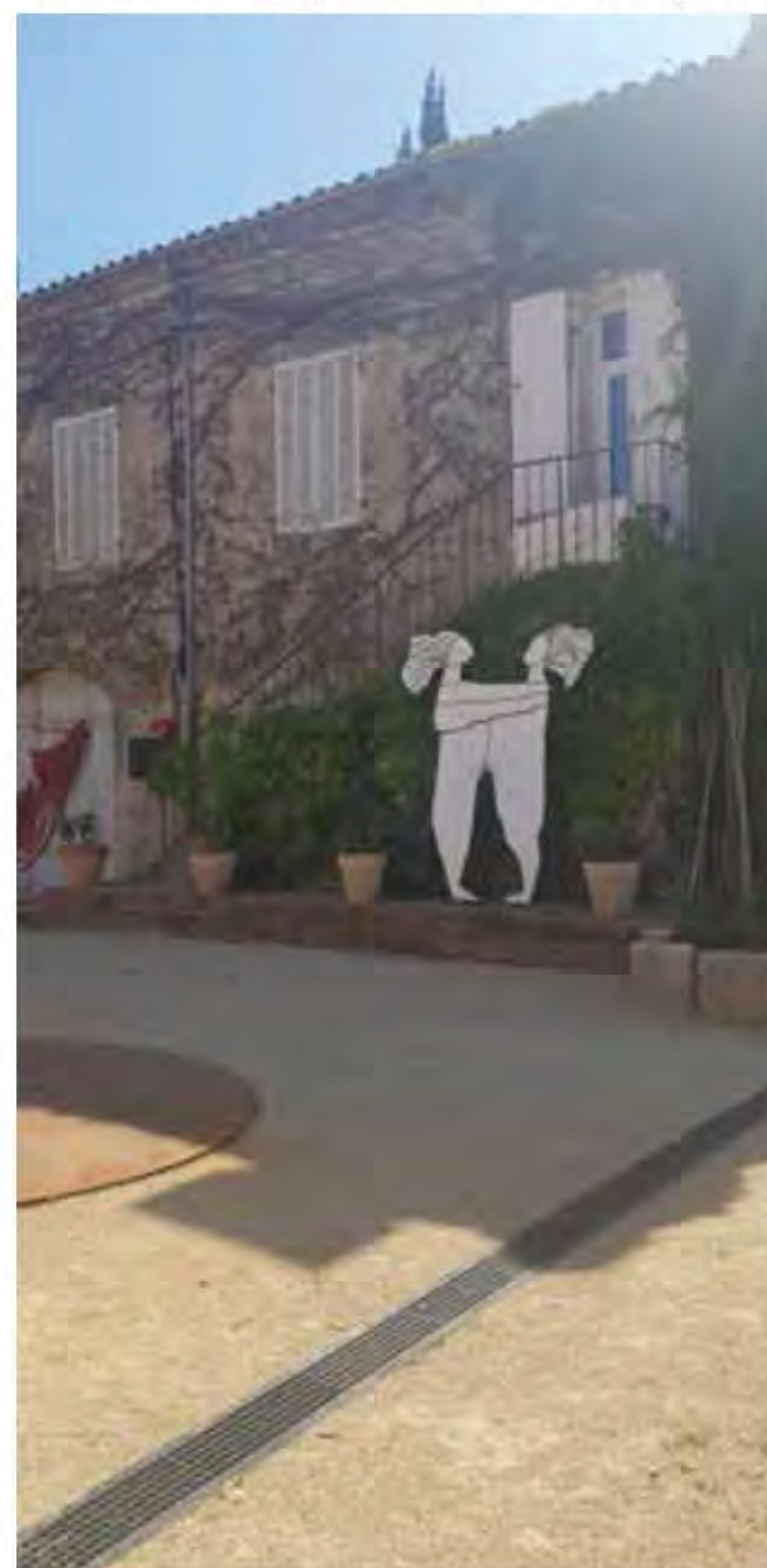
Château de Charleval,
installation de Javier Balmaseda



Charleval, sculpture de Daniel Rocher



Charleval, sculpture de Paul Coupille



les oiseaux, de rencontrer des artistes, de réaliser ses propres œuvres et de chérir sa famille. Ce château est un lieu de vie extraordinaire pour les œuvres car leur mise en place est de l'ordre de la grâce. Rien n'est hasard, tout semble guidé par une voix divine afin de trouver sa meilleure place. Ainsi cette année, le château accueille 24 artistes, essentiellement sculpteurs et peintres. Charleval est un parcours artistique, initiatique, spirituel entre des tableaux et des sculptures gigantesques. C'est un château de curiosités qui vit avec et par les artistes grâce au mécénat d'un homme qui sait les comprendre puisque lui-même en est un. À retenir le grand talent de Javier Balmaseda et ses crabes (repéré par Andrea Ferreol l'an passé et retenu pour ses Flâneries 2020), de l'immense sphère de Stéphane Dumas,



Andrea Ferreol

les vibrations de Manon Damiens, la pieuvre géante d'Aurélien Raynaud et les tableaux géants de Noémie Rocher qui a travaillé avec Damien Hirst et tant d'autres merveilles à découvrir sur place.

Une promenade qui vous enrichira, un lieu qui éblouit, qui ouvre le cœur et agrandit l'âme...

Château Charleval : contact Simon Rocherieux 07 70 67 98 17.

Aix-en-Provence, une ville où il fait bon vivre et où s'installer à une terrasse est un bonheur à portée de toutes les bourses. Mais où ? Partout sur les petites places ombragées ou sur le cours Mirabeau pour respirer l'air du temps. Tout est ouvert enfin presque puisque le célèbre café Les deux Garçons est toujours en travaux. Complètement ravagé par l'incendie du 30 novembre 2019, l'ouverture n'est prévue que pour l'été 2023. Encore un peu de patience !... Deux lieux magiques pour vous soustraire à la foule : l'Hôtel de Caumont avec ses salons 18ème et sa terrasse protégée de toute agitation et la cour de l'ancien hôtel particulier Boyer d'Éguilles, à deux pas de l'ancienne place d'Albertas, pour une restauration simple et qualitative. Au fond de la cour, une librairie avec de

nombreux ouvrages d'art et régionaux. Il est d'ailleurs merveilleux de constater la pérennité des librairies à Aix !

Passer et rester quelques jours à Aix-en-Provence, c'est vivre plus intensément. « Celui qui n'a pas le goût de l'absolu se contente d'une médiocrité tranquille » (Paul Cézanne).



**CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR LES KIOSQUES NUMÉRIQUES**



ePresse.fr &



cafeyn



3 maisons signées par de grands architectes

Réalisées par les plus grands architectes eux-mêmes - Jean Prouvé, Jacques Couëlle, ou encore Rudy Ricciotti - les maisons d'architectes connaissent un réel engouement chez les futurs acquéreurs passablement dotés. Acquérir et habiter une maison d'architecte, c'est souvent par envie de vivre dans un lieu unique, design et hors du commun mais c'est aussi souvent perçu comme un luxe réservé à quelques initiés. Même si les maisons signées restent rares sur le marché, Espaces Atypiques ouvre aujourd'hui les portes de ces maisons et dévoile une sélection pointue de quatre biens signés. Zoom.

Une œuvre d'art signée Jean Prouvé

Cette villa classée Monuments Historiques, date de 1962. **Jean Prouvé** - architecte et designer français, né en 1901, **grande figure de l'Entre-deux guerres**, convaincu que tout peut être mobile, et qui a joué un rôle dans le développement de l'architecture nomade

- l'imagine à l'époque pour sa fille et son gendre. Les formes originales constituent une formidable synthèse de son œuvre, à la croisée des chemins entre épure et fonctionnalité. La maison conçue de plain-pied présente de légères courbes intérieures ainsi que des façades en aluminium striées ;

autant d'éléments qui viennent rappeler la signature du designer. L'originalité de sa conception témoigne des liens étroits entre design et architecture et reflète la philosophie de Jean Prouvé qui affirmait : « *Il n'y a pas de différence entre la construction d'un meuble et celle d'une maison.* »





Dragon Hill, la maison paysage de Jacques Couëlle

Jacques Couëlle, né en 1902 est un architecte autodidacte qui se rêvait artiste, et l'initiateur du mouvement de l'architecture-sculpture. Cette magnifique réalisation de 1962, classée, est l'une des cinq « *maisons paysage* » de l'architecte surplombant la baie de Cannes. Elle est l'exemple exceptionnel de ce mouvement plébiscitant les formes organiques et arrondies inspirées et intégrées parfaitement dans la nature, en opposition des « *angles droits* » du mouvement moderne de l'époque.





Un joyau signé Rudy Ricciotti

Cette villa d'inspiration californienne est une très belle réalisation contemporaine imaginée et dessinée par Rudy Ricciotti, construite en 1992. A l'influence méditerranéenne, ce bien unique sans équivalent dans la région fait figure de manifeste d'architecture moderne en Provence (elle fut agrandie

en 1997 par l'architecte marseillais Pascal Costamagna. Rudy Ricciotti, né en 1952 en Algérie est un architecte français, lauréat du grand prix de national d'architecture en 2006. Il est représentatif de cette génération d'architectes qui allient puissance de création et véritable culture constructive. Pionnier et ambassadeur du béton, il sublime les bétons

innovants dans des réalisations marquantes telles que le Musée des Civilisations d'Europe et de Méditerranée à Marseille, le département des Arts de l'Islam au musée du Louvre parmi tant d'autres.

espaces-atypiques.com





«Depuis quand utilise-t-on le fil rouge sur un monstre vert ?»

L'Élysée à la plage

Dans l'intimité de nos présidents en vacances

Vamos à la playa avec Pierrick Geais

Un président a-t-il le droit de se reposer comme n'importe lequel de ses concitoyens ? Question philosophique qui provoque chaque année d'inombrables débats sur les plateaux télé. Dès que les premiers rayons de soleil sonnent le début de l'été, et que le président troque son costume-cravate contre un short et une paire de tong lambda, c'est la même folie !

Ces dernières années, Emmanuel et Brigitte Macron ont fait du fort de Brégançon un véritable Élysée d'été, avec piscine, parcours de randonnée, nombreuses terrasses... Bref, la totale pour quelques jours de sport et de farniente. Contrairement à ses prédécesseurs qui ont souvent boudé cette bastide austère et isolée, Emmanuel Macron a fait du fort, son lieu sûr depuis plus de trans ans... et ça passionne les français ! Les médias traitent tous les ans, sans pouvoir s'y soustraire, les vacances des président de la République. C'est donc avec une curiosité tout à fait naturelle (parfois, légèrement déplacée), qu'on s'amuse à scruter les activités préférées de nos chers chefs d'état. Les vacances de Nicolas Sarkozy ont toujours défrayé la chronique car elles étaient jugées trop Bling-bling, notamment quand il accueillait des amis milliardaires dans la très luxueuse résidence appartenant à la famille de sa femme et royalement située au cap Nègre. À l'inverse, On a accusé François Hollande d'être trop "normal", en particulier lorsqu'il déambulait vêtu d'un polo difforme entre les plagistes de Cabasson... Pierrick Geais a décidé d'en savoir plus sur ses vacances présidentiels. Il a mené l'enquête !

De Brégançon à l'île Maurice, de la Bretagne au Congo, en passant par Hossegor ou le cap Nègre, le journaliste nous fait revivre les étés des présidents de la Cinquième République avec panache. Si leurs vacances s'apparentent à une mise en scène de leur vie privée, elles exposent aussi leur vision du pouvoir.

Ainsi, Georges Pompidou, tout juste élu, décide d'abandonner la dolce vita de Saint-Tropez, pour s'afficher en chef d'État travailleur et proche de sa famille. Nicolas Sarkozy, lui, en s'échappant à Wolfeboro, donne le ton d'un quinquennat « bling-bling ». Ces cartes postales estivales sont l'occasion de relater des épisodes croustillants : les soirées du général de Gaulle devant Intervilles, les safaris de Valéry Giscard d'Estaing, les escapades secrètes de Jacques Chirac, la maison cachée de François Mitterrand, la parfaite maîtrise du jet-ski d'Emmanuel Macron...

Une excursion dans les lieux de villégiature présidentiels, entre anecdotes légères, moments d'intimité et crises gouvernementales. Quand les petites histoires croisent la grande. Extraits inédits !



Pierrick Geais, pas encore à la plage





Le tout-à-l'égout du cap Nègre

La réunion était sur le point de se terminer. Tous les sujets majeurs avaient été abordés, de l'embauche d'un nouveau gardien en passant par l'entretien des bosquets, sans oublier le choix des arbousiers à planter entre les allées. Puis Marisa Bruni Tedeschi avait débarqué, en retard, avec à son bras son nouveau gendre. Les présentations n'étaient pas nécessaires : depuis six mois déjà, sa fille, Carla Bruni, avait épousé Nicolas Sarkozy, dans l'intimité du palais de l'Élysée. Ce qui n'avait pas empêché l'événement de faire les gros titres, même au-delà des frontières. Mais voir débarquer le président de la République dans une assemblée générale de copropriété, il y avait tout de même de quoi s'en étonner. En ce mois d'août 2008, il est en vacances dans la villa appartenant à la famille de son épouse, située à la pointe du cap Nègre. Ce domaine privé et barricadé, qui fait fantasmer tous les touristes de passage au Lavandou, abrite une cinquantaine de maisons, toutes aussi superbes les unes que les autres, nichées entre les pins parasols et les chêneslièges, sur pas moins de vingt-six hectares clos. Chacune a bien évidemment accès à un bout de plage privée, pour pouvoir profiter des fonds marins, réputés extraordinaires aux alentours, sans être importuné par un voisin. Car depuis quelque temps, les copropriétaires de ce petit coin de paradis se déchirent sur une question : l'installation du tout-à-l'égout.

La controverse remonte même à 2002, lorsque la mairie du Lavandou fait réaliser une étude de zonage d'assainissement et conclut que le cap Nègre, qui est dans son giron, ne peut accueillir de fosses septiques, et qu'il doit donc être raccordé au tout-à-l'égout municipal. Des travaux doivent être rapidement ordonnés, mais plusieurs habitants s'y opposent. La plupart des maisons du domaine, construites entre les années 1950 et 1960, sont en effet déjà équipées d'une fosse septique individuelle. Pas celle de Marisa Bruni Tedeschi, bâtie quelques décennies plus tôt, dans les années 1930. La pianiste, qui réside désormais au cap Nègre une grande partie de l'année, milite donc pour que ce raccordement soit effectué



Luxueuse résidence de Carla Bruni, au cap Nègre

rapidement, et ce peu importe le coût. Car justement, bien que plutôt très aisée, la population du cap Nègre n'a pas envie de déboursier les quelques millions nécessaires à ce chantier. Beaucoup se disent prêts à investir pour remettre leur fosse septique aux nouvelles normes européennes, mais refusent ce tout-à-l'égout qui leur semble trop contraignant. Le maire du Lavandou avait, un temps, accepté de faire bénéficier le cap Nègre d'un régime dérogatoire, puis s'était finalement ravisé. Enfin, les différents votes sur le sujet, durant les réunions de copropriété, n'ont jamais abouti.

Au coeur de l'été, Nicolas Sarkozy, en sa qualité de gendre plus que de président, intervient donc dans cette querelle de tuyauteries. Le 16 août, le voilà qui fait irruption durant cette assemblée générale et remet la question sur la table. Il a préparé ses arguments qu'il croit infailibles, met en avant les vertus écologiques de l'assainissement, et invoque même l'Union pour la Méditerranée, qu'il vient de créer. Il tente de persuader la cinquantaine de familles résidentes qu'elles ont le devoir de montrer l'exemple. Chef de l'État ou pas, les récalcitrants ne se laissent pas pour autant convaincre. Ils se demandent surtout ce que vient faire l'hyper-président, comme le surnomme alors la presse, dans cette histoire. N'a-t-il pas d'autres chats à fouetter ? Nicolas Sarkozy revient tout juste de Pékin, où

il a assisté à l'ouverture des Jeux olympiques, et doit bientôt repartir pour Kaboul, où dix soldats français viennent d'être tués. Entre-temps, il doit régler la crise en Géorgie. Pour cela, il s'est d'ailleurs rendu à Moscou et Tbilissi quelques jours plus tôt, puis a accueilli la cheffe de la diplomatie américaine, Condoleezza Rice, au fort de Brégançon, le 14 août. Au milieu de cette actualité agitée, il trouve pourtant de l'énergie pour se soucier du tout-à-l'égout de sa belle-mère. À l'issue de cette réunion, il convoque même en urgence le maire du Lavandou, le préfet du Var, la directrice de l'équipement ainsi que tous les responsables de l'Association syndicale des copropriétaires.



En quelques minutes, le président détaille le cahier des charges et prévient qu'il compte bien faire respecter la loi au cap Nègre. Le raccordement sera fait dans les plus brefs délais, plus la peine de discuter, rompez ! Certains habitants dénoncent alors un « abus de pouvoir ». « Attention, dans cette histoire, M. Sarkozy n'est pas le chef de l'État, mais juste le mari de la voisine... », s'exclame l'un des leaders de la mutinerie. Ces quelques frondeurs sont persuadés que, derrière ce projet de canalisations, la mairie du Lavandou cherche à s'approprier leur sanctuaire si privilégié. Des années plus tard, le dossier n'est toujours pas bouclé, et revient régulièrement devant les tribunaux. Le quinquennat du président s'est terminé sans que le moindre coup de pioche ait été donné. Le pouvoir de Nicolas Sarkozy avait donc trouvé ses limites au cap Nègre où il n'était assurément que le « mari de la voisine ».

À l'ombre des cyprès

Si Nicolas Sarkozy s'était autant investi dans cette affaire de robinetterie, c'est qu'assurément, il se sentait au cap Nègre comme chez lui. Après son union avec Carla Bruni, il avait même délaissé Brégançon, pourtant si cher à son prédécesseur, pour s'installer à seulement quelques kilomètres du fort (Le Lavandou étant limitrophe de Bormes-les-Mimosas), dans la villa de sa belle-mère, assez vaste pour accueillir la famille au grand complet, mais aussi tout le service de sécurité. Cette maison était devenue sa résidence secondaire, son Élysée avec piscine. Le Château Faraghi avait été bâti entre 1934 et 1937 par André Faraggi, un ancien pilote de l'air, ami de Marcel Dassault et d'Abel Chirac, le père de Jacques, avant d'être vendu, en 1971, à Alberto et Marisa Bruni Tedeschi, qui s'étaient lassés de leur château dans le Piémont. « Mon mari et moi avons découvert cette demeure un soir de pleine lune¹⁷ », se souvient sa propriétaire, éternelle bovaryste. À l'intérieur, rien n'a été déplacé depuis plus de soixante-dix ans. La décoration de l'ancien occupant est restée dans son jus. Un souhait de Virginio, l'aîné de la fratrie Bruni, emporté par le sida en 2006 à l'âge de 45 ans, qui a vécu les dernières années de sa maladie dans cet abri azuréen, où même les pires maux semblent plus



doux. « Il faisait remplacer à l'identique les objets usés par le temps », raconte Marisa. Le Château Faraghi est donc hanté par quelques fantômes – que Carla Bruni invoque régulièrement dans ses chansons, et que sa soeur, Valeria, actrice et réalisatrice, fait revivre dans ses films –, mais aussi rempli de beaux souvenirs, ceux d'une vie de famille mouvementée et romanesque. L'été, toute la tribu se retrouve dans cet Éden, à l'ombre des cyprès et des citronniers venus d'Italie qui bordent la piscine. Les quatorze chambres de la demeure ont toutes leur terrasse privative, qui donne sur la mer et offre une vue dégagée sur les îles d'Or, autrement appelées les Joyaux de la Méditerranée. Marisa Bruni Tedeschi, artiste elle aussi, coule une retraite paisible dans cet endroit, où passent régulièrement sa vieille soeur Gigi, mais aussi de nombreux amis, les siens ou ceux de ses filles. Stéphane Bern a eu l'occasion d'être invité dans cette maison du bonheur : « C'est une grande villa de

magnifique de la Côte d'Azur, avec un point de vue vraiment superbe », se souvient-il. Durant les vacances au cap Nègre, il n'y a pas vraiment de règles. Enfants et petits-enfants vont et viennent comme bon leur semble, et chacun vaque à ses occupations. D'ailleurs, seul le dîner est servi assis à table. Les autres repas se prennent à n'importe quelle heure de la journée : un buffet couvert de victuailles est continuellement dressé, avec des corbeilles de fruits gorgés de soleil, des pizzas cuisinées dans les règles de l'art et des tomates mozzarella bien évidemment. Si ce n'est pas l'Italie, ça en a tout l'air... Pendant ses congés, la Première dame, qui s'est éloignée de la musique le temps de sa nouvelle vie élyséenne, ne lâche pas sa guitare. Elle gratte, fredonne, compose, parfois avec ses amis du show-business qu'elle reçoit pour plusieurs jours, comme Julien Clerc ou Louis Bertignac.

De son côté, le président travaille beaucoup, même s'il sait prendre du temps pour souffler et faire du sport : de l'aquagym ou de l'aquabike avec Carla, et surtout du vélo et de la course. Alors que la plupart des résidents du cap Nègre préfèrent faire leur footing dans l'enceinte du domaine, Sarkozy, lui, choisit de sortir pour grimper le col du Canadel, sous les objectifs des paparazzi, auxquels il se prête allègrement. Après le dîner, pour lequel le président réclame souvent des pâtes à la tomate et au parmesan, ses préférées, les soirées se passent au coin de la cheminée, quand les nuits se rafraîchissent, et devant un bon film. Nicolas Sarkozy ne se lasse pas de revoir New York-Miami de Capra, Bellissima de Visconti, Rome ville ouverte de Rossellini, Lolita de Kubrick ou encore La Passion de Jeanne d'Arc de Dreyer, qui font partie de ses favoris. Du grand septième art en somme mais rien d'étonnant, car le président assure, à qui veut l'entendre, qu'il est cinéphile. Ainsi le raconte le journaliste Michel Denisot dans une anecdote plus que savoureuse : lors d'une réception à l'Élysée, le chef de l'État s'enorgueillit auprès du présentateur du "Grand Journal" de ses dimanches après-midi passés avec Carla à manger de la nourriture italienne en dévorant l'oeuvre de grands cinéastes.

Pour le prouver, il va même chercher une pile de DVD : « Tu vois, tous ces films-là, je les ai vus²⁰ ! » Michel Denisot remarque pourtant qu'ils sont encore tous sous blister... Les bains de mer sont évidemment une activité quotidienne des vacances au cap Nègre. Carla Bruni, silhouette parfaite dans un maillot de bain une pièce, joue les sirènes, sous les yeux emplis d'amour de son Nicolas. Valeria Bruni Tedeschi vient parfois faire trempette avec eux. Mais son truc à elle, c'est le ski nautique. Adolescente, elle voulait même en devenir championne, et s'entraînait tous les week-ends. Sa carrière a finalement pris un autre chemin. L'ambiance du Château Faraghi est toujours une grande fête. La porte de la villa est continuellement ouverte aux invités de dernière minute et aux imprévus. Souvent, un couvert supplémentaire est mis sur la table, sait-on jamais... Il est vrai que tout le monde y est le bienvenu, à une seule condition : ne pas raconter à des journalistes ce qui



se passe derrière ces remparts, au coeur de ce lieu si intime. . « Aucun proche de Carla et Nicolas ne voudra vous parler du cap Nègre », rapporte une amie du couple, peu loquace au téléphone. Le mystère est bien entretenu. Les médias n'y sont donc pas admis, mis à part quelques exceptions. En 1992, le photographe de mode Helmut Newton, kaiser du glamour, y avait fait poser Carla, alors supermodel en vogue, en tenue légère, accoudée à un piano à queue. Des années plus tard, l'édition française du magazine Vanity Fair a pu également y pénétrer pour un reportage exclusif. « Mes filles ne savent pas que vous êtes ici. Je vous demande de garder le silence sur ce reportage jusqu'à sa publication, car je ne sais pas si elles seraient d'accord », avait alors prévenu Marisa Bruni Tedeschi, en accueillant la journaliste Carla Bardelli. Pourtant, cette demeure n'a pas fini de fasciner la presse. À sa manière, la villa des Bruni Tedeschi est donc devenue un lieu du pouvoir à part entière, avec ses

confidences, ses secrets et même son protocole. Nicolas Sarkozy en fait son « Élysée d'été », dans lequel il s'installe inlassablement pour les vacances durant tout son mandat, et aujourd'hui encore. Dès son premier séjour, il s'y est senti comme chez lui. « Nicolas, c'est le patron. Le premier jour où il s'est assis ici pour dîner sur la terrasse, il s'est placé direct a capo tavola [en bout de table], à la place qu'occupait Alberto. Spontanément, il s'est vu en chef de la maison. Il est autoritaire, comme l'était mon mari. Sauf qu'avec mon mari, on pouvait discuter quand ça ne lui plaisait pas. Avec Nicolas, moins... », plaisante Marisa Borini. Durant les étés de son quinquennat, de grands rendezvous politiques se sont tenus au cap Nègre. Le président y a ainsi reçu Tony Blair ou encore Saad Hariri. Cette réunion avec le Premier ministre libanais, pour évoquer la situation au Proche-Orient, avait été annoncée par l'Élysée et n'avait donc rien d'informel.

Son prédécesseur, Jacques Chirac, avec lequel les relations ont souvent été fluctuantes, y a aussi été convié. « Si je vous dresse la liste des politiques qui sont venus ici, elle va faire plusieurs pages », assure Marisa Bruni Tedeschi. En 2009, Rania de Jordanie, alors plus jeune reine du monde, déjeune au cap Nègre « avec le président Sarkozy et Carla », comme le montre un post photo sur son compte Twitter : « Sympa de le voir si en forme et détendu », dit-elle à propos du chef de l'État. Ce jour-là, Bono, leader du groupe U2 et ami de la Première dame, se joint aussi à eux. Ces rencontres inattendues, entre personnalités de milieux différents, font aussi le charme de ce cadre particulier. Jean-Louis Borloo peut d'ailleurs en témoigner, même s'il n'en garde pas forcément le meilleur des souvenirs. En août 2009, alors qu'il est ministre de l'Écologie depuis deux ans, il vient dîner au Château Faraghi, avec une idée derrière la tête. Nicolas Sarkozy sonde de potentiels candidats pour – peut-être – remplacer François Fillon à Matignon. Jean-Louis Borloo veut le poste et vient donc lui présenter son plan de conquête. Mais en arrivant, il découvre qu'il n'est pas le seul convive de la soirée. Deux proches de Carla Bruni, en vacances sur la Côte d'Azur, sont également autour de la table : l'acteur Leonardo DiCaprio et le mannequin Naomi Campbell. Le ministre est intimidé par cet entourage hollywoodien et n'ose donc pas s'attarder sur ses ambitions politiques. La suite, on la connaît : François Fillon ne sera finalement pas évincé. Ce dernier a d'ailleurs eu droit aux honneurs du cap Nègre, en 2009 également, pour justement réaffirmer son obédience, alors que le vent tournait contre lui. Il était arrivé par bateau, avec son épouse Penelope, et avait accosté directement au pied du château, en toute discrétion. Enfin, c'est ce qu'il croyait.... Des paparazzi avaient été avertis par des habitants du coin, qui avaient eu l'information de source sûre, en copinant avec des policiers du GSPR (le Groupe de sécurité du président de la République). Aux alentours du cap Nègre, la vie a en effet bien changé depuis que le chef de l'État y a pris ses quartiers. Le domaine est gardé nuit et jour par de nombreux agents. Dix gendarmes surveillent la résidence des Bruni Tedeschi de juin à septembre, trois le reste de l'année. Une nouvelle



grille de sécurité a également été installée. Sur la mer, des navires de la Marine nationale patrouillent pour éloigner les baigneurs trop fouineurs. Et un arrêté ministériel a été pris pour interdire le survol de la demeure durant les mois d'été. Celui qui s'y essaierait risque quarante-cinq mille euros d'amende. Mais ce qui est le plus nouveau, c'est la venue des journalistes et photographes du monde entier. La romance entre Nicolas Sarkozy et Carla Bruni passionne en effet la presse people au-delà des frontières. Les Lavandourains se sont finalement rapidement accommodés de cette nouvelle faune : ils sympathisent avec les services de sécurité pour leur tirer quelques scoops, qu'ils vendent ensuite aux médias. Chacun trouve son compte sous le soleil du cap Nègre.

En juillet 2011, Bruno Le Maire et son épouse y sont ainsi conviés par le couple Sarkozy, le temps d'un week-end en toute décontraction. Pauline Le Maire est alors enceinte et sur le point de donner naissance à un quatrième garçon. Mais elle accepte ce déplacement, qui semble primordial pour la carrière de son mari. Alors ministre de l'Agriculture, celui-ci avait postulé à l'Économie, en remplacement de Christine Lagarde, partie au Fonds monétaire international après la déchéance de Dominique Strauss-Kahn. Mais c'est finalement François Baroin qui avait été nommé à Bercy,

laissant Bruno Le Maire à sa seule déception. L'invitation du président de la République à passer quelques jours face à la Méditerranée a donc tout d'un « lot de consolation » et donne également lieu à quelques explications. « Je vais te dire Bruno, je te laisserai pas tomber. Je suis pas fou, hein ! Je te laisserai pas tomber », le rassure Nicolas Sarkozy, tirant sur un gros cigare après un bon déjeuner. Le Maire, qui prendra sa revanche en s'installant à Bercy sous la présidence d'Emmanuel Macron, se souvient en tout cas avec délice de son passage à Brégançon : « Le président a été d'une prévenance de tous les instants. Lui et Carla n'ont cessé de s'enquérir de la santé de Pauline [...] », écrit-il dans son journal de bord.





Quelques jours seulement après cette parenthèse provençale, un petit Barthélemy Le Maire verra le jour. Le 20 août 2010, Nicolas Sarkozy organise également à Brégançon un mini-sommet économique, sorte de prérentrée quelques jours avant la véritable reprise. La crise était alors dans tous les esprits. Il fallait donc envoyer un message fort et prouver aux Français que le président ne prend jamais vraiment de vacances. Brégançon, situé à quelques kilomètres de la villa des Bruni où le chef de l'État passe ses congés, est donc l'endroit idéal pour réunir quelques collaborateurs et membres du gouvernement. Dont Christine Lagarde, ministre de l'Économie, également en vacances sur la côte méditerranéenne, qui choisit malgré tout de regagner Paris avant de se rendre dans le Var. Tout comme François Baroin, ministre du Budget et des Comptes publics, qui se trouvait quant à lui dans la Creuse. À l'aéroport de Villacoublay, ces deux ministres retrouvent François Fillon, qui a abandonné prématurément la Toscane, où il goûtait au plaisir du farniente, pour cette réunion improvisée. Mais contrairement à ses deux collègues, le Premier ministre ne semble pas être repassé par son cabinet parisien avant de monter dans l'avion affrété pour l'occasion. Il se présente dans une tenue des plus décontractées, bien loin de son costume-cravate habituel. Pantalon de toile blanc, chemise rayée, mocassins et veste à col Mao bleue en lin... Dans la

classe politique, seul Jack Lang aurait pu oser l'extravagance, mais jamais, au grand jamais, le très austère François Fillon. François Baroin, qui le voit arriver ainsi vêtu, en est le premier surpris. Tout comme les journalistes qui, agglutinés devant les grilles de Brégançon, s'étonnent de l'accoutrement. Ce détail vestimentaire accapare toute leur attention.

Le 9 mai 2007, seulement trois jours après le second tour de la présidentielle dont il est sorti victorieux, Nicolas Sarkozy bulle sur le bateau de Vincent Bolloré, au nord de Malte. On le sait, ce petit séjour à bord du yacht de son ami milliardaire a fait scandale, mais le président juste élu, et pas encore investi,



n'a, semble-t-il, aucun autre endroit où aller. Il est en effet sans domicile, puisqu'il a vendu son appartement de l'île de la Jatte, a quitté le logement de fonction du ministère de l'Intérieur et ne peut pas encore s'installer à l'Élysée tant que les Chirac n'ont pas déménagé. Mais pourquoi n'enverrait-il pas ses cartons à La Lanterne ? L'idée lui trotte dans la tête. Il en rêve secrètement depuis des années. Il a eu l'occasion d'y aller une ou deux fois, notamment quand il n'était qu'un jeune loup de la politique et que Claude Chirac, fille de Jacques, y organisait quelques sauteries. Mais il en a surtout entendu vanter les charmes, à maintes et maintes reprises. La Lanterne a la réputation d'être une maison du bonheur. En train de bronzer sur le pont du bateau de Bolloré, il décroche donc son téléphone pour déranger Bruno Le Maire, chef de cabinet de Dominique de Villepin, futur ex-Premier ministre. Celui-ci est surpris que Nicolas Sarkozy n'attende pas une petite semaine, et son investiture, pour se soucier du lieu où il pourra passer les week-ends durant son mandat, mais il écoute tout de même sa requête. L'ancien maire de Neuilly lui assure qu'il a un besoin pressant de La Lanterne, ajoutant que son épouse, Cécilia, y tient beaucoup. Le Maire est aussi étonné qu'embarrassé par ce caprice, mais en avertit tout de même son supérieur, à savoir Dominique de Villepin. Ce dernier en est encore plus déconcerté. Surtout, il avait promis à son épouse, Marie-Laure, qu'ils passeraient encore un samedi et un dimanche, ensemble avec leurs trois enfants, dans cette demeure où tous les tracas du brouhaha politique s'évanouissent. Il n'y avait qu'à La Lanterne qu'elle pouvait retrouver un semblant de vie de couple, depuis longtemps anéantie par les ambitions de son époux. Au téléphone, Mme de Villepin refuse de céder à Nicolas Sarkozy, ennemi juré de son mari. Mais a-t-elle vraiment le choix ? Si Dominique de Villepin tente d'obtenir quelques jours de sursis, le futur président ne veut rien entendre : non, c'est non, il lui faut La Lanterne maintenant. Dominique rappelle alors Marie-Laure, la prie de bien vouloir faire ses valises sur-le-champ. En fin de journée, La Lanterne devra être complètement vidée de tous ses effets personnels. Accompagnée de son officier de sécurité, l'épouse du

dernier Premier ministre à avoir habité cet endroit « rassemble les chaussures de jogging, les raquettes, les livres des enfants, les pulls et les bottes ». Cet épisode, qu'Émilie Lanez nomme justement la « Prise de La Lanterne », illustre toute la vanité de la vie politique. « Il t'a piqué le meilleur du job », dira Jean-Pierre Raffarin à François Fillon, juste arrivé à Matignon. Il doit alors se consoler avec le manoir de Souzy-la-Briche, que le président lui accorde en échange, mais dans lequel il ne mettra jamais les pieds. Nicolas Sarkozy savoure son acquisition. Tout comme Cécilia qui ne souffre plus la vie parisienne et tente de s'en échapper dès qu'elle le peut. Elle rêvait d'un mas provençal ou d'un ranch en Espagne, mais se contentera parfaitement de ce palais versaillais, avec vue sur le château du Roi Soleil. La vue, parlons-en justement. Le président choisit la meilleure chambre, qui offre un panorama dégagé sur ce bijou de l'Histoire de France. Il en est tellement fier qu'il y fait monter tous ses invités, pour qu'ils admirent par la fenêtre ce tableau plus vrai que nature. En juillet 2007, Nicolas Sarkozy s'installe à La Lanterne, pour s'octroyer un avant-goût de vacances, faisant des aller-retour chaque jour entre Versailles et Paris. « J'en partais tôt le matin, soit pour me rendre à l'Élysée, soit pour prendre un avion à Villacoublay, qui se trouvait seulement à quelques minutes. J'essayais d'y demeurer tranquille le week-end pour y recevoir des interlocuteurs dont je voulais solliciter l'avis, pour y travailler les dossiers qui demandaient plus de temps à maîtriser, ou, simplement, pour me reposer », se souvient-il. Ainsi, même s'il n'est pas encore en congés, il profite des longues soirées d'été pour dîner sur la terrasse de ce jardin superbe. Il peut surtout faire son footing quotidien dans l'immense parc du château : « Les huit cents hectares représentaient, avec leurs innombrables chemins dans la forêt, un réservoir inépuisable d'itinéraires variés. Je pouvais voir in situ la magie des perspectives imaginées par Le Nôtre. Et puis tout à coup, au détour d'une petite route, le château de Versailles apparaissait dans sa splendeur. Je crois connaître chaque bassin, chaque recoin, chacun des lieux merveilleux de ce parc entretenu avec un soin remarquable. »



Ce bain de foule sera le premier d'une longue série, au grand désespoir de la Première dame qui comptait profiter de ces vacances pour se retrouver à deux. Depuis que son François est président, il lui accorde moins de temps. Elle l'a senti d'autant plus s'éloigner après les élections législatives de juin et la fameuse histoire du tweet vengeur. Furieuse qu'il ait exprimé publiquement son soutien à Ségolène Royal, son ex-compagne et candidate à La Rochelle, Valérie Trierweiler avait écrit un message sur Twitter pour encourager le concurrent de celle-ci, le dissident Olivier Falorni. Cette querelle de ménage était devenue une affaire d'État, qui avait mis dans l'embarras le président fraîchement en poste. « Peut-être aurions-nous dû nous séparer à ce moment-là », dira d'ailleurs François Hollande à Valérie Trierweiler, plusieurs mois plus tard, au cœur de « l'affaire Julie Gayet ». Le fort de Brégançon, abrité de toutes les turpitudes, pourrait être le lieu idéal pour sauver son couple, espère alors la Première dame. Mais le président passe ses journées au téléphone, tandis que Valérie Trierweiler lit, pour préparer sa chronique de rentrée littéraire dans Paris Match. Quelques jours après leur arrivée, le président et la Première dame descendent sur la plage de Cabasson, au pied du fort, pour se mêler à la foule de vacanciers en maillot de bain. François Hollande, en baskets et polo trois fois trop grand, slalome entre les serviettes pour serrer quelques mains. Valérie Trierweiler suit derrière, toujours peu affable. Le 10 août, le magazine VSD publie d'autres clichés du couple présidentiel à la plage. Rien de très glamour :

François Hollande nage plus dans son short de bain que dans le bleu de la Méditerranée, tandis que la Première dame, en bikini, s'accroche désespérément à son bras afin qu'il l'accompagne dans l'eau. « Entre bain de mer et bain de foule, le président et sa compagne soignent surtout leur image d'aoûtins lambda », commente le cinglant hebdomadaire. Valérie Trierweiler tente d'empêcher la parution de ces photos, peu reluisantes pour sa réputation déjà très écornée. Le magazine fera fi de ses menaces et sera donc condamné, en septembre 2012, à verser deux mille euros pour préjudice moral, que la Première dame reversera à l'association Reporters sans frontières. « C'est les Bidochon en vacances⁵ », se moque Nicolas Sarkozy, face au spectacle de son successeur à Brégançon. En séjour au cap Nègre, l'ancien chef de l'État sort du silence auquel il s'était astreint depuis sa défaite à la présidentielle, pour critiquer ouvertement les choix du nouveau locataire de l'Élysée. Le 8 août, il envoie aux rédactions un communiqué, qu'il a co-signé avec Abdel Basset Sayda, président du Conseil national syrien, pour réclamer une action rapide de la communauté internationale en Syrie, en proie à un conflit armé de plus en plus violent. S'il n'y cite pas nommément François Hollande, Nicolas Sarkozy blâme implicitement son inertie : « Je voulais montrer qu'il ne faisait rien du tout. [...] Le monde s'écroule et eux ne trouvent rien d'autre à faire que de se promener en short sur la plage du Lavandou. » L'opinion publique rejoint le constat de l'ancien président et reproche au nouveau d'avoir osé prendre des congés.

Emmanuel Macron *L'épreuve du premier été*

Quand le soleil se couche sur la cité phocéenne, il faut monter sur les hauteurs de la ville, au belvédère d'Allauch, qui offre une vue imprenable sur le massif des calanques. De là, on a l'impression d'être au bout du monde. Ce soir du 11 août 2017, quelques vacanciers se sont installés devant cet incroyable point de vue, pensant être les seuls privilégiés à profiter du spectacle. Mais voilà qu'un policier, habillé en civil, surgit de derrière la garrigue, puis un deuxième, un troisième, et encore quelques autres. À leur suite, arrive une dame élégante, chevelure blonde impeccable sur laquelle se reflètent les derniers rayons du jour. Malgré ses lunettes aux verres fumés, les vacanciers croient la reconnaître. Ne serait-ce pas Brigitte Macron ? Plus de doute, quand apparaît, à ses côtés, le chef de l'État, en polo et baskets. Le couple présidentiel admire quelques secondes le paysage, puis s'apprête à repartir, mais la Première dame s'aperçoit que, contrairement à ce qu'elle croyait, ils ne sont pas seuls. Elle salue alors d'un petit geste de la main les badauds présents, puis s'évanouit dans la lumière vespérale. Quelques minutes plus tard, une photo est postée sur les réseaux sociaux par l'un des témoins de la scène, reprise rapidement par la presse, et notamment par le Journal du Dimanche qui révèle, le lendemain, le lieu de villégiature des Macron. Il devait pourtant être tenu secret. Mais à l'heure des réseaux sociaux, il est difficile de se faire discret. Si on avait pu lui reprocher son manque d'expérience, le tout jeune président de la République – 39 ans au moment de son élection en mai 2017 – savait une chose : le premier été est un moment décisif, qui peut vite s'avérer meurtrier. Ses deux prédécesseurs en étaient l'exemple : les vacances américaines de Nicolas Sarkozy avaient viré au cauchemar, et celles de François Hollande au fort de Brégançon avaient été désastreuses. Il valait donc mieux ne pas se rater. ! Début juillet, la question de la destination de vacances du président était donc déjà posée. Irait-il au Touquet, ce lieu qui avait été si symbolique dans sa course à l'Élysée ? Brigitte Macron a passé une partie de son enfance dans cette station balnéaire de la Côte d'Opale, après que ses parents y avaient



Une mer bleue et calme, un jet-ski puissant : Macron en mode Dolce Vita !

acquis une maison, à la fin des années 1950, rebaptisée la villa Monéjean. La Première dame en a hérité et en a fait son havre de paix, même si cette demeure de plusieurs étages, rénovée à grands frais par le couple présidentiel, est située dans la rue la plus passante de la ville, exposée à tous les regards curieux. Brigitte et Emmanuel Macron se sont mariés au Touquet en 2007, après y avoir vécu quelques-uns des premiers épisodes de leur histoire d'amour. Le futur président de la République avait aussi failli y être candidat aux municipales, en 2008. C'est également durant un séjour à la villa Monéjean qu'il a pris la décision de se présenter à la présidentielle, puis y a rédigé son livre, *Révolution*, sorte de programme politique déguisé. Enfin, quelques heures avant le second tour, le 7 mai 2017, les Macron prenaient un bain de foule dans cette ville où ils reviennent à chaque échéance électorale pour voter. En somme, Le Touquet est le « décor privilégié du storytelling présidentiel ». Pourtant, le chef de l'État ne choisit pas de s'y ressourcer en ce premier été. Pourrait-il alors aller à La Lanterne, le manoir versaillais adoré des politiques ? « S'il reste près de Paris, il va nous appeler tout le temps pendant les vacances », confie l'un de ses collaborateurs au quotidien Le Parisien, qui mène l'enquête. Le président a en effet besoin de prendre ses distances pour réussir à « décrocher », comme on dit. Une autre

Une autre hypothèse est avancée par le quotidien italien Corriere Della Sera qui prétend que le président français passera ses congés de l'autre côté des Alpes, dans les Pouilles. L'information est contredite par l'Élysée qui assure qu'Emmanuel Macron partira bien quelque part en France, une quinzaine de jours. De son côté, il aurait émis le souhait d'aller à Brégançon, mais le fort est encore ouvert au public pour un été, comme l'avait voulu son prédécesseur. Juste avant son départ de l'Élysée, François Hollande avait fait prolonger son statut touristique jusqu'à la fin septembre. Certains y verront bien évidemment une vacherie intentionnelle.



Quand Emmanuel Macron quitte Paris le 10 août, personne ne sait encore où il va. Mais un jour plus tard, le mystère est déjà percé, à cause de ces quelques clichés postés sur Twitter. Emmanuel Macron s'est donc installé dans la cité phocéenne, une destination populaire en décalage avec le côté plus tape-à-l'œil qu'ont d'autres villes de la Côte d'Azur. Même si « là où il est, c'est le triangle d'or de Marseille. Le Roucas blanc, c'est aussi l'endroit où on peut croiser Kad Merad ou Laurent Ruquier³ », tient à préciser Stéphane Ravier, alors maire frontiste du 7^e secteur de la métropole. Le président et la Première dame résident en effet dans la villa privée du préfet de la région PACA, Stéphane Bouillon. Située dans un quartier chic sur les hauteurs, elle surplombe la fameuse corniche Kennedy, nommée en l'honneur du président américain assassiné, et est toute proche de la plage du Prado.

Particulièrement grande, avec un jardin et une piscine, elle est aussi facilement sécurisable. Un point important qui a convaincu le président d'y poser ses valises. Son propriétaire sera, quant à lui, récompensé pour son zèle, puisque Stéphane Bouillon sera nommé directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur, Christophe Castaner, puis secrétaire général de la Défense et de la Sécurité nationale, chargé de conseiller le Premier ministre, à partir d'août 2020. Après les révélations du Journal du dimanche sur sa destination, Emmanuel Macron ne se cache plus. Dès le lendemain, il visite le château de la Buzine, immortalisé par Marcel Pagnol. Puis il est aperçu en train de courir sur le sable, dans une tenue peu formelle : il porte en effet un maillot aux couleurs de l'Olympique de Marseille et siglé à son nom. Le président est un grand fan de ce club de football, et profite même de ce séjour massaliote pour rendre visite aux joueurs de l'équipe dans leur centre d'entraînement. « Petite visite surprise du président de la République, supporter numéro 1 de l'Olympique de Marseille, merci président », se réjouit le milieu de terrain, Gregory Sertic, en postant une photo sur son compte Instagram. De secrètes, les vacances du chef de l'État sont devenues ultra-médiatisées.



Au fond de la piscine

Une piscine ? Et pourquoi pas un centre aquatique tout entier tant qu'il y est ! Emmanuel Macron n'avait certainement pas tiré les leçons des déboires de ses prédécesseurs, notamment de la polémique des coussins de François Hollande. Après l'été 2012, le président socialiste l'avait d'ailleurs bien compris : « Tout investissement lourd sur Brégançon aurait été immédiatement critiqué. » Les Français sont certes attachés à cet Élysée d'été et aiment voir leur président y séjourner. Mais jamais ils n'acceptent de dépenser le moindre radis pour l'entretenir. Brégançon est ce symbole inébranlable, qui voit défiler mandats et locataires sans jamais être modifié, ou presque, et cela leur convient très bien comme ça. Déjà, au tout début de l'occupation du fort, les travaux effectués à la demande du Général avaient été pointés du doigt. « Brégançon, coûteuse résidence présidentielle », titrait Aux écoutes

du monde, alors que De Gaulle n'y avait pas encore mis les pieds. Cinquante-quatre ans plus tard, la piscine voulue par Emmanuel Macron fait d'autant plus scandale que l'époque a changé, on le sait. S'il n'a pas pu résider dans le fort varois durant son premier été de président, il compte s'y installer dès les longs et beaux week-ends de mai 2018. Le 17 août 2017, il visite ainsi en toute discrétion la résidence, en compagnie de son épouse pour juger par lui-même de l'endroit et des aménagements nécessaires. La Première dame souhaite quelques réfections en matière de sécurité, pour prévoir la venue de ses petitsenfants, mais aussi une modernisation de la cuisine, pas assez fonctionnelle selon la brigade de l'Élysée. « Et ici, là, entre ces pins, ne pourrait-on pas creuser une piscine ? » interroge le couple présidentiel. Il est vrai qu'un bassin où barboter, ou simplement se tremper les orteils, a toujours manqué cruellement au fort.



Quelques minutes en Jet-Ski : le rituel préféré d'Emmanuel Macron pendant ses vacances

Nombreux sont les locataires, à commencer par Claude Pompidou, qui l'avaient envisagé, sans jamais aller au bout du projet. De son côté, Carla Bruni en prévoyait la construction en cas de réélection de son mari.. Le couple Macron concrétise donc ces plans de piscine qui dormaient depuis longtemps. Fin juin, alors que les Français rêvent déjà de doigts de pieds en éventail, L'Express révèle que l'Élysée étudie la possibilité de construire un bassin au fort. Un hors-sol puisqu'il est impossible de creuser quoi que ce soit dans les jardins de ce monument classé depuis 1968. Autre avantage : ce genre d'installation coûte moins cher qu'une piscine enterrée et peut être utilisé quarante-huit heures après le montage. Ces travaux sont donc loin d'être pharaoniques, justifient immédiatement les services de la présidence, pour couper court à la polémique naissante. Ils arguent également que le coût de cette piscine est inférieur à celui des moyens nécessaires pour assurer la sécurité du couple présidentiel en mer. Brégançon dispose en effet d'un accès privé à la Méditerranée, mais pas vraiment à l'abri des paparazzi. À chaque baignade, il faut donc prévoir un lourd dispositif, avec deux bateaux de surveillance et des dizaines d'officiers. Immédiatement, l'opposition, de droite comme de gauche, profite de cette histoire de piscine pour fustiger le train de vie de celui qu'elle considère comme le « président des riches ».

« Sa piscine sera hors-sol comme sa politique », se permet le premier secrétaire du Parti socialiste, Olivier Faure. L'Élysée se voit alors obligé de communiquer le montant exact de cette installation : trente-quatre mille euros, prélevés sur les cent cinquante mille euros de budget annuel alloué au fort. La première à profiter de cette piscine est Theresa May, invitée à Brégançon dès le début des vacances des Macron, le 3 août 2018. La président y reçoit la Première ministre anglaise pour s'entretenir de l'avancée du Brexit. De retour d'un séjour en Italie, la Britannique fait donc une halte dans le Var, le temps d'une réunion de travail et d'un dîner amical à quatre, avec son époux, Philip May, et la Première dame Brigitte Macron. Letout face à la Méditerranée. Peut-on rêver meilleur cadre pour discuter de l'avenir de l'Europe ? Emmanuel Macron veut ainsi redonner au fort un rôle diplomatique, comme il avait pu l'avoir en 1985, lors du mini-sommet entre François Mitterrand et Helmut Kohl.



Fort de Brégançon : lieu favori des Macron !

Alors, pris par de nombreuses réunions de travail, Emmanuel Macron a-t-il le temps de grenouiller dans son bassin hors-sol flambant neuf ?

« Je n'aime pas les piscines, je préfère mille fois la mer, elle est bonne, c'est magnifique », avait osé confier le président à une passante, lors d'une promenade aux alentours du fort. Un aveu qui n'avait fait que jeter de l'huile sur le feu. Un dîner au Luxembourg Dressé sur un piton rocheux de trente-cinq mètres de haut, Brégançon a tout d'une austère forteresse, dans laquelle les présidents se sont souvent sentis isolés. « C'est une caserne militaire améliorée, c'est très bas de plafond, ça n'avait pas été étudié pour être un palais présidentiel, confirme Stéphane Bern. Les fenêtres font la taille d'une meurtrière. Les pièces sont petites. Je ne trouve pas que ça soit la résidence estivale idéale. » Dans ce fort spartiate, Jacques Chirac se plaignait de manquer de compagnie, oubliant qu'il y avait pourtant des voisins d'exception. À quelques dizaines de mètres à vol d'oiseau, la famille grand-ducale luxembourgeoise passe chaque été dans sa villégiature varoise, la Tour Sarrazine. Elle est propriétaire de cette superbe villa, avec vue sur la Méditerranée, depuis 1949, date à laquelle le général de Gaulle voulut trouver une façon de remercier la grande-duchesse Charlotte de son engagement durant la Seconde Guerre mondiale.

Sur la vague

« Emmanuel Macron tente de résoudre tous les problèmes du monde, assis sur son jet-ski », titre ironiquement le Sunday Times, le 12 août 2020. Au cœur de l'été, le président français ne veut pas se faire oublier et est bien décidé à ce que l'on parle de lui, aussi bien dans la presse nationale qu'internationale. Depuis le fort de Brégançon, devenu assurément son Élysée d'été, il est sur tous les fronts. Cette pause estivale ne ressemble d'ailleurs plus vraiment à des congés, mais plutôt à un simple changement de décor pour l'exercice du pouvoir. Dans le Var, il travaille tout autant qu'à Paris. Des vacances « studieuses », comme a désormais l'habitude de les qualifier l'Élysée. Seul son bureau est différent. La terrasse du belvédère, au sommet du fort, qui

surplombe la Méditerranée, offre un cadre plutôt idyllique pour traiter les piles de dossiers, tout en bronzant. Le président peut ainsi se féliciter d'avoir un teint joliment hâlé, alors que jamais il ne prend le temps de s'allonger sur un transat. De là, il surveille son épouse, Brigitte, qui nage avec ses petits-enfants dans une crique de rochers, protégée des regards curieux. Son téléphone n'arrête pas de sonner. Si les réunions avec ses collaborateurs parisiens sont moins fréquentes – il faut bien qu'il leur laisse un peu de temps pour souffler –, il passe des appels aux dirigeants du monde entier, de Donald Trump à Vladimir Poutine, ou encore au prince héritier d'Arabie saoudite, Mohammed ben Salmane. Même à Brégançon, Emmanuel Macron ne déroge pas à un agenda rigide, qu'aucun de ses prédécesseurs ne s'était imposé durant l'été. Il travaille toute la matinée, jusqu'à midi environ. Il s'interrompt alors pour une séance de sport : de la boxe ou un jogging sur les hauteurs de Bormes-les-Mimosas, avec ses gardes du corps. Ces derniers, athlètes surentraînés, font suer le président sur pas moins de douze kilomètres, à l'heure où le soleil est le plus haut. « Macron souffre mais relève le défi tous les deux jours¹⁰ », raconte le directeur de la rédaction de Paris Match, Olivier Royant, qui a rendu visite au président sur son lieu de vacances, pour le traditionnel reportage estival publié en couverture de l'hebdomadaire. Après le déjeuner, il se remet à son bureau, en extérieur ou en intérieur, tout dépend de la force du mistral, avant de descendre enfin, vers 17 heures, pour faire quelques brasses et plongeurs, en famille. Emmanuel Macron ne résiste jamais à une sortie en jet-ski, son joujou préféré, qu'il enfourche à chacun de ses séjours dans le Var. « Il confie aimer la vitesse sur l'eau, même si ses cervicales en sortent parfois endolories¹¹. » À cheval sur son destrier des mers, le président se laisse même prendre en photo, regard fier et biceps saillants sous le gilet de sauvetage, dans une fausse paparazzade. « Il avait l'air heureux. Il a même fait de superbes dérapages et arrosé ses gardes du corps les uns après les autres », raconte un témoin de la scène. Les clichés font le tour des réseaux sociaux et des médias, à tel point que la chancelière Angela Merkel, en visite à Brégançon le 20

août, fait remarquer à son hôte qu'ils ne lui ont pas échappé à elle non plus : « On a vu de belles photos de vos vacances dans les journaux allemands... sur le jet-ski », lance-t-elle à un Emmanuel Macron visiblement embarrassé.

Coucher de soleil

Quand il a poussé la porte, elle était derrière son comptoir, en train de préparer quelques cafés. Même avec son masque chirurgical remonté jusque sur le nez – Covid oblige –, elle l'a reconnu immédiatement. Geneviève Jouet, co-gérante du restaurant Les Sirènes, à Cavalières, n'a pas pu oublier le président. Voilà deux étés qu'il vient dîner dans son établissement, à chacun de ses séjours dans le Var. Il est toujours accompagné par toute sa famille, Brigitte bien évidemment, mais aussi les enfants et petits-enfants de cette dernière. Sa première visite est un heureux souvenir pour Geneviève Jouet. C'était un dimanche d'août 2019. Un peu plus tôt dans la journée, la patronne des Sirènes avait eu un appel inattendu de l'équipe de l'Élysée, qui demandait à réserver une table pour le soir-même, au nom du chef de l'État. « Ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit le président ! », s'était-elle exclamée, n'ayant jamais accueilli auparavant de résident du fort de Brégançon. Pour autant, elle n'avait pas mis les petits plats dans les grands, ni changé le menu. Pas besoin non plus de dérouler le tapis rouge, ou même de privatiser la salle. Si Emmanuel Macron sort de sa forteresse bien gardée pour aller dîner dans une pizzeria, c'est justement parce qu'il veut être considéré comme un client parmi les autres. D'autant que Les Sirènes est un restaurant sans chichis, où les chaises sont en plastique, les serviettes en papier, et les plats ne dépassant pas les quinze euros. Emmanuel Macron apprécie les choses simples, ou, en tout cas, sait le faire croire. Durant sa campagne électorale en 2017, il avait été filmé par les caméras de TF1 réclamant un cordon bleu dans une cafétéria d'aire d'autoroute. « Ah non, c'est réservé au menu enfants », lui avait répondu la serveuse, ne cédant pas au caprice du candidat En Marche !, qui avait dû se rabattre sur un pavé de saumon. Une fois à l'Élysée, parcourant villes et villages de France,



Un président 100% décontracté à Cavalières !

le président a pris l'habitude de faire un stop dans des restaurants de la chaîne Courtepaille, dont il est, selon ses conseillers, particulièrement friand. Un goût prononcé pour le rumsteck et les assiettes de frites qu'Emmanuel Macron sait mettre en scène. Car peut-on se montrer plus proche des Français que lorsqu'on mange comme eux ?

À Cavalières, le chef de l'État et la Première dame avaient donc dîné dans le même esprit, à la bonne franquette, entourés de leurs proches. Avant de partir, ils avaient félicité le chef pour sa cuisine, et pris une photo-souvenir avec Geneviève Jouet et tous ses employés. « Ce sont vraiment des gens charmants et respectueux », se souvient-elle encore aujourd'hui. Début août 2020, Emmanuel Macron est de retour aux Sirènes. En entrant dans le restaurant, il salue la tenancière, comme s'il était déjà un habitué. Il commande une pizza champignons-jambon-fromage, et en dessert une crème glacée, qu'il va déguster face à la mer. L'établissement jouit en effet d'un cadre idéal, les pieds dans le sable. Emma, Thomas, Alice et les autres petits-enfants de Brigitte jouent sur la plage. Emmanuel Macron savoure l'instant, une part de pizza trop grasse dans la main, regardant le soleil tomber sur la Méditerranée. Un peu de répit dans son quotidien de président.



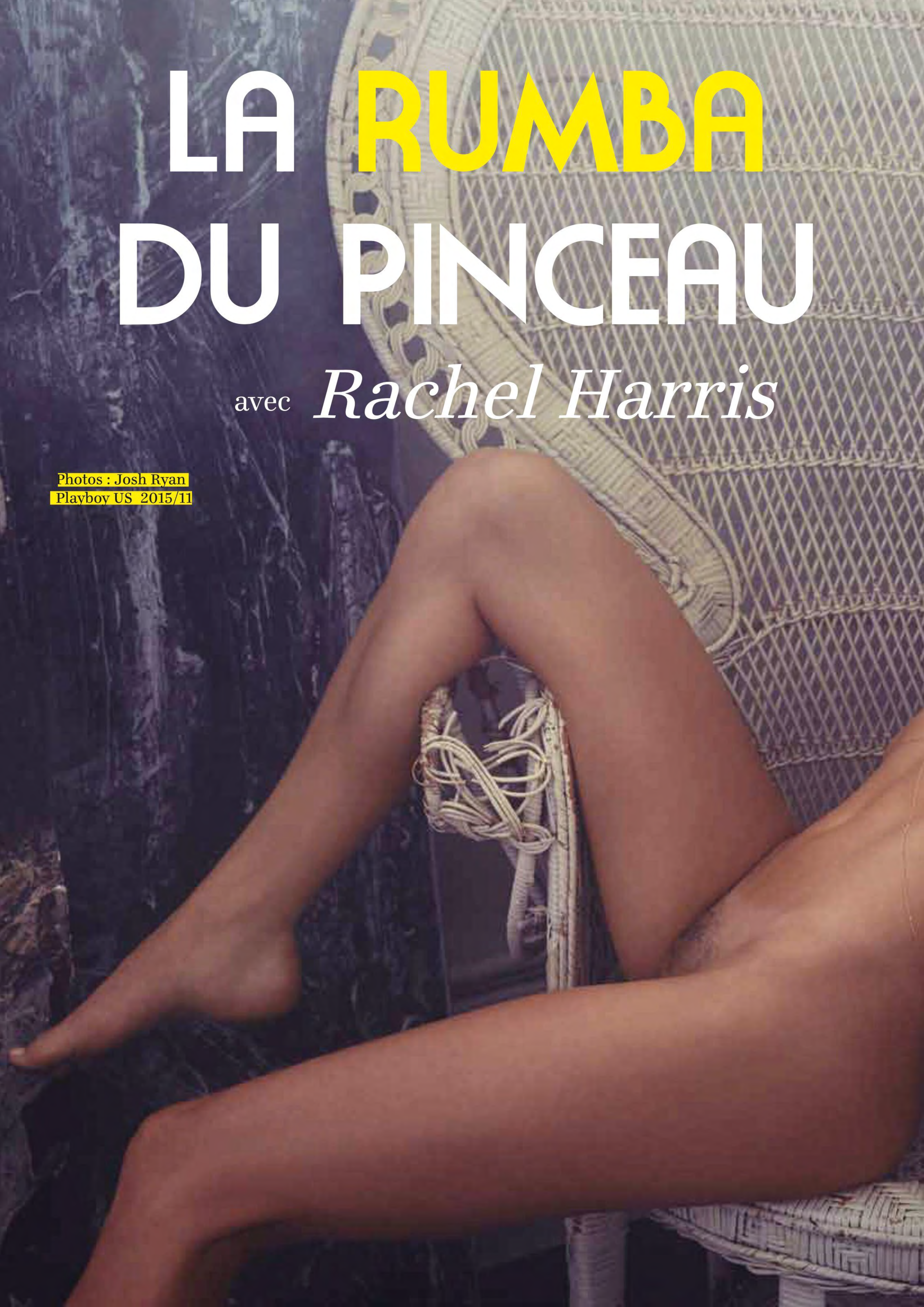
L'Élysée à la plage de Pierrick Geais aux éditions du Rocher

LA RUMBA DU PINCEAU

avec *Rachel Harris*

Photos : Josh Ryan

Playboy US 2015/11





Attention Rachel n'est pas modèle mais se situe de l'autre côté de la toile en qualité d'artiste. 23 ans et jeune diplômée de la plus prestigieuse école d'art américaine, Rachel peut parler des heures art moderne et ancien. En attendant, elle peut affiner ses œuvres à base de matériaux industriels : bois, ciment, métal, terre et résines. «J'aime me challenger aussi bien physiquement qu'émotionnellement, mon travail montre la sensualité des objets.» Nous, on préfère la sensualité de l'artiste qu'on encadrerait bien volontiers dans notre salon...













CES BELLES ENDORMIES

par Christian Martin

Texte de Michel Guegan

« Cachez ces formes que je ne saurai voir ! »

Christian Martin s'est souvenu qu'autrefois il était ce qu'on baptisait alors un photographe de charme. Qui savait que trop dévoiler nuisait au désir et que les plus belles silhouettes méritaient une élégante pudeur. Après un premier shooting de belles divas italiennes, notre portraitiste a sollicité quelques stars mécaniques afin de sublimer leur silhouette. La belle transparence et la légèreté donnent l'occasion au vent de souligner le galbe évoquant la vitesse et la sensualité offertes à la naissance. En attendant qu'un prince amoureux les sorte de leur sommeil pour les faire rugir à nouveau !



Bentley R Continental Fastback 1953

Carrossé par Mulliner, ce coupé six cylindres de 4,5 l de 150 ch environ devait son nom à son ambition de dévorer les routes continentales à la recherche des plus belles villégiatures.



Bugatti Royale Coupé Napoléon (1926-1933)

La Bugatti Royale (type 41) fut construite à sept exemplaires entre 1926 et 1933. Le coupé Napoléon ou Coupé du Patron (huit cylindres en ligne, 12 l de cylindrée) est visible au musée de l'automobile de Mulhouse.



Citroën Traction 7 C (1939)

Apparue en 1934, la Traction 7 marquera dans l'histoire automobile par sa structure monocoque, sa traction avant à cardans, ses roues indépendantes et son relatif aérodynamisme. Elle sera remplacée en 1941.



Mercedes 500 K (1934-1939)

Disponible sous plusieurs carrosseries et apparue en 1934, la Mercedes 500 K disposait d'un huit cylindres en ligne de 5401 cm³. Ce modèle cabriolet a appartenu au peintre George Mathieu.



AC Cobra 427 (1965-1967)

Il s'agit de la version la plus puissante de la lignée des Cobra nées en 1962 avec un moteur V8 de 4,4 l (260 CI) puis 4,7 l (289 CI) et enfin 7 l (427 CI) développant 410 ch. On la reconnaît à ses ailes plus larges.





Rolls-Royce Drophead Coupé (2007-2016)

Contrairement à ce qu'on peut imaginer, le coupé Drophead est un cabriolet Rolls basé sur le modèle Phantom. Il dispose d'un moteur V12 de presque 7 l offrant 460 ch.







Rolls-Royce Drophead Coupé (2007-2016)



Delage D8S (1932)

Avant la deuxième guerre mondiale, Delage fut un prestigieux constructeur automobile, s'illustrant notamment en compétition. La ligne des D8 fit le bonheur des plus grands carrossiers.

Triumph « Scrambler » années 60

Popularisé par Steve McQueen et Elvis Presley, la Triumph « cross » ou Scrambler dérivait de la Bonneville bicylindre. Cette version a été réintroduite dans la gamme des Triumph modernes.





ILE - CLUB NORMAND
— DIEPPE
N. 15
SE—
FF SAM



Alpine A 210 (1967)

Conçues essentiellement pour s'illustrer aux 24 H du Mans, les Alpine M 63, 64, 65 puis A 210 étaient des prototypes propulsés par des moteurs Renault dont la faible cylindrée leur permettait de triompher à l'indice de performance. Cette voiture, mue par un moteur de 1000 cm³, l'emportera en 1968.

LA FORCE AU POIGNET



MANERO MINUTE REPEATER SYMPHONY CARL F. BUCHERER

Une nouvelle ère en matière de technologie périphérique pour le garde-temps le plus extraordinaire que Carl F. Bucherer ait créé de toute sa longue et impressionnante histoire remontant à 1888. Ce chronomètre certifié COSC porte la technologie périphérique à un niveau inédit, qu'aucune marque horlogère n'a su atteindre auparavant, avec trois éléments du mouvement placés en périphérie : la masse oscillante, le régulateur de répétition et un tourbillon transparent et guidé en périphérie qui donne l'impression de flotter au-dessus du cadran de la montre. Technique de répétition minute classique totalement innovante au mécanisme finement accordé pour produire deux notes différentes sur deux timbres qui, avec les marteaux sculptés, peuvent être admirés – chose des plus inhabituelle – via un espace créé tout autour du cadran.



CZAPEK - QUAÏ DES BERGUES GUILLOCHÉ HAVANA BROWN

La collection Quai des Bergues présente des cadrans guillochés main aux couleurs uniques. À l'origine inventée à la fin du XVIIIe siècle pour orner les timbales, l'industrie horlogère n'a pas tardé à se l'approprier. Le « guilloché Ricochet » est un nouveau motif qui représente les ronds créés à la surface d'un lac par les ricochets d'un caillou. Une esthétique impossible à reproduire mécaniquement. Cadran spécial en or, argent, palladium et platine orné d'index appliqués en or rose qui s'accordent parfaitement avec le boîtier de 42,5 mm de diamètre en or rose 18 carats. Alimentée par le calibre maison à remontage manuel la ce modèle est proposé en édition limitée à 15 exemplaires seulement. Fonctions heures, minutes, petite seconde et indicateur de réserve de marche couplé aux jours de la semaine.



COMMANDER BIG DATE

Pour son 100e anniversaire, Mido lance la collection Commander Big Date : une série de modèles innovants dotés du Calibre 80. Index revêtus de Super-LumiNova blanc, tout comme les aiguilles diamantées des heures et des minutes, pour une parfaite lisibilité de nuit. Cadran 42 mm de diamètre, calibre 80 conçu sur la base du mouvement ETA C07.621, 25 pierres précieuses, 21'600 alternances par heure, masse oscillante ornée d'un motif Côtes de Genève et gravée du logo Mido, réserve de marche allant jusqu'à 80 heures. Un siècle après sa création, la marque suisse, dont le nom signifie « je mesure » en espagnol (« yo mido ») reste fidèle à ses valeurs fondatrices : design intemporel, matériaux de qualité et innovation technique.



REVERSO TRIBUTE SMALL SECONDS EN VERT ET CONTRE TOUT !

Jaeger-LeCoultre décline son iconique Reverso en vert. Le cadran laqué soleil et le bracelet en cuir assorti arborent une teinte vive, évocatrice des forêts de pins vert foncé situées aux alentours de la Manufacture horlogère dans la vallée de Joux. Depuis 2011 la Reverso renoue avec ses racines via une collaboration avec Casa Fagliano renommé dans le monde du polo pour ses bottes fabriquées à la main. Casa Fagliano créa alors des bracelets pour une série spéciale. Le bracelet en cuir de veau de la nouvelle Reverso Tribute Small Seconds, conçue selon le design signature de Casa Fagliano, révèle la même teinte verte que le cadran, créant un style harmonieux.



TISSOT BALLADE

Associant style unique et mouvement aux performances exceptionnelles, la Ballade s'offre une place de leader mondial sur ce segment de prix attractif. Le mouvement Powermatic 80 est doté d'un spiral en silicium pour une plus grande précision. Chronomètre certifié COSC, reflétant la tradition d'innovation de Tissot et sa longue et prestigieuse histoire dans le domaine de la chronométrie. Boîtier et bracelet bicolores en acier inoxydable 316L et lunette et maillons de bracelet en PVD or rose ou PVD or jaune. Boîtier 41 mm, verre saphir traité inrayable sur le cadran et fond transparent qui permet d'admirer le fonctionnement du mouvement. Réserve de marche jusqu'à 80 heures.



ARTYA : RÉVOLUTIONNAIRE

Vous n'en verrez pas deux comme celle-ci puisqu'il s'agit d'une œuvre d'art unique. Voici la nouvelle version de la collection Son of Earth ArtyA dont l'ADN est d'offrir dans ses gardes temps ce que la nature recèle : pigments, diamants, or, ailes de papillon, feuille de tabac... des cadrans élaborés par l'artiste Dominique Arpa-Cirpka. C'est aujourd'hui à un voyage au-delà de notre Terre que nous sommes conviés avec ce modèle «cosmos», savant mélange entre la fameuse boîte foudroyée aux tons arc-en-ciel, concept révolutionnaire inventé par le créateur de la marque Yvan Arpa, et les cadrans faits à la main par son épouse avec différents pigments naturels, accompagnés de feuilles d'or et de poussière de diamants. Côté mécanisme, mouvement manufacture ArtyA (certifié COSC) fonctions Heures, minutes, secondes, Taille : 44 mm - Réserve de marche 52 heures. Pièce unique 1/1, 10. 900€.

CHAMPAGNE



CHAMPAGNE EPC BRUT NATURE

Blanc de Blancs sans sucre pour déguster un Champagne au plus proche de son goût naturel... Notes minérales, saveurs fraîches d'agrumes à consommer volontiers au soleil, autour de mets iodés ou encore mieux ... en pleine nature pour accompagner un pique-nique ! Cultivés sur les coteaux du sézannais, ses raisins bénéficient

d'un excellent ensoleillement, ce qui explique qu'ils sont naturellement sucrés. Chaque cuvée est issue d'un seul cépage, d'un seul terroir et d'une seule année. De plus, la marque collabore de A à Z avec les vignerons, ce qui valorise leur savoir-faire et permet de mieux les rémunérer. 29,90€ www.epc-champagne.com et réseau cavistes.



CHAMPAGNE GH MARTEL CUVÉE

VICTOIRE ROSÉ

En 1989, la famille Rapeneau a souhaité transmettre son savoir-faire avec une cuvée d'exception : La Cuvée Victoire issue du vignoble familial aux terroirs majoritairement classés Premier Cru. Composée à majorité de Chardonnay et de Pinot Noir, la cuvée rosée révèle une générosité immédiate. Une bouche suave aux arômes de fruits rouges : mûre et myrtille. La finale est élégante et accompagnée de notes mielleuses. Elle est dosée à 8 g/l. Idéale pour l'apéritif ou accompagner un dessert. 37€.



MUMM GRAND CORDON ROSÉ

Le Beery Christmas est le guide ultime pour se familiariser au monde de la bière, il rassemble des conseils de dégustations et des anecdotes sur l'histoire du houblon. Cette année, Saveur Bière met le voyage à l'honneur et nous emmène à la découverte des brasseries qui ont collaboré pour donner vie à ce calendrier de l'Avent. 69€90



AUTOLYSE BY LE BRUN DE NEUVILLE

80% Pinot Noir, 20% Chardonnay Dont 8% de vins de réserve. À l'issue de la prise de mousse et lors du vieillissement en bouteille, les levures meurent progressivement et s'autolysent : elles libèrent des micro-organismes qui vont interagir avec le vin et lui apporter gras et complexité... Cette cuvée élevée en cave près d'une dizaine d'années célèbre le temps et son empreinte sur le vin. 39€. Route de Chantemerle - 51260 Beton - Tél : 03 26 80 48 43.

VINS



CHÂTAIGNIER ROSÉ 2020 - CONCENTRÉ DU LUBERON

50% de Grenache, 30% de Cinsault et 20% de Syrah. Lové au cœur du Luberon, sous la protection de la forteresse de Ménerbes, issu d'un des terroirs les plus frais du Domaine par son altitude et son exposition nord, le châtaignier rosé est emblématique de la typicité des vins du Luberon.

Robe brillante rose pâle légèrement saumonée, nez gourmand d'une belle intensité aromatique de petits fruits rouges, de fleurs et d'agrumes. En bouche le vin est rond et équilibré, pour finir avec délicatesse sur des arômes de fruits frais. Idéal en apéritif avec un feuilleté au chorizo ou des tapas.



ROSÉ LOVE BY LÉOUBE 2020 AOC CÔTES DE PROVENCE BIO

Assemblage de cépages traditionnels de Provence (principalement Grenache et Cinsault, complété par du Mourvèdre et de la Syrah), légers arômes d'agrumes mêlés à des notes de fruits à chair blanche complètent l'équilibre de ce rosé. En apéritif, avec des antipastis, des brochettes de volaille, pour accompagner une cuisine méridionale.



MINUTY 281

Grenache et Syrah pour un concentré de Provence. Robe pale aux reflets cristallins, nez intense et d'une belle complexité avec des arômes de fruits à chair blanche relevés par des notes iodées. Avec un risotto aux saint Jacques, des langoustines rôties, Saint Pierre au fenouil. 45€.



CHÂTEAU LA COSTE ROSÉ D'UNE NUIT 2020

Grenache - Syrah - Cabernet, nez au bouquet expressif de fruits. Vin ample, frais et floral. Arômes de fruits rouges. Bouche ronde qui reste dans la continuité du nez et une belle persistance fruitée. 11,90€ au château 2750, Route de la Cride 13610 - La Puy-Sainte-Reparate.

SPIRITUEUX SPIRITUELS

Sachez apprécier et consommer avec modération



CELTIC WHISKY DISTILLERIE

La distillerie artisanale bretonne la plus titrée de France révèle Gwalarn, un blend issu d'une sélection des meilleurs fûts élevés sur les terres celtiques. Nez riche et opulent, notes puissantes de céréales légèrement tourbées laissent place à une palette aromatique alliant la douceur de la vanille, la complexité du cuir, le fumé du tabac. En bouche : attaque franche

et vive, soutenue par le caractère légèrement tourbé. La souplesse de la vanille et du miel procure en milieu de bouche une belle onctuosité. Enfin, l'amplitude et la générosité du whisky portées par des notes salines, révèlent des arômes de pain d'épices alliés à des saveurs de fruits confits. 29,90€ chez les meilleurs cavistes.



COFFEY VODKA MADE IN BRETAGNE

Cette vodka capte parfaitement le goût très doux et délicat du maïs et de l'orge. Chaque spiritueux est distillé séparément puis habilement mélangé. La formule est perfectionnée avec une filtration minimale utilisant du charbon blanc de bouleau pour assurer un équilibre précis et une texture douce. Nez : Riche. Noix de cajou, réglisse, menthe, noix de coco, amande, herbe fraîchement coupée. Bouche onctueuse. Épices douces, fruits secs. Finale : Douce. Herbacée, fruitée, sucrée et maltée. 47% - 70 cl - 39,90€.



VODKA FRANÇAISE CÎROC MANGO

Saveurs douces, texture soyeuse pour cette vodka élaborée à base de raisins français et de mangue pour une palette de saveurs à la fois onctueuses et intenses. Idéale pour réaliser de nouveaux cocktails, du plus simple au plus sophistiqué. Elle peut être mélangée avec du champagne pour un cocktail raffiné ou simplement dégustée sur glace ou allongée d'un jus de fruits frais. 45€.



GLENFIDDICH MALT MASTER'S EDITION

Single Malt élaboré en double maturation successive en ex fûts de Bourbon puis en ex fûts de Sherry Oloroso pour un caractère unique avec de belles notes fruitées et épicées. Robe or, nez aux arômes de terre mouillée et de bois imprégné de whisky, notes profondes de vanille et de braises fumées. Bouche : riche et complexe suite à une double maturation. Une attaque acidulée qui se transforme progressivement en saveurs épicées et appétissantes de prunes et de cerise, suivies par des notes d'amandes grillées et de cake aux fruits. Finale douce et moelleuse. 39,90€ réseau cavistes.



«Il semblerait qu'Isocèle poursuive ses études sur le triangle».

VINTAGE SUPERCARS

Artcurial Motocars organise prochainement une vente événement unique, «Parisienne 2021», au sein de laquelle sera présenté un ensemble d'automobiles de collection exclusives. Parmi elles, un cabriolet Aston Martin,

la fabuleuse DB4, célèbre voiture de James Bond, une Ferrari 512 Berletta Boxer capable de rouler avec stabilité à plus de 300 km/h et bien d'autres ! En exclu, voici les plus prestigieuses.

1965 Aston Martin Short Chassis Volante

Dans la gamme Aston Martin, ce cabriolet occupe une place à part : équipé de son moteur d'origine, cet unique exemplaire a été livré dans la couleur Autumn gold, est un des seuls à ne pas porter un nom comportant les lettres «DB», contrairement aux autres modèles de la période David Brown. Ce Short Chassis, rarissime en conduite à gauche d'origine, a été entre les mains du même propriétaire depuis près de 30 ans. Plus qu'une voiture, une légende ! Prix : 1.200.000 - 1.600.000 €



1961 Aston Martin DB4

Rendues légendaires par James Bond autant que par leurs qualités routières, les Aston DB associent le raffinement d'un intérieur britannique au charme d'un dessin d'origine italienne. Ce modèle est dérivé du six-cylindres Lagonda. Forte de 240 ch, cette superbe DB4 dépassait les 225 km/h. Un must.

Prix : 240.000 - 320.000 €



1966 Maserati 3700 Sebring 2 GTI

Cette Maserati Sebring série 2, à moteur et couleur d'origine, se distingue grâce à une teinte «Argento Auteuil» et son chic intérieur moutarde «Senape», sublimant ainsi une combinaison de couleurs, joliment patinée. Entièrement intacte, traversant les âges avec élégance, cette Maserati est l'idéal pour le gentlemen driver !



TECH



Cirrus Vision Jet : le jet privé le moins cher au monde coûte à peine 2 millions de dollars

Après plus d'une décennie de développement, l'entreprise Cirrus Aircraft a livré les premiers SF50 Vision Jet à plus de 600 clients. Le jet privé le plus petit et le moins cher jamais conçu jusqu'ici. 2 millions de dollars. Il défie toute concurrence dans le monde de l'aviation de luxe – même les jets d'occasion de Gulfstream coûtent près de dix millions de dollars. Ce jet privé peut transporter cinq personnes sur 1 850 kilomètres à 8 500 mètres d'altitude avec un plein. Il peut également atteindre une vitesse de 555 km/h. Malgré sa « petite » taille et son prix « attractif », il présente une multitude d'innovations. C'est le seul jet privé au monde construit autour d'un monocoque en fibre de carbone, ce qui rend l'appareil as-

sez léger pour décoller sur des pistes d'une longueur de près de 2 000 pieds de long, il est également pourvu d'un parachute complet en cas d'urgence. La finition de la cabine est semblable à celle d'un SUV ou d'une berline de luxe. La cabine offre également un niveau impressionnant de visibilité pour le pilote et les passagers, grâce aux grandes fenêtres. Moteur unique permettant de maintenir des coûts d'exploitation bas. On est encore loin de la démocratisation du secteur mais on s'en approche. Cirrus Aircraft est situé à Duluth, dans le Minnesota. En 2011, l'avionneur est racheté par China Aviation Industry General Aircraft (CAIGA), une filiale de la compagnie étatique China Aviation Industry Corporation.



TECH



INDY EVO BY SKULLCANDY, ÉCOUTEURS CHICS ET DESIGN

Skullcandy Inc., la marque d'audio lifestyle, reste en tête du marché des écouteurs totalement sans fil en lançant quatre paires d'écouteurs aux nombreuses fonctionnalités. Chacun de ces nouveaux produits a été optimisé, qu'il s'agisse d'un son frôlant la perfection, d'une autonomie encore plus longue ou de la technologie de

géolocalisation intégrée qui garantit une localisation en cas de perte. Recharge sans fil, Bluetooth

jusqu'à 30 heures d'autonomie, résistance à la transpiration, à l'eau et à la poussière, commandes complètes à partir de chaque écouteur. €99.99 en coloris Pure Mint, Chill Gray, Deep Red et True Black.



LEICA M10-P REPORTER

Hommage aux grands photographes de reportage de notre temps, un appareil photo sans compromis, adapté aux conditions les plus difficiles. De nombreux appareils Leica ont été développés au cours de l'histoire de la marque en tenant compte des besoins des photographes de presse et de reportage. Doté d'une finition de couleur vert foncé, particulièrement résistante aux rayures, et gainé en Kevlar, le Leica M10-P «Reporter» rappelle les conditions extrêmement difficiles dans lesquelles ont été réalisés nombre de reportages les plus remarquables de notre époque. Le Kevlar est une fibre synthétique fréquemment utilisée dans la production de vêtements de protection balistique. Grâce à l'exposition aux rayons UV naturels, le gainage renforcé de l'appareil photo prend progressivement la même couleur que le capot et la semelle. Prix Public boîtier sans objectif : 7 980€ seulement. Edition limitée à 450 exemplaires.



SONORO

Sonoro, marque allemande concevant des produits audio depuis 14 ans présente son nouveau système audio stéréo haut de gamme Meisterstück signifiant « chef d'œuvre », ce produit tout-en-un combine la performance audio de l'ingénierie allemande au design intemporel d'un boîtier en bois dépoli à la main. 9 kilos de chef d'œuvre au design intemporel, ce système peut indifféremment être associé à des meubles contemporains ou anciens, et transforme le séjour en une salle de concert. 1070€ en bois de noyer naturel et 970€ en version laquée blanche, noire, argent ou graphite mat.



ABIOTEC LANCE AIROID APS 200

Des purificateurs d'air domestiques qui combinent hautes performances avec un design élégant ! Une technologie développée par la NASA pour éliminer 99,99 % des moisissures, bactéries et virus. Parce que nous passons une grande partie de nos journées dans des environnements intérieurs 3 à 8 fois plus pollués qu'à l'extérieur (composés organiques volatiles, particules fines, fumées nocives et produits chimiques font malheureusement partie intégrante de notre quotidien), et parce que la crise sanitaire renforce le besoin d'assainir l'air intérieur, ces technologies tombent à point nommé. Facile à installer et à mettre en œuvre : pas d'émission d'ozone. Airoid APS 200 : 749€ - Kit lampes de remplacement annuel : 144€. Airoid APS 200 PM 2.5 : 1000€ - Kit lampes de remplacement annuel : 167 €.

SUR LA MER

Italian design pour Shaddai, superyacht au look futuriste et cabine-terrasse perchée à 38 mètres de hauteur

180 mètres de long, qui a coûté 360 millions d'euros à son propriétaire, l'émir d'Abu Dhabi. Il n'en fallait pas moins pour faire oublier les 163,5 mètres d'Eclipse, propriété de l'oligarque russe Roman Abramovitch. Le designer italien Gabriele Teruzzi a ainsi conçu ce mégayacht Shaddai, dont le nom signifie modestement « Dieu tout-puissant », en hébreu. Long de 150 mètres, la bête se démarque plutôt par son pont supérieur. Equipé d'une cabine et d'une piscine, celui-ci est perché à 38 mètres (la taille d'un immeuble de dix étages), offrant à ses passagers une vue sans pareille sur les flots. Un aquarium et deux bassins à débordement complètent cette débauche de faste, à prix prohibitif. Ne reste qu'à gagner une quinzaine de fois au Loto, ce qui est statistiquement improbable. Reste un bon vieux Zodiac pour se consoler...





TECH



LA LÉGENDE PERDURE

Technics sortira le mois prochain la SL-1200MK7, la finition argentée de sa légendaire platine DJ dont les spécifications sont identiques à celles de la SL-1210MK7 sortie il y a deux ans. Incontournable dans les clubs depuis qu'elle a été adoptée par les DJ de discothèque peu après sa sortie initiale en 1972, la SL-1200 est l'un de ces rares composants qui brouillent les frontières entre la hi-fi et l'instrument de musique grâce à son entraînement direct, son moteur à couple élevé et le génie de certains des millions de doigts qui ont manipulé son plateau. Le plateau argenté faisant partie de ce qui fait de cette platine une icône de l'industrie, c'est aussi l'une des rares occasions où une nouvelle finition constitue une véritable nouveauté. Pour ceux qui attendent d'adopter une Technics MK7 pour cette raison, mai 2021 est le moment - en Europe, du moins. Les deux platines sont également dotées d'un caisson très rigide et d'un isolant à fort pouvoir d'amortissement, le tout accompagné d'un plateau à deux couches bénéficiant également d'un meilleur amortissement des vibrations - essentiel pour la stabilité face à 12 heures de coups de pied brutaux. Ceux qui recherchent le son Technics dans un système audio domestique plus traditionnel seront heureux d'apprendre que la société a également présenté une nouvelle platine d'entrée de gamme qui succède à la SL-1500C.



HAUT EN COULEURS

Après un casque iX3BT qui nous avait scotché par son design, sa qualité de fabrication, sa qualité de son et son tarif "étudiant", MTX en remet une couche avec un incroyable iX4BT. Ce casque utilise une connexion Bluetooth, avec un fil reliant les deux écouteurs. C'est pratique, impossible de les perdre. Mais le petit câble qui passe sur la nuque ne plaira sans doute pas à tout le monde. MTX a pris soin de positionner la batterie à bonne distance sur le câble pour qu'elle repose sur l'épaule et que l'on ne sente pas son poids. La connexion est ins-tantanée, les instructions dictées facilement compréhensibles. Les deux écouteurs sont en aluminium et de taille réduite, malgré la présence de deux gros haut-parleurs de 8 mm. Cela les rend légers, confortables. Côté son, dès la première note, il impressionne. La scène sonore est large, profonde et haute. Chaque note est reproduite avec une dynamique proche du réalisme. Le rendu est toujours fluide, jamais électronique, direct, franc, réaliste et percutant. La réponse en fréquence est très équilibrée et d'une linéarité sans vague. Le grave est fort, puissant, profond, et physique sur les notes les plus basses. Le médium est tridimensionnel, clair et ultra lisible.

MONTÉ LE SON

Depuis longtemps, les enceintes Sonos sont très à l'aise dans l'univers domestique, mais elles n'ont jamais voulu sortir de chez elles. Jusqu'à aujourd'hui.... Il est juste de dire que la Roam n'a pas été construite en un jour. Si le fait que Sonos fasse les choses à son rythme n'a pas entaché la réputation de l'expert du multiroom, il est tout de même un peu surprenant qu'il ait fallu attendre 2021 pour dévoiler la première enceinte extéri-eure véritablement portable de la marque. La Sonos Roam est une enceinte tout-terrain avec des dimensions et un ensemble de fonctionnalités qui rivalisent avec ceux de JBL et Ultimate Ears. Compte tenu de la récente série de produits de Sonos offrant un son superbe, une enceinte que l'on peut glisser dans notre sac à dos et emmener en randonnée était très attendue - d'autant plus que la Move, la première enceinte à batterie de la société, était plus corpulente que portable en comparaison.



TECH



STAR VOLANTE

Voici le nouveau roi des drones, pour tous ceux qui veulent se faire plaisir à saisir des photos et des vidéos de première qualité en prenant de la hauteur. Ce nouveau drone signé DJI est à même de capturer des vidéos 5,4K et des clichés 20 MP grâce à un grand capteur 1 pouce. Sa stabilisation 3 axes maintient tout cela stable et fluide, tandis que les vidéastes peuvent

compter sur les 8 Go intégrés, plus une microSD). La durée de vie de la batterie est de 31 minutes par charge, tandis qu'une version mise à jour de la technologie de transmission OcuSync de DJI donne à l'Air 2S une autonomie allant jusqu'à 12 km. Attention : comptez 300 € de plus en version Fly More, avec des filtres, deux batteries, une station de charge et une sacoche de transport.



LE SON INCROYABLE "TRUE WIRELESS"

Quand Bowers & Wilkins dévoile une nouveauté, elle ne fait pas les choses à moitié. La marque audio d'élite vient de lancer ses nouveaux écouteurs intraauriculaires PI7, qui disposent bien sûr de la qualité sonore connue et reconnue de la maison. Avec en sus des fonctionnalités intelligentes et pratiques, une qualité d'appel exceptionnelle et un design haut de gamme. Ces écouteurs PI7 résolument haut de gamme prennent en charge la liaison sans fil Qualcomm aptX Adaptive avec des appareils mobiles compatibles, pour une transmission musicale haute résolution à partir de services de streaming appropriés tels que Qobuz. Une vraie bonne nouvelle pour les amateurs de musique haute définition nomade.



FONCTIONNALITÉS ET STYLE, SANTÉ ET FITNESS, CORPS ET ESPRIT

La nouvelle montre multisports & multifonctions de Garmin. Dotée des fonctionnalités fitness les plus avancées, elle propose pas moins de 25 programmes sportifs intégrés sur son écran ultra-lumineux AMOLED. Vous pourrez même construire vos entraînements sur mesure. Elle offre notamment de nouvelles statistiques, tel un score de sommeil et des données d'analyse fournies par Firstbeat Analytics. Elle intègre aussi une large sélection de fonctionnalités de suivi en permanence : la fréquence cardiaque (avec la possibilité de configurer des alertes en cas de fréquence basse ou haute), l'âge fitness, le suivi avancé de la qualité du sommeil, le suivi de la respiration, l'oxymètre de pouls, le suivi du stress, le suivi de l'hydratation



SIGNÉ KEVIN MAYER

Montblanc lance une collection capsule en partenariat avec le décathlonien d'élite français et détenteur du record du monde Kevin Mayer. Chaque matériau utilisé dans la création de cette capsule écologique a été sélectionné pour minimiser l'impact environnemental. Cette collection comprend un sac de voyage et une pochette assortie, fabriqués en nylon régénéré noir avec des détails en cuir. Le chiffre 9126 fait référence au record du monde établi par Kevin Mayer. Le sac de voyage peut être maintenu sur une valise cabine grâce à une anse de maintien, porté à la main ou simplement en bandoulière. Quant à la pochette, elle peut être portée à la main ou utilisée comme un sac dans un sac.

TECH



APPLE, FEU D'ARTIFICE POUR LES BEAUX JOURS

Apple a donné un bon coup de pied dans la vieille fourmilière informatique l'année dernière en se passant d'Intel et en introduisant des MacBook équipés de son propre chipset M1. Cette fois, au tour de l'iMac de lui emboîter le pas. Selon Apple, son nouvel ordinateur M1 offrira des performances jusqu'à 85% plus rapides et un processeur graphique jusqu'à deux fois plus rapide, tout en permettant aux utilisateurs d'éditer jusqu'à cinq flux de séquences 4K simultanément. Encore plus fin que jamais, ce tout nouvel iMac entièrement repensé arbore un écran 24 pouces 4,5K avec 500 nits de luminosité et

ne mesure que 11,5 mm d'épaisseur. L'iPad Pro millésime 2021 contient une puce M1 qui augmente de 50% le CPU de la tablette phare d'Apple. De quoi rivaliser avec les Mac les plus rapides de la marque à la pomme. Apple a aussi ajouté Thunderbolt au cocktail pour mieux prendre en charge les écrans externes. La 5G est en option, et vous pouvez avoir jusqu'à 2 To de stockage (à condition de vendre un bras) . Le modèle 12,9 pouces intègre un écran XDR utilisant plus de 10 000 mini-LED (par rapport aux 72 LED du modèle précédent) pour augmenter la luminosité et le contraste



TEUFEL CINEBAR ONE : PETITE MAIS QUEL SOUFFLE !

Etonnante barre de son ultra compacte compatible Dolby Digital. Un seul câble de connexion vers le téléviseur, la console de jeu ou le PC et le tour est joué. Son Surround , caisson de basse sans-fil 6,5 pouces (2.1) – optionnel, Quatre haut-parleurs haute performance, Bluetooth 5.0 avec aptX pour musique streaming en qualité CD. Nécessite seulement 30 cm sous TV et ordinateurs pour obtenir un son cinéma. En blanc sable ou bien en noir

mat, elle sait se fondre visuellement et naturellement dans le décor. Enfin la câbles sont habilement dissimulés au dos de la bête. Besoin d'encore plus de basses : Cinebar One Plus propose un caisson sans fil T6 au design particulier lui permettant de trouver sa place dans les endroits les plus exigus, voire sous un canapé. 300€ en noir et blanc et 400€ avec son caisson de basse sur www.teufelaudio.fr. Et place au grand spectacle !

TECH



UNE TECHNOLOGIE RÉVOLUTIONNAIRE

Ceci n'est pas un simple piano, mais son évolution. En 2015, Steinway lançait Spirio, son système de reproduction haute définition permettant de reproduire, en acoustique, les interprétations des plus grands artistes au monde. Ce catalogue d'enregistrements propose plus de 4 000 pièces classiques, jazz et pop, disponibles via l'application Spirio sur iPad. Maintenant, avec SPIRIO | r, les pianistes peuvent aussi s'enregistrer, s'écouter et éditer leurs interprétations dans le format haute résolution de Steinway. Des fonctionnalités avancées d'édition en haute résolution permettent aux mélomanes audiophiles de modifier la hauteur des notes, leur intensité ou encore leur durée. SPIRIO | r propose des commandes intuitives pour éditer les enregistrements et les exporter dans différents formats : haute résolution SPIRIO, MIDI ou encore MP3. Ca vous tente ? SPIRIO | r est disponible sur le modèle D-274, le grand piano à queue de concert de Steinway & Sons et sur le modèle B-211. Mais avez-vous le niveau pour ?

DESIGN PAS RASOIR

Braun, qui célèbre ses 100 ans en 2021, a conclu une collaboration unique avec Virgil Abloh, directeur de la création et fondateur de Off-White et directeur artistique de Louis Vuitton Menswear. Ensemble ils ont dévoilé une œuvre "d'art fonctionnel", associée à un film proposé sur www.Braun.com. Le célèbre designer s'est pour l'occasion

murale, qui était le meilleur système audio de son temps, mais aussi la qualité et les matériaux durables qui sont fabriqués pour durer. Un titre remixé de Virgil Abloh est également disponible sur son Soundcloud pour donner vie à la philosophie du design de Braun : "intemporel et destiné à être apprécié dans la durée".



plongé dans les archives de Braun pour revisiter la chaîne Hi-fi murale Wandanlage de 1965. « J'ai toujours beaucoup apprécié le design Braun, explique Virgil Abloh. J'ai saisi l'occasion des 100 ans de la marque pour repenser ce produit emblématique de Braun et donner vie à ce que nous en sommes venus à attendre du design. Cette œuvre "d'art fonctionnel" créée conjointement avec Braun Design met en exergue non seulement la fonction originale de la chaîne Hifi

SUR LA TERRE

HARLEY-DAVIDSON PAN AMERICA : LA NOUVEAUTÉ DE L'ANNÉE !

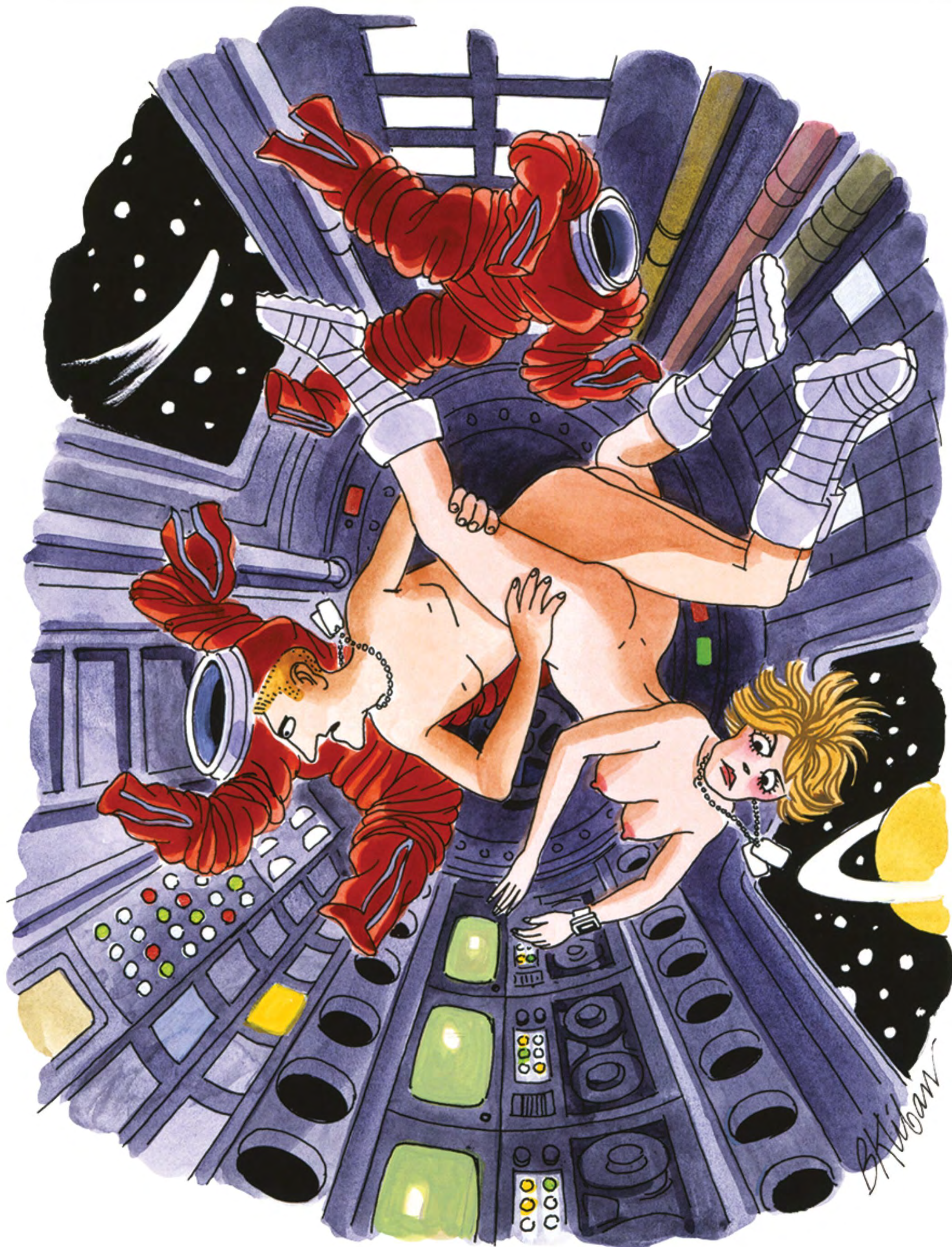
Chez Harley-Davidson, on a pour tradition de faire du cruiser et de la grande routière, et on fait ça merveilleusement bien depuis 1903. La firme de Milwaukee a tenté une diversification remarquée il y a deux ans avec la Livewire, une moto électrique réjouissante à conduire – même si les chiffres de ventes restent timides, comme sur toute vraie moto électrique. Néanmoins, la révolution américaine prend un nouveau tournant cette année avec la Pan America 1250, un engin qui permet à Harley-Davidson de s'intégrer sur un segment de marché carrément porteur, celui des trails. Fini le bon vieux V-twin refroidi par air qui vibre en faisant « *potato-potato* », Harley a conçu un moteur entièrement nouveau pour cette Pan America 1250. C'est toujours un V-twin, normal, ça, c'est la tradition américaine ! Entièrement refroidi par eau, il développe 150 chevaux. Une moto bien équipée : poignées chauffantes, régulateur de vitesse, bulle réglable, suspensions pilotées (avec un intéressant système, l'ARH, pour Adaptive Ride Height, qui permet d'abaisser la hauteur de selle à l'arrêt, c'est utile pour les petits gabarits), éclairage à LEDs avec fonction adaptative en virage, tableau de bord tactile, inclinable et

connecté (avec fonction GPS sur une App), la Pan America est prête au voyage. Vendue moins de 16 000 € en version standard (qui se passe de quelques éléments, tels que les suspensions pilotées, les protège-mains, les feux adaptatifs, les crash-bar, un peu d'électronique, les poignées chauffantes) et qui est déjà fortement recommandable, la version Special propose un package complet à 18 290 €, ce qui est bien placé dans ce segment



LOOK RÉTRO

Les bikes à assistance électrique Rayvolt comptent parmi nos plus belles découvertes, dénichées au gré de recherches digitales. Leur look sans pareil, entre une Harley, un Beach cruiser et un Café racer des années 60, est l'oeuvre du français Mathieu Rauzier qui les produit à Barcelone. Une bicyclette hors du commun qui rêve d'inventer un transport plus doux sans renoncer à notre fascination pour les jouets technologiques. Formes galbées, vagues en miroir, large selle de cuir, pneus à flancs blancs... ces bijoux de mobilité ont été conçus avec un soin du détail inégalé et ravit les cyclistes dès les premiers tours de roue. Ajoutez à cela une pincée d'intelligence artificielle et de big data qui vous permettent de gérer et de paramétrer le vélo depuis une appli mobile dédiée. Et vous obtenez un bike électrique ultraconnecté à l'allure d'hier et la technologie de demain. Le Clubman est un vélo de ville au look hipster, à mi-chemin entre un Beach Cruiser, Fat Bike et Café Racer. Avec lui, vous n'aurez plus à choisir entre style et confort ! La classe pour tous vos déplacements que ce soit en mode "Commute" (domicile-boulot) ou "week-end" (pour rejoindre vos amis en terrasses de café)...



«Bon sang, il y a quelqu'un au sas !»

Mikomi Hokina

Pin-up 3.0







Dans notre inconscient collectif la pin-up nous renvoie à l'imaginaire de la pop culture U.S avec ses modèles tels que Bettie Page, Jayne Mansfield, Lili St-Cyr. Issues des mangas ou encore des jeux vidéo, la vague déferlante de la pop culture asiatique a créé auprès des jeunes de nouvelles formes d'icône. Mikomi incarne, dans le Cosplay boudoir, ces personnages de fiction et nous offre une nouvelle vision de la pin-up 3.0.

- Qu'est-ce que l'Erocosplay?

Tout d'abord, qu'est-ce que le Cosplay? Le Cosplay condense les mots «Costume» et «Roleplay». C'est un hobby qui consiste à incarner ses personnages préférés. Les personnages peuvent être issus de films, de BD, de séries, de manga ou de jeux vidéo. Tant qu'un personnage existe, il peut être incarné par un Cosplayeur. Un aspect important du Cosplay réside dans la fabrication du costume, qui reflète le talent de la personne. L'Erocosplay c'est une variante érotique du Cosplay qui consiste à interpréter ces personnages dans des tenues et scènes qui ne sont pas forcément représentées dans l'œuvre originale. Cela va de la lingerie au nu.

- Quel fut ton catalyseur ?

J'avais déjà une communauté qui me suivait pour les Cosplays que je faisais

occasionnellement, et surtout pour les dessins que je postais.

Avant de commencer l'Erocosplay, j'avais un univers érotique très présent dans mes sujets de dessin. Passer du cosplay à l'Erocosplay n'a pas été facile, mais ça n'était pas hors caractère venant de moi.

J'ai fait une rencontre qui m'a beaucoup changée. La personne m'a encouragée à me lancer dans l'Erocosplay et j'ai eu la chance d'avoir mon mini-buzz à l'époque, ce qui a fait démarrer ma carrière.

J'ai surfé sur cet élan suite au décès de ma mère. J'étais très proche d'elle et sa disparition m'a fait énormément souffrir. Travailler, fabriquer et shooter mes photos de Cosplay et d'Erocosplay m'a énormément aidé à canaliser toute cette souffrance. Après trois mois, je pouvais déjà vivre de mon hobby.

- Parle-nous du terme Waifu.

C'est un personnage féminin imaginaire issu principalement de l'univers des jeux vidéo, d'animes ou mangas. Chaque fan de ces univers a son propre «Waifu», la personne idéale avec laquelle, s'il le pouvait, il entretiendrait une relation amoureuse.

Le Cosplay par définition est ce qu'on appelle du «fan service», car la

Cosplayeuse devient ce personnage et par interposition, l'objet de fantasme. Elle rend service aux fans.

- Comment expliques-tu ton succès sur les RS ?

J'ai beaucoup de mal à l'expliquer, car l'intention n'était pas d'être spécialement populaire mais de partager ce que je faisais. Beaucoup de gens commencent l'Erocosplay avec un but lucratif, mais ce qu'ils ignorent c'est que la popularité est déterminée en fonction de la personnalité de la personne (ainsi que son dévouement à sa communauté), de la qualité des photos publiées et des personnages choisis. J'ai également beaucoup posté de Cosplays avec des «Props» (des accessoires/reproductions d'armes etc...) relativement impressionnantes.

- Est-ce beaucoup de travail ?

C'est énormément de travail ! Poster deux fois par jour sur environ 8 plateformes différentes demande de la rigueur, un esprit marketing et beaucoup de contenus.

La fabrication même des costumes n'est qu'une partie «infime» si on étale vraiment toutes les tâches à effectuer. Au début je faisais le travail de 2 à 3 personnes. J'ai vite été en burn-out mais une fois que j'ai commencé à avoir









les moyens d'embaucher, je l'ai fait. Me faire aider par des collaborateurs fut la meilleure décision que j'ai prise en 2020. J'ai une business manager, un photographe, tous deux à plein temps, une costumière et un éditeur vidéo à mi-temps.

Le gros du travail c'est de poster sur les réseaux sociaux, d'organiser les photo-shoots et voyages pour collaborations avec d'autres cosplayeuses, ainsi que tout ce qui est postproduction comme le tri et la retouche des photos. Et bien entendu, tout ce qui est gestion de ma communauté ; répondre aux fans, être présente en convention, avoir une présence en ligne, rester accessible.

- Parle-nous des shootings ?

C'est personnellement ce que je préfère ! Être en cosplay c'est vraiment l'essence de ce qu'est ma passion. Maintenant avec les moyens que j'ai, je peux me permettre de prendre le temps de trouver les meilleurs endroits qui se prêtent le mieux aux univers des personnages que j'incarne.

Le procédé s'enchaîne ainsi ; - Choix du personnage. - Choix de l'endroit où on va shooter et de l'ambiance. - Brainstorming sur l'univers du personnage, sa personnalité.

- On trouve aussi beaucoup d'inspiration pour les poses en cherchant des «fanarts». Ces dessins, faits par des fans sont aussi souvent inspirés de Cosplays. Il y a une relation assez étrange d'ailleurs entre les deux.

- On travaille sur les lumières et puis on commence !

À force, poser est devenu plus simple qu'avant. Je n'ai jamais eu de formation pour être modèle. En plus je mesure 1,57 m, ce qui ne me dispose pas du tout à ce genre de carrière. Mais une fois sur Internet, les gens ne se préoccupent même plus de ce genre de choses. Ce n'est plus du tout soumis à des conventions générales, mais à une appréciation esthétique de la personne et de la photo dans sa globalité.

- Quelle est ta touche personnelle dans les shoots ?

Je dirais que deux aspects me distinguent de beaucoup d'autres erocosplayers : des poses excentriques et uniques ; puis flirter avec les limites de la nudité.

C'est important de me donner un but durant mes shoots. Et tester ces limites me permet également de m'amuser.

Après tout, même si c'est aussi mon travail à plein temps, à l'origine, c'était uniquement mon hobby. Garder un aspect ludique est selon moi primordial

pour créer des images intéressantes et transmettre des émotions.

- Parle-nous de ton photographe.

Notre première interaction s'est faite via les réseaux sociaux. D'ordinaire, je ne réponds pas aux demandes de photo-shoots venant de gens que je n'ai jamais rencontrés avant, mais son portfolio et son expérience avec d'autres cosplayers a piqué ma curiosité.

Il m'a contactée pour organiser un shoot erocosplay et le hasard a bien fait les choses, car j'étais à environ une heure de route de chez lui en Allemagne, en pleine semaine de collaboration avec deux collègues.

Nous avons fait un shooting qui s'est particulièrement bien déroulé.

C'était très différent pour moi, car je n'avais jamais travaillé qu'avec des amateurs et tout était très nouveau pour moi dans sa façon de travailler. J'ai été particulièrement impressionnée par la facilité avec laquelle il plaçait ses flashes directement aux bons endroits, comme s'il avait une image en tête et savait exactement ce que ça allait donner en photo. Ayant déjà de l'expérience en tant que modèle, il a été très facile de travailler avec lui.

Durant un débriefing, je me suis aussi rendu compte qu'il n'avait jamais vraiment shooté avec une cosplayeuse expérimentée, il a surtout travaillé avec des cosplayers dont c'est le hobby, qui au final, passent énormément plus de temps à fabriquer les tenues qu'à poser avec.

Je cherchais un nouveau photographe à l'époque et suite à cette rencontre, nous avons travaillé de plus en plus ensemble jusqu'à ce que je l'engage à plein temps.

- Tes jeux vidéo favoris ?

Si je devais faire une liste, dans l'ordre ce serait sûrement ; - Hollow Knight - Ori and the Blind Forest (+Will of the Wisps) - Darkest Dungeon - Dont Starve Together - Abzû - Dofus - Tricky Tower - Terarria. J'aime les jeux immersifs, souvent des jeux de plateforme/survie ou tour à tour.

La plupart de ces jeux donnent une grande importance à la bande-son et à la cohérence de leur univers, à leur histoire. J'aime les jeux avec des visuels uniques. La difficulté est aussi un aspect très important. J'aime le challenge !

- Comment se passe l'entente avec les autres filles de la communauté ?

Nous avons une communauté relativement très liée. Globalement, le groupe est très soudé. Même si on ne travaille pas ensemble, il y a cette idée globale

que nous sommes toutes collègues, car nous faisons le même travail.

C'est un concept assez étrange, mais cela s'explique par le fait que tout se déroule via Internet. En Belgique, nous sommes uniquement deux à faire ce métier.

J'ai créé une communauté avec d'autres cosplayeuses sur la plateforme Discord pour qu'on puisse toutes communiquer. La communauté est très internationale, tout est exclusivement en anglais. C'est presque un prérequis pour pouvoir travailler.

Ce serveur est la clef également pour organiser des collaborations. Rien de mieux pour se promouvoir l'une l'autre que de faire des shoots ensemble. Nos fans adorent ces crossovers, et cela rapproche des communautés qui ne se connaissent pas forcément, mais qui ont des intérêts communs.

Il y a aussi les «méga collab». J'organise souvent cela avec un groupe de collègues qui sont devenues des amies. Je loue des endroits magnifiques via Airbnb et nous organisons des shoots de 2 à 5 personnes. Très souvent au soleil ! Cela nous permet aussi d'amortir le coût des locations qui sont souvent hors de prix en solo. D'autant que beaucoup d'entre elles sont indépendantes et ne gagnent pas assez. Ces collaborations sont aussi uniques, il est difficile de rassembler autant de modèles.

Tout n'est pas rose également. Il y a de la jalousie, des coups bas, du drama. Mais ce n'est pas le plus commun.

- Comment gérer une telle communauté d'horizon de culture si différente ?

En toute honnêteté, ce n'est pas très compliqué, Internet a une tendance à «mélanger» les cultures. On voit de tout, partout, mélangé constamment. Ma communauté est principalement constituée d'Américains, de Mexicains, Brésiliens et d'Allemands. Même si les cultures sont différentes, l'érotisme est relativement universel.

Il y a aussi bien sûr des gens dérangés ou qui font des remarques déplacées, mais c'est très important en tant que personnalité publique de bloquer et de passer à autre chose sans même faire de commentaires.

- Comment fonctionne ton business ?

En tant qu'indépendante, je commercialise mon contenu moi-même. On peut parler de mannequinat peu conventionnel. J'utilise deux plateformes principales, Patreon et Onlyfans. Ces deux plateformes ont l'avantage d'être basées sur un abonnement mensuel, ce qui permet d'avoir une stabilité financière. C'est vraiment ce qui a permis mon



indépendance.

Je sépare beaucoup ce que je crée. Sur Patreon, je me concentre à sortir du contenu qualitatif, HD, avec des tenues élaborées (Cosplay) ainsi que de la mise en scène érotique (Erocosplay). C'est l'aspect de mon travail que je préfère, car c'est ce qui demande le plus d'expérience, d'effort et qui me permet de m'exprimer le mieux. Quant à Onlyfans, c'est plutôt une approche plus «Girl next door», où les fans veulent faire partie de ma vie quotidienne. Je n'y poste que du contenu pris avec mon téléphone, et quasi jamais en cosplay. Je possède aussi un e-shop où les gens

peuvent acheter les photo-sets qu'ils ont manqués sur Patreon.

Tout ça, c'est surtout l'aspect final du travail où tout est posté. Derrière, il y a toute une routine, avec des exigences, des délais, de l'organisation. J'ai ma propre société, ainsi que des employés à maintenir. Nous collaborons tous ensemble pour fournir les résultats que les gens voient uniquement sur les réseaux sociaux.

Je travaille depuis chez moi. Au niveau des tâches à effectuer par moi-même, je dois m'occuper de répondre aux gens sur les réseaux sociaux, sur Onlyfans et Patreon. Mais aussi tout ce qui

concerne l'élaboration de mes costumes, la recherche de poses, la préparation aux photoshoots.

L'étape la plus longue est certainement la confection des costumes. Je m'occupe principalement de tout ce qui est armes, accessoires, armures et ma costumière de tout ce qui est couture.

Je collabore également avec des développeurs indépendants d'Eroge, qui sont des jeux vidéo érotiques. J'incarne des personnages de leurs jeux et m'occupe de leur promotion.









Jeux... Sexe et match !

Fille à raquette... Fille à lunettes !

Le top Svenja van den Bogaart est mise en lumière par Ana Dias





*Une joueuse qui n'hésite
pas à mouiller le maillot !*



Son toucher de raquette est unanimement apprécié et reconnu des initiés. Heureusement, cumuler ainsi revers, coups droits, smash, volée donne chaud. La jeune espoir du tennis féminin a trouvé la solution qui métra tout le monde d'accord dans les tribunes.



Cette fille, c'est de la balle !



Joueuse à casquette, joueuse à... raquette !





A quand un double dames avec
une joueuse aussi bien classée ?







Scoop : nous sommes fiers de vous présenter
Wimbledona la soeur jumelle de Rolande Garros.
Elles se ressemblent à s'y méprendre !



Ces images nous font rêver d'être transformés en chiens pour courir après la baballe en remuant la queue !







MONACO

ton univers impitoyable

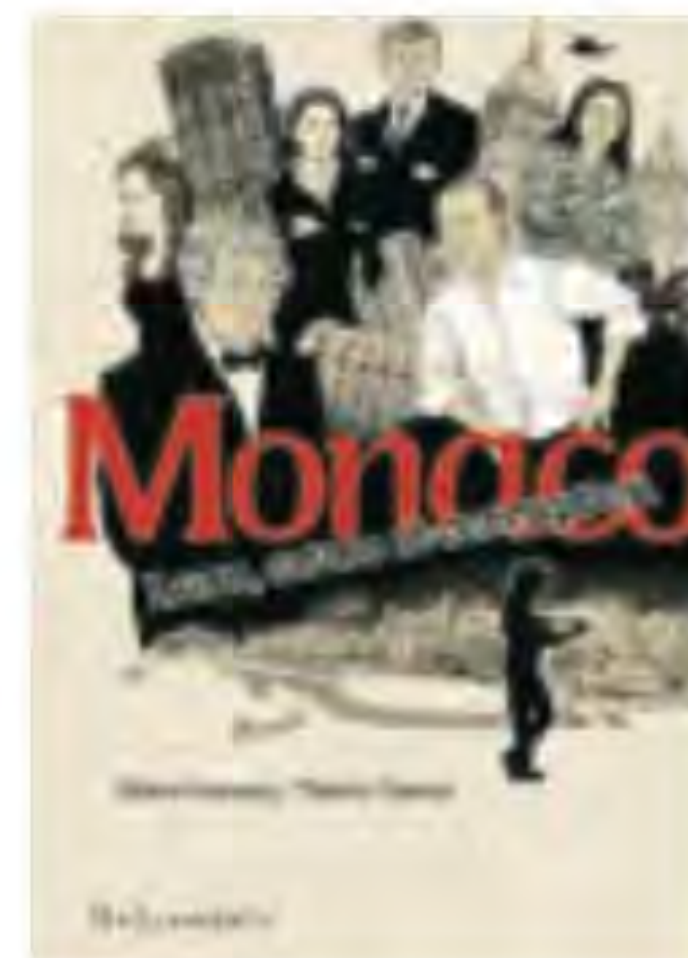
de **Hélène Constanty** et **Thierry Chavant**

À Monaco, beaucoup d'argent circule, surtout en cash ! 30% des résidents sont des millionnaires attirés par la douceur de vivre, les boutiques de luxe, la folie du jeu dans le célèbre Casino, la mer, le soleil, les belles femmes et les belles voitures... sans oublier la douce fiscalité. En une centaine de pages, la bande dessinée *Monaco, luxe, crime et corruption*, dresse un portrait à charge sur ce paradis fiscal coincé entre Nice et l'Italie. Le somptueux Rocher se transforme en décor scorsesien : assassinat d'Hélène Pastor, fortune immense et héritière de la famille qui a construit Monaco. Quelques semaines plus tard, développement radical de l'affaire ! Le gendre de la victime avoue avoir commandité le meurtre en se rapprochant de certains truands marseillais par l'intermédiaire de son coach sportif. Fortune, fusillade, drame... tout est là, même la caution comique, propre à tout bon scénario n'est point laissée de côté : les sois-disants truands s'avèrent être une bande d'amateurs. Ils vont laisser des traces partout sur leur chemin et seront rapidement retrouvés. Si les enquêteurs de l'époque sourient encore discrètement, une question très sérieuse demeure toujours : Comment la famille la plus riche de Monaco a-t-elle pu générer en son sein des haines aussi grandes qu'elles conduisent à un meurtre digne de la pègre ? Hélène Constanty, journaliste d'investigation, décide de se rendre à Monaco pour

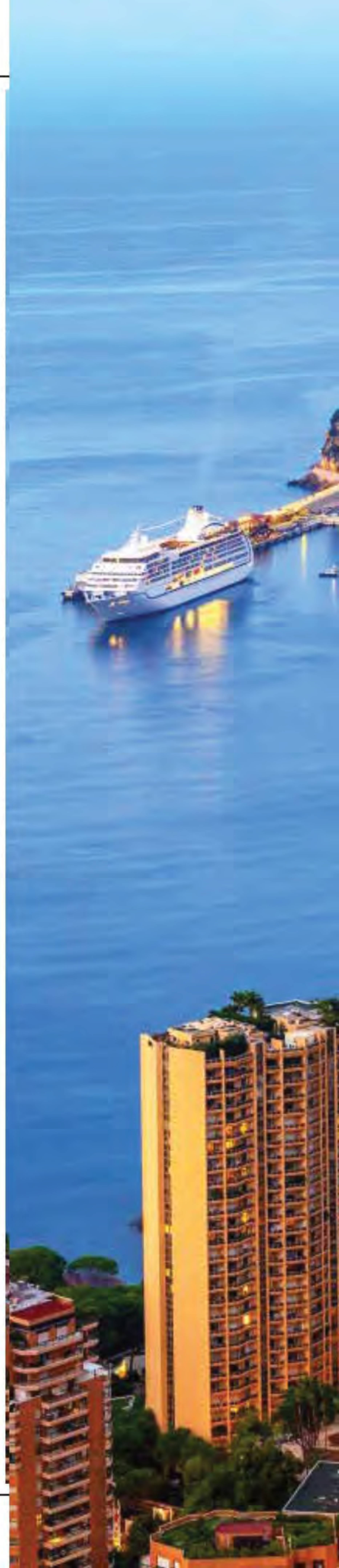
tenter de découvrir ce qui se cache derrière le miroir de la famille princière, les soirées de charité hyper select, un club de foot richissime, bref l'état le plus riche du monde. Elle assiste au procès, recoupe des informations et s'intéresse aux autres grands dossiers de la vie monégasque. Et ils sont nombreux ces grands dossiers : pénétrer les méandres d'une affaire de corruption hors norme, dont les acteurs sont un oligarque russe propriétaire du club de football de Monaco, un marchand d'art suisse, une espionne venue du froid et de hauts responsables policiers. Et de fil en aiguille, ce sont les zones d'ombre du plus grand chantier d'Europe qu'il explore : la construction d'une extension en mer, destinée à attirer de nouveaux résidents. Au cœur de l'Europe, Monaco, paradis fiscal, cultive le secret. Y enquêter est particulièrement difficile : rares sont ceux qui osent parler et encore moins témoigner devant une caméra. Cette enquête graphique entièrement basée sur des faits réels, sourcée à partir d'enquêtes judiciaires, offre une immersion rare dans l'entre-soi des riches et des puissants. Il y a quelques années, un Grimaldi déguisé en moine prend possession d'un petit village en bord de mer et le façonne selon ses ambitions. Résultat des courses : Monaco devient le refuge de luxe préféré des plus grandes fortunes du monde.



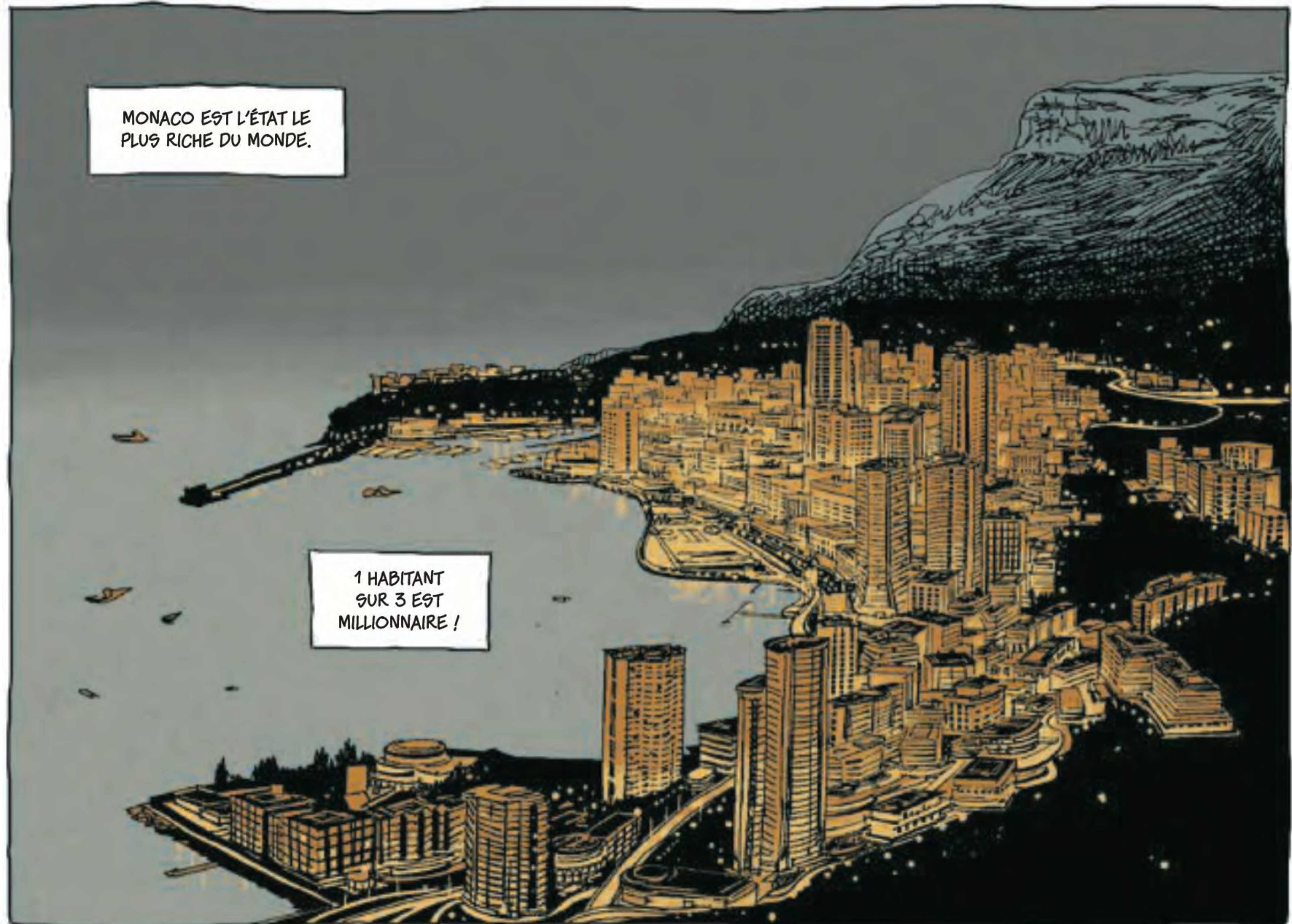
Hélène Constanty & Thierry Chavant



Monaco, luxe crime et corruption de **Hélène Constanty** et **Thierry Chavant** aux éditions **Soleil**







MONACO EST L'ÉTAT LE PLUS RICHE DU MONDE.

1 HABITANT SUR 3 EST MILLIONNAIRE !



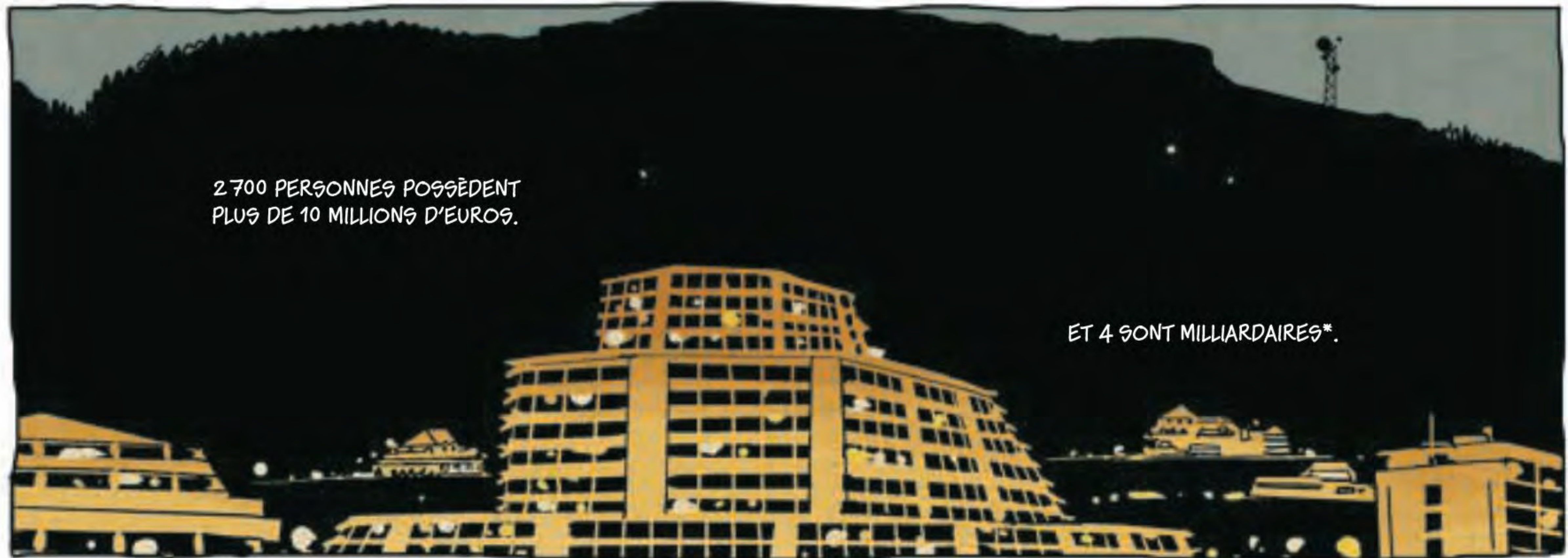
CE QUI VEUT DIRE CONCRÈTEMENT : 15 400 MILLIONNAIRES POUR 38 300 HABITANTS*.



LA RICHESSE MOYENNE PAR HABITANT EST ESTIMÉE À 1,92 MILLION D'EUROS...

... LOIN DEVANT LE LIECHTENSTEIN (713 000 €) ET LA SUISSE (286 000 €).

* SOURCE "NEW WORLD WEALTH", 2019.



2 700 PERSONNES POSSÈDENT PLUS DE 10 MILLIONS D'EUROS.

ET 4 SONT MILLIARDAIRES*.



TATIANA CASIRAGHI : 1,52 MILLIARD. CETTE BELLE HÉRITIÈRE DE 35 ANS, NÉE SANTO DOMINGO, PETITE-FILLE DU ROI DE LA BIÈRE DE COLOMBIE, ÉTAIT DÉJÀ MILLIARDAIRE...

... AVANT D'ÉPOUSER ANDREA CASIRAGHI, LE FILS AÎNÉ DE LA PRINCESSE CAROLINE, EN 2013.



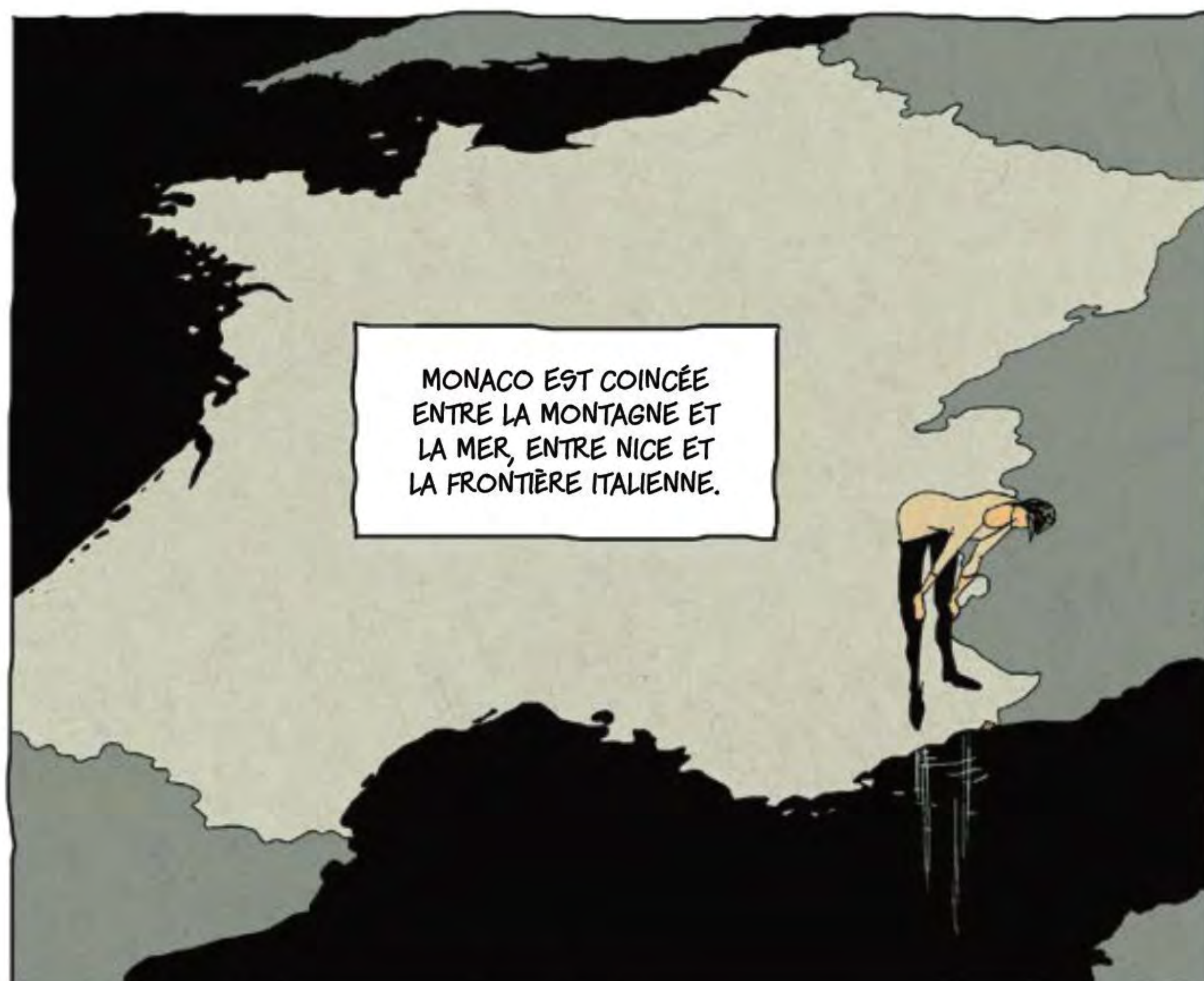
DAVID NAHMAD (1,6 MILLIARD) ET SON FRÈRE EZRA (1,34 MILLIARD). CES 2 MARCHANDS D'ART D'ORIGINE SYRIENNE PARTAGENT LEUR VIE ENTRE MONACO, NEW YORK ET GENÈVE.

ILS POSSÈDENT UNE COLLECTION UNIQUE DE PICASSO, RENOIR, MONET, MATISSE ET ROTHKO.



LILY SAFRA (1,7 MILLIARD), NÉE AU BRÉSIL, ÉST LA VEUVE DU BANQUIER LIBANAIS EDMOND SAFRA, SON 4^E MARI, MORT EN 1999 DANS L'INCENDIE CRIMINEL DE SON PENTHOUSE.

* SOURCE "FORBES", AVRIL 2019.



MONACO EST COINCÉE
ENTRE LA MONTAGNE ET
LA MER, ENTRE NICE ET
LA FRONTIÈRE ITALIENNE.



UN
CONFETTI
D'À-PEINE
2 KM².

LA DYNASTIE RÉGNANTE,
LES GRIMALDI, S'INSTALLE
SUR LE ROCHER EN 1297.



LE ROCHER EST ALORS
UNE PLACE FORTE GÉNOISE.



EN 1297, FRANÇOIS GRIMALDI, DIT MALIZIA (LE RUSÉ EN ITALIEN), DÉGUIsé EN MOINE, S'EN EMPARE PAR LA RUSE.



CET ACTE FONDATEUR EST L'UN DES ÉPISODES DE LA GUERRE
QUE SE LIVRENT LES GUELFES ET LES GIBELINS, 2 FACTIONS
RIVALES, POUR LE CONTRÔLE DE LA PÉNINSULE ITALIENNE.



EN 1489, LE ROI DE FRANCE CHARLES VIII RECONNAÎT L'INDÉPENDANCE DE MONACO.



LORS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, MONACO EST RATTACHÉE À LA FRANCE, MAIS LES GRIMALDI RÉCUPÈRENT LEUR FIEF À LA CHÛTE DE NAPOLEON EN 1815. LEUR TERRITOIRE EST ALORS BEAUCOUP PLUS ÉTENDU, CAR IL COMPREND MENTON, ROQUEBRUNE-CAP-MARTIN.



EN 1861, CES 2 VILLES DEMANDENT À ÊTRE RATTACHÉES À LA FRANCE. MONACO EST RÉDUITE À LA PORTION CONGRUE.

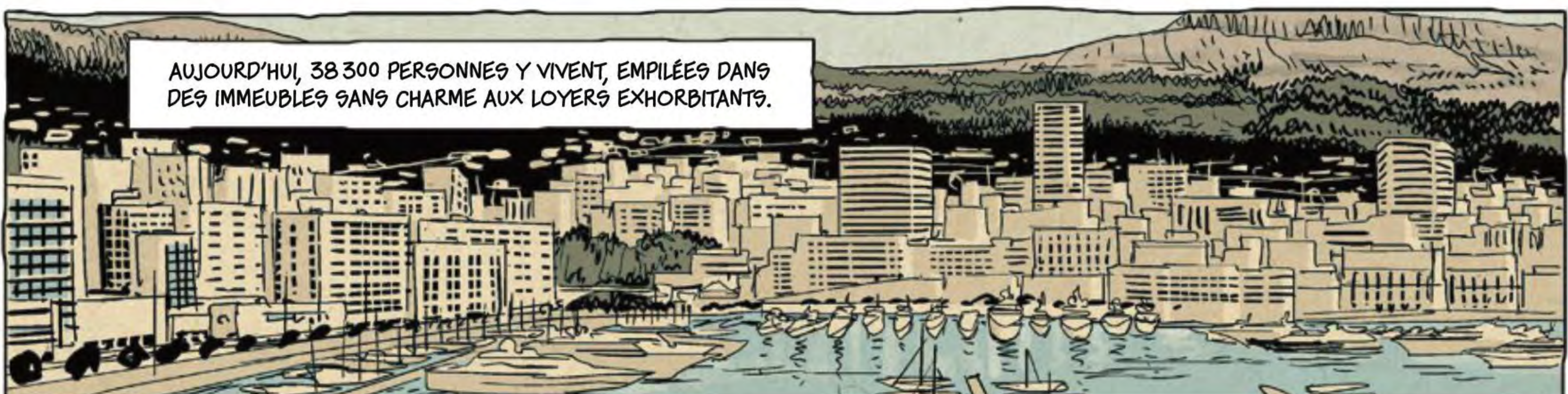


MAIS LES GRIMALDI, LARGEMENT INDEMNISÉS PAR NAPOLEON III, VONT INVESTIR POUR TRANSFORMER LA PRINCIPAUTE EN DESTINATION À LA MODE POUR TOURISTES FORTUNÉS.



UNE MÉTAMORPHOSE.

EN 1860, MONACO NE COMPTAIT QUE 1 000 HABITANTS, MASSÉS DANS LES VIEILLES MAISONS DU ROCHER ET DU QUARTIER DU PORT.

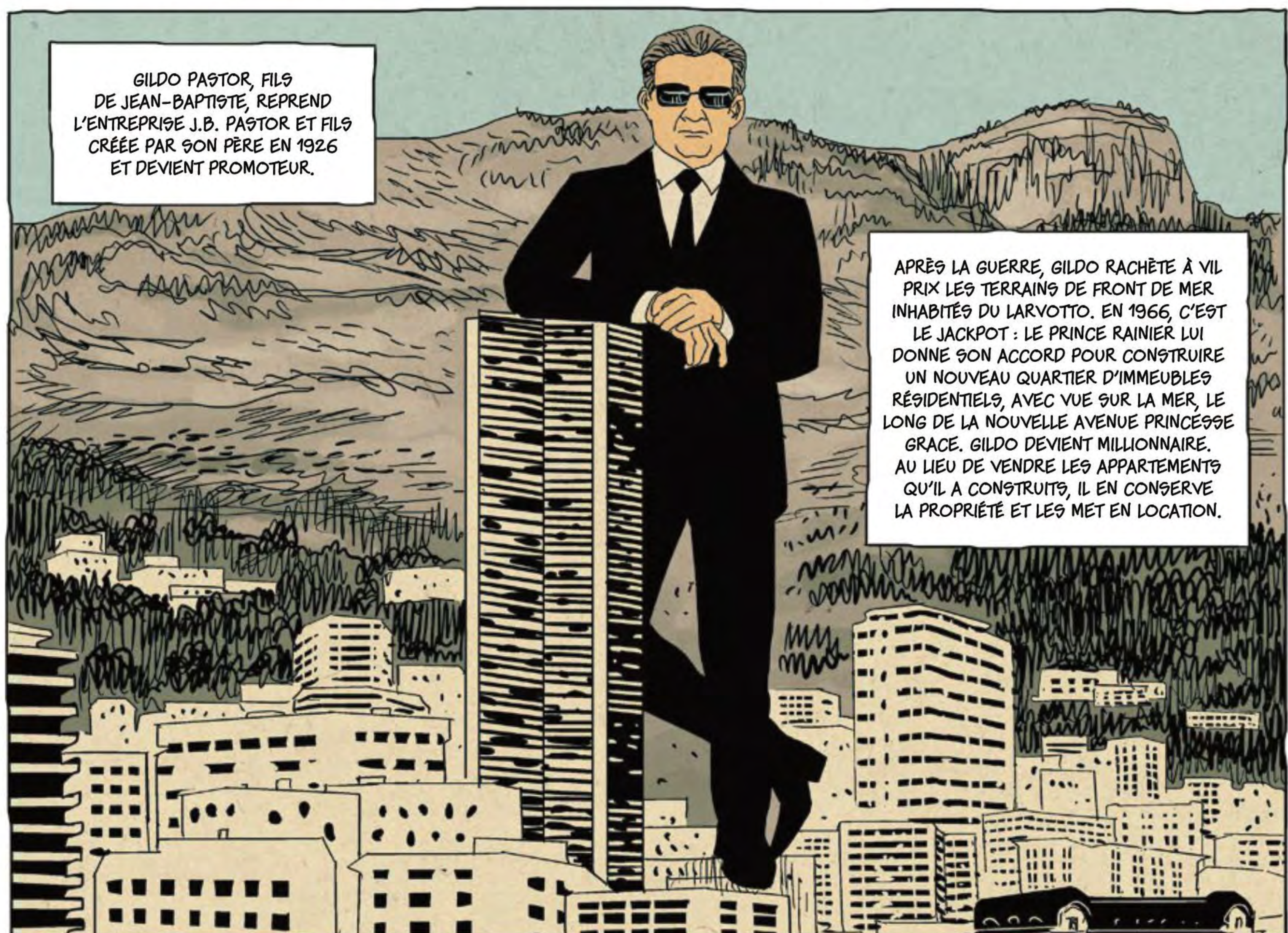


AUJOURD'HUI, 38 300 PERSONNES Y VIVENT, EMPILÉES DANS DES IMMEUBLES SANS CHARME AUX LOYERS EXHORBITANTS.



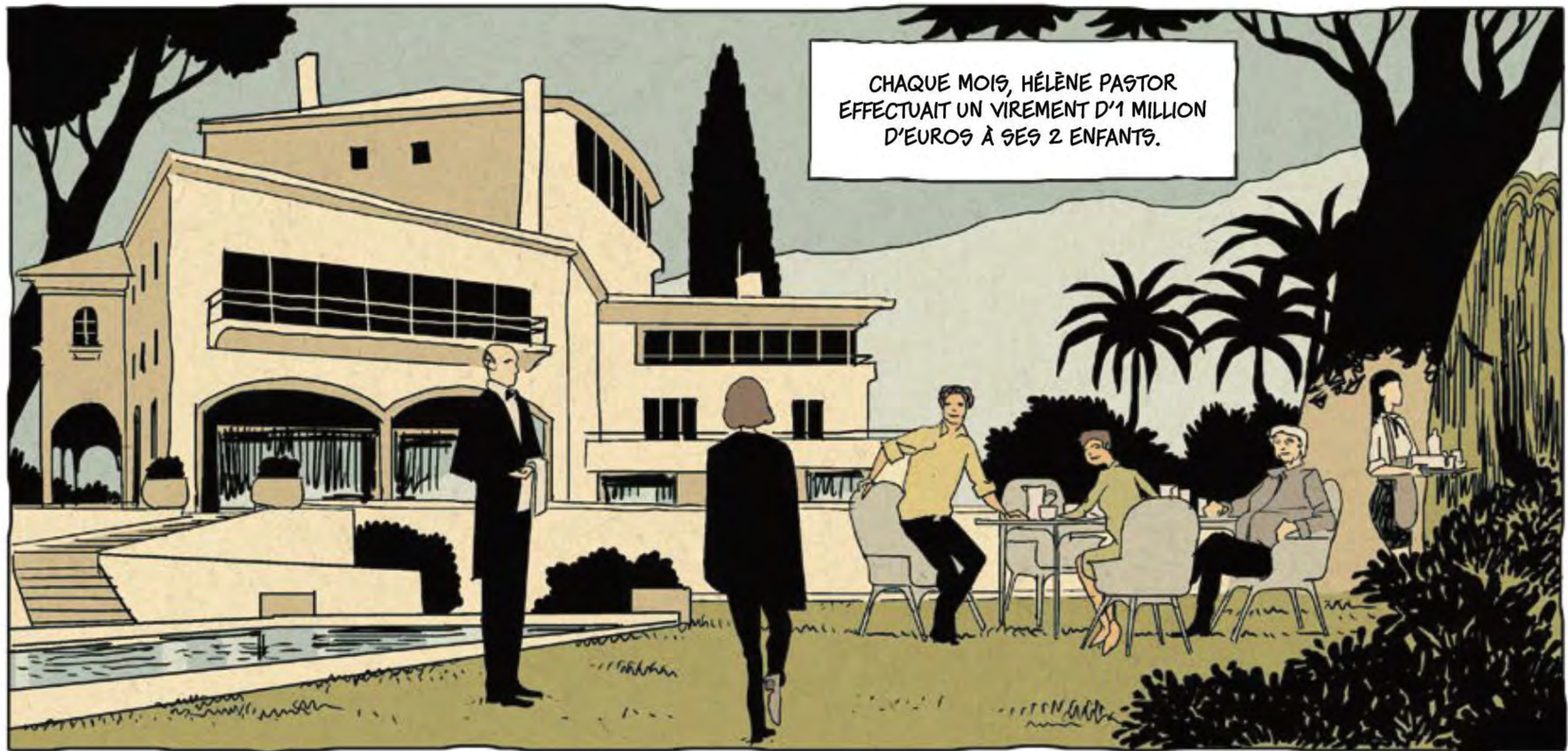
AVANT GILDO, IL Y A EU
JEAN-BAPTISTE PASTOR :
LE FONDATEUR DE LA DYNASTIE.
UN TAILLEUR DE PIERRE ITALIEN
IMMIGRÉ À MONACO.

EN 1936, LE PRINCE LOUIS II
LUI CONFIE LA CONSTRUCTION
DU 1^{ER} STADE. NATURALISÉ
MONÉGASQUE, IL S'ENRICHIT
CONSIDÉRABLEMENT PENDANT
LA SECONDE GUERRE MONDIALE.



GILDO PASTOR, FILS
DE JEAN-BAPTISTE, REPREND
L'ENTREPRISE J.B. PASTOR ET FILS
CRÉÉE PAR SON PÈRE EN 1926
ET DEVIENT PROMOTEUR.

APRÈS LA GUERRE, GILDO RACHÈTE À VIL
PRIX LES TERRAINS DE FRONT DE MER
INHABITÉS DU LARVOTTO. EN 1966, C'EST
LE JACKPOT : LE PRINCE RAINIER LUI
DONNE SON ACCORD POUR CONSTRUIRE
UN NOUVEAU QUARTIER D'IMMEUBLES
RÉSIDENTIELS, AVEC VUE SUR LA MER, LE
LONG DE LA NOUVELLE AVENUE PRINCESSE
GRACE. GILDO DEVIENT MILLIONNAIRE.
AU LIEU DE VENDRE LES APPARTEMENTS
QU'IL A CONSTRUITS, IL EN CONSERVE
LA PROPRIÉTÉ ET LES MET EN LOCATION.



CHAQUE MOIS, HÉLÈNE PASTOR EFFECTUAIT UN VIREMENT D'1 MILLION D'EUROS À SES 2 ENFANTS.



500 000 € POUR GILDO,
500 000 € POUR SYLVIA.



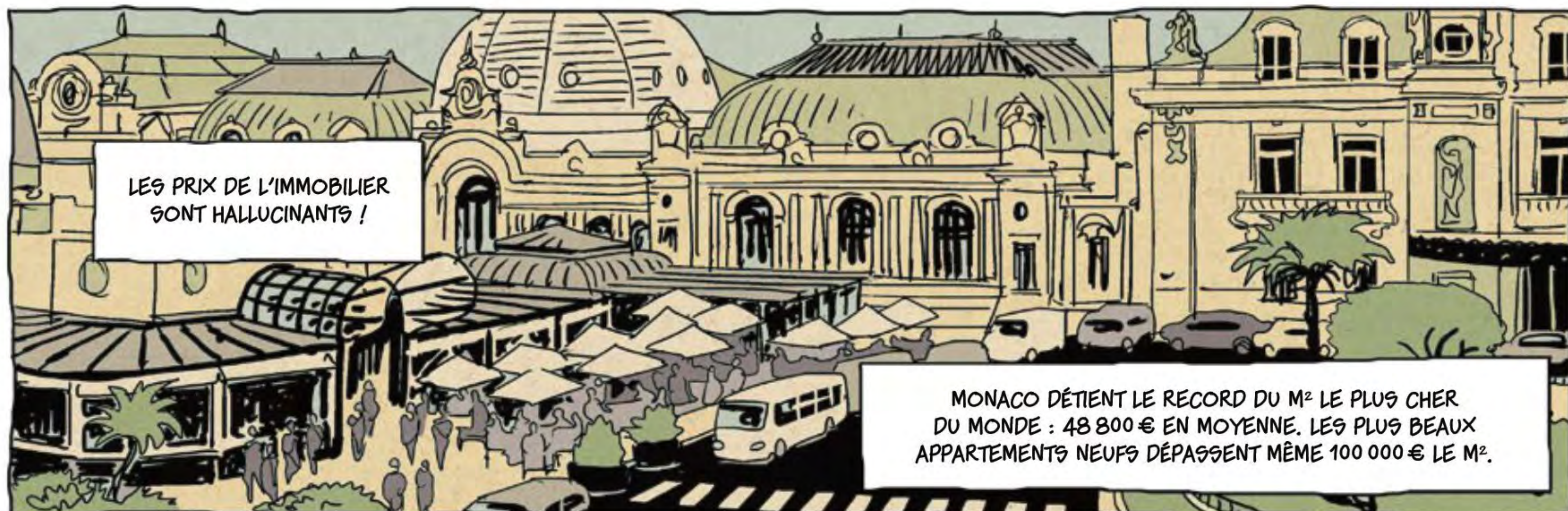
L'ARGENT VERSÉ À SYLVIA
ATTERRISSAIT SUR SON
COMPTE COMMUN AVEC
WOJCIECH. C'EST LUI QUI
GÉRAIT L'ARGENT DU MÉNAGE.



LA SOMME PARAÎT EXTRAVAGANTE. MAIS À MONACO, UN
DEMI-MILLION PAR MOIS, C'EST UNE « CHOUQUETTE ».



ENTRE
FÉVRIER ET
AVRIL 2014,
JANOWSKI
RETIRE
248 000 €
EN LIQUIDE.



LES PRIX DE L'IMMOBILIER
SONT HALLUCINANTS !

MONACO DÉTIENT LE RECORD DU M² LE PLUS CHER
DU MONDE : 48 800 € EN MOYENNE. LES PLUS BEAUX
APPARTEMENTS NEUFS DÉPASSENT MÊME 100 000 € LE M².



J'AI RENDEZ-VOUS AVEC UNE EXPERTE DE LA
FIRME BRITANNIQUE SAVILLS, L'UN DES MEILLEURS
SPÉCIALISTES MONDIAUX DE L'IMMOBILIER.



MONACO EST
LA VILLE LA
PLUS CHÈRE DU
MONDE, JE VOUS
LE CONFIRME.



ELLE EST TALONNÉE PAR HONG
KONG. TOKYO EST 3^e, LOIN
DERRIÈRE, SUIVIE PAR NEW YORK.
LES PRIX ONT ENCORE AUGMENTÉ DE
18 % EN 2018, ALORS QU'ILS AVAIENT
TENDANCE À BAISSER AILLEURS.



IL Y A DES GENS
PRÊTS À PAYER DES
PRIX PAREILS ?



EN 2011, IL A ACHETÉ POUR 100 MILLIONS D'EUROS L'APPARTEMENT LE PLUS CHER DE LA PRINCIPAUTÉ : UN PENTHOUSE DE 1 000 M² AU DERNIER ÉTAGE DE L'IMMEUBLE BELLE ÉPOQUE, AVEC UNE VUE IMPRENABLE SUR LE PORT DE MONACO.



DEPUIS LA RUE, EN APPARENCE, C'EST UN IMMEUBLE DE BUREAUX OCCUPÉ PAR HSBC PRIVATE BANK, SPÉCIALISÉE DANS LA GESTION DE FORTUNE.



RYBOLOVLEV N'A PAS ÉTÉ REBUTÉ PAR LE DRAME QUI S'EST PRODUIT DANS CE PENTHOUSE, EN 1999.



SON PROPRIÉTAIRE, LE BANQUIER LIBANAIS MILLIARDAIRE EDMOND SAFRA, A PÉRI ASPHYXIÉ DANS SA SALLE DE BAINS, LORS D'UN INCENDIE CRIMINEL PROVOQUÉ PAR SON AIDE-SOIGNANT.



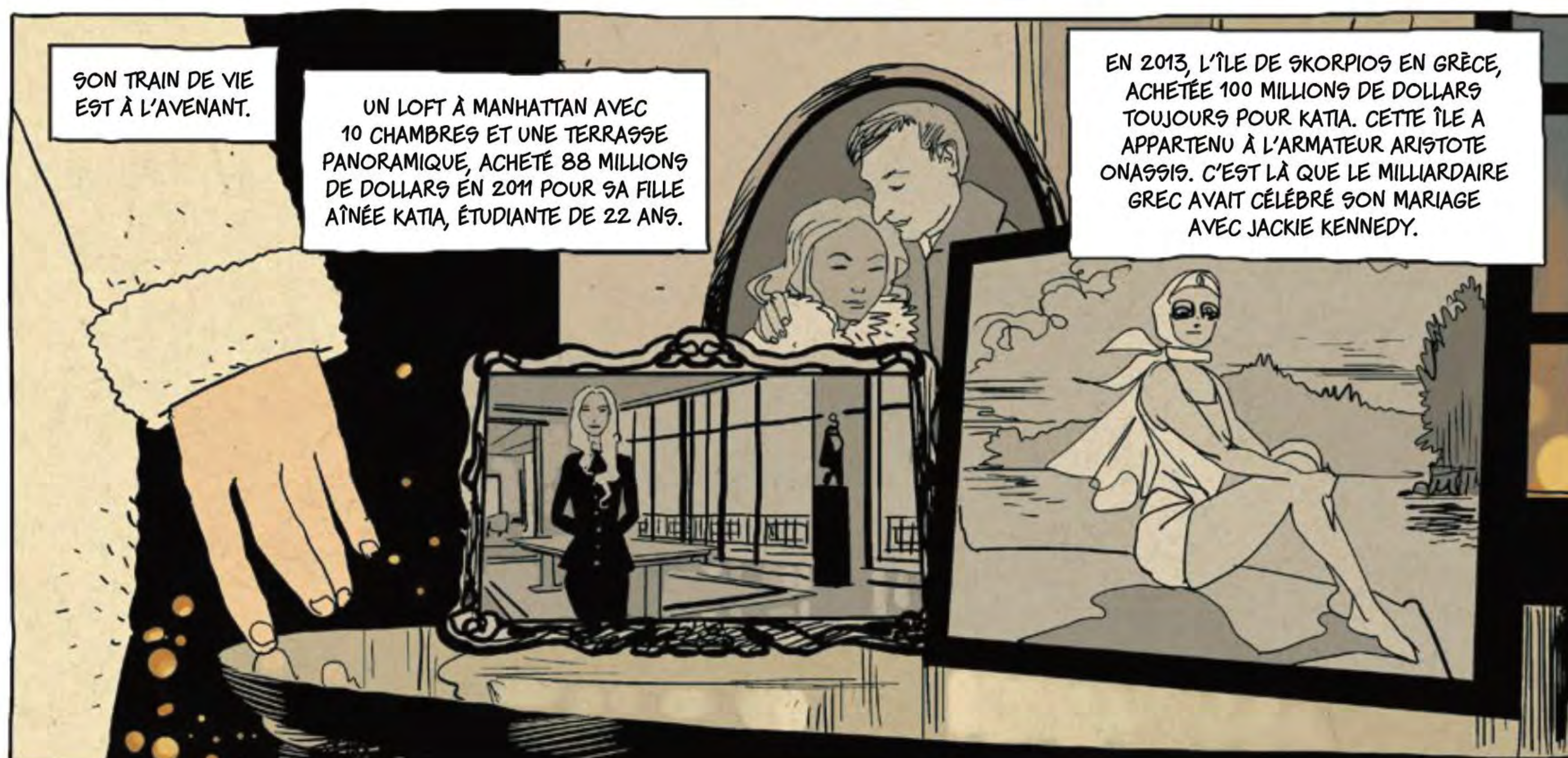
POURSUIVI PAR LA JUSTICE À LA SUITE DE L'ASSASSINAT DE SON ASSOCIÉ EN 1995, IL A PASSÉ UN AN DANS UNE PRISON RUSSSE AVANT D'ÊTRE MIS HORS DE CAUSE.

MALGRÉ CE 1^{ER} ACCROC, IL A EFFECTUÉ UN PARCOURS FULGURANT DANS LES AFFAIRES EN PRENANT LE CONTRÔLE DU CAPITAL D'URALKAL, UN GÉANT MONDIAL DE LA POTASSE (UTILISÉ COMME ENGRAIS).



EN 2005, IL PESAIT 1 MILLIARD DE DOLLARS.

EN 2020, 6,6 MILLIARDS. CE QUI FAIT DE LUI LA 19^E FORTUNE DE RUSSIE, SELON LE CLASSEMENT "FORBES".



SON TRAIN DE VIE EST À L'AVENANT.

UN LOFT À MANHATTAN AVEC 10 CHAMBRES ET UNE TERRASSE PANORAMIQUE, ACHETÉ 88 MILLIONS DE DOLLARS EN 2011 POUR SA FILLE AÎNÉE KATIA, ÉTUDIANTE DE 22 ANS.

EN 2013, L'ÎLE DE SKORPIOS EN GRÈCE, ACHETÉE 100 MILLIONS DE DOLLARS TOUJOURS POUR KATIA. CETTE ÎLE A APPARTENU À L'ARMATEUR ARISTOTE ONASSIS. C'EST LÀ QUE LE MILLIARDAIRE GREC AVAIT CÉLÉBRÉ SON MARIAGE AVEC JACKIE KENNEDY.



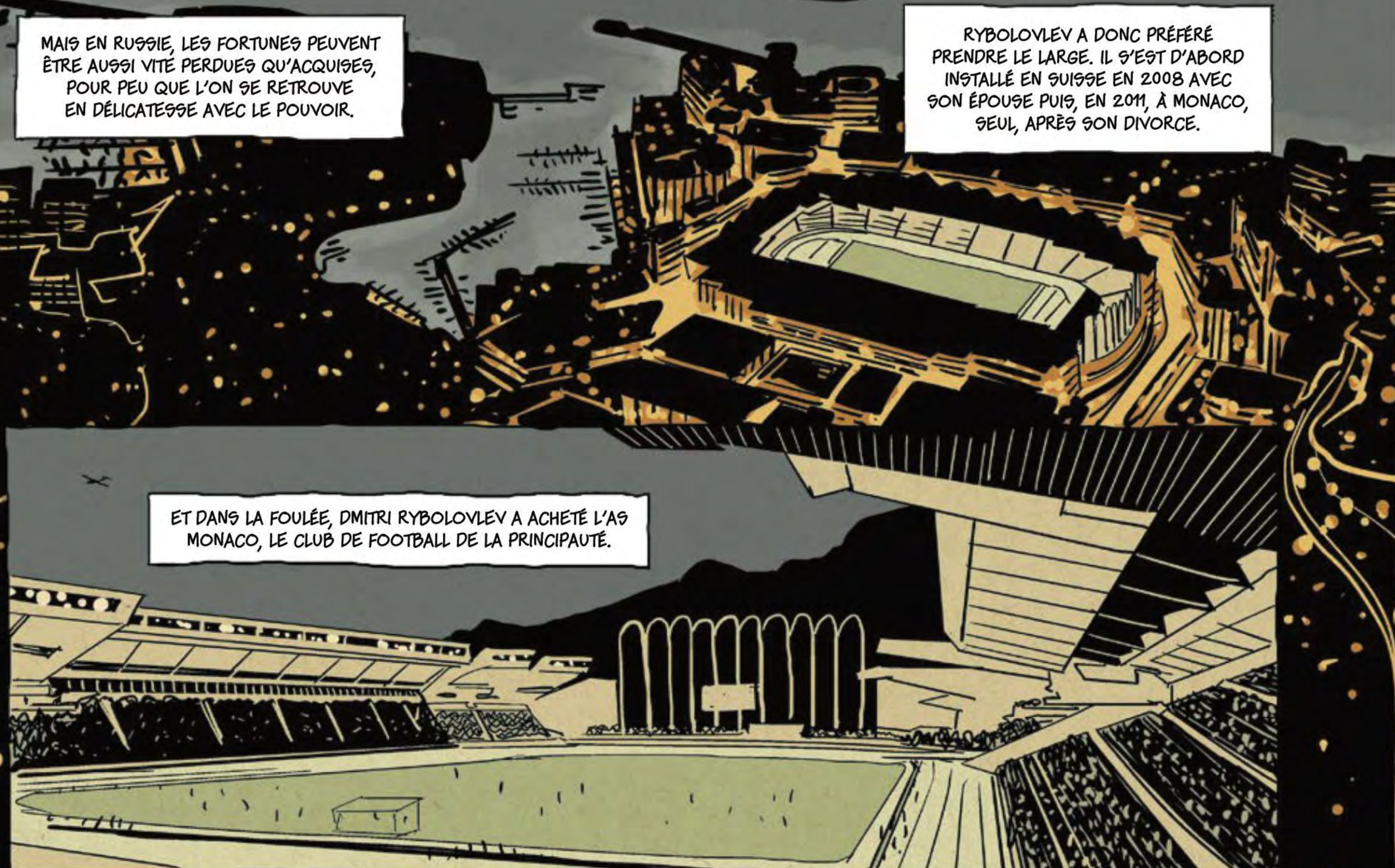
POUR SA FILLE CADETTE ANNA, UN YACHT DE 100 M DE LONG, BAPTISÉ LE "NEW ANNA", 100 MILLIONS DE DOLLARS.



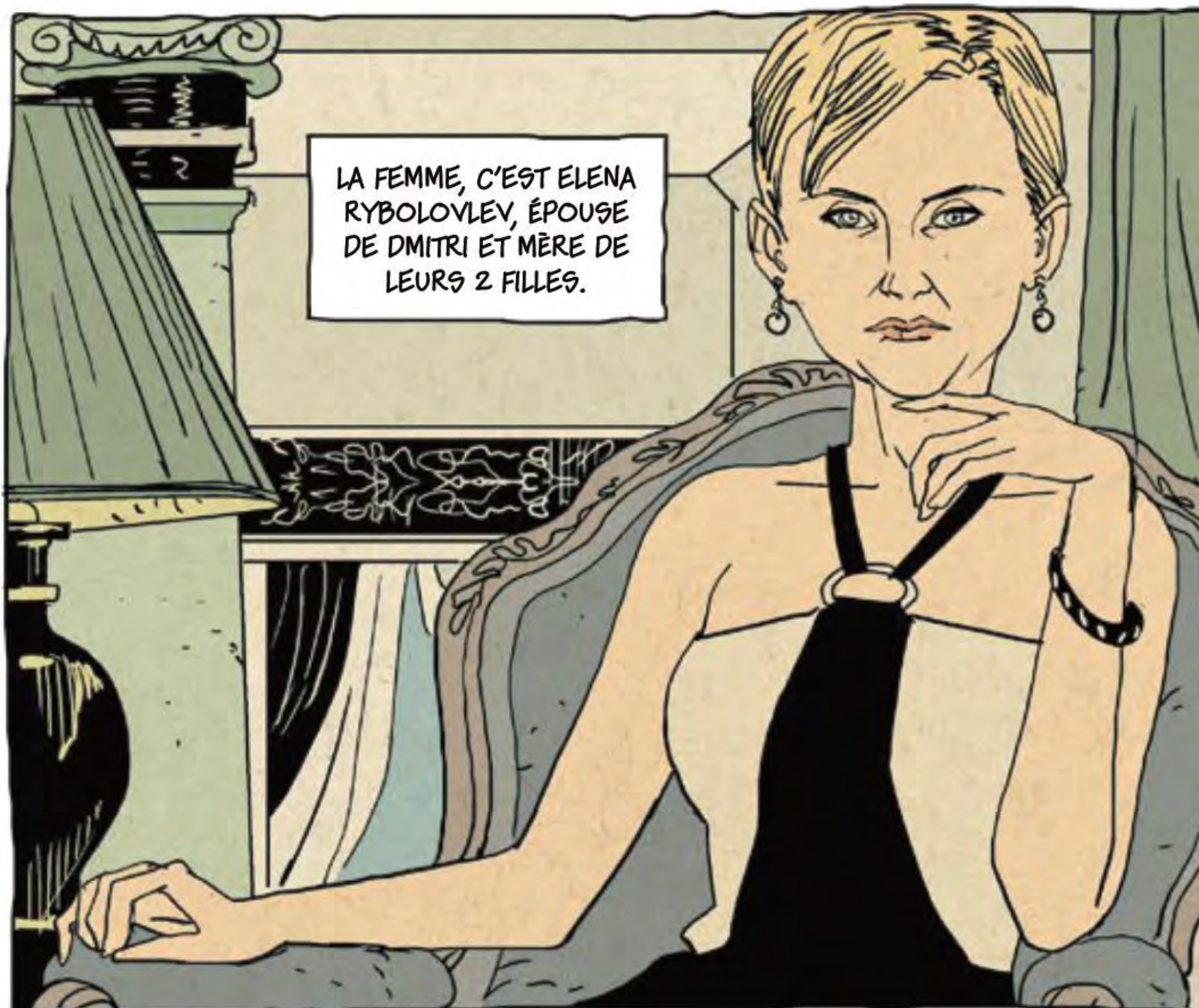
UN AIRBUS A 319, LE PLUS CHER DES JETS PRIVÉS, 90 MILLIONS DE DOLLARS. LE NOM "M-KATE" SUR LE FUSELAGE RAPPELLE CELUI DE SA FILLE CHÉRIE.

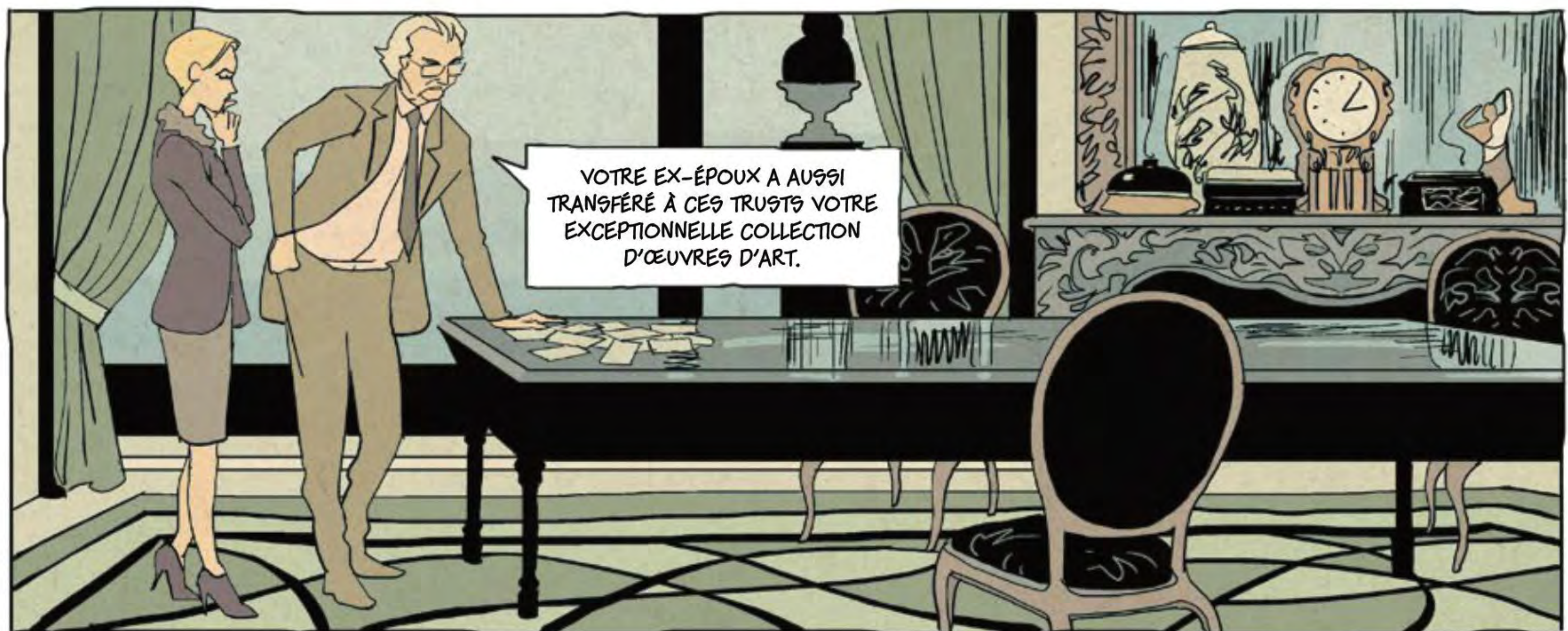
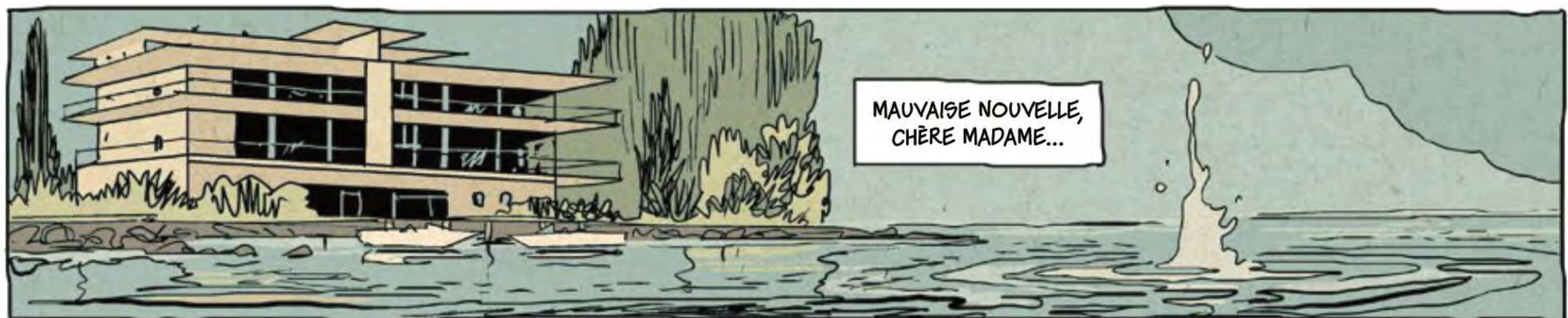
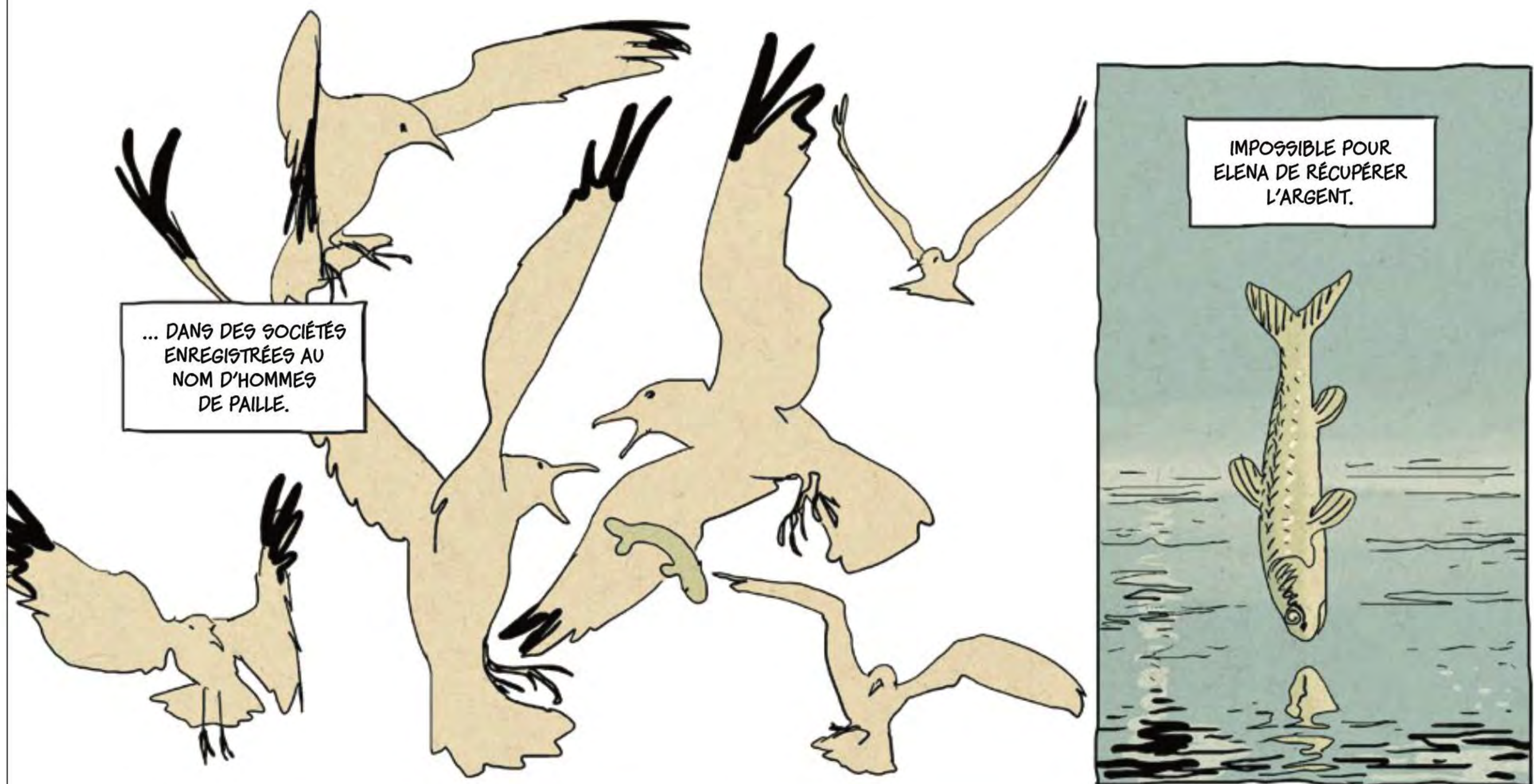
MAIS EN RUSSIE, LES FORTUNES PEUVENT ÊTRE AUSSI VITE PERDUES QU'ACQUISES, POUR PEU QUE L'ON SE RETROUVE EN DÉLICATESSE AVEC LE POUVOIR.

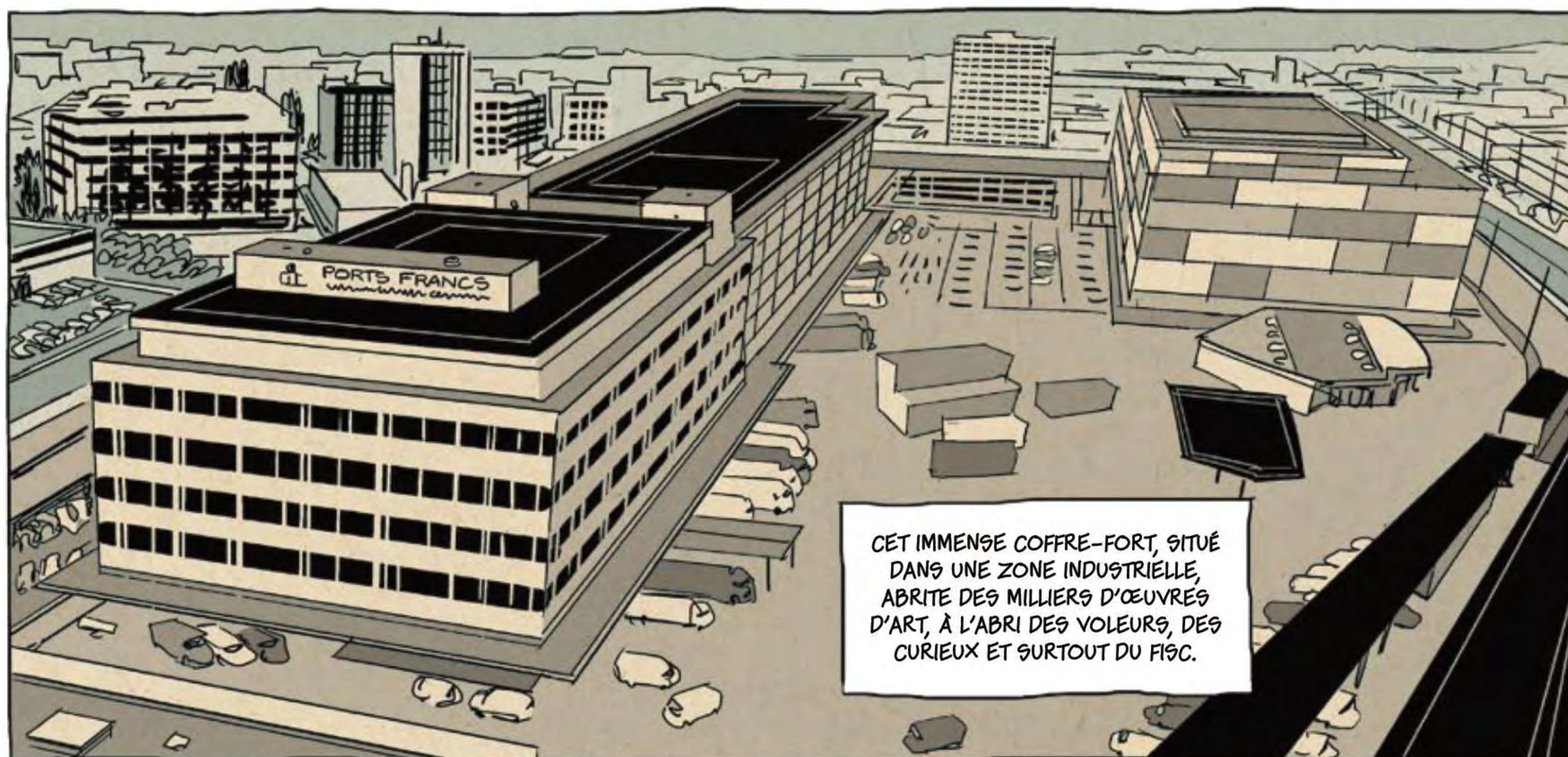
RYBOLOVLEV A DONC PRÉFÉRÉ PRENDRE LE LARGE. IL S'EST D'ABORD INSTALLÉ EN SUISSE EN 2008 AVEC SON ÉPOUSE PUIS, EN 2011, À MONACO, SEUL, APRÈS SON DIVORCE.



ET DANS LA FOULÉE, DMITRI RYBOLOVLEV A ACHETÉ L'AS MONACO, LE CLUB DE FOOTBALL DE LA PRINCIPAUTÉ.







CET IMMENSE COFFRE-FORT, SITUÉ DANS UNE ZONE INDUSTRIELLE, ABRITE DES MILLIERS D'ŒUVRES D'ART, À L'ABRI DES VOLEURS, DES CURIEUX ET SURTOUT DU FISC.



DMITRI RYBOLOVLEV S'Y EST RENDU, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN COMPAGNIE D'UNE AMIE DE SON ÉPOUSE : TANIA RAPPO, UNE SUISSESSE RUSSOPHONE ET RÉSIDENTE MONÉGASQUE.

DANS UN PORT FRANC, LES MARCHANDISES SONT ENTREPOSÉES SANS AUCUNE TAXE : NI TVA NI DROIT DE DOUANE... PUISQU'ELLES SONT CENSÉES N'Y ÊTRE QU'EN TRANSIT.

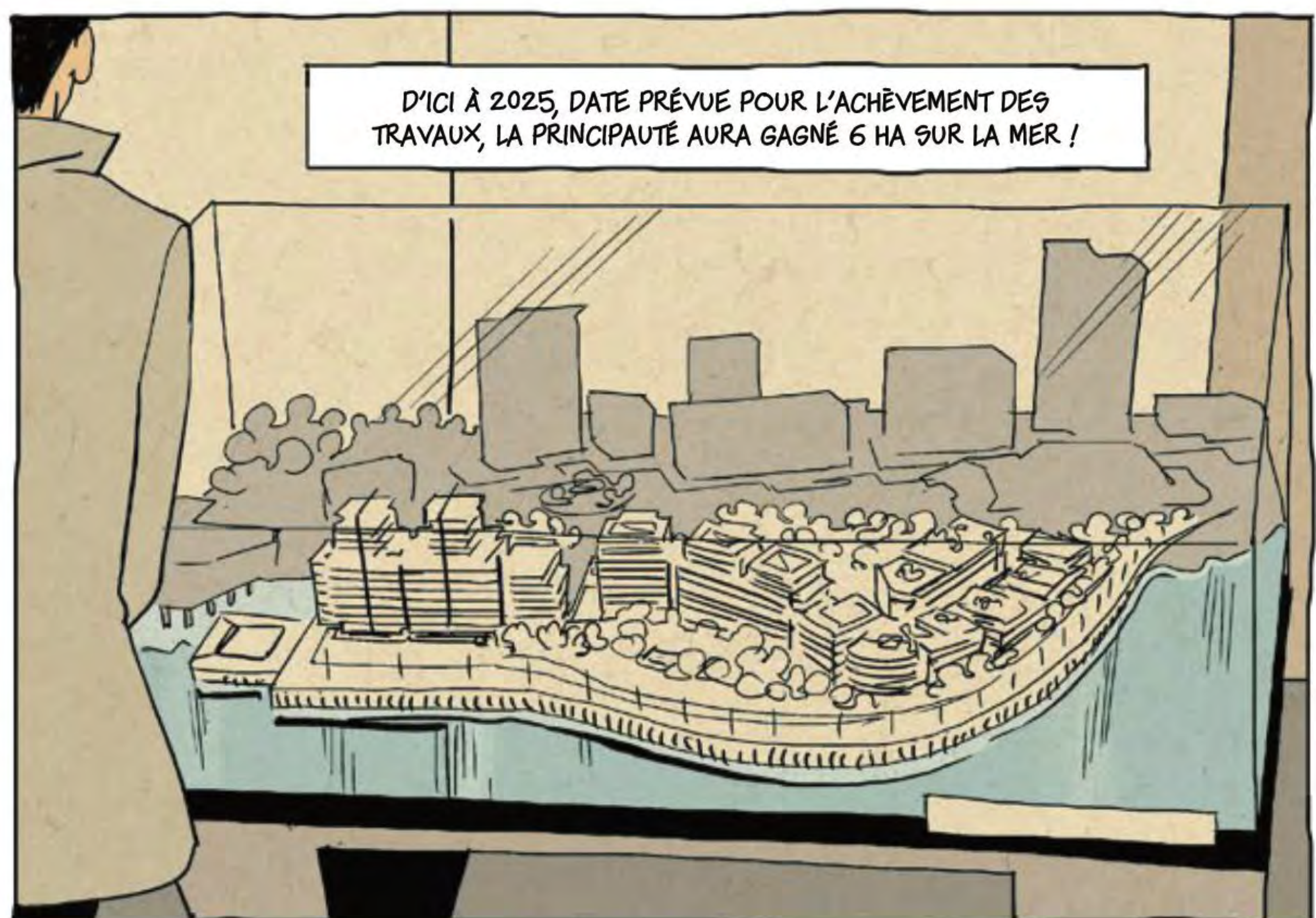
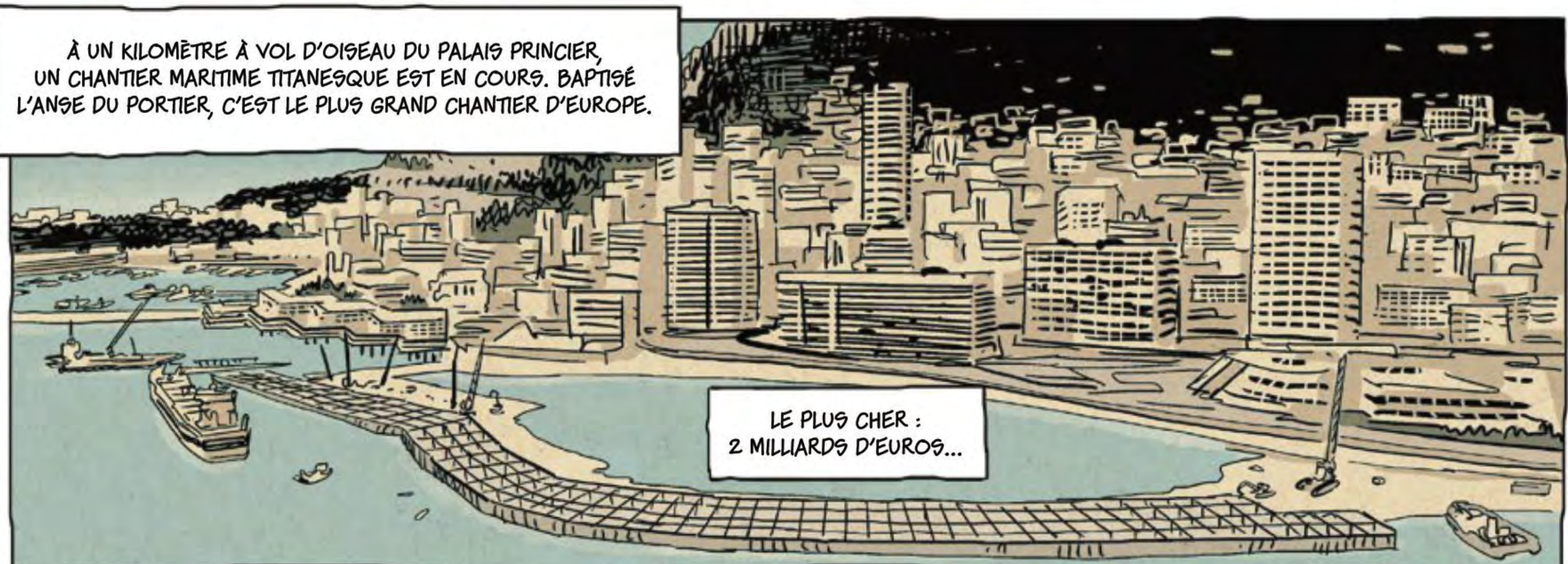
« TANIA RAPPO », RETENEZ BIEN CE NOM.



MAIS EN RÉALITÉ, ON PEUT LES Y LAISSER AUSSI LONGTEMPS QUE L'ON VEUT.

AUTRE AVANTAGE : LES VENTES PEUVENT S'EFFECTUER ICI, EN TOUTE DISCRÉTION. TANT QUE L'ŒUVRE NE QUITTE PAS LES LIEUX, VOUS NE PAYEZ AUCUNE TAXE SUR LA TRANSACTION...







«Commencez sans moi, je vous rejoins dans une heure.»



PLAYBOY

THE RIT AC E

20's

90's

80's

70's

60's



Novembre 1972



Septembre 1978



Octobre 1984



Janvier 1990



«Bon Dieu Holmes, vous êtes vraiment expert dans l'art du déguisement !»



Philippe Bouvard : de l'avantage de prendre des vacances

Les hôteliers et les sociologues sont d'accord pour reconnaître qu'on ne s'aime pas tout à fait de la même façon en juillet et en août que les autres mois. Des trois grandes occasions de défoulement que l'existence fournit — le service militaire, le voyage à l'étranger et les grandes vacances — la dernière est sans doute la meilleure puisqu'en plus du dépaysement et de l'anonymat (l'un résultant de l'autre) elle bénéficie d'un climat propice à l'abaissement des barrières textiles, forge une morale élastique et profite de forces vives que le travail ne monopolise plus.

Des millions de citoyens passent ainsi des souterrains du métro aux caves à la mode. Il s'ensuit une substitution momentanée des transports amoureux aux transports en commun.

Si les amours de vacances (et je n'évoque que ceux des adultes en ce cas précis) ressemblent aussi peu aux autres ce n'est pas seulement parce que le congé annuel constitue l'exutoire tant attendu, la soupape aux turpitudes ou un rachat qui se produit paradoxalement quand on n'a plus rien à vendre. C'est parce que juillet et août forment une enclave bénie où l'or de la peau est plus important que l'argent des coffres (même si souvent le second permet d'acheter le premier), où les ventres plats prennent leur revanche et où l'attirance que peuvent éprouver l'une pour l'autre deux personnes de sexe (en principe) opposé ne se heurte plus aux obstacles habituels. Tout se passe comme si la chaleur de l'été faisait passer celle de l'homme. Et de la femme puisque, Dieu merci ! elle n'est pas la dernière à profiter de la grande trêve annuelle du sexe.

Le changement est d'autant plus complet et d'autant plus brutal qu'il est étroitement lié au calendrier. Telle bourgeoise capable le 30 juin de mettre à la porte son employée de maison parce que sa taille s'arrondit, se transforme dès le 1er juillet au soir (ou le 2 seulement si elle est un peu fatiguée par le voyage) en une écumeuse de plages azuréennes ou en une Messaline de night-clubs bretons. Ainsi fait-elle la petite bouche jusqu'au moment où elle devient une dévoreuse. Ainsi le petit fonctionnaire envoie-t-il sa calotte par-dessus les moulins. Ainsi les donneurs de leçons et les professeurs de morale n'échappent-ils provisoirement



à la tutelle d'un patron que pour devenir les esclaves de leurs instincts.

Cette transformation à vue des pères de famille galopant après les amies de leur fille m'a toujours réjoui. J'apprécie chez mes contemporains, libérés par la mise en sommeil du qu'en dira-t-on populaire, des contingences bourgeoises et des tabous judéo-chrétiens, se donnent un peu de bon temps depuis que j'ai remarqué qu'à ce moment-là ils s'occupaient moins de mes propres débordements.

Et puis rien n'est plus rassurant que le nivellement par le plaisir. Les vertus exceptionnelles me font aussi peur que les vices peu courants. Le grand atout des amours de vacances réside dans le fait que chacun sait au départ qu'il n'a pas de temps à perdre et que la comédie doit se jouer en trente jours. Le respect des unités de lieu et de temps impose donc de réduire à leur plus simple expression les bagatelles de la sorte si l'on ne veut pas que la première étreinte soit aussi la dernière. Telle beauté qui, à Paris, exigera de se faire courtiser durant plusieurs semaines et d'aller de grands couturiers en grands restaurants avant d'accepter le champagne brut millésimé que lui offrira dans son entresol l'infâme suborneur (quel jargon !) dont elle aura longuement potassé le curriculum vitae dans le Who's Who, tombera, à Saint-Jean-Pied-de-Port dans les bras d'un parfait inconnu dès la première grenadine. Il faut dire qu'un amour de vacances tire moins à conséquence que les autres puisqu'on est rarement obligé de jouer les prolongations au-delà du 31 août. Et c'est mieux ainsi.

En agitant son mouchoir sans espoir de retrouvailles sur le quai de la gare

de Lannion ou dans l'aérogare de Nice-Côte d'Azur on évite la déception du rendez-vous de septembre, guère plus gai sur le plan affectif que sur le plan social : réinséré dans le contexte urbain, rhabillé des pieds à la tête et déjà débronzé, le partenaire n'est plus du tout le même. Quant à l'environnement humain il est redevenu ce qu'il est onze mois sur douze. C'est-à-dire vaguement hostile, cancanier, témoignant aussi peu d'indulgence pour les élans du cœur que pour les mouvements des reins. Combien de belles estivantes ayant donné rendez-vous à leur moniteur de voile ou au maître-baigneur de l'hôtel dans le cadre dépoétisé du « Pam-Pam » des Champs-Élysées se sont-elles avisées presque instantanément de leur lourde erreur : l'accoutrement de l'être un temps aimé est ridicule, sa conversation tombe à plat, ses souvenirs manquent de relief, ses muscles eux-mêmes paraissent incongrus.

Raison de plus pour profiter à plein de ces trente jours de petits bonheurs sans ambition et sans complications. Ils sont à la portée de tous. Des mères de famille qui envoient davantage leurs enfants au cinéma ou à la piscine lorsqu'elles aspirent à leur propre liberté, des adolescents qui se débarrassent plus volontiers de leurs ascendants grâce à la télévision ou des pères de famille qui vont taquiner le goujon à la nuit tombée en compagnie de pécheresses qui les feront figurer en trois lignes dans leur journal intime.

L'été on se refait une virginité par la peau. La suspension des contraintes signifie celle des hypocrisies. Vive le lavage de cerveau à l'eau de mer. Vive les idylles sans lendemain, tellement courtes qu'on n'a le temps ni de raconter son passé ni de faire des projets d'avenir. Ce qui permet de mieux se consacrer au moment présent. Vive le spasme éphémère. Grâce à lui, le plaisir d'amour dure — pour une fois — autant que le chagrin du même nom. La grande force du Club Méditerranée n'est-elle pas de proposer des amours de vacances toute l'année ?

Philippe Bouvard

Philippe
Bouvard
Des grumeaux
dans la passoire



Dernier livre paru :
«Des grumeaux dans la passoire» chez Plon



« *Je montre la microseconde qui précède l'acte horrible !* »

Souvenons-nous des couvertures de «*Détective* » et autres «*Qui ? Police!* » qui nous horrifiaient de bonheur avec des dessins horribles signés di Marco plaçant en scène des victimes légitimement terrifiées et des psychopathes abrutis au yeux exorbités. Nous n'avons pas résisté au plaisir de mieux connaître le Maître de nos effrois.

Comment êtes-vous arrivé à faire de telles horreurs?

-C'est le hasard du métier. Je me destinai à l'illustration générale de romans ou d'articles. Jeune, j'étais déjà doué pour le dessin. Dans les années 48/50, après avoir fait deux années d'études à l'Académie de Dessin, j'ai sollicité plusieurs carnards. J'ai commencé à travailler pour l'agence Opera Mundi sur des BD classiques :

Les trois Mousquetaires., Maigret des choses comme ça. Puis j'ai pu faire mes propres BD policières. La première série s'appelait : Le Mystère de la tête couronnée.. Vous voyez déjà l'esprit. J'ai ensuite travaillé avec les Editions Georges Ventillard qui publiaient l'Almanach Vermot, la Vie Parisienne, le Hérisson et Marius. Le directeur de Radar, un journal à gros tirage des années 50 concurrent de Paris Match, a vu mon travail dans la Vie Parisienne où je dessinais des jolies pépées bien décolletées. Il m'a appelé pour me faire travailler d'abord sur des BD, ensuite sur des dessins d'actualité à l'intérieur du journal et encore plus tard, de 57 à 60, je faisais la couverture. Mais le journal s'est arrêté du fait de la concurrence de la télévision. Comme *Détective* appartenait comme Radar aux Editions Nuit et Jour, j'ai travaillé pour ce journal spécialisé dans le crimes et le fait divers. Du coup j'ai arrêté le roman. A partir de 79 j'ai embrayé sur les couvertures de *Détective*, le gros coup. Deux ans après ils ont repris les photos en couverture et je faisais donc des dessins intérieurs. On essayait de trouver le fait divers le plus proche de la date de sortie

du journal. Il fallait que je fasse le dessin en 24 heures. Le thème d'illustration était imposé par le journal mais on me demandait de passer pour prendre mon avis. On me soumettait deux ou trois faits divers et je faisais celui qui m'inspirait le plus, le plus parlant. le plus spectaculaire...

Comment faisiez-vous quand il n'y avait pas de faits divers?

- Il y en avait toujours! Et s'il ne se passait rien en France, croyez moi qu'à l'étranger il y en avait. Notamment en Angleterre avec ce jeune policier jaloux qui invitait ses collègues pour les étrangler pendant qu'ils mangeaient. Il s'absentait de table pour aller chercher quelque chose et paf, il revenait pour les étrangler par derrière. Il était très costaud et la victime était assise, donc dans l'impossibilité de réagir d'un coup de coude dans l'estomac Et depuis je n'ai jamais arrêté de faire des dessins de faits divers, même si aujourd'hui j'en fait moins par rigueur budgétaire. Je suis le seul à faire ce genre de dessins.

Quels sont les dessins les plus horribles que vous avez faits?

- Ils le sont tous plus ou moins. J'aime pas trop quand il y a des enfants martyrs, comme ce dessin où on voyait un gosse ligoté au pied du lit pendant qu'au loin ses parents festoyaient devant la télévision. Heureusement les voisins entendaient les cris de l'enfant et on fait cesser tout ça.

Question sadique : y a t-il des faits divers qui vous amusent?

- Oui, comme l'histoire des maçons espagnols qui montaient une maison de deux étages à la campagne

aidés d'un âne qui tirait leurs lourds chargements de parpins jusqu'au deuxième. Ils avaient dressé un treuil avec une poulie et un cordage attaché à l'âne. Alors le sac de parpins montait au niveau voulu par la corde tirée par l'âne. Mais à un moment ils avaient trop chargé l'âne qui n'arrivait plus à décoller le sac Un des ouvriers aida l'âne à tirer. Je ne sais pas ce qu'ils ont foutu, l'un perdit l'équilibre et tomba sur l'autre, ce qui paniqua l'âne qui était en fin de course, le sac en haut. Du coup le sac est redescendu à toute allure, l'âne a été attiré vers le haut le sac s'est cassé la gueule en éclatant pendant que l'âne s'est retrouvé au sommet. Quand le sac a explosé par terre, l'âne est retombé et s'est légèrement blessé par les éclats de parpins. C'était la panique sur le chantier, ha ! Ha ! Ha !

Et des choses hilarantes dans les faits divers sanglants?

- Il y a cet ouvrier portugais trompé fou de jalousie envers sa femme. Elle avait une très belle poitrine alors il n'a rien trouvé de mieux pour la punir que la descendre à la cave et lui infliger une torture abominable qui consistait à lui raboter les seins à la ponceuse électrique en lui hurlant: «Voilà maintenant ce qu'il tiendra dans ses mains, salope!» Elle a été ramenée à l'hôpital dans un état lamentable. En plus il avait mis en marche son fer à souder pour la brûler partout

Quand vous dessinez ça, dans quel état d'esprit êtes-vous?

- Dans un esprit tout à fait objectif. C'est à dire je me détache de l'action. Mais par contre je suis toujours en mesure de faire une introspection

~~des personnages pour être~~
à la place des victimes et
des bourreaux. Le moment
où je pénètre le personnage
en imaginant ce qu'il peut
ressentir est parfois très
pénible. Je n'ai jamais de vi-
sion sadique. Les bourreaux
amorcent plus des rictus
de rage que des rictus sa-
diques. Sauf à la fin quand
il prennent goût à la souf-
france qu'ils infligent

**Ça ne vous dérange pas
de faire des dessins où
triomphe l'immoralité ?**

- J'ai un grand sens de la
justice et l'injustice me
choque. Sinon l'immoralité
ne triomphe pas vraiment
puisque le fait divers que
j'illustre est connu et le gars
s'est généralement fait pin-
cer où se fait rechercher.
C'est choquant quand c'est
particulièrement atroce.
Quand je dessinais la pon-
ceuse sur la poitrine, je
souffrais un peu...

Pour la ponceuse ?

- Oui, quand on aime le
beau matériel bien entrete-
nu on peut souffrir pour la
ponceuse ! Ha ! Ha ! Ha !

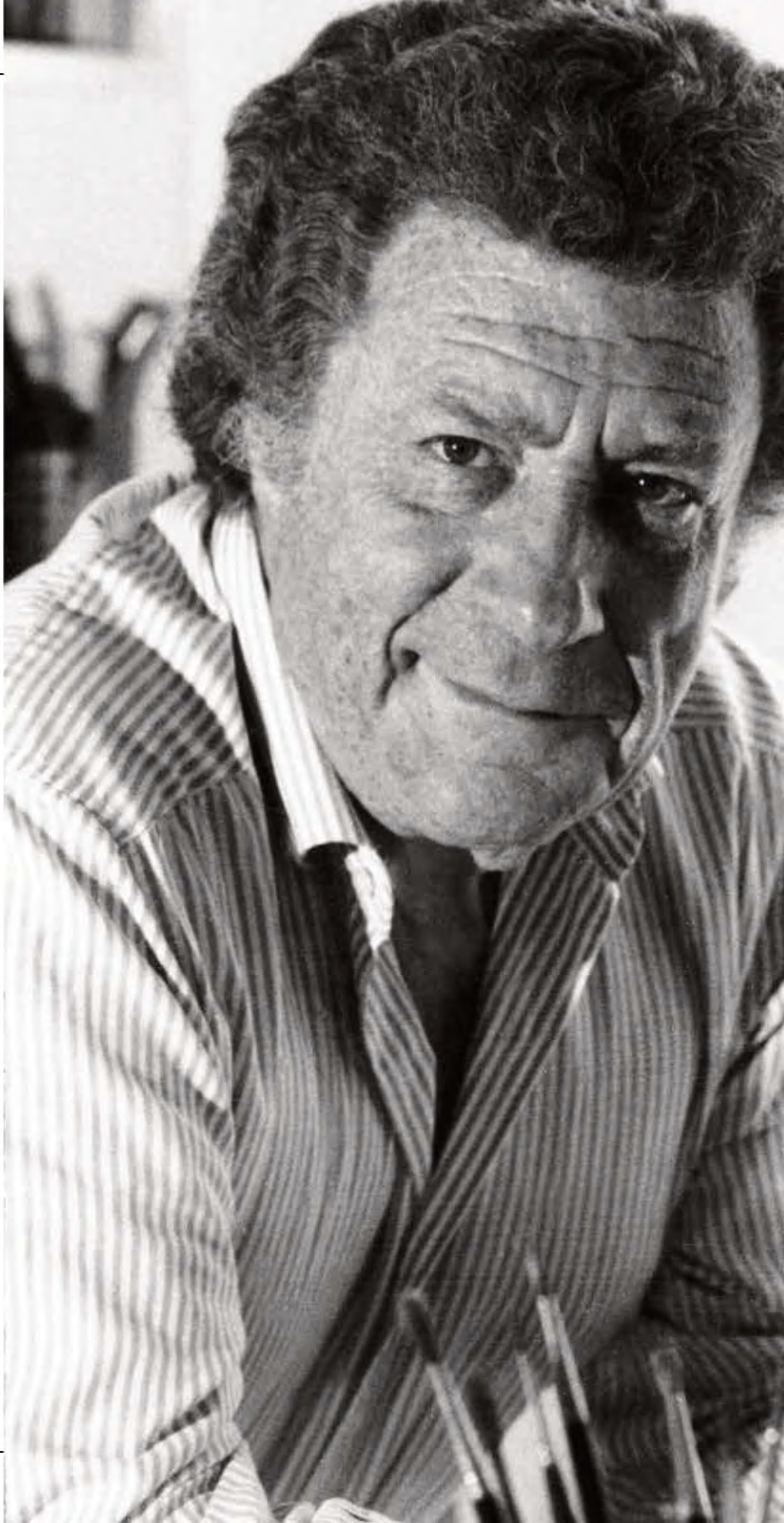
**Vous ne trouvez pas que les
psychopathes sont d'une
connerie atomique ?**

- Bien sûr que si ! Mais je
dessine des rictus particu-
liers qui amènent à esquis-
ser un sourire malgré la
gravité du propos.

**Vous arrive t-il de vous
faire peur en dessinant ?**

- Non, pas spécialement Ex-
cepté quand j'ai dessiné un
train qui tombait dans les
marécages depuis un pont
qui s'était effondré Les deux
wagons de queue était tom-
bés dans l'eau avec les gens
dedans qui se faisaient bouf-
fer par les serpents d'eau et
les crocodiles. Pendant que
je dessinais un gosse entor-
tillé dans un serpent avec
son père en train d'essayer
de le dégager pendant qu'un
crocodile rappliquait vers
lui, je flippais un peu.

Ha ! Ha ! Ha ! On se marre
parce qu'on voit le troisième
degré, mais si on était dans
le wagon.





on aurait une autre vision de l'affaire! Quand je dessinais ça, comme on assiste à un spectacle, j'assistais à un spectacle horrible.

Vous avez le coeur bien accroché?

-Oui et il le faut!

Quand vous dessinez un fait divers, vous procédez obligatoirement à une interprétation personnelle. L'aggravez-vous alors pour le rendre plus spectaculaire, quitte à en déformer la teneur originale?

- De toutes façons quelle que soit la situation, on me donne les renseignements avec un maximum de précision, mais il y a un moment où l'imagination doit entrer en jeu. Quelle est la part d'imagination? Elle est consacrée uniquement à la mise en scène de l'action. La qualité de t'illustrateur intervient là.

le montre souvent la microseconde qui précède l'acte horrible. C'est préférable parce qu'on limite l'honible et on ménage le suspens. Et quand il y a de la vie, il y a de l'espoir !

Ha ! Ha ! Ha !

Regardez-vous des films d'horreur?

- De temps en temps. Mais je ne suis pas un obsédé de ça, sans doute parce que je suis saturé! Et je ne suis pas un fan de gore! Sauf Re-animator que j'avais bien aimé. Il était bien gratiné! A la rigueur le gore à gore... Mais sans bâionnette. **Quelle vision de l'humanité avez-vous ?**

- L'humanité en générale est magnifique et pleine d'espoir. Quant à la grandeur de l'âme humaine, c'est une autre chose... Mais

heureusement l'honible peut être contrecarré par d'autres hommes. C'est dans la nature humaine. Vous ne pourrez pas empêcher un homme isolé avec sa victime de passer à l'acte...

Etes-vous pour la peine de mort ?

- Oui. On ne pense pas assez aux victimes. Je suis pour l'élimination des assassins qui tuent délibérément sans pitié, qui laissent une personne agoniser et qui vont poursuivre leur torture jusqu'à la mort. Ces personnages ne méritent pas de vivre. Le gars qui a l'estomac de provoquer des actes meuniers peut recommencer à tout bout de champ. Il faut à tous prix l'en empêcher. Propos qui font froid dans le dos recueillis par Jean-Christophe Florentin



« Elle s'envoyait trop en l'air, il la descend par la fenêtre » (Qui ? Police ?)



Pour 500 francs il fait noyer son copain dans le port de Saint-Nazaire
(Rien que la vérité)



« La mère et la fille se vengent à coup de marteau sur celui qui les a trompées »
(Rien que la vérité)



« Même à tête reposée elle fumait encore ! »
(Entrevue)



« La femme infidèle termine son existence au fond d'une citerne »
(Faits Divers)



« Le capitaine jette aux requins ses onze passagers clandestins »
(Detective)



Remix

Tout est prétexte à fêtes si la fête est dans nos têtes

Par Thierry Ardisson, envoyé spécial dans les 80's

P.l.a.y.d.a.y. (« *Every day is a playday !* ») Playday : c'est le Concept du Mois au Néologist's, (le seul club littéraire all night, celui où les décibels ont remplacé la parole, celui qui mambo-twiste tard le soir). Un playday n'est pas un jour de fête : les jours de fête n'existent que sur les calendriers, ils ne sont jamais très dansants. Un playday est un jour de fêtes (avec un « s ») avant une nuit de fêtes. Tout l'art consiste à faire de chaque jour un playday. Sans jamais se laisser aller à penser que la vie puisse être une « *Playlife* ».

Téléphone : Mais qui est-ce ta nouvelle copine ?

Moi : Tu ne la connais pas... Excuse-moi, j'étais en train d'écrire.. Je te rappelle. Fête n° 1. Douche écossaise + gymnastique suédoise + jogging californien : la première fête d'un playday réussi est la plus méconnue du nombre. Le 3 janvier de chaque année, les allées du Luxembourg ne sont jamais assez larges pour les bonnes résolutions des lendemains de réveillons. Avant le 15 nous sommes trois. On m'a dit (rive droite) : « *Women's Wear Daily a classé le jogging «out» il y a deux ans !* » On m'a dit (rive gauche) : « *Maso ton truc, complètement facho !* » Moi... « *Je cours toujours, je cours toujours tout seul* » (Sheller). Le playday commencera tôt & fort. Ténor. Fête n° 2. La messe est une fête quand au moment exact de l'Élévation un rayon de soleil. Chaque dimanche sera un playday.

Fête n° 3. Petit déjeuner at rue du Bac en écoutant « *Breakfast at Tiffany's* » (Krutchey). Les plus grands génériques de Henry Mancini seront à l'aube ce que les plus grands airs de Glenn Miller sont au crépuscule: les vrais must d'un playday.

Téléphone : Elle s'appelle comment ?

Moi : Je te rappelle.

Fête n° 4. « *L'art suprême, c'est le business* » (Andy Warhol). Warhol est le Barthes américain. Deeply superficial... J'ai longtemps hésité sur le gris du costume. J'ai longtemps attendu un taxi.

Rush n'crush. Mais je ne suis pas en retard. Rendez-vous travail dans le bureau du pdg. Business talkin'. Ça va vite. Busy-busy. Son intelligence est une fête. Playday !

Téléphone: Elle est comment à part ses jambes ?

Moi: Elle a un show super. Elle peut être very thirties à La Coupole, quai des Brumes au Pigalle et géniale aux Bains-Douches. Elle fait partie des rares personnes en compagnie desquelles j'ai le sentiment tout à fait réel d'être dans un film. Elle...

Téléphone : Qui sont les autres ?

Fête n° 5. Paris. City of Love, Life & Luxury. Déjeuner au Récamier (le seul club littéraire où les bruits de fourchettes aient remplacé la parole, celui qui pousse-café tard l'après-midi). La dame (black silk, diamonds & pearls) est une amie.

Elle : Ne pensez-vous pas qu'une mouseline de turtle en lobster sauce serait une vraie fête ? A quoi pensez-vous ? A qui ?

Moi: Une jeune personne que j'ai rencontrée récemment. Elle m'a fait imaginer un rêve qu'elle aurait fait à mon sujet. Je posais des questions. Elle répondait par « *oui* » ou par « *non* ». J'ai imaginé une drôle d'histoire... Ensuite, elle m'a avoué qu'elle répondait « *oui* » quand mes questions se terminaient par une voyelle et « *non* » pour les consonnes... C'est génial !

Elle : C'est un vieux truc surréaliste. Le playday ne sera pas forcément tendre.

Fêtes n° 6, 7, 8. Shopping rue de Castiglione: des Lacostes inconnues. (Fête). Shooting place Vauban: des gens très connus. (Fête). En rentrant, j'écris. (Fête).

Téléphone : Et, hier soir, après ?

Moi : On est passé au 78. C'était « *L'éléphant blanc* » dans les fabulous fifties! Sauf Baryshnikov qui ne voulait pas danser... La sortie sur les Champs a été très « *Dolce Vita* ».

Téléphone: Et puis ?

Je vais raccrocher ? Le playday s'impatiente. (21 h 35).

Fête n° 9. Ad augusta per angusta. Meeting tard le soir avec Jean « *Luxe* » Maître. What's up, what's on. Le point sur le jour, des plans sur la nuit. La vraie fête. Le play du day.

Fête n° 10. « *J'ai une maladie sociale. Il faut que je sorte tous les soirs* » (Andy Warhol/Exposures)... Moi, je déteste les gens en retard, mais ce soir je lui en aurais voulu de ne pas l'avoir été. (Restaurant du Club 7). Elle est là. (Fête). Fille extravagante, hautaine, fragile, drôle, grave, folle, tendre et tout. Elle est parfaitement op'art. J'adore ses boucles d'oreille. Ex ungue leonem (c'est aux griffes qu'on reconnaît le lion). Elle a 19 ans depuis deux jours.

Elle: Si j'avais des enfants, ce seraient des triplés. Je les mettrais dans un collège en Suisse et j'irais les embrasser sur les deux joues trois fois par an, bien peignés... Tu ne penses pas ?

Je pense à « *Slow dancing in the big city* ». Quand on a vu le film (bonheur), on connaît la scène. Quand on ne l'a pas vu (malheur), on connaît l'affiche: un reporter en imper regarde une danseuse en tutu sur un toit de New York la nuit. Selon moi, le playday est un angle à 180°.

La vie est une fête où il faut s'inviter soi-même. Je suis seul au Neologist's (le seul club littéraire qui mambo-twiste all night). J'y suis toujours seul. Pages noires et nuits blanches. C'est le club le plus privé du monde, le seul où je sois le seul à entrer. Fini sortir. J'y passe mes soirées. J'écris, j'écoute des airs de jazz, je me prépare des drinks sensationnels. Je me commande un dernier « *Cocktail de l'Hiver* » en cherchant la recette du « *Cocktail de l'Été* ».

Cocktail de l'Hiver. 1977. Yves Adrien: « *Ainsi, en une seconde le premier hiver des années quatre-vingt succèdera-t-il au dernier automne des années vingt. Car les années quatre-vingt sont filles des années vingt, Fritz Lang l'avait compris. Le premier hiver des années quatre-vingt sera terriblement gai, terriblement gai* ». L'hiver fut donc novo. Le novo ne fut pas une wave, juste un feeling dans l'air du temps, le tiers du fameux cocktail Hiver Quatre-vingt. Le deuxième tiers fut jazzy. Jupes droites, jambes croisées, talons aiguilles aux Bains-Douches. Henri Mancini, Lalo Schifrin, Miles Davis au Neologist's. Le troisième tiers fut straight n'clean (pur et dur): messe et jogging, costume et Lacoste. Pour la première fois, je ressens un sentiment (doux) d'harmonie avec mon époque (dure): les 80's me vont mieux que les 70's. Ajoutez un zeste de mondanité et vous saurez ce que je bois: le cocktail de l'hiver, une vraie fête.

Paris (France) 21/06/80. 0 h 35. Ainsi, en une seconde, le premier été des années quatre-vingt succèdera-t-il au dernier printemps des années quarante. Car les années quatre-vingt sont filles des années quarante, tout le monde l'a bien compris. L'été 1980 sera terriblement quoi, terriblement quoi ?

Cocktail de l'Été. Peu importe l'endroit où l'on va sous le soleil, l'important est de ne voir personne. Piscine et propriété privée, chiens méchants et filles gentilles, porto et plateau d'argent si possible: ce n'est pas parce que tout le monde prend ses vacances en même temps qu'il faut les prendre avec tout le monde. L'été aussi, la solitude est une fête. (Le bleu piscine est le premier quart du cocktail de l'été). Deuxième quart: health-trip. Qui a jamais eu envie d'aller à Tabarka pour ne pas bronzer idiot ? A Avignon pour voir le dernier Planchon ? Dans les Cyclades pour lire La Pléiade ? L'été est fait pour bronzer idiot. Se réfléchir plus que réfléchir. Plus de kilomètres et moins de nicotine.



Un corps sain dans un esprit sain: c'est le piment du cocktail de l'été. Mais quelle est la seconde moitié ? La fin de la recette ?

L'été, la fête c'est un slow bidoo bidoo, une sweet little thirteen (petite fille de 13 ans) qui pose une joue au creux d'une épaule en se disant: « *Le paradis, Maman, c'est ça toute la vie ! Saint-Raphaël toute l'année ! Acapulco!* » « *Acapulco, Señorita!* » « *Muchos kisses, Monsieur* », répond-elle en se laissant embrasser (pour de vrai) pour la première fois. Elle a le goût de l'Ambre Solaire (le seul produit solaire qui sente bon sous la lune). Elle vit le moment le plus attendu (onze mois) de la période la plus attendue, (un mois) de l'année: le slow. Le Slow de l'Été sera cette année encore et pour l'éternité la seconde moitié du cocktail de l'été: un quart bleu (piscine), un quart noir (corps), une moitié rose (cœur). Après un hiver novo, jazzy, straight n'clean, cet été, la mode est au classique.

Cocktail de l'Automne. Mais à la fin du slow de l'été, quand la musique s'arrêtera, les amants devront savoir ne jamais se revoir. Il n'y a pas de Slow de l'Automne. Après l'amour-kleenex, une seule solution: la rupture-sparadrap. Savoir se dire pour la première et la dernière fois un « *Ciao* » qui dit « *Adieu* ». Rupture obligatoire. (Aïe !) Car l'amour impossible est comme le sparadrap: plus on l'arrache vite, moins ça fait mal. (Ouf !) Mais ne comptez pas sur un Cocktail de l'Automne pour vous remonter ensuite au Neologist's un soir de mélancolie: il n'y a pas de Cocktail de l'Automne. Contre ce mal, personne n'a la recette. (2 h 03).

Juin est épuisant: Le 18, 700 nightclubbers se retrouvaient au Pré Catelan pour l'anniversaire du milliardaire brésilien Nelson Seabra. Le 19, fête chez Pierre et Sao Schlumberger; on y voyait Andy Warhol, Paloma Picasso, Karl Lagerfeld. Pour son anniversaire (40 ans), la princesse Ira de Furstenberg avait invité une princesse (Kent), une comtesse (Brandolini), une duchesse (La Rochefoucauld). Plus les mêmes. Voir photos. **La Nuit du Tennis chez Régine, le 8 juin: 1.** Bjorn Borg et sa fiancée Mariana Simionescu **2.** Sylvie Vartan et un ami.

Fête chez Alberto Pinto le 10 mai: 3. Christina Onassis et Florence Grinda.

Dîner chez Bofinger, donné, par Eric de Rothschild le 1er juin: 4. Le baron Guy de Rothschild, Olympia et David de Rothschild. **5.** Marie-Hélène de Rothschild, Philippe Niarchos et Régine. **6.** Jacques Grange avec Isabelle Adjani. (Photos Philippe Morillon)

Back to bleu-blanc-rouge ! En 1980, Paris est redevenu un must, l'endroit où il faut vivre. (Seule la Ville Eternelle ose encore rivaliser avec la Ville Lumière). Au printemps, la capitale ressemble à son drapeau : ces carrés de soie où ses plus grands monuments se découpent en couleur sur fond crème, ces foulards-souvenirs qu'un vent léger agite au nez des étrangers, sous les arcades Rivoli... Alors, pourquoi quitter Paris au mois de mai ? Vacances. Pourquoi, dix ans après l'apogée du « *Peace and Love* » (hippies) et trois après l'embardée du « *No Future* » (punks) faire ce séjour en Californie ? Easy Life. Pourquoi Santa Barbara ? Parce que.

La Easy Life n'est pas n'importe quelle vie facile. Il y a palmiers et palmiers. Ceux des tropiques sont idiots. Ils m'ennuient. Je m'y sens prisonnier du paradis. Donc plus au paradis. La Easy Life, c'est mieux ! C'est les tropiques plus la technique ! Cocktails des mers du Sud autour du bleu piscine, plus quinze chaînes du bout des doigts pour voir la vie en rose ! La Easy Life est en Californie et Santa Barbara en est la capitale. Voilà pourquoi.

Transit : Los Angeles/Beverly Hills Hotel. J'avais oublié le décalage horaire. Je me réveille en plein jetlag. Je commande du Vichy chez Room Service. J'adore le Beverly (Hills), le Pink Palace de Tinsel Town, son rose vieux-rose et son vert d'émeraude, les boiseries du Polo Lounge, les vitrines de la Gallery, les vérandas du Swimming Pool. Je déteste le voir vieillir et devenir un monument historique, un hôtel-musée comme le Chelsea à New York, mais je le préfère toujours au (Beverly) Wilshire. Dans la verrière donnant sur le patio où le breakfast est servi, six infirmières pastels se dandinent entre les tables, leur refill de café à la



Bleu-piscine et vie en rose: quelques cartes postales de Californie

main. Les pancakes sont parfaits. La Easy Life n'est pas loin.

En traversant le hall, je retrouve par hasard la jeune Française qui était assise à côté de moi dans l'avion. Hier, elle était habillée en hôtesse de l'air époque Aéroport du Bourget/Super Constellation. Aujourd'hui elle est en vert Beverly. Vive la France ! Elle marche geisha. Elle rit glamour. Elle s'appelle Laetitia. Nous décidons d'aller faire du shopping à Rodeo Drive. (La palme du faux chic reviendra à la boutique « *Yves Saint Tropez* »). « *Grande promotion sur les protéïnes* » annoncent les affiches suspendues dans le supermarché de vitamines, des allées entières de grosses pilules dans des bocaux en plastique, toutes les vitamines de A à Z plus les métaux, et les nouvelles, les time released, celles qui agissent progressivement !

Je repense à ces businessmen de Los Angeles accrochés à la « *base* » (cocaïne raffinée et fumée, la nouvelle folie de la West Coast) qui vendent tout, jusqu'à

leur maison, pour payer le dealer. L'Homo Sapiens est devenu l'Homme Labo... Lunch autour de la piscine. (Laetitia ne porte jamais de maillot deux-pièces). Afterlunch devant la télé.

Transat: Santa Barbara / El Encanto Inn. Ce n'est que trois jours

plus tard que j'ai quitté le Beverly Hills Hotel. Le petit avion de Golden West (hôtesse plastique) a remonté la côte d'une centaine de kilomètres vers le Nord : Santa Barbara !

Le gros taxi de Mission Cab chauffeur hispanique) est monté de quelques centaines de mètres au-dessus du niveau du Pacifique : El Encanto : un hôtel nommé « *Enchantement* » ! Un vrai rêve de carte postale ! « *El Encanto: une confortable auberge française sur la fameuse Riviera de Santa Barbara* » comme disent toutes les boîtes d'allumettes. Des bungalows (cf films des années cinquante) perdus dans une végétation merveilleuse aux essences méditerranéenne + tropicales + alpines. Et en bas, au bord du Pacifique, le Cannes de la Côte d'Azur californienne. La Easy Life est là. La cure peut commencer. Laetitia a loué par erreur le même bungalow que moi.

Je ne regarde jamais la télévision française. Pas par snobisme. Par planning. En fait, j'adore regarder la télé. La preuve: je suis prêt à faire 11 110 kilomètres pour aller regarder tranquillement la télé. J'y suis. « *Watching the box and flicking around channels* » (Regarder la boîte et passer d'une chaîne à l'autre). Chasser l'image rare sur quinze à la fois, puis réduire à cinq et à trois. Hésiter entre un documentaire scientifique montrant l'effet du l.s.d. sur les toiles d'araignées ayant absorbé de l'acide lysergique, une pub pour un lipstick ou deux lèvres pourpres disent: « *I love you Darling, but you're fired* » (Je t'aime Cheri mais tu es viré) en très gros plan et un film d'horreur en noir et blanc. Et brusquement, préférer les news. S'adonner à fortes doses à la télé, la drogue locale : le chewing gum pour les yeux. Suivre tous les jeux, tous les soap-operas, s'accrocher à ces Super Duraton comme cette vendeuse qui a quitté son emploi pour celui de standardiste de nuit afin de pouvoir assouvir ses désirs de Tv-junkie. Passer à nouveau en revue les quinze canaux. Oublier la piscine. Easy Life...

Transit: New York/Plaza. Après dix jours de surf sur les images, vol ocean to ocean LA to JFK : Plaza ! Famous Amos Cookies au breakfast. Jogging à Central Park en face. Dîner au Don Quijote, sous le Chelsea. Au retour, Laetitia est à nouveau assise à côté de moi. Back to bleu-blanc-rouge ! Paris (France) 15/5/80. 0 h 25.



La nuit, les mots apparaissent sous un jour nouveau. Quels seront ceux du mois au Néologist's (le seul club littéraire qui mambo-twiste all night)? De A à Z, en voici vingt-six. Atomium. Atome géant (100 m) construit à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles (1958). Mais l'Avenir ne vient pas du Futurisme : quarante-deux millions de visiteurs plus tard, l'Atomium s'écaille au milieu d'un pré belge. Sa visite sera une fête pour tous les amateurs de dimanches à Orly. Barthes, Roland (1915-1980) : ses cours au Collège de France étaient une fête pour le Tout-Paris qui lui faisait la cour aux fêtes du Palace.

Cocktail. Hollywood (chlorophylle) + 2 Chiclets (spearmint) + 1 Dentyne (citrique) = c'est la recette du « 1.2.3. », le cocktail n° 1 au hit parade des fans du chewing-gum, la plus grande fête des accrochés au health-symbol n° 1. Décennie. Paris: 1920. Berlin 30. Hollywood 40. La Havane 50. Londres 60. New York 70. Paris 80... Dans l'avenir, chaque grande capitale se verra attribuer à l'avance une décennie de fêtes.

Electronic Digital Clock Radio. Le mien, celui qui m'endort en musique (7 mn) et me réveille en musique (7 h 30) ne parle pas encore mais possède onze touches chromées. Plus une autre. Plus grosse. En plastique. Facile d'accès et difficile à casser. Elle s'appelle « snooze » (« somme » en français). Lorsque « le réveil sonne », ceux qui ont l'extrême faiblesse de pousser ce bouton ont droit à huit minutes de répit. (La vraie fête consiste bien sûr à ne pas s'en servir). Frivolité. « *Personne n'atteint d'emblée à la frivolité. C'est un privilège et un art. C'est la recherche du superficiel chez ceux qui s'étant avisé de l'impossibilité de toute certitude en ont conçu le dégoût.* » (Cioran). Défaite.

Gens. Dès les premiers jours de leur liaison les amants se jettent le plus souvent l'un contre l'autre et ne se quittent plus. Ce comportement d'auto-tamponneuse conduit à la rupture. Fête : perdre ses distances avec la plus grande réserve.

Hôtel. Les touristes ne voient jamais le Paris des Parisiens. Pour voir le Paris que voient les touristes, il faut commencer par dormir à l'hôtel. Du George V, du Delta, du Saint-Simon au Sheraton, du Concorde au Corona : j'ai vécu un mois de fêtes en Paris Vision. Incroyable ! Le beau temps a commencé le jour de l'heure d'été ! Les années 80



Le bal de l'Aquarium

L'a,b,c des petites choses de la vie...

sont (décidément) parfaitement programmées !

Jazz. « *Tengo Tango* »/Nippon Soul par Cannonball Adderley, « *Dispute & Violence* » par Shankar Family & Friends.

Krutchey, Philippe: le disquaire des Bains-Douches. En compagnie d'Adrien, Yves, il imagine d'étranges fêtes. Par exemple des soirées rétros consacrées au disco. Isn't it wild ?

Lacoste. Il faut les acheter rue de Castiglione ou sous les arcades de Rivoli : les modèles export ont un col plus large. Private fête.

Mononucléose. Les adolescents l'attrapent en flirtant. D'où son surnom : « *maladie du baiser* ». Virus inconnu, guérison spontanée, mortalité très exceptionnelle.

Nightclubber. « *Je menais à l'époque la petite existence que l'on nomme la grande vie.* » (Morand). Fête ?

Ouamée Schlumberger. Zelda Fitzgerald de l'After Wave. Elle est la fête des fêtes de l'upperground. Playday. Jour de fêtes. Exemples : 1. Robes lamées et cheveux laqués, faux ongles et vrais diams : quelques Estée Lauder le soir de la surprise-party Castelba-

jac/Montana/Mugler/Thomass chez Régine. 2. L'entrée sous un dais et par la scène lors du bal de l'Aquarium, pour le Deuxième anniversaire du Palace. See and be seen. Apothéose du vague. La collection Mugler présentée à Chaillot : l'architecture du vêtement et le style du bâtiment en parfait accord. Qui a encore le courage de s'agenouiller ? Moi le dimanche matin à la chapelle des Missions Etrangères. Fête.

Rose. Drink n° 1 au bar des Bains-Douches. Demander Richard.

Slow. Les meilleurs sont toujours italiens et s'écoulent sur un mange-disques dans une chambre d'hôtel design, vingt-cinq étages au-dessus du niveau du Périphérique en buvant des gin/orange. Téléphone: Tu as fini Fêtes ? Moi: Non, j'en suis à « T ».

Ultra. Remplacera « hyper », qui avait remplacé « super ». Ultrafête.

Vertu. Disposition de l'âme qui porte à faire le bien. La vertu est une fête.

Week-end. Dans « *Le Survivant* », Charlton Heston seul dans New York après une guerre atomique se projette sans cesse « *Woodstock* » dans un cinéma vide, dialoguant parfois avec les personnages du film. Seul dans Paris en pleine paix nucléaire, alors que les Parisiens sont touristes près de Paris, je passe mes week-ends comme « *Le Survivant* » (mais c'est « *Vacances romaines* » que je me repasse). Je hais les dimanches (à la campagne). Antifête. X. Monsieur X: on ne sait rien de lui. Rayons X : ils savent tout de nous.

« X » peut donc avoir deux significations parfaitement antinomiques. Laquelle est la bonne ? C'est l'inconnue.

Yaourts. Les nouveaux Danone sont aux céréales. Après la fête.

Zelda Fitzgerald (voir Ouamée).



Mitterrand

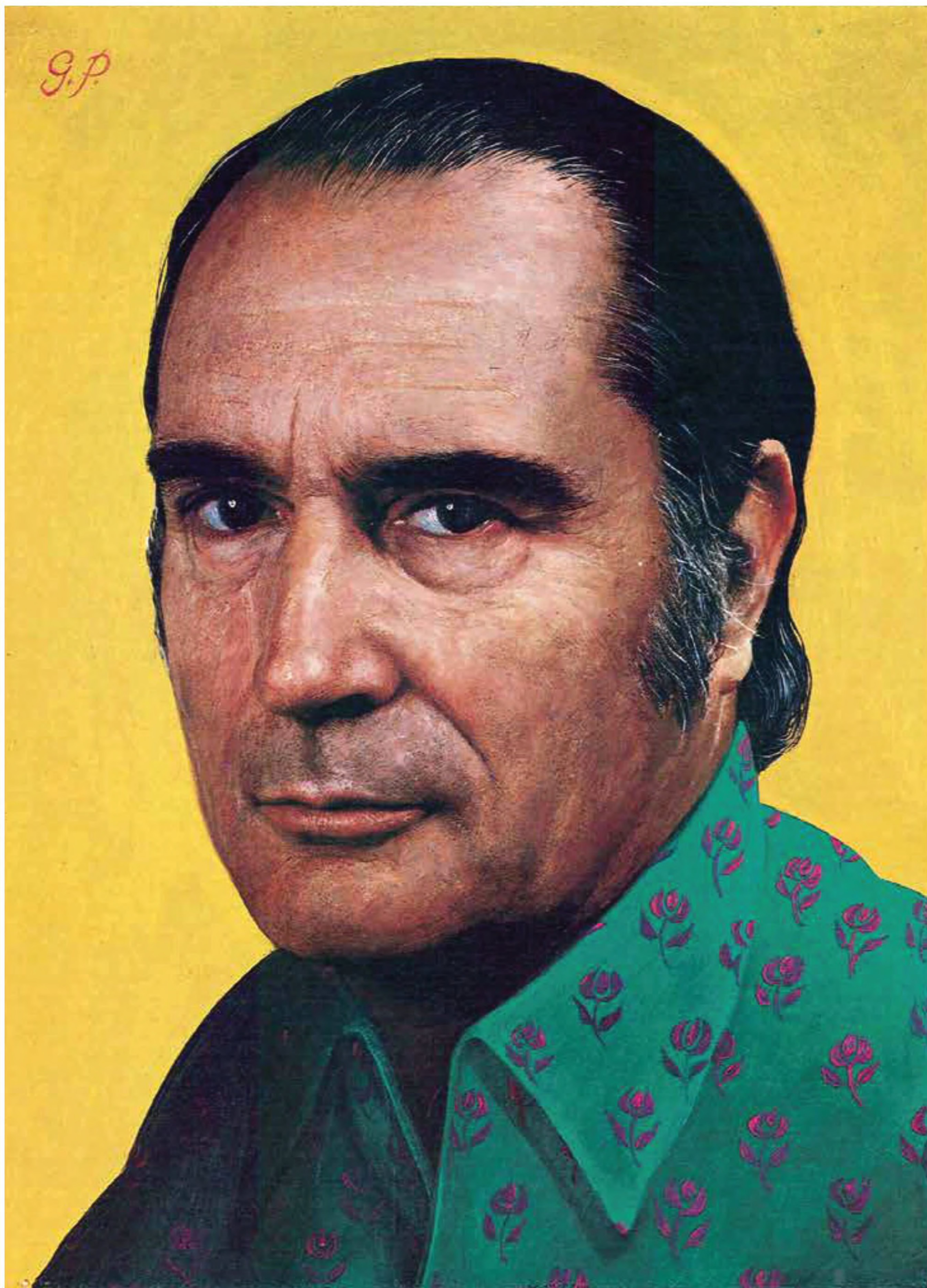
Côté cour/côté jardin

portrait par son ami PASCAL SEVRAN

Un homme d'état, ça ne recule pas devant l'orage. J'aurais dû m'en douter. François Mitterrand avance imperturbablement, je pourrais dire « *imper-méablement* » si j'osais inventer le mot. Bottes jaunes dans l'herbe verte, il ouvre la marche. Nous suivons. Mes baskets prennent l'eau, je suis mouillé des pieds à la tête. Pas lui. Il passe à travers les gouttes de la pluie avec l'élégance naturelle d'un cygne noir qui s'arrange avec l'éternité. Les journaux racontent qu'il est malade; on pose des points d'interrogation sur sa photo-couleur à la « *une* » des hebdomadaires et il est là, au sommet de cette roche de Solutré, qu'il vient d'escalader pour la trente-cinquième fois depuis la Libération. Moins naïf que nous, Mitterrand ne croit pas ce qu'on dit dans les journaux. Il ne lit pas sa vie, il la vit; il n'interroge pas son destin, il l'assume. Tout à l'heure, devant le tombeau de Lamartine, il retirera son chapeau de feutre marron, salut discret au temps qui passe. Chaque année, à la même époque, il est au rendez-vous de Milly, quelle que soit la couleur du dimanche, quelle que soit l'agitation du monde. La maison du poète est à deux pas : « *Allons-y* ». La fidélité vaut bien un détour. Mitterrand roule à gauche. Je veux dire qu'il conduit

distraitement, la route l'intéresse moins que les chemins de traverse. Je tremble dans les virages, il s'émerveille de l'ordre éternel des places et des champs. Les vignobles et les sous-bois l'inspirent, il raconte la France par cœur et je maudis les professeurs qui n'ont pas su me faire aimer la géographie. Les toits des maisons de Château-Chinon sont tous faits d'ardoises, il s'est battu pour préserver l'esthétique de sa bonne ville. Mitterrand ne se pose pas la question futile du progrès, il sait le nom des arbres, celui des fleurs sauvages et l'âge des chênes; l'odeur du chèvrefeuille lui rappelle quelque chose. Avec Camus, il croit que: « *Le sort de l'homme est toujours entre les mains de l'homme.* » L'heure des informations : il allume la radio, on parle de lui. « *On attend la réaction de François Mitterrand... Quelle décision le leader socialiste prendra-t-il ? Quelle parade trouvera-t-il en réponse à Georges Marchais?* » La classe politique est constamment suspendue à ses lèvres. Je le guette discrètement, j'espère un commentaire, un soupir... mais non, rien, à peine un haussement d'épaules. Il coupe le son, la suite il la connaît trop bien. Il désigne une auberge abandonnée. « *On y venait déjeuner pour Pentecôte...*

J'allais tirer le vin à la cave, et je m'occupais, en cuisine, de l'omelette aux champignons ». Mitterrand, l'imprévisible, joue à cache-cache avec l'histoire, on le croit préoccupé par son avenir, sensible aux criaileries, aux sondages. Mais non, il creuse son sillon inlassablement. Je le revois au Congrès de Metz, annoncé comme celui de sa mise à mort. Sa place est vide sur l'estrade géante tendue de rouge. Les matadors s'impatientent, la foule aussi. Lui ne bouge pas depuis trente-six heures. Le Madison Square Garden, un soir de championnat du monde. Les arènes de Madrid pour la chute du Cordobes. On craint le pire. Deux cents journalistes le guettent, stylos et caméras au poing. Sur les gradins on baisse le pouce. La corrida peut commencer. Il entre enfin, là où personne ne l'attend, de face et non de dos comme prévu. Il crée la surprise, casse le cérémonial, fonce au milieu des travées, serre des mains. Quand on est doué pour la solitude, on a des réserves de sang-froid. François Mitterrand ne passe jamais où il doit, mais où il veut. Pour atteindre la roche de Solutré, sans piétiner les blés et les coquelicots, il choisit d'enjamber les murs et les barbelés. Son chemin n'est pas une voie royale, c'est le parcours





du combattant. Il n'a jamais gagné il n'a jamais perdu, et ça étonne Jean d'Ormesson : « *Mitterrand. Encore Mitterrand. On dirait qu'il boit l'obs-tacle. On le croit à terre : il se relève. Il se tait, mais on l'entend. Désavoué, il tient le coup. Immobile, il résiste et peut-être même qu'il progresse. Il est déjà partout; sauf au pouvoir. Et les coups qu'il reçoit risquent encore de le servir. Quel talent* »

Il arrive au pied de l'estrade... encore quelques marches. Mitterrand prend son temps, il sait attendre et se faire attendre. Coquetterie d'une star de « *l'état-spectacle* » ? Sagesse d'un homme d'action ? Claude Estier se penche vers lui. Que lui dit-il ? Je pense brusquement à une scène semblable dans les coulisses du théâtre de l'Etoile, en 1959. Bruno Coquatrix s'inquiète pour Marlène Dietrich qui s'apprête à affronter Paris. « *Ça va, vous n'avez pas trop le trac ?* » Et l'Ange Bleu, superbe, de lui répliquer dans ce souffle rauque qu'on lui connaît : « *Le trac ? Mais vous plaisantez, c'est le public qui devrait avoir le trac. Sera-t-il assez bien pour moi ?* »

C'est cela. Je regarde Mitterrand monter à la tribune et je pense à Marlène. Des flashes, des caméras de télé, des micros, des bravos en cadence, et l'on viendra me raconter qu'il n'y a pas de vedette en politique et l'on m'expliquera qu'à gauche, seules les idées comptent, comme si Jaurès, Blum et Thorez n'avaient pas existé, comme si j'avais inventé Marx et Lénine, comme si Mao était innocent de la fortune de Pierre Cardin.

Certains l'appellent « *François* » ; ils ne sont pas nombreux. Les autres ont l'embarras du choix : Monsieur le Ministre, Monsieur le Maire, Monsieur le Député, Monsieur le Premier Secrétaire, Président, Maître, Mon cher collègue. Ceux qui préfèrent « *Camarade* » prennent des risques. François Mitterrand n'apprécie pas vraiment les familiarités de meeting. Pudeur extrême, orgueil ? Beaucoup des deux. Il connaît la valeur des mots et remet en place sèchement toute familiarité. Camarade, ça va avec Résistance. Il ne faut rien exagérer. La langue française a des exigences avec lesquelles il ne transige pas.

Jacques Attali lui dit « *Monsieur* » et son beau-frère le vouvoie après vingt ans de parties de tennis, de nuits d'élection et de promenades dans la forêt landaise.

« *Roger, racontez-nous l'histoire de la chemise lilas.*

– *Mais François, vous la connaissez par cœur. J'en ai une autre si vous voulez.*
– *Bon, voyons.* »

Et Roger Hanin se lève et le Premier Secrétaire sourit déjà; disponible enfin pour quelques minutes de détente. Le grand acteur est intimidé comme au jour de sa première audition, mais il se jette à l'eau, bravement. C'est un rituel. Les assemblées familiales s'achèvent souvent ainsi avec l'accent pied noir. Il sourit. François Mitterrand n'éclate pas de rire, il se réserve. Demain, à l'Assemblée nationale, il sera grave et méprisant et à 20 heures, au journal télévisé, costume de flanelle grise, cravate de tricot bordeaux, il dira ce qu'il faut dire quand on fait de la politique. « *Le plus prestigieux des hussards noirs de la démocratie* », selon Bernard-Henri Lévy, à l'ironie meurtrière; il ne résiste pas toujours à s'en servir. Il remet sa longue écharpe de laine rouge et s'engouffre dans le bolide que conduit son ami Guy Ligier. Ceinture de sécurité, phares anti-brouillard, ce soir il sera à l'heure rue de Bièvre.

A Château-Chinon, les nuits d'élection, quand les pourcentages sont mauvais, tout le monde est effondré, sauf lui. Quand ils sont bons, tout le monde est euphorique, sauf lui. Jamais content, jamais désespéré non plus, cet homme est une énigme. Ses silences font du bruit. Saura-t-on un jour de quel rêve l'histoire l'aura frustré ? Le pouvoir l'intéresse sans doute moins qu'on ne le dit, et la postérité, plus qu'il ne l'avoue. Qu'écrivit-il, ce soir entre deux avions, deux conférences de presse, deux roses de son jardin ? Sa « *part de vérité* » est certainement indicible, aujourd'hui. Avoir raison trop tôt est douloureux en politique. Mitterrand se tait, mais il n'en pense pas moins. « *Ne laissez pas dire que votre succession est ouverte.* — *Qui le croit sérieusement ?* » Ce n'est pas une réponse, il en faut un peu plus pour apaiser notre curiosité. Ceux qui l'aiment méritent mieux. « *Je trouve lassant de répéter ce que chacun sait...* », répond-il. Voilà les fidèles presque rassurés. Ils seront là jusqu'à la fin ou jusqu'au commencement. On peut parler de la justice, du divorce, du 23 mars, de la Résistance et de l'instant qui chante tout. Paul Guimard, qui est là, solide et chaleureux, appelle cela « *L'ironie du sort* ». La nuit, dans une

maison basse, isolée sous les arbres en Saône-et-Loire à cinq cents mètres de la cabane de jardinier où Mitterrand se cachait pendant la guerre, on bavarde autour de la lampe et du poêle. De Spaggiari, allez

savoir pourquoi ? « *Il faut beaucoup d'humour pour transformer les égouts de Nice en galerie d'art, non ?* »

De Mesrine, en passant. Quelqu'un accuse les journalistes d'en avoir fait un héros. Je prétends, moi, qu'ils font leur métier et que la police n'a qu'à faire le sien. « *C'était un tueur, mais il n'est pas question de censurer la presse.* » La Liberté et la Justice en lettres majuscules. Là-dessus, Mitterrand est pointilleux. Pour ces deux mots, les dictionnaires de l'an 2000 noteront : Mitterrand François : homme politique de 1945 à 198... et non pas: écrivain français. On y revient forcément, à la politique; elle est là, à la première page des journaux qu'il parcourt rapidement par-dessus l'épaule de Charles Hernu. Elle est là dans le regard des passants qui passent le dimanche dans les rues de Cluny et qui se demandent s'ils voteront pour lui en 1981, pour la troisième fois. « *Les socialistes auront besoin d'un bon candidat capable de devancer le communiste au premier tour* ».

Parle-t-il pour lui, de lui ?

« *Sans cela Marchais fera 40 % au second et aux législatives de 83 dans la foulée, le PC fera 26 %* ».

On comprend en l'écoutant qu'il ne s'est pas battu pendant trente ans pour en finir là. Mais le soleil couchant sur les coteaux du Mâconnais, ça vous console un homme. « *C'est beau la France vue d'ici, la lumière est douce...* »

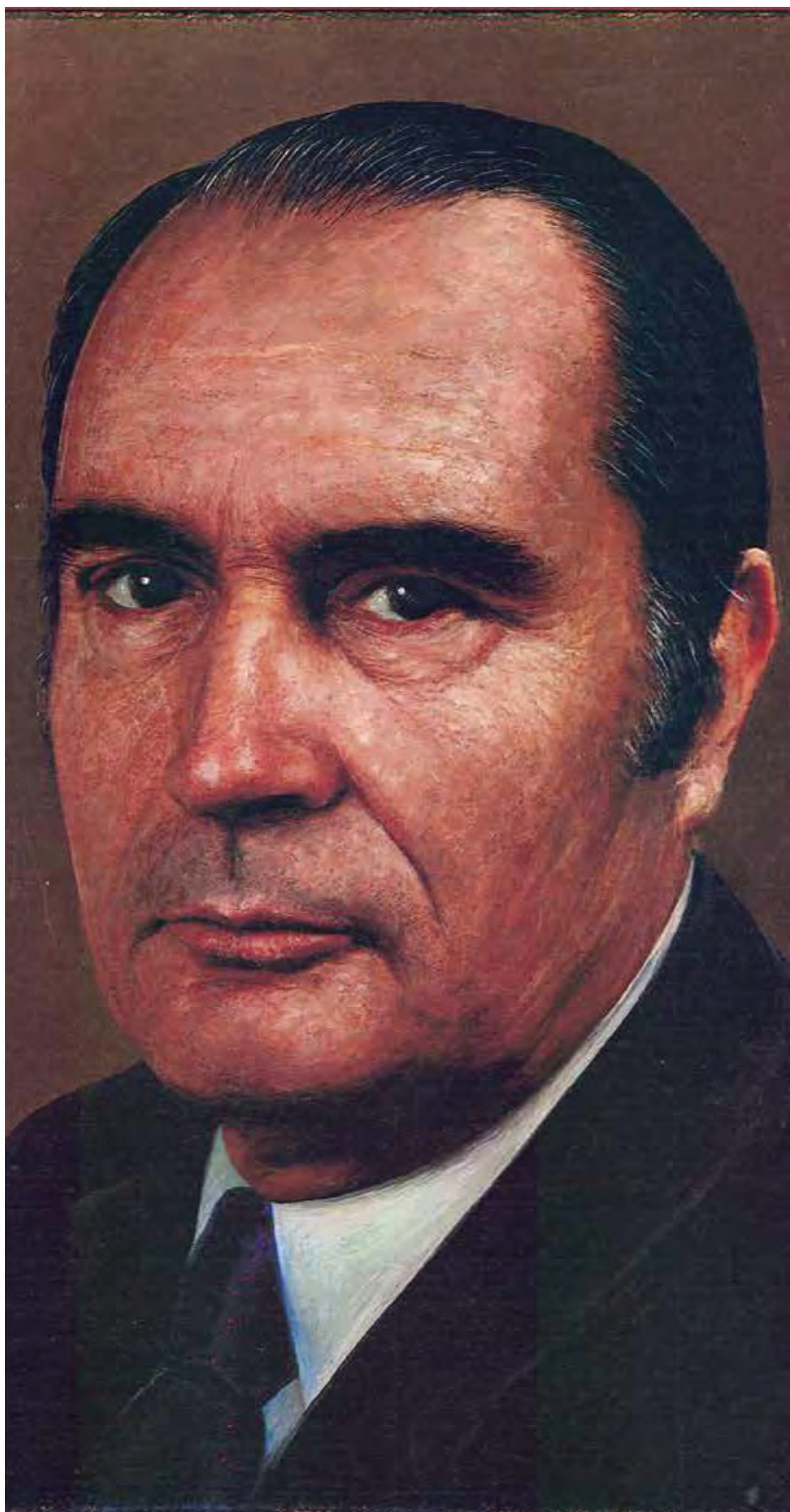
« *La France, vue d'ici* », c'est une chanson de Charles Trenet, éternelle et simple comme bonjour. Monsieur le Premier Secrétaire prend des photos, qu'on ne le dérange sous aucun prétexte. Il ira lui-même les porter à développer demain matin, avant le comité directeur de son parti; avant les choses sérieuses, il faut s'occuper des « *choses de la vie* ». Décidé à ne pas se laisser distraire par le vacarme ambiant, François Mitterrand ne court pas, il marche; s'il musarde parfois, c'est pour mieux surprendre l'adversaire. Il a déjoué tant de complots, fait face à tant de calomnies qu'il paraît invulnérable. Que lui arriver en effet de surprenant ? D'être élu Président de la République ? Il s'y attend vaguement. De ne pas être élu ? Il a l'habitude. Alors

quoi ? Pour avoir été l'homme le plus haï de France, il a parié être un jour le plus aimé. C'était hier, c'est demain, Mitterrand n'est pas pressé. Il pense, avec Emmanuel Berl, que « *toute vie est un échec puisque aussi bien la mort la termine* ».

La mort, il s'en arrangera le moment venu. Je le soupçonne d'avoir signé avec elle un pacte de non-agression. En passant devant le cimetière de Cluny, où reposent ses beaux-parents, je l'ai vu serein à l'idée de les y rejoindre un jour. Cluny, Mâcon et leurs alentours, terres de famille, hantées de souvenirs de Résistance, de jeunesse, mémoires d'amours clandestines, chaleur et fraternité des années noires.

Danièle Mitterrand se souvient, François aussi. La petite fille d'alors n'a pas changé: tendre et forte. Ils se sont aimés et quand elle dit : « *Tu te souviens, François ?* » ça suffit pour faire un couple. Quoiqu'en dise Françoise Giroud, Mitterrand n'est pas misogyne: il aime les femmes, et la sienne qui le mérite. A-t-il déjà croisé celles de Playboy ou leurs soeurs d'autrefois ? Le lycéen d'Angoulême préférerait d'abord les discussions avec Claude Roy, son condisciple. Le jeune provincial débarquant dans la capitale en 1936 était sous la surveillance de François Mauriac, et le ministre de trente ans plaçait les affaires de l'Etat avant celles du cœur. Il ne viendrait à l'idée de personne d'inviter François Mitterrand aux Folies-Bergère ou au Lido; on imagine que les plumes d'autruche ne l'intéressent pas énormément. Il a peut-être d'autres espiègleries ?

Dans la salle à manger d'une ancienne ferme, chez le maire, son ami, je l'ai entendu reprendre en chœur: « *Oh ma Rose-Marie, les fleurs de la prairie* » en duo avec Christine Gouze-Rénal, sa belle-soeur, sa complice de Résistance, celle qui dit : « *Cet homme-là, c'est un chêne, il faut viser haut pour l'abattre* », celle qui collera des affiches la prochaine fois, s'il le faut. Y aura-t-il une prochaine fois ? C'est possible. Dans les agences de pub, on s'exerce déjà au profil de Mitterrand III, au cas où... Sur les poteaux télégraphiques, sur les granges des campagnes de France, balayées par le vent et la pluie, l'affiche des présidentielles de 74 se décolore. Pas lui. François Mitterrand ne croit pas à la fragilité des roses.



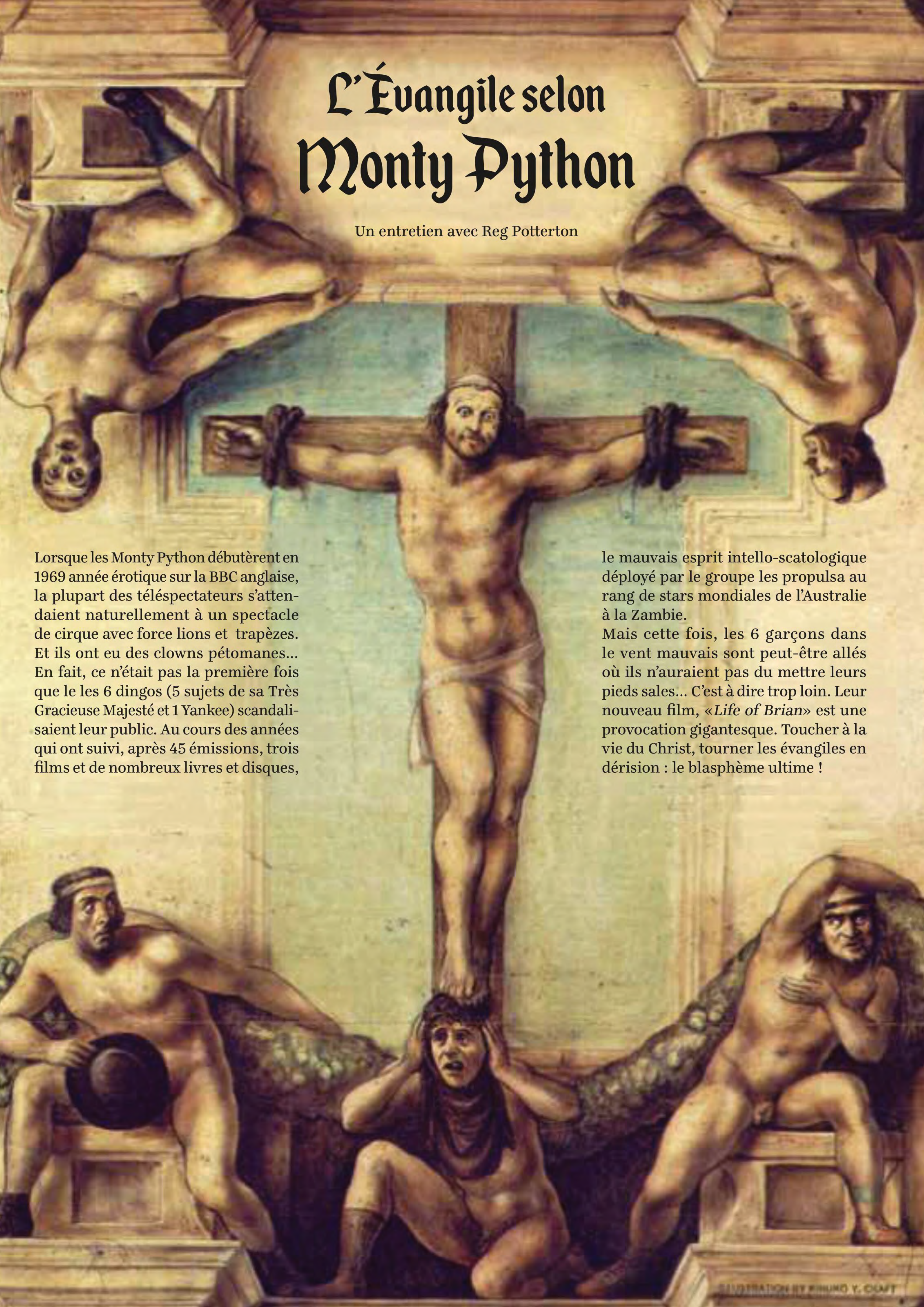
L'Évangile selon Monty Python

Un entretien avec Reg Potterton

Lorsque les Monty Python débutèrent en 1969 année érotique sur la BBC anglaise, la plupart des téléspectateurs s'attendaient naturellement à un spectacle de cirque avec force lions et trapèzes. Et ils ont eu des clowns pétomanes... En fait, ce n'était pas la première fois que le les 6 dingos (5 sujets de sa Très Gracieuse Majesté et 1 Yankee) scandalisaient leur public. Au cours des années qui ont suivi, après 45 émissions, trois films et de nombreux livres et disques,

le mauvais esprit intello-scatologique déployé par le groupe les propulsa au rang de stars mondiales de l'Australie à la Zambie.

Mais cette fois, les 6 garçons dans le vent mauvais sont peut-être allés où ils n'auraient pas du mettre leurs pieds sales... C'est à dire trop loin. Leur nouveau film, «*Life of Brian*» est une provocation gigantesque. Toucher à la vie du Christ, tourner les évangiles en dérision : le blasphème ultime !





Playboy (à Eric Idle) : Votre nouveau film, *Life of Brian* raconte l'histoire d'un type né dans la crèche à côté de Jésus pour être continuellement confondu avec le Messie. Comment caractériseriez-vous ce pitch ?

Idle : C'est un film très moral, peut-être l'un des films les plus moraux réalisés ces dix dernières années.

- Donnez-nous une idée de l'intrigue.

Idle : C'est l'histoire de Brian, bien sûr. Ça se déroule à Jérusalem, 2000 ans avant Hollywood. Mandy Cohen, une jeune fille remarquablement peu attrayante est violée par un centurion romain, qui lui promet le monde - pommades, ânes, bains et tout l'or qu'elle peut manger - avant de la quitter. Le fruit de leur union est Brian. Le reste, comme on dit, appartient à l'histoire.

- Beaucoup de gens verront le film comme une parodie blasphématoire sur la vie de notre Seigneur ?

Idle : Je ne vois pas pourquoi. Il est notre Seigneur aussi.

- Il y a beaucoup de références dans le film que certains peuvent interpréter comme antisémites. Y a-t-il des Juifs dans les Monty Python ?

Idle : Personne ne l'a admis, mais nous sommes nombreux à être circoncis. Bien sûr, je pense qu'il y aura un peu d'agitation, mais quiconque avec un grain de cervelle comprendra que ce n'est pas une attaque contre le Christ ou contre les Juifs ; c'est juste un regard critique sur l'establishment de l'Église. Mais le plus important est que George doit récupérer son argent.

- George ?

flegmatique : George Harrison. Il a financé le film, est allé au jarret pour cela. Il apparaît également dans une petite partie du film. Il joue l'homme qui loue la montagne pour le sermon.

- Qu'est-ce que ça faisait d'être crucifié à la fin ?

Idle : Très plaisant, merci. J'ai fait du yoga. Nous étions là-haut pendant des

jours. Une façon très inconfortable de mourir, j'en suis sûr. C'est ce qui nous a frappé lorsque nous avons imaginé l'idée : l'ironie d'un charpentier se retrouvant sur une croix de bois. Naturellement, nous avons commencé avec des blagues horribles, style Jésus était vraiment un épouvantable charpentier qui se plantait des clous dans les mains. Ou le gag de la croix qui basculait pour qu'il crie ses instructions. Ce n'est pas la direction que nous avons prise, finalement.

- Comment avez-vous déterminé le ton final à adopter ?

Idle : Après avoir retiré les mauvaises blagues, nous sommes tous partis et avons mené des recherches indépendantes - lu des livres sur la période, les manuscrits de la mer Morte, des histoires contemporaines. Je suis devenu fasciné par les origines du monothéisme juif et j'ai découvert des faits embarrassants sur Salomon, par exemple, qui à sa mort adorait pas moins de 400 dieux. Aucun de nous n'est revenu avec des informations sur le Christ lui-même. Il n'y a rien de particulièrement drôle ou moqueur dans ce qu'il a dit. Ses propos étaient bêtement simples, faits de vérités fondamentales et de préceptes moraux. Mais tout ce qui s'est passé pendant la vie du Christ a donné un énorme champ à la comédie - les autorités, les gens, les églises.

- Vous seriez-vous penché sur le tabou de trop ?

Idle : La religion, ou la religion chrétienne, en réalité, est un tabou que personne n'est autorisé à moquer. Mais, comme je l'ai écrit dans l'avant-propos de la version livre de *Brian*, une façon de mesurer la liberté de toute société est la quantité et le style de comédie autorisés. Une société saine permet plus de commentaires satiriques que répressifs, donc si la comédie doit agir comme une soupape de sécurité, elle doit s'attaquer à des sujets tabous.

Saviez-vous que le blasphème est illégal en Angleterre, ce qui signifie que vous pouvez être jugé et condamné pour cela ? Il n'y a pas si longtemps, un cinéaste danois était en Angleterre pour collecter des fonds pour un film sur la vie sexuelle du Christ. Il a été immédiatement expulsé. S'il avait fait un film sur la vie sexuelle de Bouddha, cela aurait été parfaitement normal.

- Vous pensez donc que vous aurez moins de problèmes avec ça en Amérique ?

Idle : Ce que j'aime en Amérique, c'est que le pays a été fondé par des gens qui fuyaient la persécution religieuse et les lois fiscales britanniques - ce qui est exactement ce que je fais, du moins en ce qui concerne les impôts.

- (à Terry Gilliam) : Donnez-nous votre version de ce que vous avez essayé de faire en faisant un film satirique sur Jésus-Christ.

Gilliam : Je ne pense pas que vous puissiez appeler cela un film de Jésus-Christ. Ce n'est guère religieux, en fait.

- Comment le voyez-vous ?

Gilliam : C'est un film sur la banlieue de l'Angleterre, habilement déguisé en épopée biblique avec des décors et des costumes coûteux. Le titre qui a lancé le tout était *Jésus-Christ, Lust for Glory*. Un titre fantastique, pensais-je, mais il s'est perdu dans le shuffle. Nous avons évité ce que nous avions prévu à l'origine. Il y avait un recul constant de toutes les références au Christ, de sorte que le film est maintenant plus sur les révolutionnaires attaquant l'establishment romain. Je suppose que tout le monde a senti qu'il ne voulait pas pas frapper le Christ lui-même, nous avons plutôt attaqué la région qu'ils connaissent le mieux, la banlieue de l'Angleterre. Peut-être parce que les autres gars viennent de milieux anglais conventionnels de la classe moyenne, sont allés à Oxford ou à Cambridge et trouvent plus facile de rire de cela





que de la religion. Je ne sais pas s'ils sont eux-mêmes particulièrement religieux, mais je suppose qu'aucun d'entre eux n'a eu la solide éducation religieuse que j'ai eue. Je viens d'une famille américaine assez rigoureuse et religieuse. Je soupçonne qu'ils ont eu peur de s'attaquer à la religion, alors que pour moi, la religion est un territoire familier que je n'ai pas du tout peur de l'attaquer.

- Personne ne vous accuserait de montrer une vénération excessive après avoir vu la séquence animée que vous avez faite dans *Sacré Graal*, dans laquelle Dieu apparaît entre les nuages et a dit aux gens d'arrêter de ramper devant Lui parce qu'Il trouve cela ennuyeux ?

Gilliam: Eh bien, il n'y a pas de mystère sur le sujet pour moi. Quand nous avons commencé *Brian*, je n'avais pas peur de traiter avec le Christ, mais certaines personnes étaient vraiment dérangées. J'avais filmé un monteur de lignes de téléphone travaillant sur un poteau. La caméra recule pour montrer que le gars travaille sur l'une des trois croix, avec des fils enfilés entre eux, qu'il n'arrive pas à démêler. Cela a vraiment dérangé John Cleese, pas par conviction, j'en suis sûr, mais par une vague inquié-

tude que les chrétiens pourraient être offensés. Et ce processus d'évitement continue. Puisque le montage vient juste d'être terminé, ils parlent de retirer les scènes avec Otto et sa merveilleuse équipe suicide juive. Apparemment, ils l'ont montré aux gars de Paramount et la moitié d'entre eux ont court-circuité leurs stimulateurs cardiaques.

- C'est peut-être parce que, d'après les rushes que nous avons vus, Otto et ses hommes étaient des pro-nazis portant un emblème qui ressemblait plutôt à l'étoile de David remodelée en croix gammée stylisée.

Gilliam : Mais ce n'est pas une raison pour l'enlever. C'est crucial pour la fin. J'aime particulièrement ça après qu'Otto et ses gars se sont suicidés, et ils sont tous allongés sur le sol, tapotant du pied sur la chanson que les gars crucifiés chantent à la fin. Toujours regarder du bon côté de la vie. Cela fonctionne très bien, mais il y a eu des pressions de la part des gens aux États-Unis pour l'abandonner, alors que, de mon point de vue, plus cela irrite et offense, plus il y a une raison de le garder. Nous devons maintenir un certain niveau d'infraction; sinon, nous ne sommes que des artistes. C'est une façon de se prouver que nous ne sommes pas seulement là pour l'argent.

- (à Michael Palin) : Gilliam dit que la vie de Brian ne concerne pas l'époque de Jésus-Christ, mais la banlieue de l'Angleterre. Êtes-vous d'accord ?

Palin : En fait, il n'est pas loin du compte. Dans le cas de ce film en particulier, nous avons décidé d'ignorer l'élément divin de l'histoire biblique et de nous concentrer plutôt sur le contexte historique d'un petit pays appelé Judée dominé par la grande puissance impériale de

Rome. Il ne fait aucun doute que la Judée avait ses propres pulsions d'expression de soi et d'indépendance, et Rome a probablement réagi à celles-ci de la même manière que toutes les puissances coloniales le font lorsqu'elles se sentent menacées. Un domaine merveilleux pour faire

des blagues sur la ce que des gens très intelligents appellent le processus continu de démystification du héros.

- Avez-vous eu des scrupules à transformer la Crucifixion en une scène comique ?

Palin : Je dois dire que je me suis demandé comment nous pourrions gérer cela, mais une fois que nous avons reconnu l'idée que ce n'était pas seulement Jésus qui a été crucifié, qu'en fait, la crucifixion était une forme établie de la peine capitale, ainsi que d'un grand spectacle public, il était possible de laisser l'esprit vagabonder et regarder d'autres aspects de la crucifixion - les attitudes, par exemple, d'autres personnes impliquées dans des arrangements.

- Comme le centurion que vous jouez dans le film ?

Palin : Exactement. Pathétique jeune homme consigné dans l'armée romaine, qui vient d'être transféré d'Italie en Judée. Son travail est justement de lister les victimes au moment où elles quittent les cellules. Il ne dit pas vraiment «*Passez une bonne journée*» à ses interlocuteurs, mais il est ce type qui dispense un sourire brillant et rassurant accompagné d'une tape encourageante aux condamnés qui s'éloignent. Et, bien sûr, les habitants sont là pour une journée de sortie, un régal, tout comme les foules qui remplissaient les rues de Londres pour assister aux exécutions publiques il n'y a pas si longtemps. Les gens n'ont pas beaucoup changé en 2000 ans. Une mort violente survenant à quelqu'un d'autre les égaye toujours.

- Qui a fait les recherches pour le film?

Palin: Nous tous, avec divers degrés d'intérêt. Un livre que j'ai lu a donné d'excellents aperçus, par exemple, sur les affaires de prophètes au pluriel et de messies de l'époque. Il y en avait énormément en liberté. Je pense qu'il y avait une certaine intégrité dans l'écriture. Je veux dire, nous n'avons pas juste fait des blagues sur la chute de Jésus de son âne. Nous avons dépassé cette étape. Nous avons bien rigolé en imaginant la réservation auprès de l'aubergiste de la table qui servit pour la fameuse scène de la Cène, Jésus disant : «*Réservez-la au nom du Seigneur*», et se faisant dire qu'il ne pouvait avoir que deux tables pour quatre personnes et une pour cinq. Nous avons estimé que ce domaine était trop facile. Nous voulions aller plus loin. (à Terry Jones) : En tant que



réalisateur du film, comment répondriez-vous aux gens qui trouvent la vie de Brian blasphématoire ?

Jones : Au Moyen Âge, l'Église catholique romaine a tenté de prétendre que la critique de l'Église était la même chose que le blasphème, ce qui, bien sûr, n'est pas. Je ne vois pas comment quiconque peut sérieusement soutenir que la critique d'une institution terrestre équivaut à diffamer Dieu ou le Christ. Je suppose que certaines personnes peuvent être bouleversées par le film, d'autres feindront probablement d'être bouleversées, mais je doute que notre petite comédie puisse ébranler la foi de quiconque.

Un exemple est celui où la foule, ayant décidé que Brian est un nouveau sauveur, trouve une sandale sur le sol. Certaines personnes crient : « *C'est une chaussure!* » D'autres crient : « *Non, ce n'est pas, c'est une sandale.* » Un groupe n'est pas intéressé par la sandale; ils trouvent une gourde qui traîne et décident que c'est l'objet qu'ils devraient vénérer, et ainsi ils se disputent à propos de ces choses et de ce qu'elles signifient, puis ils se divisent tous en factions et partent dans des directions différentes. C'est un peu comme l'histoire de l'Église. - (à John Cleese) : Aviez-vous beaucoup réfléchi à la religion avant de commencer à écrire *Life of Brian* ?

Cleese : Ma propre opinion est que la religion a été un poids mort en Angleterre pendant des années, une opinion qui a été renforcée par les recherches que nous avons faites pour le film. L'histoire de la Bible elle-même ne me semble pas crédible. Trop de détails et d'incohérences, en particulier à propos de Jésus-Christ. À l'école du dimanche, nous avons appris qu'il était le plus doux des hommes, mais il a élevé le saint enfer dans le temple, pratiquement démoli l'endroit, du moins c'est ce qu'on nous dit. Qu'en est-il du moment où Marie vient vers lui et lui dit : « *Je suis ta mère* » pour s'entendre répondre : « *Va pisser, je n'ai ni mère, ni famille* » ? Était-il vraiment l'homme qui suivait ses propres conseils pour tendre l'autre joue ? Il est assez évident que cette philosophie ne fonctionne pas dans la vraie vie; nous savons tous que ramper ne vous mène nulle part, cela ne fait qu'exciter les gens, donc si Christ l'a dit, je suis sûr qu'il ne voulait pas dire ce que nous supposons qu'il voulait dire par cela. Je me demande souvent comment



nous en sommes arrivés à adopter une religion aussi morbide et masochiste que le christianisme. D'après le peu que nous savons de Jésus, je suis sûr qu'il aurait accepté le principe général selon lequel si un type vous donne un coup de pied dans les couilles, vous lui en rendez deux. Doux Jésus, doux et doux, quelle connerie ! Cet homme était un renégat qui a dénoncé et attaqué toutes les personnalités religieuses et politiques orthodoxes de l'époque. C'est pourquoi ils l'ont attaché. C'était un révolutionnaire, comme tous les grands chefs religieux, comme Mohammed.

(à Graham Chapman) : Vous incarnez Brian, vous devez sûrement avoir quelques réflexions sur la religion.

Chapman: Je suis surpris que les églises n'acceptent pas les champignons hallucinogènes. Cela ferait de la communion une expérience plus significative.

- Jusqu'à ce que les églises se réforment, que recommandez-vous ?

Chapman: Avec méfiance. Le bien n'est pas toujours dans le camp que l'on croit. Regardez l'Iran, par exemple, où vous obtenez un monarque extrêmement idiot remplacé par un fanatique extrêmement stupide. Cela représente-t-il un changement ? Je ne peux pas comprendre pourquoi l'Ayatollah, qui est dépeint comme la quintessence de l'ascète, religieux visionnaire austère, a choisi un endroit méchant comme Paris pour passer son exil. Peut-être a-t-il simplement mis sa robe et prétendu qu'il était un canapé ? Pourquoi les Perses veulent-ils être dirigés par un homme qui ressemble à un meuble en colère ? Peut-être parce qu'ils sont tous austères et fous, tout comme nous.

- Vous avez évidemment un avis avisé sur la religion et les affaires du monde.

En tant qu'acteur qui a obtenu son diplôme de médecine, vous avez été médecin d'unité en Tunisie pendant le tournage de Brian. Vous étiez là, jouant le rôle d'un gars qui se trompe pour Christ, et vous guérissiez les malades de l'équipe...

Chapman : Oh, j'ai juste regardé les bites des gens et leur ai donné des pilules. Il n'y avait que deux malades chroniques de la blennorragie - je ne dirai pas s'il s'agissait d'acteurs ou de membres de l'équipe technique - une femme est passée proche d'un avortement involontaire et nous avons recensé un nombre incroyable de cas de diarrhée. Mais nous sommes tous revenus vivants, je crois. Cleese: Nous sommes, en train de parler de religion, et tous ces propos seront publiés dans le magazine, entourés d'annonces sur papier glacé pour l'après-rasage et les pantalons serrés. Quelqu'un lira-t-il ceci ? Les gens voudront sûrement se tourner directement vers les nichons, n'est-ce pas ? - Non, nos lecteurs sont trop pieux pour ça.

Cleese : Oh. J'ai été mal informé.



Demis Roussos au cimetière en chair et en os

Un entretien morbide avec Jean-Christophe Florentin

A l'occasion de sa crise mystique qui le vit tourner à travers les principales cathédrales de notre douce France dans lesquelles il interpréta en sus de son répertoire des chants sacrés, l'ex Aphrodites Child, légende vivante désormais décédée et ex-terreur du monde galinacée s'est confié à Jean-Christophe Florentin le temps d'un interview effectué dans des conditions qui font froid dans le dos en octobre 92 au Père Lachaise. Un sujet lourd... de signification.

DEMIS ROUSSOS : Je reprends dans mon prochain disque « Spleen », un texte de Baudelaire en rap, avec une voix genre Enigma, c'est très drôle et original : « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle sur les esprits en proie aux longs ennuis... »

PLAYBOY : Très joli. Comment s'organise une de tes journées-type ?

DM : Je vis en Grèce, un pays où on prend son temps. Je me lève tôt, genre 8 heures, excepté si j'ai eu une nuit abominable.

PLAYBOY : Que recouvre donc le terme « nuit abominable » ?

DM : Ça veut dire que j'ai dormi tard, quoi ! En faisant tout ce qu'on peut faire : me rendre à une party, baiser, m'amuser en boîte... Donc je me lève vers 8 heures, je prends sur ma terrasse un petit café turc que les grecs appellent « café grec » parce qu'ils sont jaloux ; comme j'habite sur une colline en dehors d'Athènes, je vois défiler les bergers avec les moutons...

PLAYBOY : Ça te met en appétit ?

DM : Je savais que tu allais me demander ça : il voit le mouton alors il veut le bouffer... Non ! Après le café, en compagnie de mes chiens, je monte un de mes deux chevaux, ensuite s'il faut faire des courses, j'y vais, et je fais la cuisine...

PLAYBOY : Nous y voilà !

DM : J'adore faire la cuisine. Il y a d'ailleurs deux cuisines chez moi : la mienne et celle du reste de la famille. Et dans ma cuisine, personne n'entre ! J'ai mes couteaux, mes fourchettes, ma moutarde, mes sauces, mes fonds, mes casseroles...

PLAYBOY : Ho ! Ho ! Ho !

DM : Souvent je rêve la nuit des plats que je fais dans la journée suivante. Comme en Grèce nous n'avons pas beaucoup de viande rouge, on travaille surtout à partir du poulet, du mouton et du cabris, la petite chèvre que je préfère au mouton parce-que pas gras du tout...

PLAYBOY : Absolument !

DM : Tu prends des feuilles de bois de vigne que tu mets sur le plat à cuisiner. Tu prends ensuite ton cabris que tu poses dessus. Rajoute du sel et du poivre. Puis tu mets au four. C'est pas gras et c'est bon ! Et c'est fantastique parce-que j'ai dans le jardin un four à pizza qui man avec du bois et...

PLAYBOY : Combien de temps passes-tu à préparer ta subsistance ?

DM : Pas mal de temps. mais on ne bouffe qu'une seule fois par jour. Le midi je ne mange rien : un bout de fromage, une omelette. un petit oeuf avec un peu de caviar dedans ou de la truffe. un petit Armagnac et là, je vais au paradis les doigts de pied en éventail. Je ramène en Grèce pas mal de choses de France, des saucisson des pains Poilâne, du vin. Même mes côtes de boeuf et autres viandes rouges viennent de la boucherie d'ici. Ils placent le bœuf sous vide et pof, dès l'arrivée en Grèce dans le congélateur ! Quand j'arrive d'Athènes c'est avec une valise pour les vêtements et une autre valise vide, laquelle repart pleine de bouffe introuvable là-bas. Elle sent terriblement même vide : c'est une Vuitton mon pote !







PLAYBOY : Tu manges en quantité light ?

DM : Non, en principe c'est pas tellement light ! Wouarf ! Wouarf ! Wouarf ! Mais c'est très sain parce-que je n'utilise pas de beurre, je travaille à l'huile d'olive. A ce propos la Grèce est le pays européen où il y a le moins d'accidents cardiaques grâce à l'huile d'olive ! Quand je mange du poulet, c'est pas plus de la moitié de la bête. Il y a eu un moment où je mangeais plus, quand je faisais mon régime à partir de la dissociation des aliments. Il m'arrivait à ce moment de manger trois poulets par jour si c'était la journée poulet. Si tu ne mélanges pas les choses, alors tu maigris. J'ai perdu comme ça 60 kilos, mon pote ! Mais je vais te dire un truc : je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai repris 15 kilos.

PLAYBOY : Tu pèses combien ?

DM : Deux fois par jour ! Ho ! Ho ! Ho ! Sinon c'est 115 kilos. Et avant le régime je faisais 150, je suis arrivé à 85-90. Mais là, j'étais vraiment pas bien... L'idéal serait que je revienne à 100 kilos, mais c'est pas facile.

PLAYBOY : Quelle proportion de ton temps passes-tu en Grèce, en France ?

DM : Je suis 60 jours par an en France par périodes d'une semaine.

PLAYBOY : Où payes-tu tes impôts ?

DM : En Grèce !

PLAYBOY : Combien avais-tu déclaré pour l'année dernière ?

DM : Je ne me souviens pas... Quelque chose comme deux millions de Drachmes. Ça fait environ 500.000 francs français. Ça dépend de la société de change et si tu en connais une bonne, envoie-la moi. Des fois, elles se foutent de toi !

PLAYBOY : Tu ne declares pas plus de 500.000 Frs ?

DM : Pourquoi voudrais-tu que je déclare plus ? Je pars du principe qu'on ne gagne pas beaucoup d'argent, mais qu'est ce qu'on s'amuse ! Je fais plein de trucs pour m'amuser, à l'oeil.

PLAYBOY : Comme dirait notre ami Gilbert Montagné. Comment utilises-tu ton argent ?

DM : Pour vivre, manger, payer l'électricité, habiller mes enfants, et moi, je vis bien !

PLAYBOY : Qui paye l'hôtel quand tu habites à Paris ?

DM : C'est moi ou ça passe dans les frais de la production des galas ou des disques.

PLAYBOY : Quel type de voiture possèdes-tu ?

DM : J'ai une Jeep en Grèce et quand je suis à Paris, je roule en taxi.

PLAYBOY : Recentrons notre débat et poursuivons ta journée type...

DM : Soit je fais du cheval, ou sinon du bateau. J'ai un voilier à moteur de 8 mètres avec lequel je vais à la pêche au poulpe, au poisson. Quand on n'attrape rien, je passe chez le poissonnier et je ramène quand-même quelque chose à la maison ! Le poisson c'est génial et le poulpe au feu de bois avec de l'huile d'olive... Mon pote, si tu viens en Grèce je t'en fais avec le Ouzo et tu vas voir ce que c'est ! La pieuvre, il faut la prendre et la taper par terre quarante fois pour la rendre plus molle. Sinon on se balade simplement pour se baigner. On prend le masque et tout l'équipement. Mon fils va à moins quarante mètres.

PLAYBOY : Quel âge a t-il ?

DM : 16 ans et il va sur 24 ! Et j'ai une fille Emilie qui a 22 ans et qui est comédienne à Athènes parce qu'elle est amoureuse d'un fils d'armateur. Je crois d'ailleurs qu'elle va bientôt faire un disque en France... (Démis se retourne après passage d'une bombe atomique)

PLAYBOY : Tu regardes souvent les filles comme ça ?

DM : Oui, j'adore les femmes.

PLAYBOY : Tu es marié ?

DM : Oui.

PLAYBOY : Fidèle ?

DM : Non ! Et elle le sait. Si elle est pas contente, crrrrrii... (pouce passé autour du cou pour mimer un égorgement)

PLAYBOY : Alors quand tu es à Paris, tu es comme un fou en regardant les filles.

DM : Où que je sois, je suis comme un fou ! Depuis 5/6 ans, les filles grecques se sont un peu modernisées. Bien qu'au bout du compte, elles continuent de voir la perspective du mariage. Mais elles baisent...

PLAYBOY : Poursuivons ton programme : on en était resté à la pêche. Ça nous fait du 18/19 heures. Et après ?

DM : Vers 8 heures on bouffe en famille : ma mère ou mes cousins. des amis... Le jardin est très sympa recouvert de vignes. Le repas dure au moins 2/3 heures. Après on reste à la maison, on regarde une vidéo, et des fois on sort pour aller en boîte. Mais c'est plus rare.

PLAYBOY : Quel genre de vidéo regardes-tu ?

DM : De tout : des films. des cassettes scientifiques, des films d'horreur. J'adore ça. Bien que les meilleurs films d'horreur soient les actualités télévisées. L'Exorciste m'a fait mourir... de rire. J'aime ceux qui font vraiment peur. Pas les répugnants avec du sang partout qui sont comme les mauvais porno. Car des fois on se fait un bon porno avec des belles filles ; bien qu'il m'arrive de préférer des érotiques avec tendances porno que les 100 % pornos que je trouve moins bandants... J'avais bien aimé Deep Throat («Gorge Profonde») et j'adore les films de Brigitte Lahaie qui est très belle. Tu la connais, toi ?

PLAYBOY : Oui, très bien !

DM : Alors il faut m'arranger une photo avec elle... Genre sexy, que je puisse la tenir dans mes bras, même en photo seulement...

PLAYBOY : Tu regardes les pornos avec ta femme ?

DM : Pas vraiment. Il est rare de trouver des épouses qui aiment regarder le

porno... Je les regarde plutôt avec des copains ou avec mon fils ! Hin ! Hin ! Hin !

PLAYBOY : Et après le porno ?

DM : Je vais me coucher ou je sors. Si ça m'a fait de l'effet et que j'ai envie de tirer un coup, je vais en boîte et je me retrouve avec une fille chez elle ou à l'hôtel. Quand-même pas chez moi ! Mais il faut prendre son temps, ne pas brusquer les choses pour faire l'amour quand on a envie, car faire l'amour est un acte sacré.

PLAYBOY : Excellente transition : pourquoi chantes-tu désormais dans des églises ?

DM : Parce que j'éprouve dans une église des sentiments bizarres. Je mixe le sacré à un underground qui va jusqu'au macabre. On devient adepte d'une religion parce-qu'on a un doute. Moi, mes bouquins de chevet sont aussi bien des polars que le Coran, la Bible, la Torah... Je suis très croyant en étant plutôt contre la notion d'église qui est devenue business. Ça ne m'empêche pas d'être orthodoxe, mais pas trop pratiquant... J'aime aussi les cimetières comme ici. Je pense qu'ils sont la réalité de la vie. On y trouve des ondes et des énergies...

PLAYBOY : Quelle est ta cadence fornicatoire ? Tous les jours ?

DM : Oui. En tous cas le plus souvent possible. C'est un signe de santé.

PLAYBOY : Combien de temps peux-tu demeurer clans l'abstinence ?

DM : Six mois/un an. Ça ne m'est jamais arrivé, mais je pourrais le gérer. Bien qu'au moment où j'avais des problèmes psychologiques et de coeur, je sois bien resté six mois sans rien faire.

PLAYBOY : Quel est le type de femme que tu préfères ?

DM : Je n'ai pas de type particulier. Il faut que je sente un feeling. Je les préfère pas trop jeunes : entre 28 et 45 ans.

PLAYBOY : Pourtant celle que tu regardais tout à l'heure allait



gaillardement vers ses 20 ans !

DM : Ouais, mais c'était un apéritif, là ! Ho ! Ho ! Ho ! Si elle me prend la main, j'y vais quand même, hein ! Il y a des nanas de 18 ans qui ont le jus d'une nana de 40, mais c'est rare. Et d'abord comment tu qu'elle avait 20 ans ?

PLAYBOY : Peut-être qu'elle avait moins... Combien de filles as-tu eues da vie ?

DM : Peut être mille. Entre 1968 et 80. j'ai fait quatre fois le tour du monde, quand-même ! Et je remercie Dieu tous les jours de jamais, en ces dix années d'aventure, attrapé le Sida. Maintenant je très attention, je fais l'amour avec des gens dont je suis certain et je mets des condoms.

PLAYBOY : Quel âge as-tu ?

DM : 46 ans.

PLAYBOY : Participes-tu à des partouzes ?

DM : Non.

PLAYBOY : C'était pourtant à la mode dans les seventies...

DM : Je m'en fous. J'ai jamais aimé les partouzes, le sadomasochisme, les trucs bizarres. Je suis un tendre. J'aime pas taper les femmes, c'est pas bien ! Il faut les respecter parce qu'elles sont des êtres intelligents lesquels on ne pourrait pas exister. Cependant on peut inventer des trucs tordus dans la tendresse. Si une femme aime te mettre... Ha ! Ha !.. de la glace au chocolat et te sucer dessus, c'est vicieux, mais hard. Je précise ne pas l'avoir fait.

PLAYBOY : Mieux vaut mettre de la crème, la glace fait déblander...

DM : Pas moi ! Haaaaaaahaaa !!!



PLAYBOY : Les filles te draguent souvent ?

DM : Ça m'arrive ! Mais attention, je suis pas un playboy. Des fois je dis aussi des filles qui veulent pas. Je n'ai pas basé ma carrière sur les comme Patrick Bruel ou Julio Iglésias.

PLAYBOY : As-tu une position préférée pour faire l'amour ?

DM : Non. Avec chaque gonzesse, il y a un autre truc.

PLAYBOY : Mais du fait de ton poids, tu ne peux pas être sur la fille, tu l'écraserais...

DM : Attention : moi je suis hyper-hyper souple et léger quand je baise. Il faut pas tomber, boum, comme ça, j'ai mes trucs. Dommage que tu sois pas une fille, sinon je t'aurais montré ! Hé ! Hé ! Hé ! Ou envoie-moi ta petite soeur ! Ho ! Ho ! Ho !

PLAYBOY : Puisque tu mets le doigt sur les questions familiales, as-tu toujours eu la même femme ?

DM : Je suis depuis 9 ans marié à une américaine. J'étais avant marié à une française et avant, j'étais marié avec une autre française... Ma grande fille est faite avec Monique ma première femme que je vois toujours parce-que je reste très ami avec mes ex, et Dominique ma seconde épouse est la mère de mon fils. Elles vivent en France et mes enfants ont la double nationalité.

PLAYBOY : Quelles drogues as-tu expérimentées ? (en passant devant la tombe de Jim Morrison)

DM : J'ai jamais été drogué. J'ai seulement fumé un peu de hasch et de marijuana, comme tout le monde. J'ai jamais pris de speed, de L.S.D. ou sniffé de coke..

PLAYBOY : T'es-tu déjà battu ?

DM : Non. Je ne suis pas quelqu'un qui attire l'agressivité. Je me suis une fois battu avec deux mecs saouls qui m'emmerdaient en Angleterre, alors je les ai attrapés pour les cogner entre eux. Paf ! Mon fils est beaucoup plus là-dedans, il fait des arts martiaux.

Il est grand et gros, comme moi. Il est même plus grand et pèse 80 kilos à 16 ans !

PLAYBOY : As-tu eu des expériences homosexuelles ?

DM : J'ai beaucoup de copains qui le sont. Mais je ne suis pas attiré par ça.

PLAYBOY : Où sors-tu à Paris ?

DM : Un peu partout... Beaucoup dans les bons restaurants, de Robuchon jusqu'au petit bistrot des Halles. J'aime les bistrots. Généralement on y bouffe bien pour moins cher que dans les grands restaurants. Sinon je vais parfois aux Bains Douches, au Niels.

PLAYBOY : Comment abordes-tu les filles en ces endroits ?

DM : C'est elles qui viennent à moi me dire bonjour. Et quand je sens qu'elles veulent aller plus loin, j'y vais. Je vois ensuite souvent les filles que j'ai connues. J'entretiens des relations d'amitié suivies avec beaucoup d'entre elles. Et qu'on ne dise pas que j'ai des maîtresses : je n'ai que des amies avec lesquelles il m'arrive de baiser.

PLAYBOY : Que font tes copains parisiens ?

DM : Ils sont dans la mode, la publicité, le showbiz... Il y a mon manager, mon producteur Jean Roussel, Denis Taranto mon attaché de presse qui est un vieux copain, une amie qui était mon ancienne productrice avec laquelle on aime se voir et faire encore des coups ensemble. Je vois très souvent Vangelis qui habite Paris. On ne s'est jamais quittés depuis les Aphrodites.

PLAYBOY : Comment te situes-tu sur le plan politique ?

DM : Si je t'explique la façon dont je vois les choses, tu me traiteras d'anarchiste. Je suis à la base démocrate, mais on l'a bousillée et c'est devenu le bordel, que ce soit ici ou en Grèce. La politique est devenue comme l'église un gigantesque business. Alors je préfère être rien et voter blanc pour leur dire que je les emmerde tous.

PLAYBOY : Quels journaux lis-tu en France ?

DM : Le tien que je trouve sympa (Généreux à l'époque NDLR) et Interview. Playboy filles y sont belles. D'ailleurs la mienne a fait des photos pour eux, a posé à poil et a été très bien payée. Mais c'était pas porno. Le photographe était très bien. Elle l'a fait comme toutes les actrices à leurs débuts ! Et comme c'est une belle fille, elle aurait eu tort de s'en priver.

PLAYBOY : Tu poserais à poil si on te le proposait ?

DM : Je réfléchirais, mais je demanderais au moins un million de dollards. On m'avait demandé pour Playgirl en 1973 et j'avais refusé.

PLAYBOY : Combien as-tu d'argent français en liquide sur toi ?

DM : 20 francs. Quand je veux faire des achats, je ne prends plus dans ma poche, ou je paye avec une carte de crédit. Je n'achète pas beaucoup de choses, mais des choses bien. Au lieu d'acheter quatre trucs à 100 francs, j'achète une seule belle chose à 400 francs qui sera mieux et aura plus de valeur. J'aime les vêtements. Mes costumes sont faits en Angleterre où ils sont moins chers qu'en France. A Paris, je suis client chez Lacoste et Ralph Lauren qui ont des chemises à ma taille. Une chemise Ralph Lauren coûte 750 francs tandis que faire une chemise sur mesure pour Démis Roussos revient facilement au double. Mes jeans ne sont pas faits sur mesure, ce sont des Levi's 501 taille 52 américain soit 62 français.

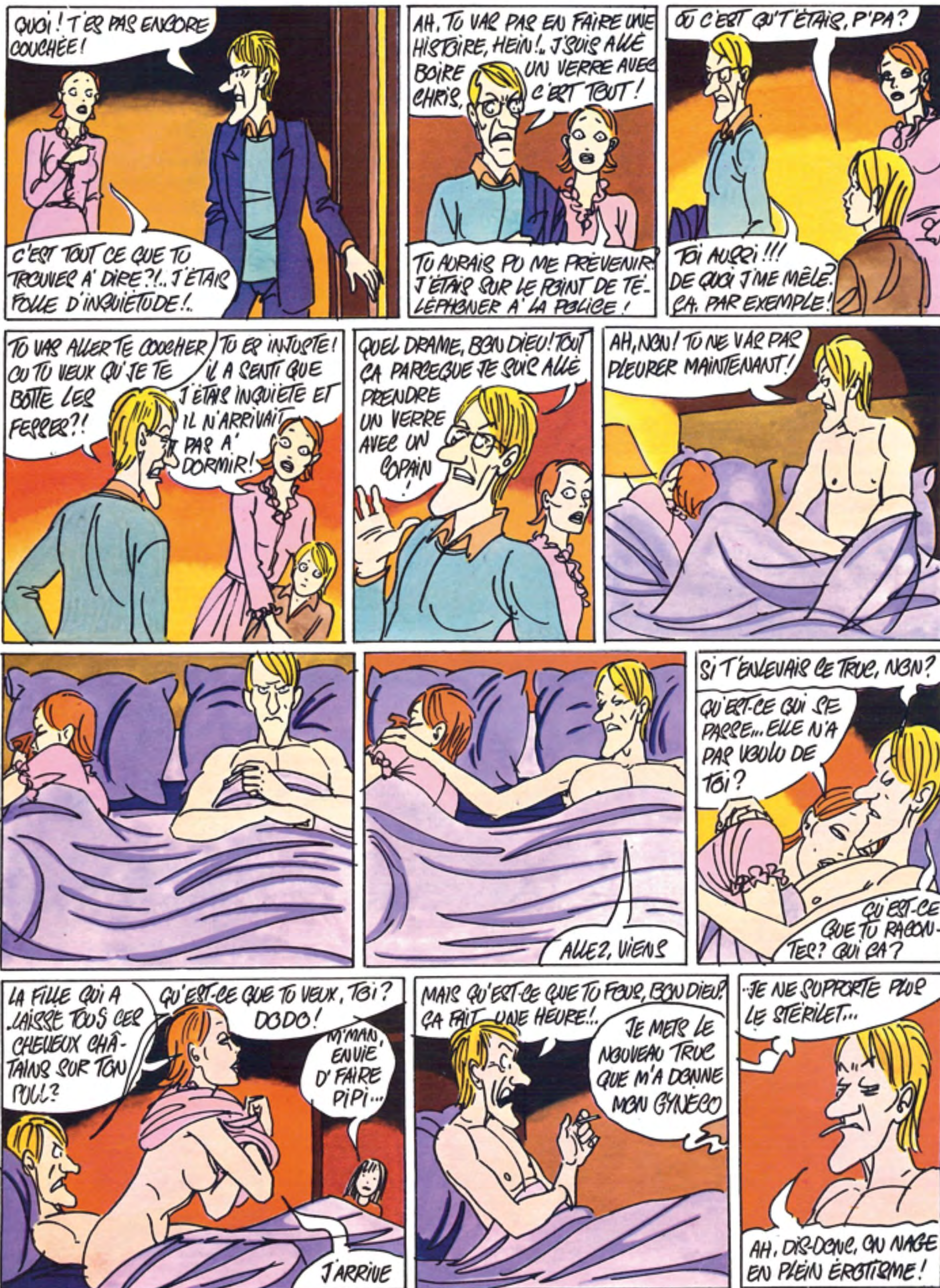




MARTY MURPHY

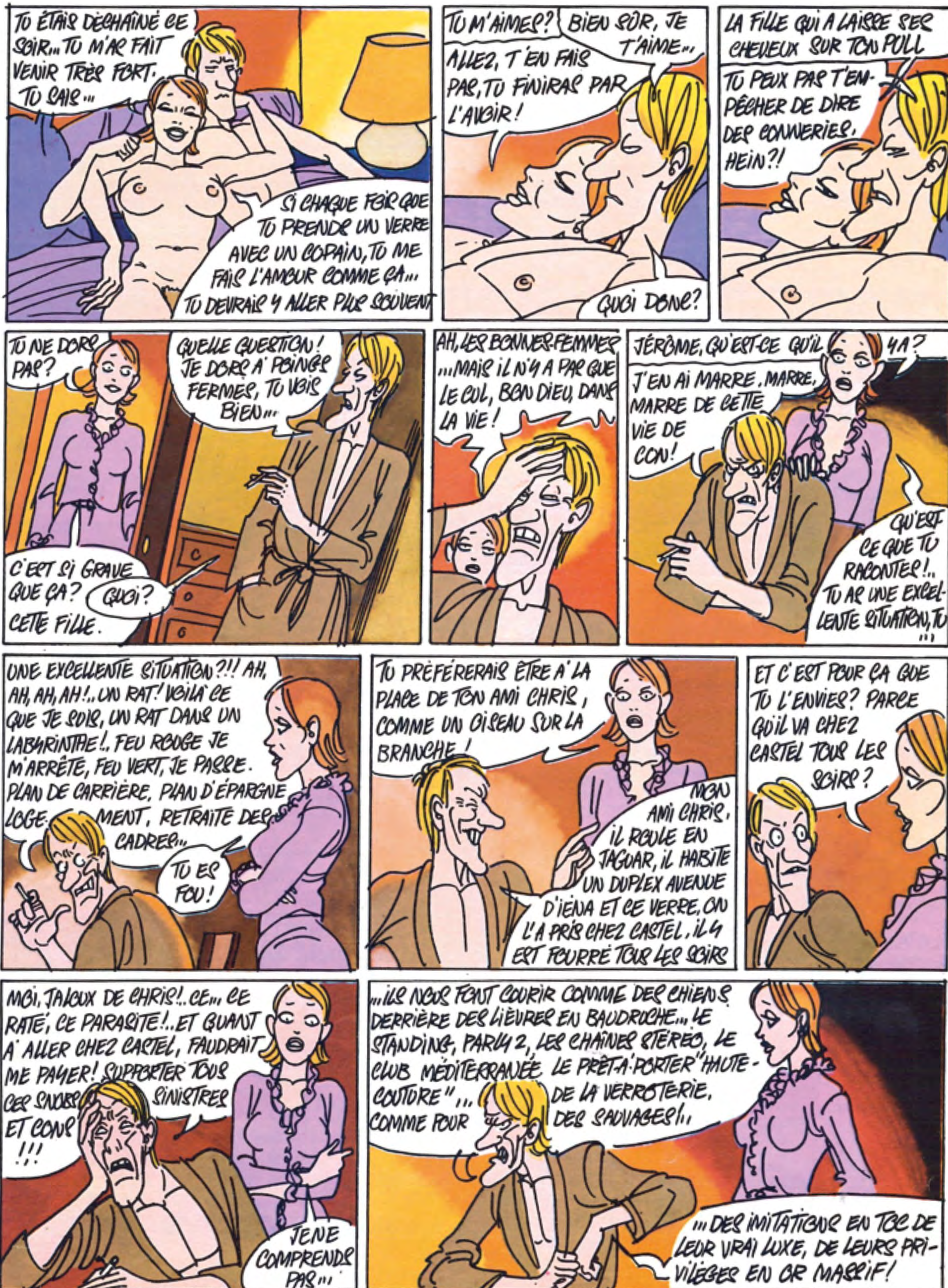
«Numéro 3, je veux vous entendre hurler : *Arrêtez ces conneries de Joyeux Noël et veuillez mettre vos portefeuilles et montres dans le sac !*»

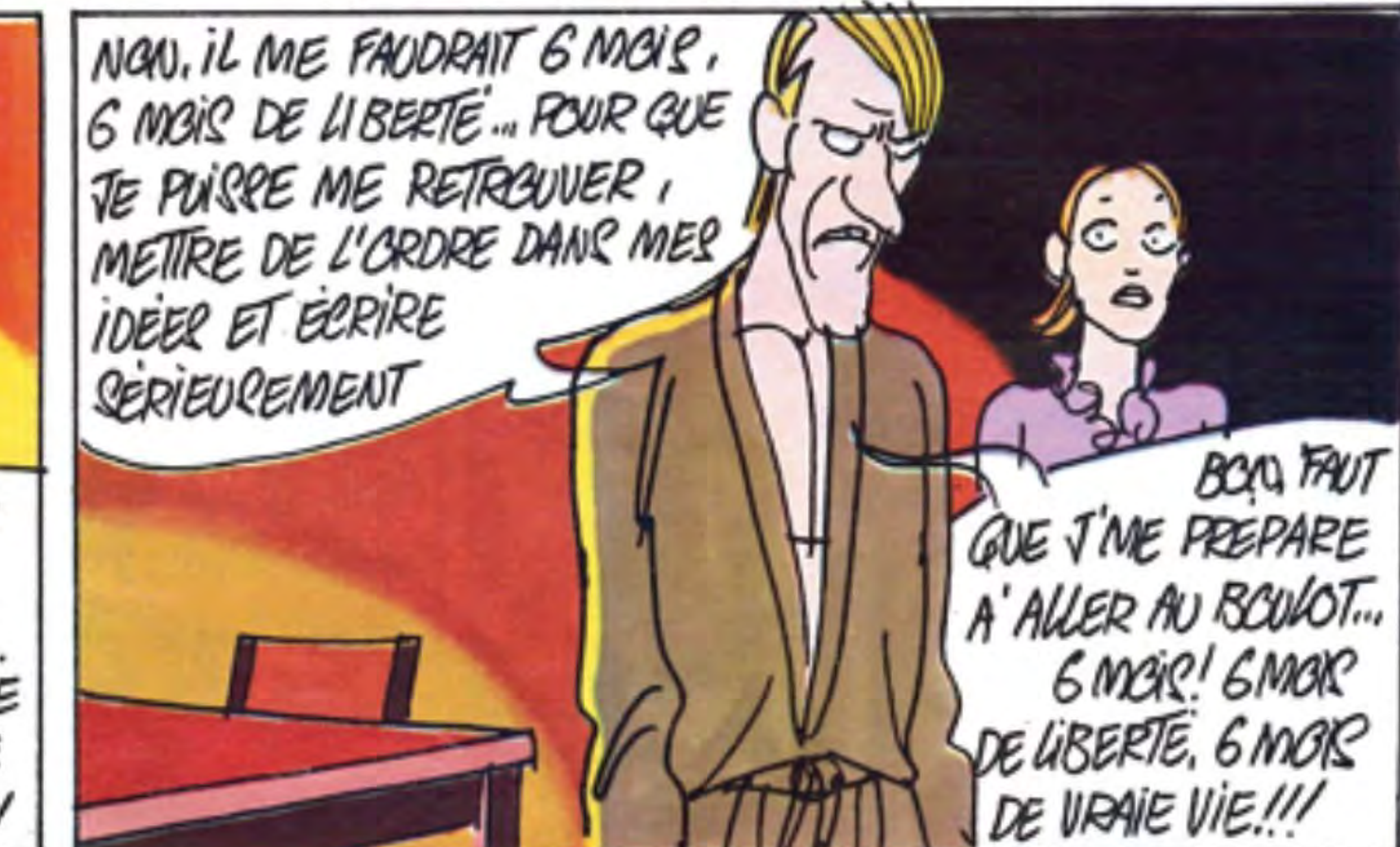
La Course du Rat

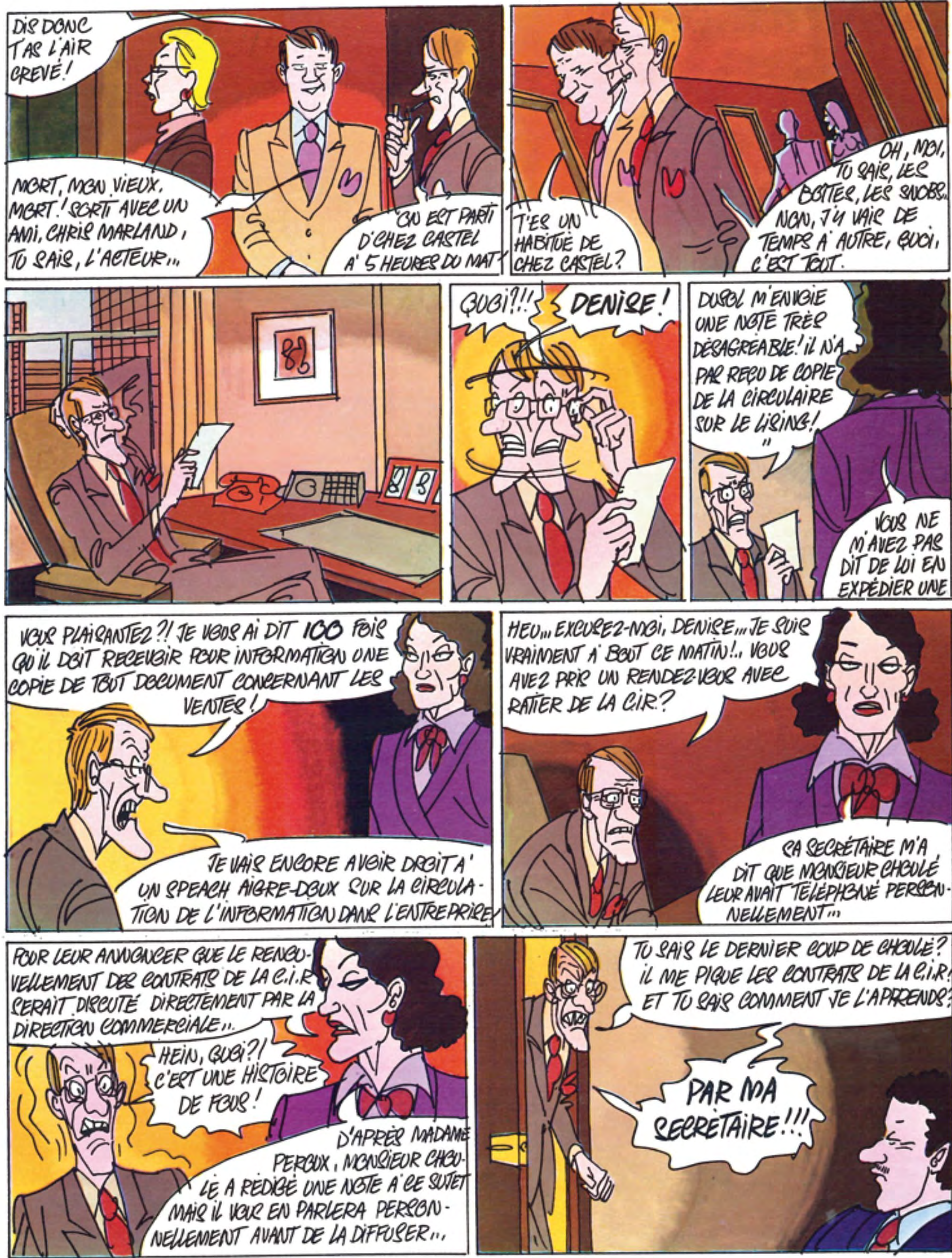


Par Gérard Lauzier

anti-conseils aux cadres par un humoriste qui fait des bulles sur nos travers







Science-fiction :

Prenons l'avion avec les françaises Muriel et Christelle et Rawina la blonde hollandaise

Direction Santo-Domingo, Casa del Campo, le quartier chic de l'île avec ses clubs et terrains de polo. Sans Paulo resté à la maison.

Photos : Jean-Pierre Bourgeois



Dante Fava, Président de la Fédération italienne de Polo et du Polo Club de Rome avec les modèles invités et Jean-Pierre Bourgeois



Calamity Rowina is back et elle sait tirer !



*Qu'il est doux de se poser à la chaleur
caraïbienne...*





*Quel magnifique pays qui donne
tellement envie aux jolies jeunes filles
de se déshabiller !*



*Ah, Saint Domingue, Ses plages,
ses sirènes, ses cigares...*





Vieux coucou et vieux qui font coucou : vive la RépDom !

Sur la plage ensoleillée, coquillages et... Sirènes !



*Premier prix au concours de T-shirt
mouillé de Casa del Campo.*







Muriel, Christelle et Rowina en Dominique et non Dominique en Muriel, Christelle et Rowina, n'en déplaie à DSK !





Allumons le feu

Afire Leggett affronte les éléments au pays des Trolls et des geysers

en

Islande

Photos : Ali Mitton





Que de chemin parcouru avant de jouer la fille des fjords en équilibre sur la plaque tectonique.

L'histoire d'Allie commencerait comme une histoire de Cendrillon." annonce miss Allie Leggett.

La sage étudiante de Western Kentucky a bien grandi. Sitôt élue Miss Kentucky, Allie devient mannequin pour gagner quelqu'argent . Puis direction L.A. deux mois plus tard, cité des anges où la belle demeure toujours.

"Déménager me semblait naturel, mais c'était loin d'être évident. Personne ne quitte vraiment une petite ville de province." dit-elle. «Tous mes amis du lycée sont restés et sont mariés. J'ai en quelque sorte brisé le moule dans lequel on m'avait placée. J'ai toujours su que je devais quitter cette ville de ploucs pour assouvir mes rêves et échapper au mariage avec un chasseur d'ours".



Bon calcul. Cheveux blonds striés de soleil, la belle témoigne d'un amour intense pour l'océan. Un petit et discret tattoo de bon goût orne le poignet de sa main droite. Une ligne incurvée symbolisant son lien avec la mer. «Je suis définitivement une beach girl dit-elle.

S'il y a bien un pays où la nature est à couper le souffle, c'est l'Islande. Connue pour ses fjords majestueux, ses sources chaudes naturelles, ses volcans, ses aurores boréales, c'est une destination parfaite où il fait bon de se ressourcer et passer des vacances au grand air.

Au fil des années, l'Islande a su défendre sa place en tant que l'un des pays les plus soucieux de l'environnement. Avec un usage de ses ressources géothermiques naturelles, sa lutte contre la pollution des océans, ou encore l'instauration de pratiques de pêche durables, voici 3 actions éco-responsables qui renforcent la position de l'Islande comme destination verte.





L'Islande a à cœur de poursuivre le développement d'un tourisme plus durable. C'est pourquoi depuis plusieurs années déjà, l'Office du Tourisme islandais communique sur les bonnes pratiques à adopter lors de son voyage. Dès leur arrivée en Islande, tous les voyageurs sont invités à signer le serment islandais en appuyant sur le bouton à l'aéroport international de Keflavik, installé à cet effet. Depuis le lancement de l'opération il y a 3 ans, plus de 80 000 visiteurs se sont engagés à voyager de manière éco-responsable !





La compagnie nationale d'énergie islandaise Landsvirkjun a récemment été reconnue comme l'entreprise numéro 1 en faveur du climat, par le Carbon Disclosure Project. L'entreprise islandaise envisage un monde plus durable, alimenté par les énergies renouvelables et surtout reconnaissant les questions énergétiques et climatiques. La stratégie de Landsvirkjun intègre ces objectifs à tous les niveaux de l'entreprise, garantissant une approche durable de toutes leurs initiatives. Leur plan d'action se compose d'objectifs clairs de réduction du carbone pour les aider à atteindre la neutralité carbone d'ici 2025. Le gouvernement islandais vise à atteindre cet objectif pour tout le pays d'ici 2040.





Le saviez-vous ? Toute l'énergie consommée par Reykjavík est entièrement produite par des énergies renouvelables. En plus d'une alimentation électrique par géothermie et hydro-électricité, la capitale islandaise bénéficie d'un réseau de transport fonctionnant uniquement à l'hydrogène. Les habitants peuvent s'enorgueillir d'une qualité d'air (et de vie) exceptionnelle !



Grâce à sa situation géographique, l'Islande offre une pluralité de grands espaces, de fraîcheur, de dépaysement et d'activités pour se reconnecter à la Nature avec un grand N, si unique et forte. Des simples balades aux treks de plusieurs jours pour les plus courageux, s'immerger dans les paysages grandioses de l'Islande sera facile ! Pour les voyageurs en quête de détente, il sera possible de se baigner dans les sources chaudes naturelles, été comme hiver. Alors que les curieux adoreront observer les baleines, d'autres préféreront partir chasser les aurores boréales ou le soleil de minuit.





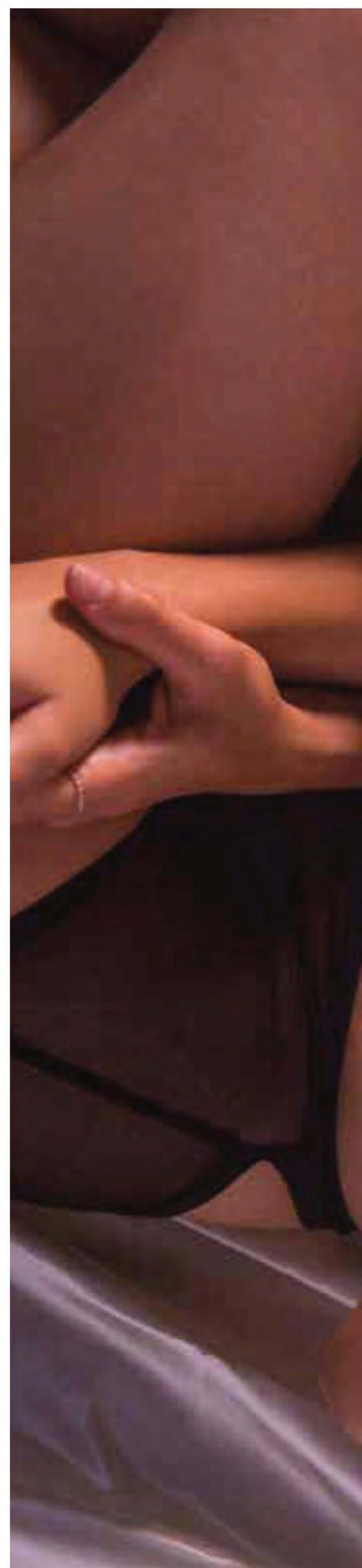


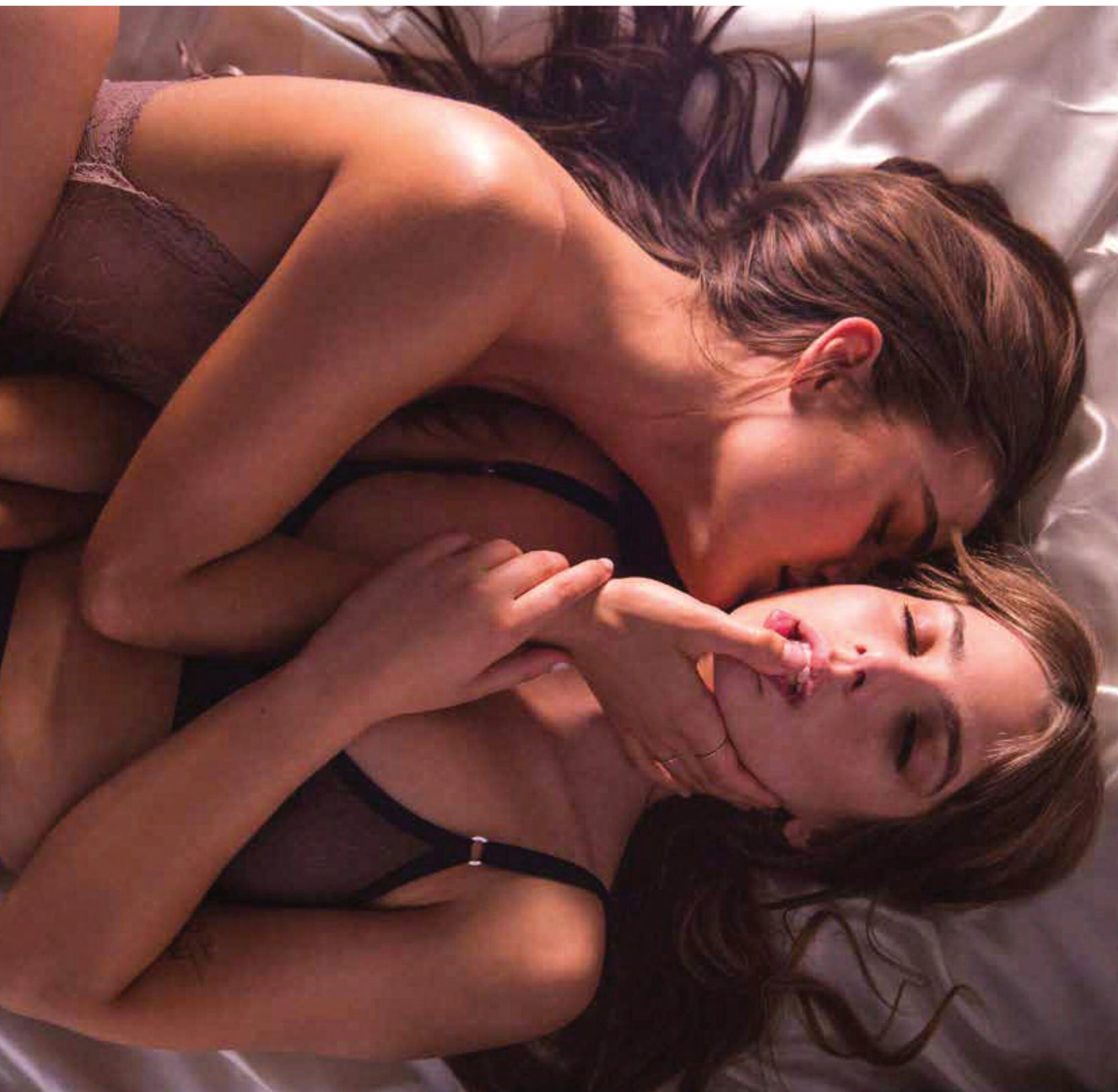
1+1

La douce lumière des premiers rayons de l'été participe au brutal réchauffement de température autour et dans la chambre 12 de l'hôtel de west Hollywood qui abrite les chaudes démonstrations sensuelles des top models Kate Harrison et Emily LaBowe. Certes, habituellement les mannequins présentent des vêtements, mais que voulez-vous, avec ce réchauffent planétaire...

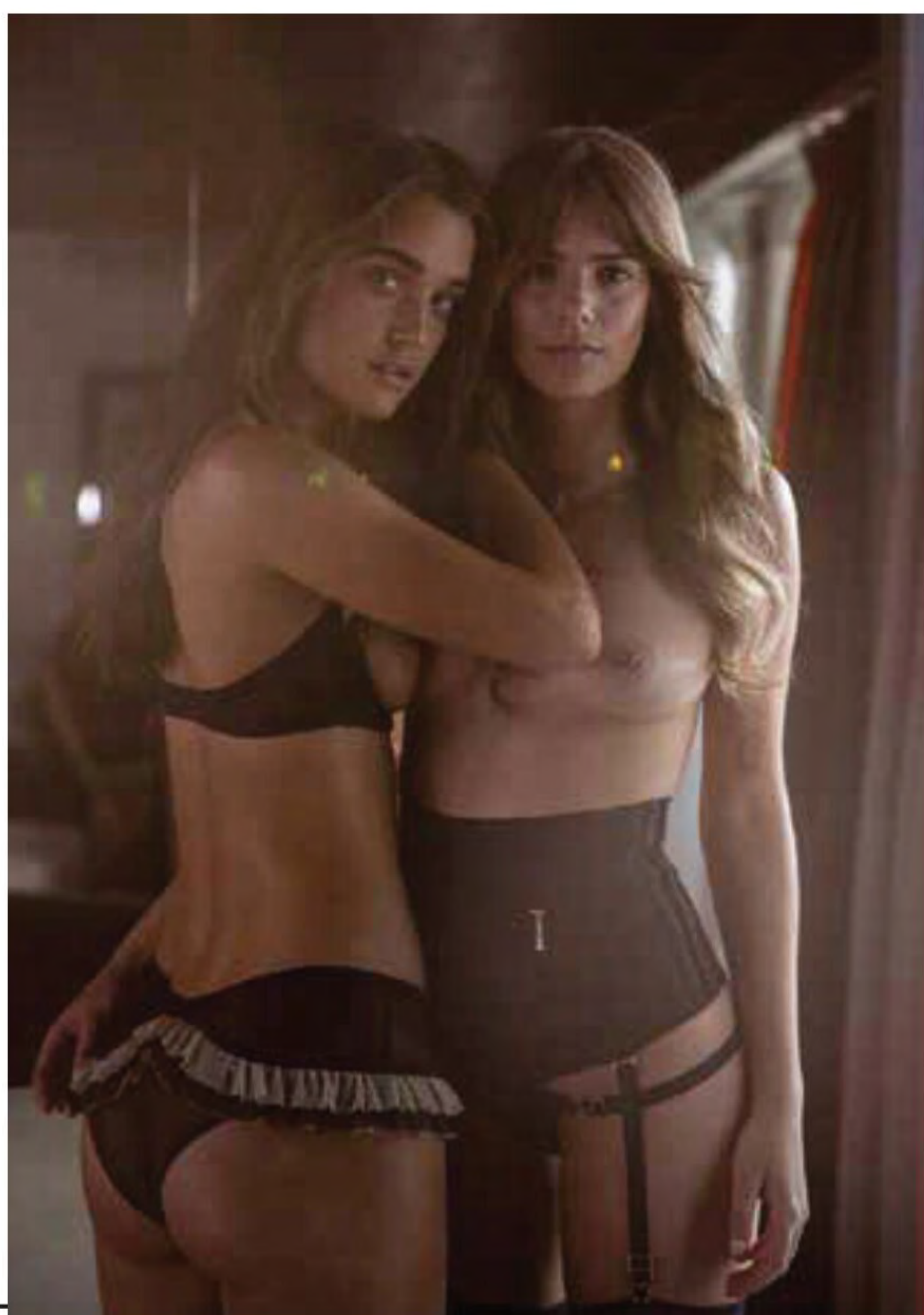
Photos : Ali Milton











T3

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR LES KIOSQUES NUMERIQUES

Chaque mois, T3 fait le plein
de nouveautés technologiques
et tendances.

www.webabo.fr/t3

GUIDE TV DES MATCHS DE L'EURO 2020

LA DÉFONCE DU CONSOMMATEUR

T3

Lifestyle & Tendances

MAISON HI-TECH:
CHANGEZ TOUT!

Des ultrabooks poids-plumes aux TV 120Hz,
le top de la techno pour bosser... et jouer!



TUDOR
Black Bay
Ceramic

MERCEDES
EQA



20 RAISONS
(ET PLUS ENCORE)
D'AIMER LA
MOTO EN 2021!



APPLE AIRPODS MAX: votre prochain casque ?



ePresse.fr &



SFR

cafeyn

Grand FUNK

Since
2005



Groovy Textile

WWW.GRANDFUNK.FR

Boutique en ligne & paypal

PLAYBOY

JUILLET / SEPTEMBRE 2021



MIKOMI :
STAR MONDIALE DU COSPLAY

ENQUÊTE :
L'ENDROIT OÙ SE TERRE
XAVIER DUPONT DE LIGONNÈS

YANN MOIX SE LÂCHE

LA VÉRITÉ SUR LA MORT DE
JIM MORRISON

MONACO ET SES DÉRIVES

LES VACANCES
DES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE

JOHNNY — BELMONDO — ARGENT-POUVOIR :
LE DERNIER AVENTURIER DE LA RÉPUBLIQUE DIT TOUT

**ANNÉES
60'S À 80'S
90'S À 2020'S
BEST OF**

BELUX : 16 E - CAN : 21,50 \$ CAD CH : 24 CHF

L 14264 - 5 - F : 15,00 € - RD



**NOUVEAU
LE MOOK #5**

ARDISSON — BOUVARD — SEVRAN — THE MONTY PYTHON — DI MARCO — GÉRARD LAUZIER — DÉMIS ROUSSOS — RAPHAËL ENTHOVEN